This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr
1295
127
5

255. 127.5

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

AU XVIIe SIÈCLE

I

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

AU XVIIe SIÈCLE

D'APRÈS

LE GRAND CYRUS DE Mlle DE SCUDÉRY

PAR

M. VICTOR COUSIN

DEUXIÈME ÉDITION

TOME PREMIER

Introduction.
Madame de Longueville.
Condé, l'homme, l'amant, le général.
Christine de Suède.
La comtesse de Maure et Mlle de Vandy.
Le comte de Fiesque. Renée de Forbin.
L'hôtel de Rambouillet.
La marquise de Rambouillet et sa fille Julie.
Angélique Paulet.

PARIS
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1866

Tous droits réservés.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7

Fr 1295.127.5
~~Park. 5.28~~
Harvard College Library
Bequest of
FRANCIS PARKMAN
17 Jan. 1894

AVANT-PROPOS

n mot d'abord sur l'origine de cet ouvrage.
n 1857, pendant une de ces longues et dou-
euses maladies qui ont rempli la plus grande
e de notre vie, toute application un peu forte
étant interdite, pour occuper doucement nos
s nous nous sommes mis à relire un vieux
in, assurément incapable de nous donner de
vives émotions, *le Grand Cyrus* de Mlle de
éry, et à en faire des analyses et des extraits
aucun objet déterminé. Ce qui nous y frappa
is, ce fut, avec des conversations d'une mer-
euse délicatesse, les nombreux portraits, se-
avec profusion au milieu du récit, touchés
un soin particulier et où de fines nuances et
létails caractéristiques montrent assez que de
its originaux ont posé devant le peintre.
ne autrefois nous avions trouvé, à la biblio-
ie de l'Arsenal, une clef du Cyrus parfaitement

authentique et presque contemporaine, nous nous amusâmes à l'essayer sur ces portraits, et elle nous ouvrit bien des mystères. Peu à peu le roman prit à nos yeux un intérêt historique inattendu, qui s'accrut de volume en volume. Successivement le héros et l'héroïne et les principaux personnages se transformèrent en princes et en princesses, en capitaines, en courtisans, en grands seigneurs, en grandes dames, en beaux esprits à nous bien connus; et joignant aux précieuses indications de notre clef nos propres recherches, nous en vînmes à retrouver presque tout le XVIIe siècle dans un livre oublié et d'apparence assez frivole. Un peu plus tard, il nous a semblé que l'agréable instruction que nous avions recueillie se pouvait utilement communiquer; et il nous a suffi de rassembler nos feuilles éparses et de les mettre dans un certain ordre, pour en voir sortir un tableau fidèle de la société française dans la première et la plus illustre moitié du XVIIe siècle, d'Henri IV à la fin de la Fronde.

Déjà, sans doute, nous avions montré diverses faces de cette grande société : aujourd'hui nous la faisons paraître sous tous ses aspects et dans son harmonieux ensemble, depuis l'aristocratie la plus haute jusqu'aux rangs inférieurs de la bourgeoisie.

ɔu'est-ce en effet que Cyrus sinon Condé lui-
ne, surtout lorsqu'il était encore le duc d'En-
n, et ne songeait qu'à l'amour et à la gloire ?
ıdane, avec ses yeux bleus, ses grands cheveux
ıds, sa douceur, son esprit, sa fierté, est évi-
ıment Mme de Longueville. Les guerriers d'Asie
accompagnent le héros persan dans les com-
sont les aides de camp ou les lieutenants du
ɔs français, le maréchal de Grammont, le maré-
de Gassion, Villequier, depuis le maréchal
ımont, le marquis de Noirmoutier de la maison
a Trémouille, le duc de Rohan-Chabot, Coligny
de Châtillon, le marquis de La Moussaye, etc.
siége de Cumes est celui de Dunkerque, le plus
ıd siége entrepris et accompli par Condé ; la
ille de Thybarra est la bataille de Lens, et celle
Cyrus gagne sur les Massagètes la glorieuse
mmortelle bataille de Rocroy. Il est également
ain que les belles dames des cours d'Ecbatane,
Sardes, de Babylone, sont des beautés célèbres
a cour d'Anne d'Autriche. L'hôtel de Cléomire
incontestablement l'hôtel de Rambouillet, avec
ortége des beaux esprits et des femmes aima-
; qui en faisaient l'ornement : ici la noble mar-
se et ses deux filles, Julie d'Angennes et sa
ır, la première Mme de Grignan, Mme de Sablé.
Angélique Paulet ; là Montausier, Voiture.

AVANT-PROPOS

Un mot d'abord sur l'origine de cet ouvrage.

En 1857, pendant une de ces longues et douloureuses maladies qui ont rempli la plus grande partie de notre vie, toute application un peu forte nous étant interdite, pour occuper doucement nos loisirs nous nous sommes mis à relire un vieux roman, assurément incapable de nous donner de trop vives émotions, *le Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry, et à en faire des analyses et des extraits sans aucun objet déterminé. Ce qui nous y frappa le plus, ce fut, avec des conversations d'une merveilleuse délicatesse, les nombreux portraits, semés avec profusion au milieu du récit, touchés avec un soin particulier et où de fines nuances et des détails caractéristiques montrent assez que de vivants originaux ont posé devant le peintre. Comme autrefois nous avions trouvé, à la bibliothèque de l'Arsenal, une clef du Cyrus parfaitement

authentique et presque contemporaine, nous amusâmes à l'essayer sur ces portraits, (nous ouvrit bien des mystères. Peu à peu le r prit à nos yeux un intérêt historique inatt qui s'accrut de volume en volume. Successiv le héros et l'héroïne et les principaux personna transformèrent en princes et en princesses, (pitaines, en courtisans, en grands seigneu grandes dames, en beaux esprits à nous bier nus; et joignant aux précieuses indications (tre clef nos propres recherches, nous en vîn retrouver presque tout le XVIIe siècle dans ur oublié et d'apparence assez frivole. Un pe tard, il nous a semblé que l'agréable instr que nous avions recueillie se pouvait util communiquer; et il nous a suffi de rassembl feuilles éparses et de les mettre dans un c ordre, pour en voir sortir un tableau fidèle société française dans la première et la plus tre moitié du XVIIe siècle, d'Henri IV à la fin Fronde.

Déjà, sans doute, nous avions montré di faces de cette grande société : aujourd'hui n faisons paraître sous tous ses aspects et dar harmonieux ensemble, depuis l'aristocratie l haute jusqu'aux rangs inférieurs de la geoisie.

Qu'est-ce en effet que Cyrus sinon Condé lui-même, surtout lorsqu'il était encore le duc d'Enghien, et ne songeait qu'à l'amour et à la gloire ? Mandane, avec ses yeux bleus, ses grands cheveux blonds, sa douceur, son esprit, sa fierté, est évidemment Mme de Longueville. Les guerriers d'Asie qui accompagnent le héros persan dans les combats sont les aides de camp ou les lieutenants du héros français, le maréchal de Grammont, le maréchal de Gassion, Villequier, depuis le maréchal d'Aumont, le marquis de Noirmoutier de la maison de la Trémouille, le duc de Rohan-Chabot, Coligny duc de Châtillon, le marquis de La Moussaye, etc. Le siége de Cumes est celui de Dunkerque, le plus grand siége entrepris et accompli par Condé ; la bataille de Thybarra est la bataille de Lens, et celle que Cyrus gagne sur les Massagètes la glorieuse et immortelle bataille de Rocroy. Il est également certain que les belles dames des cours d'Ecbatane, de Sardes, de Babylone, sont des beautés célèbres de la cour d'Anne d'Autriche. L'hôtel de Cléomire est incontestablement l'hôtel de Rambouillet, avec le cortége des beaux esprits et des femmes aimables qui en faisaient l'ornement : ici la noble marquise et ses deux filles, Julie d'Angennes et sa sœur, la première Mme de Grignan, Mme de Sablé. Mlle Angélique Paulet ; là Montausier, Voiture.

Chapelain, Arnauld, etc. Enfin Sapho est Mlle de Scudéry elle-même, à la tête de la compagnie bourgeoise, mais spirituelle et distinguée qui se rassemblait autour d'elle, et où se rencontraient un prélat instruit, vertueux et aimable, Godeau évêque de Grasse et de Vence; un magistrat homme du monde, un financier bel esprit, des académiciens et des gens de lettres tels que Sarasin, Pellisson, Conrart, avec Mme Cornuel et d'autres dames d'une bien plus modeste condition. *Le Grand Cyrus* est donc, à proprement parler, une histoire en portraits du XVIIe siècle écrite par la personne peut-être qui a le mieux connu toute la société de ce temps, grâce à une position toute particulière, pauvre, mais de bonne naissance et partout recherchée, fréquentant les cercles les plus relevés, l'hôtel de Rambouillet, l'hôtel de Condé, le palais du Luxembourg, et recevant chez elle une compagnie très-mélangée dans son humble salon de la petite rue de Beauce au Marais.

Aussi présentons-nous avec confiance cette peinture de la vie et des mœurs de nos pères, parce qu'elle est bien moins notre ouvrage que celui d'une contemporaine parfaitement informée.

Maintenant qu'attendons-nous de cet écrit? Nous proposons-nous de réhabiliter le *Cyrus*, et de sé

re les dames de notre temps à la lecture de ces gros volumes que dévorait avec passion Mme de igné? Pas le moins du monde; les nombreuses tions que nous donnons en tiendront lieu bien isamment : ce sera déjà beaucoup si on les sup- te, si les longueurs et les douceurs quelquefois peu fades, que nous y avons scrupuleusement ectées, ne rebutent pas trop un siècle ennuyé, oureux d'aventures extraordinaires, de récits va- et rapides, d'émotions vives, fussent-elles un peu ssières, dédaigneux des fines analyses et insen- e à la grâce. Peut-être se trouvera-t-il dans la e quelque âme délicate et fière qui, au lieu de rêter à des défauts bien faciles à remarquer et ourd'hui sans aucun danger, préférera se laisser ner à la contagion de tant de nobles senti- ıts, et goûter le charme d'un langage ai- ole, qui rappelle quelquefois celui de *Zayde*, *la Princesse de Clèves* et de *Bérénice*. Mais, s l'avouons, par ses qualités plus encore que ses défauts, le *Cyrus* n'a rien à faire avec ittérature à la mode; et quelque état que nous ions de Mlle de Scudéry, nous n'entrepre- s pas de relever sa réputation à l'égal de mérite. Née dans une société polie, elle en a rimé la fleur, elle en a aussi recueilli l'estime : a été aimée, recherchée, applaudie par Mme de

Sévigné[1], par Mme de Longueville, par le gran Condé, par Leibniz[2], par Mme de Maintenon elle même[3]. Qu'elle se contente de ces suffrages, il en valent bien d'autres auprès de la postérité. Mai ce n'est pas le côté littéraire du *Cyrus* qui nou occupe; ce ne sont pas des leçons de politesse e de bon goût que nous y cherchons; nous le consi dérons ici par un tout autre endroit : en nou fournissant des lumières nouvelles sur la plus bell époque de la société française, il accroît l'admira tion qui lui est due, et par là il se rattache à l'ob jet général de nos travaux historiques.

Nous l'avons déjà dit bien souvent : si nou mettons sous les yeux de la France l'image d'u temps qui n'est plus, ce n'est pas pour lui donne un vain spectacle; nous aimons à lui rappele qu'elle a été grande pour l'élever à ses propre yeux, lui rendre, autant qu'il est en nous, le sen timent de sa force, combattre l'engourdissemen

1. Mme de Sévigné écrit, le 11 septembre 1684, à Mlle de Scudéry « En cent mille paroles, je ne pourrois vous dire qu'une vérité qui s réduit à vous assurer que je vous aimerai et vous adorerai toute m vie : il n'y a que ce mot qui puisse remplir l'idée que j'ai de vot extraordinaire mérite. J'en fais souvent le sujet de mes admiration et du bonheur que j'ai d'avoir quelque part à l'amitié et à l'estim d'une telle personne. » Édition Montmerqué, t. VIII, p. 156.

2. On sait que Leibniz a recherché l'honneur de correspondr avec Mlle de Scudéry.

3. Mme de Maintenon faisait un tel cas des *Conversations morale* qu'elle les avait envoyées à Saint-Cyr.

'al qui suit d'ordinaire les agitations stériles, :iller dans les générations nouvelles les passions éreuses qui ont fait battre le cœur à nos aïeux ı nos pères, remettre en honneur, s'il est pos- e, l'énergie, la constance, le mépris des plai- frivoles, le dédain de la fortune, l'enthousiasme grandes choses, la foi dans les destinées de la 'ie. En un mot, une étude assidue de notre his- e nous a mis dans le cœur le respect et l'amour a France, et ce sentiment-là nous voudrions épandre dans les esprits et surtout dans les ɔs.

)ui, le respect et l'amour de la France. Car n n'est-il pas temps de mettre un terme à cette érosité mal entendue qui nous porte si souvent, s autres Français, à nous déprécier nous-mêmes, ıous fait employer notre esprit à mettre en re- nos défauts, à les exagérer même, en laissant s l'ombre nos meilleures qualités? Rien de ux pour des particuliers; quels qu'ils soient, ur sied d'être modestes; mais il est permis, il commandé aux nations d'être fières, et la nce, en vérité, n'a-t-elle pas un peu le droit l'être?

.a Providence a réparti équitablement ses dons re les divers pays de l'Europe; mais, assuré- nt, elle ne nous a pas trop maltraités; nous

avons fait, ce semble, et nous faisons encore une assez belle figure dans le monde.

En effet, sans entrer dans les soixante dernières années, si riches et si pleines, et en nous renfermant dans la France ancienne, nous demandons en quel autre pays on trouverait plus de grands hommes en tout genre; par exemple, de plus dignes magistrats, de plus vertueux citoyens que Jean de La Vacquerie, Michel de L'Hôpital, Mathieu Molé, Vauban, Malesherbes; de plus grands hommes d'État que Charlemagne, Philippe-Auguste, Louis XI, Henri IV, Richelieu, Mazarin; de plus grands capitaines, en un seul et même siècle, que Condé, Turenne, Luxembourg, Villars, Vendôme; un plus grand métaphysicien et un plus grand géomètre que Descartes; un plus grand tragique que Corneille; un plus grand comique que Molière; un plus grand fabuliste à la fois et un plus grand lyrique que La Fontaine; une âme plus naturellement consacrée à l'harmonie et à la Muse que celle de ce divin personnage que nous nommons Racine; un orateur tel que Bossuet; de plus puissants prosateurs que Rabelais, Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, Labruyère, Fénelon, Saint-Simon; un publiciste d'un esprit plus vaste que Montesquieu; des peintres de la nature plus savants et plus touchants que Bufffon et Rous-

seau; une femme de plus de génie que Mme de Sévigné; un homme de plus d'esprit que Voltaire; dans les arts même, de plus grands architectes que ceux de nos vieilles cathédrales, et, plus tard, Pierre Lescot, Philibert de Lorme, de Brosse, Le Mercier, Mansart; des sculpteurs plus vigoureux et plus expressifs, après Michel-Ange, que Jean Cousin et Pierre Puget; plus gracieux que Goujon, Pillon, Sarasin; un peintre plus philosophe, d'une conception et d'une composition plus profonde que Poussin, ou plus pathétique que Lesueur, ou plus habile paysagiste que Claude[1]; un peuple enfin qui ait plus d'esprit, de cœur et d'imagination tout ensemble, qui en tout temps ait été un plus admirable instrument entre les mains du génie, plus docile à qui sait le conduire, plus dévoué lorsqu'il sent qu'on l'aime, plus énergique à la fois et plus flexible, et, quand on le croit écrasé sous la tempête, se relevant le lendemain aussi fort que jamais; peuple léger en apparence, parce qu'il est aimable et humain, et qui a accompli les trois plus grandes entreprises politiques des temps modernes : la constitution du moyen âge sous Charlemagne, au XVIIe siècle la conversion de la mo-

1. Déjà nous avons défendu la France dans l'art et dans la littérature, DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN, leçon X^e^ *de l'art français*; ÉTUDES SUR PASCAL, *Avant-propos*, etc.

narchie féodale en une admirable monarchie administrative, enfin ce que d'un bout du monde à l'autre on appelle la révolution française.

Cette simple énumération n'est-elle pas imposante dans sa brièveté même, et ne répond-elle pas à toutes les critiques?

Cependant les détracteurs de la France, et ils ne sont pas tous à l'étranger, s'en vont répétant qu'il est vrai nous avons de l'esprit et du courage, mais qu'après tout le premier des biens, la liberté nous manque, et qu'il ne semble pas que nous soyons faits pour elle. Combien de fois n'avons-nous pas entendu autour de nous cette triste accusation! Comment! nous ne sommes pas faits pour la liberté, nous qui l'avons donnée au monde! Nous ne sommes pas faits pour la liberté, nous qui, encore dans les liens du moyen âge, avions déjà nos communes affranchies, nos parlements et nos états généraux, nous qui au XVIIe et au XVIIIe siècle tenions l'Europe suspendue à la libre voix de nos grands écrivains, nous qui depuis la révolution française sommes partout, et par la parole et au besoin par l'épée, les apôtres, les promoteurs ou les défenseurs des libertés et des progrès du genre humain! C'est là un fait aussi éclatant que la lumière du jour : malheur à qui ne l'aperçoit pas!

Le problème de la liberté se compose de deux

problèmes qui se touchent de toutes parts, mais qui pourtant diffèrent, celui de la liberté civile et celui de la liberté politique. Il n'a été donné à aucun peuple de les résoudre en même temps et du même coup : il a toujours fallu choisir. La France, par toutes les pentes de son génie et de son histoire, a été conduite à s'occuper avant tout de la liberté civile, et celle-là, il faut bien le reconnaître, est encore plus importante que l'autre, puisqu'elle s'applique à la vie humaine tout entière, dans toutes les conditions et dans toutes les situations, depuis le berceau jusqu'à la tombe, sous l'humble toit de l'ouvrier comme dans les hôtels de l'opulence[1]. De bonne heure et dès les premières années du XVIIe siècle, sous les auspices d'Henri IV et de Richelieu, la France est entrée dans la longue et laborieuse carrière de la liberté civile. Elle y a devancé l'humanité, et c'est elle qui l'y guide encore aujourd'hui. Des flancs de la révolution de 1789 est sortie une société telle que l'œil des hommes n'en avait point encore vu, bien supérieure à la société romaine elle-même, fondée sur l'égalité de tous devant la loi, avec la hiérarchie nécessaire et légitime : création originale de

1. Sur la distinction de l'ordre civil et de l'ordre politique, et sur l'importance relative de l'un et de l'autre, voyez PHILOSOPHIE SENSUALISTE AU XVIIIe SIÈCLE, leç. VI, VII et VIII.

l'esprit français, destinée à faire le tour du monde, selon la parole prophétique de Mirabeau, et que chaque jour sous nos yeux les nations les plus éclairées nous empruntent, en restant toujours au-dessous de leur modèle.

Voyez où en était, il y a vingt ou trente années, et où en est encore en Angleterre la plus précieuse, la plus sainte de toutes les libertés, la liberté religieuse. Naguère un catholique, quelque illustre qu'il fût, eût-il écrit des livres immortels ou gagné des batailles, ne pouvait entrer au parlement; aujourd'hui même, pas un israélite, fut-il un Rothschild, n'y est admis; tandis que tout mortel qui a le bonheur de naître sur la terre de France y professe et y pratique librement sa religion, exerce toutes les fonctions, monte à tous les emplois, et, selon son mérite et ses services, entre dans les conseils de la nation ou de la couronne.

Comparez la législation française avec toutes les autres législations de l'Europe, sans excepter celle de l'Angleterre, sur les points les plus essentiels, le mariage, l'état des enfants, les successions, etc.; et, de bonne foi, dites de quel côté la liberté humaine, la justice, la raison naturelle sont le plus respectées et le mieux garanties. Depuis un demi-siècle, les législations étrangères ont fait successi-

vement des progrès immenses : cherchez quelle en est la source; vous trouverez qu'ils viennent presque toujours de quelque imitation, avouée ou secrète, de la loi française. Enfin la liberté civile et religieuse en est chez nous arrivée à ce point qu'elle n'admet plus que de bien légers perfectionnements. Tout Français peut donc se dire, avec une conviction consolante et un orgueil bien légitime : Non, deux millions de nos frères ne sont pas morts en vain sur les champs de bataille de la révolution, puisque l'objet principal de cette révolution est si admirablement atteint.

Il nous reste, sans doute, une grande tâche à accomplir, celle du solide et ferme établissement de la liberté politique. Cette liberté-là était moins pressée que la liberté civile, mais à son tour elle n'est pas moins nécessaire; car, outre qu'il est de la dignité de l'humanité de participer à son gouvernement, la liberté politique a ce souverain avantage qu'elle est la garantie et la sauvegarde de toutes les autres. Mais, on le sait, nulle part la liberté politique n'a été l'œuvre d'un jour. Il y faut de longs tâtonnements et des expériences douloureuses. L'Angleterre n'y est parvenue qu'après un demi-siècle d'agitations effroyables, et à travers les révolutions les plus contraires. Eh bien, la France en est encore là. Ainsi que l'Angleterre,

elle a tour à tour conquis, possédé, perdu la liberté politique, et le faîte du majestueux édifice de la société française n'est point achevé. Selon nous, la première, l'impérieuse condition du succès, ici comme en tout le reste, est de nous pénétrer de ce principe essentiel que ce n'est pas un idéal abstrait, mais notre propre idéal que nous devons poursuivre, et qu'ainsi il faut commencer par rejeter toute imitation étrangère, soit de l'antiquité, fort belle assurément, mais qui n'a rien à voir avec le monde moderne, soit même de l'Angleterre, qui a son génie à part qu'elle a gravé dans ses institutions [1], soit surtout de l'Amérique, qui, éclose hier au bord de l'Océan, dispersée en d'immenses déserts, ne sachant pas où elle va, s'abandonne à ses instincts aventureux et se joue encore impunément du temps et de l'espace [2].

1. Ce que nous admirons par-dessus tout chez nos voisins, c'est leur patriotisme. Qu'il s'élève une circonstance grave, l'intérêt ou l'honneur anglais rallie spontanément toutes les opinions, et l'Angleterre pense, agit, se meut comme un seul homme, tandis que chez nous, hélas! divisés comme nous le sommes en trois ou quatre partis inflexibles, qui aspirent tous au retour de leur domination passée, nous nous faisons de notre parti une fausse patrie que nous servons à l'égal et souvent aux dépens de la véritable. De là, la dissipation de la force nationale. Soyons plus Français, et la France sera dix fois plus honorée et plus puissante. Voilà une façon d'imiter l'Angleterre qui vaudrait un peu mieux que la banale et triste manie de transporter chez nous telle institution ou tel usage anglais, souvent incompatible avec nos mœurs et notre génie.

2. Osons le dire, sans manquer à l'amitié qui nous unissait à M. de

Nous, vieille nation rajeunie et retrempée par la révolution française, entourés de toutes parts de puissants voisins qui nous admirent, nous redoutent et nous surveillent, nous avons une situation et par conséquent une destinée particulière; il nous importe donc de rechercher de sang-froid le régime politique que réclament et comportent nos vrais besoins, notre caractère, nos qualités et nos défauts, le génie de notre race, tel qu'il paraît en traits manifestes dans notre histoire.

Tocqueville et à la sincère estime que nous professons pour le bel ouvrage de *la Démocratie en Amérique* : cet ouvrage, en mettant sous nos yeux, avec une prédilection peu dissimulée, un modèle qui nous est profondément étranger, a peut-être fait autant de mal que de bien; car nous ne pouvons trop le répéter, notre vrai idéal n'est pas hors de nous, il est en nous-mêmes, sagement améliorés. M. de Tocqueville a visiblement imité, et quelquefois il rappelle heureusement les formes du style de Montesquieu, sa finesse, sa concision, son énergie, et toujours sa parfaite distinction; mais l'esprit qui règne dans *la Démocratie en Amérique* est radicalement différent de celui qui anime partout le grand publiciste. Montesquieu, comme Voltaire, est essentiellement Français; et tous les deux, bien qu'admirateurs déclarés de l'Angleterre, ils ne veulent perfectionner la France que dans le sens de sa nature, à la fois très-libéraux et très-conservateurs, pour parler ce langage du jour. J.-J. Rousseau, en nous proposant l'image d'une des petites républiques de l'antiquité et de la Suisse, nous a rendu, on le reconnaît enfin, un fort mauvais service. Nous craignons que les flatteuses peintures de *la Démocratie en Amérique* n'aient aussi contribué à affaiblir de plus en plus parmi nous le sentiment de la monarchie, sans rendre possible la république, et détourné la France du grand but qu'elle doit poursuivre. Du moins nul ne contestera qu'il ne respire à toutes les pages de ce noble livre un parfum exquis d'élévation morale qui suffit à mettre très-haut et déjà consacre le nom de M. de Tocqueville.

Or, cette histoire, sérieusement interrogée, nous apprend que notre pays est à la fois profondément monarchique et profondément libéral.

La France est libérale jusqu'à la démocratie ; elle n'est pas le moins du monde républicaine. La république n'est ni dans notre situation géographique, ni dans nos instincts, ni dans nos mœurs. Aussi elle n'a jamais été et elle ne peut jamais être chez nous qu'une crise violente et passagère[1], qui amène inévitablement à sa suite l'anarchie et la tyrannie. Elle n'alarme pas seulement ce qu'on nomme les classes supérieures ; elle épouvante encore plus peut-être cette immense bourgeoisie, si honnête, si laborieuse, si intelligente, que des

1. Discours politiques, Introduction, *Des principes de la Révolution française*, p. xxxi : « La première république française est une crise, ce n'est pas un gouvernement... La révolution française a deux faces différentes qu'elle montre tour à tour à l'univers étonné : elle est tour à tour bienfaisante ou terrible, selon les obstacles ou les facilités qu'elle rencontre. La révolution organisée c'est la monarchie constitutionnelle ; la révolution à l'état de crise, c'est la république. La république est la face sinistre de la révolution. A-t-elle à détruire un monde vieilli et à fonder un monde nouveau, la révolution s'appelle la république, elle porte une torche et un glaive, elle met sur sa tête un bonnet rouge et lave dans le sang les souillures accumulées des siècles ; puis, quand tout cela est achevé, elle rentre sous terre et fait place à des parlements librement élus et à des rois librement choisis. Grâce à Dieu, cette terrible apparition n'a eu lieu qu'une fois parmi nous, parce qu'une fois seulement il y avait une société à détruire et une société à fonder ; mais la société nouvelle une fois établie et maîtresse du sol, des mœurs et des lois, il n'était plus besoin que d'évocations rares et passagères du spectre redoutable. »

insensés calomnient, et qui est encore la plus grande force de l'État. Au contraire, la royauté a toujours été populaire. Bien différente de l'Angleterre, la France a le besoin et le goût d'un gouvernement fortement concentré et armé d'une puissante initiative. Que cela soit bon ou mauvais, telle n'est pas la question; il est certain que cela est, fut et sera; car on ne refera pas la France, et il faut marcher dans ses voies si on aspire à la conduire. Un instinct vivace, indestructible, lui dit que la royauté est le plus sûr appui et le plus énergique instrument de sa grandeur, de sa liberté même. Aux jours de péril, c'est sous l'aile de la royauté que le peuple se réfugie. La royauté est si nécessaire que les républicains eux-mêmes ne s'en peuvent passer : ils rêvent une organisation de la démocratie qui admet fort bien ou plutôt exige un dictateur. Au lieu donc de combattre la monarchie et de s'efforcer de la détruire pour la rétablir ensuite en lui mettant un masque, ne vaudrait-il pas mieux commencer par l'accepter loyalement sous son propre nom, dans sa vérité et dans sa vertu bienfaisante!

D'autre part, une monarchie, si éclairée et si sage qu'elle puisse être, fût-ce celle de Marc-Aurèle, ne repose que sur du sable et flotte au gré des événements, si elle ne s'appuie sur de grands conseils

publics, librement élus, discutant librement, servant au gouvernement de contre-poids et de contrôle, d'éperon quelquefois, le plus souvent de frein. N'est-ce point là ce que faisaient à peu près nos anciens États généraux, dont le nom seul était si respecté et si populaire, et à leur défaut ces assemblées de notables qu'Henri IV et Richelieu, qui certes n'étaient pas des démagogues, n'hésitèrent point à convoquer dans toutes les circonstances difficiles, pour avoir le libre avis et l'appui volontaire de la nation, et pour la mettre en quelque sorte de moitié avec eux dans leurs grandes entreprises [1] ? Vieilles et nobles institutions qui, sagement ménagées et peu à peu transformées selon les besoins et le progrès des temps, auraient pu conduire la France sans secousse à la monarchie constitutionnelle. Cette belle forme de gouvernement n'est autre chose en effet que le développement naturel de nos assemblées nationales, de tout temps incorporées à la monarchie, et qui remplissent nos annales jusqu'à Louis XIV et jusqu'au

1. On ne sait pas assez que Richelieu, presque au début de son second ministère, et dès qu'il se sentit véritablement à la tête des affaires, s'empressa de convoquer à Paris une assemblée de notables, qui pendant une année entière délibéra très-librement sur une suite de propositions où déjà était en germe toute la politique intérieure du grand cardinal. Mazarin lui-même, en 1649, avait pris le parti d'assembler non pas les notables, mais les États généraux; l'ordonnance de convocation a même été publiée.

XVIIIe siècle où un despotisme inconnu à nos ancêtres, rompant à la fois avec la tradition et avec l'opinion, et repoussant toute réforme, s'est comme appliqué à rendre une révolution inévitable.

La monarchie constitutionnelle n'est donc point une innovation hasardeuse, et, comme le prétendent les partisans du pouvoir absolu, une plante d'Angleterre apportée en France en 1814, sans y avoir de racines et sans y trouver un sol préparé et un climat favorable[1] : il serait plus vrai de dire

1. En vérité, comment prétendre que la charte du roi Louis XVIII soit une pure importation anglaise, quand le moindre examen démontre que la monarchie établie par cette charte diffère autant de celle de l'Angleterre qu'elle lui ressemble? L'Angleterre est une république aristocratique, indifféremment surmontée d'un roi ou d'une reine. La royauté en France est exclusivement virile; elle est l'âme, la tête et le bras de la nation; mais sur un certain nombre de points essentiels, elle ne peut agir qu'avec l'intervention et l'assentiment de deux grands pouvoirs publics, dont les formes peuvent varier selon les temps, mais dont l'un au moins doit être librement élu et discuter librement les propositions émanées de la couronne. Autrefois notre monarchie était, comme l'a dit Montesquieu, tempérée par l'honneur et les mœurs; aujourd'hui elle l'est constitutionnellement. Voilà tout le changement : pour qui réfléchit, il est immense et il est suffisant. Mais vouloir ramener absolument le gouvernement constitutionnel de la France à celui de l'Angleterre, c'est, qu'on le sache ou qu'on l'ignore, pousser la France vers la république, et vers la république démocratique; car nous n'avons point d'aristocratie pour soutenir ou suppléer la royauté, l'esprit aristocratique ne subsistant plus, même dans les familles les plus illustres; en sorte que chez nous la démocratie n'a d'autre contre-poids que la royauté. Il est donc de toute nécessité que la royauté soit ici plus forte qu'en Angleterre, selon le génie et les mœurs immortelles de la France. La monarchie constitutionnelle est, nous en sommes très-convaincu, le

qu'elle rentrait en quelque sorte dans sa patrie. La Charte avait chez nous de vieux et illustres précédents; elle consacrait des institutions populaires en leur donnant leur forme vraie; elle réconciliait les temps anciens et les temps nouveaux; elle était le glorieux symbole de l'unité de la famille française. Aussi ce n'est point la France qui a rejeté la Charte : loin de là, elle l'avait accueillie avec des transports d'enthousiasme; elle y voyait l'accomplissement de tous ses vœux, le terme de ses agitations.

La monarchie constitutionnelle a laissé parmi nous une trace ineffaçable. Elle a ranimé l'esprit public abattu sous les désastres de 1813 et de 1814; elle a délivré le sol de la patrie des armées étrangères que de terribles représailles y avaient amenées; elle a élevé une tribune qui, pendant trente années, a rivalisé avec celle de l'Angleterre et a servi d'école à toute l'Europe; elle a suscité un grand mouvement intellectuel, vivifié la littérature et les arts, répandu dans le pays une prospérité inouïe, émancipé la Grèce et créé l'Algérie. Elle a fini par succomber, il est vrai, mais après une longue et glorieuse durée, sous les fautes ac-

besoin et le vœu de notre pays ainsi que de l'Europe; mais elle admet bien des combinaisons différentes; la folie est de la voir dans un type unique, surtout dans un type étranger.

cumulées des gouvernements et des partis, acharnés à leur propre perte, et contre la volonté de l'immense majorité de la nation qui depuis longtemps repoussait toute révolution, et ne demandait qu'un progrès modéré, à l'ombre d'un trône inviolable. Comme fatigués de notre bonheur, et parce qu'aussi, il faut bien le dire, on nous mesurait d'une main trop avare des progrès désirables, et qui eussent été utiles à la monarchie autant qu'agréables à la nation [1], nous jetant à l'extrémité opposée, nous nous sommes mis à courir après des chimères, et nous voilà ramenés cinquante ans en arrière au premier essai de gouvernement représentatif tenté par le Consulat et par l'Empire. Mais comme la monarchie constitutionnelle est le gouvernement vrai et nécessaire de la France et de l'Europe au XIXe siècle, elle n'a disparu que pour revenir à son heure sous une forme ou sous un autre, et ces éclipses momentanées ne peuvent étonner que les faibles convictions [2].

Au reste, quelle que doive être l'œuvre du temps, faisons la nôtre. *Laboremus*, comme le disait naguère si noblement à l'Académie française M. le duc de Broglie. Entretenons en nous-mêmes et

1. DISCOURS POLITIQUES, Introduction, p. LIII-LVIII.

2. Depuis que ces lignes sont écrites, le décret du 24 novembre 1860 est venu confondre les découragements pusillanimes et con-

répandons autour de nous les doctrines généreuses qui, en rappelant aux hommes leur dignité, font naître en eux et y nourrissent le goût de la liberté véritable, exempte d'emportement et d'envie, contente de ses droits légitimes. En même temps, étudions avec soin l'histoire de notre pays; appliquons-nous à le bien connaître; plus nous le con-

firmer nos prédictions. Ce décret a inauguré une ère nouvelle, et donné le signal de la fin de la dictature qu'amène inévitablement la république dans un pays tel que le nôtre, en tombant comme en s'élevant; il a réveillé l'esprit libéral qu'on croyait mort et qui n'était qu'assoupi; il nous a rendu la tribune nationale, redevenue bien vite, grâce à Dieu, aussi libre et aussi puissante qu'elle fut jamais. Enfin, une grande parole a été prononcée : la constitution est perfectible, parole profonde, de la hardiesse la plus prudente, qui laisse en arrière tout système immobile et va comme au-devant de toutes les réformes qu'exigeraient la justice et l'intérêt général. Peut-on dire après cela qu'il faille désespérer de la liberté et de la patrie, et que nous soyons condamnés à n'attendre notre salut que d'une révolution nouvelle? Non, il est évident que notre destinée est encore une fois entre nos mains, et elle sera, comme toujours, ce que nous la ferons. — Parlons nettement : avons-nous profité des leçons du malheur, et sommes-nous résolus à nous servir des libertés que nous possédons pour conquérir celles qui nous manquent encore, et à remonter, par des efforts incessants et mesurés, jusqu'à la plénitude du gouvernement constitutionnel, mais sans nous laisser emporter au delà? Ou bien, au lieu de demander nos justes et nécessaires libertés au temps et à nous-mêmes, à notre énergie, à notre constance, à notre sagesse, une fatale impatience aimera-t-elle mieux invoquer une autre révolution de Février? Nous pouvons le prédire à coup sûr : la République ne nous donnera point la liberté; elle ramènera la nécessité de la dictature, et, dans ses vicissitudes impuissantes, elle enfantera un Bas-Empire démocratique, semblable à celui où s'agitent sans dignité, sans grandeur et sans liberté, les infortunées républiques de l'Amérique du Sud. Voilà l'alternative placée devant nous. Choisissons.

naîtrons, plus nous l'aimerons, et l'amour donne tout : il donne la foi et l'espérance, il tourne en joies les sacrifices, il enseigne la constance et la modération, il contient et diminue l'esprit de système, il engendre l'union, il prépare la force. Qu'il nous apprenne aussi à ne pas jeter légèrement le blâme à la France. Ne lui reprochons point l'effet naturel de malheurs où tous tant que nous sommes nous avons une plus grande part que nous ne pensons. Après avoir été si souvent déçue dans ses plus généreuses espérances, ses tristesses, ses défiances, ses incertitudes, ne sont que trop bien fondées. Depuis la fatale surprise de 1848, la France redoute par-dessus tout l'anarchie ; gardons-nous d'y incliner; c'est la route des abîmes. Amis éprouvés d'une liberté sage, demeurons en paix, le cœur rempli d'une foi sereine dans l'excellence et dans l'avenir de notre grande cause; c'est d'elle aussi qu'il est permis de dire : elle peut attendre parce qu'elle est immortelle, *patiens quia æterna.*

V. COUSIN.

15 juin 1858.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

AU XVIIe SIÈCLE

D'APRÈS LE GRAND CYRUS

INTRODUCTION

Qui lit aujourd'hui le *Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry? Qui le lisait au XVIIIe siècle, et même dans les dernières années de Louis XIV? Le public en avait entièrement perdu la mémoire, et quand, en 1713, on s'avisa de mettre au jour les *Héros de roman*, avec un *Discours préliminaire* où Boileau se moquait du *Cyrus*, on ne fit aucune attention à ces plaisanteries surannées : personne ne savait plus de quoi voulait parler le vieux satirique.

Cependant le *Cyrus* est le chef-d'œuvre d'une des femmes les plus célèbres du grand siècle. Mme de Sévigné, qui apparemment se connaissait en agrément

LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

AU XVIIe SIÈCLE

D'APRÈS LE GRAND CYRUS

INTRODUCTION

Qui lit aujourd'hui le *Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry? Qui le lisait au XVIIIe siècle, et même dans les dernières années de Louis XIV? Le public en avait entièrement perdu la mémoire, et quand, en 1713, on s'avisa de mettre au jour les *Héros de roman*, avec un *Discours préliminaire* où Boileau se moquait du *Cyrus*, on ne fit aucune attention à ces plaisanteries surannées : personne ne savait plus de quoi voulait parler le vieux satirique.

Cependant le *Cyrus* est le chef-d'œuvre d'une des femmes les plus célèbres du grand siècle. Mme de Sévigné, qui apparemment se connaissait en agrément

et en délicatesse, a loué avec effusion l'auteur et l'ouvrage, et de 1649 à 1654, d'un bout de la France à l'autre, à la cour et dans la plus haute aristocratie, comme dans la bourgeoisie instruite et cultivée, à Paris et en province, dans tous les rangs de la société la plus polie de l'univers, on ne lisait pas seulement avec plaisir, on s'arrachait, on dévorait, à mesure qu'ils paraissaient, chacun de ces dix gros volumes, aujourd'hui oubliés, et qui dorment d'un sommeil séculaire dans les bibliothèques de quelques rares amateurs.

Comment expliquer un si soudain et si étrange changement? Il y en a bien des causes; nous nous bornerons à en marquer une seule, mais qui dispense d'en rechercher d'autres : en son temps le *Cyrus* était parfaitement compris des lecteurs d'élite auxquels il s'adressait de préférence, tandis qu'aujourd'hui et depuis très-longtemps il est absolument inintelligible.

En effet le *Cyrus* n'est pas autre chose qu'un roman allégorique dont nous avons perdu la clef, où, sous des noms persans, grecs, arméniens, etc., sont représentés des personnages qu'aujourd'hui nous ne reconnaissons pas, mais qui, sous Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche, occupaient la scène et faisaient l'entretien de la France.

Savez-vous, par exemple, quel est cet Artamène, ce Cyrus, le héros du roman? Boileau lui-même n'a pas l'air de s'en douter, et il croit bonnement que c'est le petit-fils d'Astyage. En vérité, voilà un héros

n propre à intéresser le XVIIe siècle et à charmer belles dames de la cour et de la ville, lectrices inaires des romans à la mode! Boileau gour- ıde très-vivement Mlle de Scudéry non pas d'avoir prendre un pareil sujet, mais de l'avoir traité ıme elle l'a fait. « Au lieu, dit-il[1], de représenter, *me elle le devait*, dans la personne de Cyrus, un promis par les prophètes, tel qu'il est exprimé s la Bible, ou, comme le peint Hérodote, le plus nd conquérant que l'on eût encore vu, ou enfin qu'il est figuré dans Xénophon, Mlle de Scudéry composa un Artamène plus fou que tous les Céla- ıs et tous les Silvandres, qui n'est occupé que du l soin de sa Mandane. » Ce jugement est tout à fait ne du savant traducteur du traité du *Sublime* de ıgin, du membre illustre de l'Académie des In- iptions, qui aurait voulu, à ce qu'il paraît, que e de Scudéry gagnât un siége à côté de lui dans la ete Compagnie par un solide ouvrage d'érudition de critique, où, s'enfonçant dans la Bible, dans Hé- lote et dans Xénophon, elle fût parvenue à restituer à mettre en lumière le vrai Cyrus et la suite cer- ne de ses hauts faits et de ses conquêtes. Mais mment Boileau ne s'est-il pas aperçu qu'il prenait l Mlle de Scudéry pour Mme Dacier, et qu'il traçait les gles d'un livre d'histoire lorsqu'il s'agissait d'une uvre d'imagination, d'un genre de composition qui avait pas le bonheur de lui plaire, mais qui plaisait

1. *Discours préliminaire sur le Dialogue des Héros de roman.*

fort à tout son siècle, d'un roman enfin, puisqu'il f
l'appeler par son nom ? Quand on est un peu dan
secret de Mlle de Scudéry, on ne se peut empêcher
sourire en voyant l'excellent et grave écrivain pren
au sérieux et même au tragique les infidélités hi
riques de l'aimable romancière. Sans manquer au
pect sincère que nous professons pour celui qui a ai
et défendu Racine, compris et célébré Molière, hon
et vengé Arnauld[1], ne pourrions-nous lui répondre
cette humble circonstance : Non sans doute Mlle de S
déry n'a point fidèlement représenté le Cyrus de l'
toire ; mais, de grâce, prenez garde qu'elle n'y a
mais songé. Au lieu du Cyrus de la Bible, d'Hérod
et de Xénophon, qu'elle ne connaissait guère, el
peint le Cyrus qu'elle avait sous les yeux, le héros
éblouissait son siècle de l'éclat de ses victoires,
commença par sauver la France et plus tard en agr
dit les frontières, qui gagna à vingt-deux ans une
taille immortelle, et n'a jamais été battu une se
fois dans sa vie, en ayant toujours affaire aux
grands capitaines, le conquérant dont Bossuet a
l'oraison funèbre, et qu'il n'a pas craint, lui aussi,
comparer au Cyrus prédit par les prophètes : ce Cy
là est le prince de Condé, M. le Prince, qu'en sa b
lante jeunesse on nommait le duc d'Enghien, av
qu'il eût succédé au titre de son père. Mlle de Scud
l'a peint tel qu'il était à la fleur de son âge et p

1. Voyez notre ouvrage *Du Vrai, du Beau et du Bien*, leçon
l'Art français au dix-septième siècle.

e de sa gloire, fort galant, ne vous en déplaise,
le sont quelquefois les jeunes héros, ainsi que
urait pu vous le dire, car nous n'osons vous
neille, et tout en pensant à sa belle maîtresse,
des villes, gagnant des batailles, et faisant des
aille fois plus grandes que ce passage du Rhin
s avez si dignement chanté. Quoi! vous n'a-
reconnu votre héros dans celui de Mlle de
! vous ne voyez dans Cyrus qu'un Céladon et
andre! mais n'apercevez-vous donc pas tous
es, tous ces combats où il déploye une valeur
linaire? Voici Dunkerque, voilà Rocroy, voilà
oilà Charenton et le siége de Paris; vous ju-
n sévèrement un ouvrage qu'évidemment vous
pas entendu, quoique dès les premières pages
eût pris soin de vous déclarer son dessein et
annoncer son vrai héros et sa vraie héroïne.
sa vraie héroïne aussi, car si Artamène et Cyrus
duc d'Enghien et le prince de Condé, Mandane
ntestablement la duchesse de Longueville. Il
à Boileau d'ouvrir le *Cyrus* pour y voir son
. Est-ce que par hasard il a pris ce gracieux et
isage pour celui de quelque princesse de Médie
Cappadoce retrouvée par Mlle de Scudéry? Ou,
econnu la sœur de Condé, comment ce seul
t ne lui a-t-il pas révélé la pensée de l'ouvrage?
'est pas tout : Condé et Mme de Longueville,
urs amis particuliers, sont bien les principales
du *Cyrus;* mais avec celles-là combien encore
s figures contemporaines y brillent à des rangs

divers! L'aristocratie française, ses grandes habit tions, ses mœurs, ses aventures, surtout ses aventur galantes, qui occupaient et amusaient les salons, to cela a sa place dans le *Cyrus*. Puis, de proche en pr che, le tableau s'agrandit, et comprend des perso nages de différent ordre à qui pouvait manquer naissance, mais que relevaient le mérite et l'espr car l'esprit était alors une puissance avec laquel toutes les autres puissances comptaient, et Mlle Scudéry s'estimait trop, elle et ses pareils, pour hé ter à mettre des gens de lettres éminents avec les pl grands seigneurs et les plus grandes dames. En sor qu'on peut dire, avec la plus parfaite vérité, que *Cyrus* embrasse et exprime tous les côtés distingu de la société française du XVIIe siècle, en faisant reja lir sur eux l'éclat de deux grands noms.

Ainsi s'explique l'immense succès de ce roman da le temps où il parut. C'était une galerie de portrai vrais et frappants, mais un peu embellis, où tout qu'il y avait de plus illustre en tout genre, prince courtisans, militaires, beaux-esprits, et surtout joli femmes, allaient se chercher et se reconnaissaient ave un plaisir inexprimable. Ceux qui n'avaient pas la pr tention de s'y rencontrer éprouvaient une vive curiosi d'y voir les autres, et de juger de la ressemblance. Le principaux personnages, tout le monde les devinait, les moins importants composaient en quelque sort autant d'agréables problèmes qu'on agitait avec passio dans toutes les compagnies un peu élégantes, et le *Cy rus* devenait ainsi la lecture à la mode, le livre indis

ɔensable de tous les gens qui se piquaient de bon ton.

Remarquez que Mlle de Scudéry n'a pas la première lonné l'exemple de mettre en roman les grandes ıventures contemporaines et les personnages. célè-ıres : elle suivait la voie ouverte par d'Urfé au début lu siècle. Il est certain en effet que d'Urfé s'est pro-ɔosé dans *l'Astrée* de raconter ses longues amours avec a belle Diane de Châteaumorand; et, quelques diffi-ıultés que depuis on ait voulu élever à cet égard, ıous ne voyons pour nous aucune bonne raison de évoquer en doute le récit du véridique Patru[1]. Un ɔeu plus tard, les *Amours du grand Alcandre* par Mlle de Guise, princesse de Conti, sont les amours mêmes l'Henri IV. En 1624, *le Romant satirique*, ou, si l'on veut, le *Romant des Indes*[2], retrace des événements et les personnages français; l'auteur, Jean de Lannel, ne le dissimule guère. Dans un *avis au lecteur* intitulé *le secret du Romant satirique*, il s'exprime ainsi : « Si on dit que je ne sais pas l'antiquité, puisque j'appelle préteurs ceux qui en Galatie sont juges de l'honneur des gentilshommes et généraux des armées, je maintiens que préteur, en langage galatien, veut dire maréchal de France en langage françois. Si on dit qu'il n'y a point d'empire de Galatie, et qu'on ne connoît ni Galatie ni Galatiens, j'annonce que c'est un pays nouvellement découvert, etc. » Aussi la *Bibliothèque historique de la France* n'hésite-t-elle pas à affirmer que ce

1. Œuvres de Patru, t. II, p. 497, *Éclaircissements sur l'Histoire de l'Astrée.*

2. La seconde édition de 1625 porte ce titre.

de peindre la haute société contemporaine, s'est particulièrement appliquée à décrire sa propre société, c'est-à-dire une société inférieure et bourgeoise, incessamment occupée de petite galanterie, de petite poésie, de petit bel-esprit, toutes choses bien difficiles à transporter à Rome au temps de Brutus et de Tarquin. Loin de là, dans le *Cyrus,* toutes les parties de la société française, comme nous l'avons dit, revivent dans la mesure de leur importance, ce qui fait qu'après tout ce sont au moins d'illustres Français qui occupent les premières places, excitent et soutiennent l'attention et l'intérêt.

De ces différences fondamentales naissent de bien autres différences. Il y a déjà plus de fadeur qu'il n'en faudrait dans le *Cyrus,* mais dans la *Clélie* la fadeur est partout et passe toute borne; c'est là que *jusqu'à je vous hais, tout se dit tendrement,* comme pour faire un absolu contraste avec les noms sévères des personnages romains. L'analyse des sentiments, et particulièrement du plus délicat, du plus ondoyant, du plus indéfinissable de tous, mène par une pente naturelle à une métaphysique un peu quintessenciée dont on a un assez fort avant-goût dans le *Cyrus ;* la *Clélie* pousse cette métaphysique à des subtilités inouïes qui composent une sorte de casuistique amoureuse. On y disserte à perte de vue sur toutes les nuances de l'amour, depuis la première impression de plaisir désintéressé que fait naître la vue de la beauté jusqu'aux dernières extrémités de la passion, et on y trace cette fameuse carte du Tendre où sont marqués le lac d'Indifférence,

le bourg du Respect, les villages de Billet-Doux, Billet-Galant, de Jolis-Vers, de Complaisance, de Sc missions, de Petits-Soins, d'Assiduité, d'Empres ment, de Sensibilité, jusqu'à la ville du Tendre, s le fleuve de l'Inclination, tout à côté de la Mer-Da gereuse. Le *Cyrus* abonde sans doute en analyses se timentales, mais sans tomber jamais dans ces divisio et ces subdivisions à l'infini. En un mot, la *Clé* touche déjà quelque peu à l'école des *Précieuses ri cules*, et le *Cyrus* relève de ces précieuses illustres q Molière a toujours respectées[1] et quelquefois mêı imitées[2], comme Corneille, Racine et Pascal l même[3].

1. Voyez plus bas, chapitre xve.

2. Voyez plus d'une comédie des commencements de Molière : *Princesse d'Élide*, *les Amants magnifiques*, *don Garcie de N varre*. Les vers suivants sont-ils de Molière, ou de Corneille, ou Racine?

« Sans employer la langue, il est des interprètes
Qui parlent clairement des atteintes secrètes;
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur. »

3. Lisez avec soin cet admirable *Discours sur les passions de l mour* que nous avons retrouvé et donné à la litterature françai malgré une opposition aujourd'hui réduite au silence par le cri l'admiration universelle. (*Études sur Pascal* et *Mme de Sablé*. ch. ı « Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit licat sent de plaisir... Il y a de certains esprits à qui il faut don longtemps des espérances, et ce sont les délicats; il y en a d'aut qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont plus grossiers... Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer grand respect. Les auteurs ne nous peuvent bien dire les mouveme de l'amour de leurs héros : il faudroit qu'ils fussent héros eux-mêm En amour un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être

Malheureusement, un grand défaut est commun aux deux célèbres ouvrages : ce défaut est la longueur, la prolixité, la diffusion. Ménage a beau dire que ceux qui blâment la longueur des romans de Mlle de Scudéry ne voient pas que ces romans sont de véritables poëmes épiques, chargés, à la façon de Virgile et d'Homère, d'épisodes et d'incidents qui en reculent le dénouement[1]. N'en déplaise au savant critique, les épisodes de l'*Énéide* et surtout de l'*Iliade* se lient intimement à l'action générale, l'accroissent et l'agrandissent, augmentent l'intérêt et servent au dénouement, tandis que les épisodes du *Cyrus*, trop nombreux et enchevêtrés les uns dans les autres, rompent à tout moment le cours du récit et font oublier le sujet fondamental. Pour nous du moins, notre mémoire n'est pas assez forte pour porter un pareil poids, et nous n'avons pu venir à bout d'embrasser l'ensemble et les diverses parties de cet immense roman qu'à l'aide d'analyses et d'extraits multipliés, et grâce à tout un travail que le lecteur ne se doit pas imposer. La longueur n'est pas seulement dans le récit et dans l'infinie multitude des histoires qui le divisent sans cesse : elle est partout, dans les descriptions de lieux, dans les réflexions, surtout dans les conversations qui, avec les portraits, forment, à nos yeux, le plus grand agré-

terdit.... Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit! » Nous ne serions pas embarrassé de trouver jusque dans Bossuet, au début de sa carrière, des traces de cette haute préciosité.

1. *Menagiana*, édit. de 1715, t. II, p. 9 et suiv.

ment de *Cyrus*, le trait le plus caractéristique du talent de Mlle de Scudéry.

Confessons-le : nous avons l'âme un peu faible à l'endroit des conversations du *Cyrus*. Oui, nous les aimons, parce qu'avec infiniment d'esprit il y a bien de la délicatesse, et des trésors de fines observations, toujours agréablement exprimées, sur tous les sentiments du cœur, et particulièrement du cœur féminin, comme aussi sur la société, les rangs, les devoirs, les vertus, les caractères; nous les aimons encore, parce qu'elles nous donnent une heureuse idée des conversations du temps, telles qu'elles avaient lieu dans les bonnes compagnies d'alors, aristocratiques ou même bourgeoises, sans être communes; nous les aimons enfin, parce qu'elles nous sont une vivante image de cette passion de la conversation, éteinte aujourd'hui avec tant d'autres nobles passions, mais qui faisait autrefois le charme de la société française, et qui s'y est longtemps soutenue. Le génie de Mlle de Scudéry était pour la conversation, et l'on peut dire que ses *Conversations*, ses *Nouvelles Conversations*, ses *Conversations morales*, ses *Entretiens sur toute espèce de sujets*[1], sont autant de petits chefs-d'œuvre de politesse et de bon goût, qui placent très haut leur auteur dans la littérature féminine du XVIIe siècle, et, selon nous,

1. Mlle de Scudéry les a réunis de 1680 à 1692 en dix charmants petits volumes in-12, admirablement imprimés, qu'on peut offrir à une jeune femme comme une suite de sermons laïques en quelque sorte, une véritable école de morale séculière tirée de l'expérience de la meilleure compagnie.

mmédiatement après Mme de Sévigné et Mme de La ayette. Ces conversations si aimables traînent sou- ent, il faut en convenir, en une longueur un peu tigante, et celles du *Cyrus* demanderaient qu'une ain amie en retranchât les redites et les mille petites utilités, inévitables dans le commerce ordinaire, ıi même en font le naturel et la grâce, mais qui, ansportées dans un livre, ne produisent plus le même fet, l'œil, dit le poëte, étant bien moins indulgent ıe l'oreille. L'art de parler sert beaucoup à l'art d'é- ire, néanmoins ce sont deux arts différents; et pour teindre la perfection de la conversation écrite, il udrait joindre, quand on tient la plume, à l'allure aturelle et libre, à l'heureux abandon de la parole, ne réflexion prompte et sûre, capable de surveiller inspiration sans la gêner, et d'en émonder légère- ıent le luxe en en conservant l'aisance, la fraîcheur, ı fécondité. Enfants du moyen âge et de la scolasti- ue, nous dissertons, nous ne causons pas, j'entends ı plume à la main. Seul, au printemps de la civilisa- on antique et dans la fleur du génie grec, Platon, ntre Aristophane et Phidias, a dérobé ce secret à la luse, et il l'a emporté avec lui [1].

1. Chez les modernes, Malebranche et Berkeley ont seuls composé es dialogues qui peuvent être cités après ceux de Platon, mais qu'ils ont loin encore de leur modèle! Quant à cette grande conversa- ion philosophique qu'on appelle les *Nouveaux Essais sur l'entende- ıent*, le fond certes en est admirable, et Leibnitz y prodigue même ıut autant d'esprit que de génie, mais il faut avouer que la façon, ı mise en scène et le dialogue proprement dit sont absolument dé- ourvus de naturel, de grâce et de charme.

Mais hâtons-nous d'arriver aux portraits qui ont tant fait pour le succès de *Cyrus*, parce qu'ils répondaient à la passion du temps sur laquelle ailleurs[1] nous avons tant insisté. Distinguons bien dans le roman de Mlle de Scudéry les aventures et les portraits. Cette distinction est essentielle. Dès qu'on la perd de vue tout l'intérêt vrai du *Cyrus* échappe. En effet, les aventures et tout ce qui fait la trame du roman sont des fictions fort médiocres, qui n'ont jamais dû amuser beaucoup les contemporains, et qui sont aujourd'hui à bien peu d'exceptions près, sans le moindre intérêt pour nous. Il en est tout autrement des portraits : ils méritent encore la plus sérieuse attention à un double titre, et par leur valeur propre, et par leur importance historique. La touche en est à la fois vraie et fine. Rien de général et de vague; on sent bien que ce ne sont pas là des types imaginaires inventés à plaisir; une multitude de nuances, marquées et développées avec un art souple et délicat, disent assez que ces copies si naturelles ont été prises sur le vif. Sans doute, ce n'est pas le puissant et brillant pinceau de Titien ou de Van Dyck, de Retz ou de La Rochefoucauld, mais c'est presque toujours le crayon fidèle et agréable des Demoustier ou de Mme de Motteville appliqué aux figures les plus gracieuses ou les plus héroïques du XVIIe siècle.

Cette distinction du récit et des portraits sort de toutes parts d'une lecture attentive du *Cyrus*. Elle est

1. Voyez *Mme de Sablé*, ch. II, p. 71, etc.

que ce n'est pas nous qui l'avons découverte,
rappé d'abord un contemporain de Mlle de
, homme d'esprit, d'une humeur maligne et
, qui semble avoir pris à tâche de peindre en
siècle, comme la bonne et honnête roman-
peut-être peint un peu trop en beau. Talle-
s Réaux a dit le premier : « Il ne faut cher-
ns le *Cyrus* que le caractère des personnes,
tions n'y sont pas[1]. » Ainsi, la vie privée des
ages mis en scène était dérobée à des regards
, et leurs portraits seuls, d'ordinaire un peu
taient exposés à la lumière. Il n'est donc pas
t que particulièrement les femmes fussent
s et briguassent même l'honneur d'avoir une
ns le roman de Mlle de Scudéry; mais il n'é-
facile de les satisfaire de tout point : elles
mécontentes, l'une de ce trait-ci, l'autre de
, attestant par leurs plaintes mêmes que l'ai-
eintre n'avait pas sacrifié la vérité au désir de
et que ses portraits étaient ressemblants,
n s'y reconnaissait fort bien sans s'y trouver
it comme on l'aurait désiré[2].
ue temps la fidélité des peintures suffit à
es originaux aux yeux des contemporains.
nt en désigne plusieurs. Quinze ans déjà
Mme de Sévigné, écrivant en 1671 à sa fille,
ante de Provence, lui parle d'une dame de

mant des Réaux, t. V, p. 275.
mant, *ibid.*

Marseille, encore fort agréable, mais autrefois très brillante, et qui fut, dit-elle, l'héroïne de la plus joli histoire du *Cyrus*[1]. Cependant de bonne heure l besoin d'une clef se fit sentir. On en fit une, Talle mant l'atteste; mais elle se perdit, ou du moins o ne suit plus sa trace vers la fin du siècle, quand pré cisément elle devenait le plus indispensable; ca l'oubli va vite dans la famille des hommes : les petits fils ont peine à reconnaître les images de leur aïeux; les générations se pressent et se précipitent chacune occupée d'elle-même, étrangère et indiffé rente à celle qui l'a précédée. Quelques grandes figures surnagent que la gloire rend toujours présentes; les autres s'effacent, et les portraits qui en subsistent, s'ils ne sont accompagnés d'une inscription prévoyante, deviennent bientôt d'indéchiffrables hiéroglyphes. Combien de fois, tout en sachant déjà que le *Cyrus* était une suite de portraits du XVIIe siècle, et de l'époque même que nous avons le plus étudiée, sommes-nous resté incertain devant les peintures les plus vives, les plus frappantes de Mlle de Scudéry, réduit à des conjectures, qui s'élevaient dans notre esprit pour en disparaître aussitôt, se chassant et se détruisant les unes les autres, et nous laissant dans une obscurité profonde, avec le triste sentiment de la misère de nos travaux et du peu que nous savons de cette société hier encore éclatante et radieuse, et déjà tombée dans les ombres de la mort!

1. Lettre du 13 mai 1671.

Bien sûr cependant qu'il y avait eu autrefois une ef du *Cyrus*, nous l'avons cherchée avec l'ardeur et ›piniâtreté de la passion, et nous avons fini par la ſcouvrir il y a huit ou dix ans. Nous l'avons dès lors ınoncée, et nous allons la faire connaître.

Nous avons rencontré cette clef, si nécessaire et si ſsirée, à la bibliothèque de l'Arsenal, à la fin du ›rnier volume d'un exemplaire du *Cyrus*, sur une uille ajoutée, du même format, et même imprimée, ıais fort incorrectement et sur de mauvais papier. out indique que cette pièce sort d'une presse partiulière, et qu'elle a été exécutée par une main novice. ›n voici le titre : *Clef de l'Artamène ou le grand Cyrus*, DCLVII [1]. Comme cette date de 1657 n'est point celle ıu *Cyrus*, qui parut de 1649 à 1654, il est vraisemblable qu'elle marque l'année de la composition de la ›lef. L'orthographe est du temps, et plusieurs indices, ›ur lesquels nous ne voulons pas nous arrêter ici, ıutorisent parfaitement cette conjecture.

Possédons-nous la clef même dont parle Tallemant? Nous l'ignorons; tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que notre clef ne peut-être de Mlle de Scudéry, car d'une part elle se tait sur des personnages qui jouent un grand rôle dans le *Cyrus*, de l'autre elle donne plusieurs indications qui nous semblent bien douteuses, enfin elle omet des rapprochements importants et certains. L'auteur n'a suivi aucun

1. On la peut voir fidèlement reproduite à la fin de ce volume, APPENDICE n° 1.

ordre; les noms sont mis les uns après les autres, au hasard, et dans une confusion désagréable. Il est à remarquer que c'est surtout pour le monde de la haute aristocratie que la clef fait souvent défaut, tandis qu'elle abonde en renseignements curieux sur la société d'un ordre inférieur, et que les personnes de cette société y sont mentionnées avec soin et même avec éloge, ce qui semble trahir une main bourgeoise, celle de quelque habitué de ces assemblées un peu subalternes où Mlle de Scudéry régnait en souveraine.

Mais s'il est aisé de critiquer la clef que fournit l'exemplaire de l'Arsenal, il eût été absolument impossible de s'en passer, nous le savons par expérience. Nous-même, nous l'avons quelquefois redressée, et souvent étendue; ceux qui, après nous, seraient tentés de s'engager dans un travail semblable, pourront à leur tour ajouter à nos humbles découvertes et porter la lumière dans les parties encore obscures du *Cyrus*. Il ne reste pas moins vrai que la clef tombée entre nos mains est infiniment utile. Grâce à elle, on pénètre, on s'oriente dans le *Grand Cyrus*, et ce livre, jusqu'alors insipide, prend tout à coup un aspect inattendu, un sérieux et vif intérêt. Il ne s'agit pas de la Perse, de la Cappadoce, de l'Arménie, de héros et de héroïnes fantastiques, il s'agit de la France à la plus belle époque de son histoire; il s'agit de son plus grand capitaine et de ses dignes compagnons, d'une femme illustre, l'idole de son temps, de femmes aimables et spirituelles, la parure

de la société française; il s'agit de tant de personnages éminents et différents, artistes, poëtes, gens de lettres qui tous, dans leur ordre et à leur heure, ont plus ou moins honoré la patrie!

Pour nous, obscur serviteur de la France, mais qui ressentons pour elle une de ces tendresses passionnées et obstinées qui résistent à toutes les épreuves, nous qui, sans méconnaître et sans flatter ses défauts, remercions Dieu de nous avoir donné une telle patrie, et qui avons foi en elle et dans ses destinées, nous recherchons particulièrement dans ses annales les temps où nous sentons monter en quelque sorte le flot de la grandeur française, et le génie national se déployer dans son originalité et dans sa force. Voilà, entre autres motifs, ce qui nous détourne du XVIIIe siècle, où, grâce à d'indignes gouvernements qu'attendait un châtiment mérité, la France était presque devenue une puissance de second ordre, n'ayant pas produit en tant d'années un seul grand homme d'État ni un grand capitaine[1]; mal conduite au dedans, battue au dehors, réduite à voir sa vaillante marine, commandée par des hommes tels que Dupleix et Suffren, reculer devant celle de l'Angleterre, l'astre de Pierre le Grand et celui de Frédéric se lever sur nos têtes, toutes les nations du nord de l'Europe croître et grandir, et nous descendre! Voilà au contraire, ce qui nous attache à cette période si différente de notre histoire

1. Les trois seuls hommes de guerre du XVIIIe siècle sont trois étrangers, Maurice de Saxe, Lowendal et Broglie.

qui commence à l'avénement de Henri IV et se pro
longe jusqu'aux trois quarts du règne de Louis XIV
glorieuse époque pendant laquelle nous contemplons
avec un orgueil bien légitime, des guerres sage
ment conçues, fortement conduites, et couronnée
par d'éclatants et utiles triomphes; le traité de Wes
phalie et celui des Pyrénées portant nos frontières a
Rhin, aux Pyrénées et aux Alpes; un gouvernemen
ferme et résolu travaillant sans relâche à transforme
une monarchie féodale en une royauté populaire, e
préparant de toutes parts l'empire de l'égalité civile
une juste tolérance religieuse, exercée par des princ
mêmes de l'Église et des cardinaux hommes d'Éta
distribuant avec discernement les plus hautes charge
militaires aux protestants comme aux catholiques
quand la gloire les désignait au choix du monarque[1]
l'augmentation toujours croissante de la marine, d
l'industrie, du commerce, sans parler de l'incompa
rable éclat des sciences, des lettres et des arts, — en
fin ce long et continuel épanouissement de grand
hommes en tout genre, qui faisaient de la Franc
l'exemple et la lumière de l'Europe. Nous l'avons d
ailleurs : dans un grand siècle, tout est grand[2]; tou
nous intéresse donc en ce noble temps, les choses e
les hommes, les femmes aussi, et jusqu'aux détails d
la société et des mœurs. Tel est le sentiment qui d

1. Par exemple, en 1644, sur neuf ou dix maréchaux, il y ava
cinq protestants : La Force, Châtillon, Turenne, Gassion, Rantzau

2. Jacqueline Pascal, *Premières Études sur la société et les femm
illustres du dix-septième siècle*, Introduction, p. 1.

bonne heure a porté nos regards vers le XVIIe siècle, où nous trouvions ensemble les sujets habituels de notre admiration et de nos travaux, Descartes, Corneille et Poussin à côté de Henri IV, de Richelieu et de Mazarin; Mme de Sévigné, Mme de Longueville, la mère Angélique Arnauld avec Condé, Turenne, Luxembourg, Pascal et Bossuet. Et c'est ce même sentiment qui, maintenant que nous sommes en possession de la clef du *Cyrus*, nous suggère la pensée de nous servir d'un roman pour illustrer l'histoire, et continuer, par un chemin assez nouveau, nos vieilles études sur un siècle cher à notre patriotisme.

CHAPITRE PREMIER

MADAME DE LONGUEVILLE

Entrons dans cette galerie de portraits du XVIIe siè-
le qu'on appelle le *Grand Cyrus*, et tournons nos re-
ards sur les deux grandes figures qui dominent toutes
es autres, celles du héros et de l'héroïne de Mlle de
cudéry. Il nous a suffi de leur rendre leurs noms vé-
itables pour éveiller l'attention de l'histoire. Mais de
els personnages méritent bien une sérieuse étude.
Ainsi considérons-les tout à notre aise, et, pour pren-
lre les mœurs du lieu et l'esprit du XVIIe siècle, occu-
ons-nous d'abord de l'héroïne; car Cyrus, au moins
celui de Mlle de Scudéry, ne consentirait jamais à
asser avant Mandane. Cependant, comme ailleurs [1],
nous avons fait tout au long l'histoire de cette prin-
cesse, malgré l'empire qu'elle garde sur nous, et
quoique les grandes affections se complaisent à redire
es même choses, nous nous contenterons d'ajouter à
nos anciennes peintures quelques traits nouveaux, et

1. *La Jeunesse de madame de Longueville*, etc.

de faire surtout paraître le côté peu connu de sa ı que ce roman nous découvre, nous voulons dire fidélité courageuse et vraiment magnanime dont e n'a cessé d'être l'objet de la part de Mlle de Scude et de son frère : noble épisode, presque ignoré, qui fait trop d'honneur aux lettres pour que no n'entreprenions pas de le tirer de l'oubli.

Artamène ou le Grand Cyrus se compose de dix pa ties ou volumes, qui furent publiés successiveme en quatre années, depuis le commencement de 16 jusqu'à la fin de 1653. L'ouvrage est sous le nom « M. de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame de Garde » ; mais le véritable auteur est sa sœur, Mad leine de Scudéry. On la reconnaît partout à la po tesse un peu molle, à l'abondance souvent prolixe à l'agrément quelquefois un peu fade du style. S frère Georges n'y est que pour les accessoires, la pı face et les dédicaces où paraît un ton plus mâle, ma suffisant et avantageux, en parfait contraste avec to le reste [1].

Le premier et le second volume ont été, comı dit le privilége, « achevés d'imprimer le 7 janvi 1649 ». Ils avaient donc été conçus et écrits da l'année 1648, c'est-à-dire au moment le plus brilla de la carrière de Condé et de sa sœur, quand l'uı à son retour de Münster, était l'idole de la cour de la ville, l'arbitre de l'élégance; quand l'autı

1. Voyez t. II, chap. XII, *Mademoiselle de Scudéry.*

les plaines de Lens, sauvait la France une se-
e fois, comme, cinq ans auparavant, il l'avait
Rocroy, forçait l'Autriche à signer le traité de
phalie et couvrait de sa gloire la royauté me-
.

Cyrus est dédié à Mme de Longueville. Le pre-
volume est orné de son portrait gravé par Re-
on, beau-frère de Nanteuil, dont le burin délicat
ux la représente avec le charme particulier que
les contemporains, hommes et femmes, s'accor-
à lui attribuer. Au-dessous, on lit ces vers trop
eux et trop médiocres pour ne pas être de
ges de Scudéry :

Moins d'éclat avoit dans les yeux
Celle pour qui les Grecs firent dix ans de guerre;
Et vous n'avez, hommes et dieux,
Ni rien de plus beau dans les cieux
Ni rien de si beau sur la terre.

dédicace s'adresse en quelque sorte à toute la
on de Condé, Scudéry y célèbre la princesse
irière de Condé, qui vivait encore, Charlotte-
uerite de Montmorency; M. le Prince, qu'il ap-
« le preneur de villes et le gagneur de batailles » ;
frère, le prince de Conti, « pour qui Rome même
que des honneurs trop bas » ; invitation évidente
eune prince de quitter la carrière ecclésiastique
e ne se pas contenter du chapeau de cardinal qui
était destiné. Scudéry n'oublie pas le duc de Lon-
ville, dont il laisse achever l'éloge au « fameux

auteur de la *Pucelle* », qui travaille à lui élever « u monument éternel[1] ». Pour Mme de Longueville, (n'est plus un éloge, c'est un hymne. Scudéry ne sait d quelles couleurs peindre sa beauté, son esprit, sa ra son, la grandeur de son âme « qui est au-dessus d foudres et des orages, et demeure ferme et tranquil lorsque tout est en trouble et en agitation. »

Dans le roman même, sous le nom de Mandan c'est Mme de Longueville qui occupe la premiè place. « Mandane, dit notre clef, est Mme la duches de Longueville, où il se voit que l'idée de la beau du corps et de l'esprit de l'héroïne est prise de cet princesse. » Cela est si vrai, que le nom de Mandan en était resté à la belle duchesse parmi ses amis, (qu'on la désigne souvent ainsi dans bien des lettr du temps qui ont passé sous nos yeux. On se pe convaincre, de la façon la plus solide à la fois et l plus agréable, que Mandane est bien en effet Mme d Longueville, en comparant la description fidèle e détaillée que Mme de Motteville fait de sa personne, son retour de Münster et dans le début de la Fronde en 1648, à l'âge de vingt-neuf ans, avec le portrai qu'en donne Mlle de Scudéry dans le *Cyrus*. Écouton l'histoire[2] : « Elle possédoit au souverain degré c que la langue espagnole exprime par les mots d

1. Chapelain avait dès lors une pension de M. de Longueville pou travailler à loisir à son poëme de la *Pucelle*, où le comte de Dunoi devait jouer un grand rôle.

2. *Mémoires de madame de Motteville*, édit. d'Amsterdam, 1750 t. Ier, p. 44.

e, brio y bizarria (bon air, air galant). Elle avoit
e admirable, et l'air de sa personne avoit un
ent dont le pouvoir s'étendoit même sur notre
l étoit impossible de la voir sans l'aimer et
sirer de lui plaire. Sa beauté néanmoins con-
plus dans les contours de son visage que dans
ection de ses traits. Ses yeux n'étoient pas
, mais beaux, doux et brillants, et le bleu en
dmirable; il étoit pareil à celui des turquoises.
êtes ne pouvoient jamais comparer qu'aux lis et
ses le blanc et l'incarnat qu'on voyoit sur son
, et ses cheveux blonds et argentés, et qui ac-
gnoient tant de choses merveilleuses, faisoient
ressembloit beaucoup plus à un ange, tel
foiblesse de notre nature nous les fait ima-
que non pas à une femme. » Voici maintenant
an, il devance l'histoire et n'est guère plus flat-
qu'elle. Le *Grand Cyrus*, t. Ier, livre II, p. 330 :
voile de gaze d'argent que la princesse Mandane
sur la tête n'empêchoit pas que l'on ne vît mille
aux d'or que faisoient ses beaux cheveux qui
nt du plus beau blond, ayant tout ce qu'il faut
donner de l'éclat, sans ôter rien de la vivacité
st une des parties nécessaires à la beauté par-
Elle étoit d'une taille très-noble et très-élégante,
e marchoit avec une majesté si modeste qu'elle
inoit après elle les cœurs de tous ceux qui la
ient. Sa gorge étoit blanche, pleine et bien
e. Elle avoit les yeux bleus, mais si doux, si bril-
et si remplis de pudeur et de charme qu'il étoit

impossible de les voir sans respect et sans admira
Elle avoit la bouche si incarnate, les dents si blan
si égales et si bien rangées, le teint si éclatar
lustré, si uni et si vermeil, que la fraîcheur
beauté des plus rares fleurs du printemps ne saur
donner qu'une idée imparfaite de ce que je vis
ce que cette princesse possédoit. Elle avoit les
belles mains et les plus beaux bras qu'il étoit pos
de voir... De toutes ces beautés, il résultoit un
ment en toutes ses actions si merveilleux que
qu'elle marchât ou qu'elle s'arrêtât, qu'elle parl
qu'elle se tût, qu'elle sourît ou qu'elle rêvât, elle
toujours charmante et toujours admirable. »

Il y a encore dans le *Cyrus* bien d'autres
sages sur la beauté, l'esprit et le caractère de
dane qui ne se peuvent rapporter qu'à Mme de
gueville.

Mandane est sans cesse occupée de sacrifices
cérémonies religieuses; quelquefois même elle s
tire parmi les vierges voilées qui demeurent au
ple de Diane. N'est-ce point une allusion manife
la piété si connue de Mme de Longueville et à se
quentes retraites chez les Carmélites? Mandane, a
lieu des plus grands succès des armées du roi
père et de son illustre amant, parle toujours c
la guerre et l'effusion du sang humain[1], comn
congrès de Münster Mme de Longueville, avec
mari et d'Avaux, était déclarée pour la paix, en c

1. Par exemple, t. Ier, liv. II, p. 450.

sition à la politique de Mazarin[1]. Mandane est donnée dans l'habitude ordinaire de la vie pour la personne de l'humeur la plus tranquille et la plus douce, ainsi que tous les témoignages nous peignent Mme de Longueville avec une langueur charmante, et poussant même la douceur jusqu'à l'air de l'indifférence, quand la passion n'agitait pas son cœur. Le trait particulier de l'esprit et de la beauté de Mandane est précisément cette union merveilleuse de la modestie et de la grandeur qui imprimait à la fois du respect et de l'admiration à tous ceux qui approchaient de Mme de Longueville. *Le Grand Cyrus*, t. Ier, liv. Ier, p. 598 : « Quelque douceur qu'eût Mandane, elle conservoit quelque chose de si majestueux, de si modeste et de si grand sur le visage, que mon maître (c'est un serviteur de Cyrus qui parle) m'a dit souvent que, lorsqu'il étoit auprès d'elle, il n'osoit quasi songer à sa passion, bien loin de l'en entretenir, et que s'il eût pu s'en séparer, il l'eût presque souhaité, tant il est vrai qu'elle se faisoit autant craindre comme elle se faisoit aimer. »

Ajoutez que Mandane, malgré sa piété, sa modestie et sa douceur, n'en sème pas moins autour d'elle, comme Mme de Longueville, les plus effroyables querelles. Partout où le sort la jette, sa beauté et sa bonne grâce lui suscitent des adorateurs qui se la disputent le fer à la main. Si Guise et Coligny se sont battus pour Mme de Longueville, combien de duels

1. *La Jeunesse de madame de Longueville*, chap. IV.

terribles Cyrus ne soutint-il pas pour Mandane! Mme de Longueville avait troublé bien des cœurs, depuis le petit-fils de Coligny, depuis le beau et vaillant Phœbus, comte de Miossens, le futur maréchal d'Albret, jusqu'au bon et grand Turenne, sans parler de bien d'autres en des rangs divers; de même Mandane égare la raison de rois, de princes, de guerriers qui, pour la conquérir, jouent leur couronne et leur honneur, et se jettent dans les plus tragiques aventures [1].

Enfin, ce qui rapproche Mandane de Mme de Longueville d'une façon bien plus particulière et bien autrement touchante, Mandane charme les femmes aussi bien que les hommes [2], les petits comme les grands, les étrangers comme les compatriotes, dans le malheur et dans les fers comme dans l'éclat des cours et sur les marches d'un trône.

Il n'y a pas même jusqu'au langage de la sœur de Condé, ce langage d'une distinction si haute et en même temps d'une si exquise politesse et d'une adorable négligence, que Mlle de Scudéry n'ait tenté d'imiter autant qu'il était en elle, autant qu'une femme de sa condition, quel que fût son esprit, pouvait prendre le ton de la cour et celui d'une princesse

1. Dans le roman, les adorateurs de Mandane sont le roi de Pont, le roi d'Assyrie, Ariante, frère de Thomyris, et Mazare. Impossible de discerner un seul trait qui se rapporte à La Rochefoucauld : ici toute allusion eût été trop sérieuse pour qu'on pût se la permettre.

2. T. II, liv. II, quand Mandane est enlevée par le roi d'Assyrie, on l'entoure de femmes chargées de la surveiller avec toute la rigueur nécessaire, et bientôt sa bonté et sa douceur les désarment, et elle finit par s'en faire adorer.

du sang de France. Il y a répandus çà et là dans le *Cyrus* des monologues, des lettres, des conversations de Mandane où nous retrouvons quelque ombre du style de Mme de Longueville. Voilà bien ses longues phrases un peu embarrassées, la grandeur et aussi la subtilité de ses sentiments, sa délicatesse raffinée, son agrément infini, excepté ses incorrections de grande dame, excepté surtout cet accent énergique et fier dans les occasions que tout le talent du monde ne peut feindre, et qu'il faut tirer de son propre cœur.

Convenons qu'il n'était pas désagréable de voir une belle peinture de soi courir le monde. Aussi Mme de Longueville, qui, par-dessus toutes ses grandes qualités, avait l'ambition de plaire et ne laissait pas d'être un peu coquette et glorieuse, dut-elle être bien touchée lorsque, dans les premiers jours de 1649, parurent les deux beaux volumes qui ajoutaient encore à l'éclat dont elle était environnée. Mais combien ne fut-elle pas touchée davantage de voir ces gracieuses flatteries survivre à la prospérité qui les avait pu inspirer! En effet, la troisième partie du *Cyrus* fut publiée à la fin de 1649, au milieu des fatales brouilleries qui se mirent entre Mazarin et Condé; la quatrième en mars 1650, au moment où Condé venait d'être arrêté avec son frère et son beau-frère, et quand Mme de Longueville, ayant en vain tenté de soulever la Normandie, était réduite à se sauver en Hollande à travers les plus extrêmes dangers; et la cinquième au mois d'octobre de cette même année, après la fin de la guerre de Guyenne, quand la cause

des princes semblait désespérée, et que Mme de Longueville à Stenay, avec Turenne et Bouteville, depuis le maréchal de Luxembourg, balançait seule la fortune de Mazarin, deux mois avant la bataille de Réthel où Turenne fut battu et Bouteville fait prisonnier. Cependant les trois nouveaux volumes lui étaient encore dédiés; les mêmes éloges lui étaient prodigués ainsi qu'à son frère, et le cinquième volume avait en tête une fort bonne gravure de Boulanger portant le chiffre de Mme de Longueville, et représentant une Muse avec ce vers :

Pour ce nom seulement doivent chanter les Muses.

Pour relever la noble conduite de Mlle de Scudéry nous devons dire qu'elle n'était pas frondeuse le moins du monde, qu'elle détestait les troubles et les désordres qu'elle avait eus sous les yeux en 1648 et 1649, et qu'elle se montre sincèrement et sérieusement attachée à la cause de la monarchie dans une correspondance tout à fait confidentielle qu'elle entretint pendant l'année 1650 avec un de ses amis particuliers, Godeau, alors éloigné de Paris et résidant dans son évêché de Grasse en Provence. Cette correspondance[1], malheureusement trop courte, fait bien de l'honneur à l'auteur du *Cyrus*. Mlle de Scudéry y fait paraître des sentiments assez semblables à ceux de

1. M. de Montmerqué l'a trouvée à l'Arsenal parmi les manuscrits de Conrart, et l'a publiée dans le t. VIe de Tallemant des Réaux. Ce n'est pas le moindre des nombreux services que le savant académicien a rendus à l'histoire et à la littérature du XVIIe siècle.

ı Molé. Elle couvre de ses malédictions ceux
lent transporter en France la révolution d'An-
, et jouer parmi nous les rôles de Fairfax et de
ell. Elle s'en prend particulièrement au duc de
t, qu'elle appelle le héros de la place Maubert.
ıtre côté, elle n'est pas fort Mazarine, ou du
ıous ne trouvons dans ses lettres aucun éloge
inal. Elle n'aime que la France et la royauté,
ıme elle le dit sans aucune affectation, « l'a-
le la patrie est bien avant dans son cœur[1]. »
nsidère Condé comme le seul homme qui,
éjà plusieurs fois sauvé la monarchie, peut la
encore. Elle met en lui tout son espoir, et re-
avec un soin pieux tout ce qu'il fait, tout ce
it dans sa prison. « M. le Prince, écrit-elle le
er 1650, quelques jours après son arrestation,
ıuvé l'âme plus grande que son infortune. De-
'il est prisonnier, il n'a pas dit une parole in-
le ce même cœur qui lui a fait gagner quatre
s et acquérir tant de gloire. Après avoir en-
la messe, il s'occupe la moitié du jour à lire,
rtage l'autre à converser avec M. son frère, à
ux échecs avec lui, à railler avec ses gardes, et
pour faire exercice, à jouer au volant avec
Quand on transporta les princes de Vincennes
oussis, Mlle de Scudéry s'empressa d'aller visi-
ırison où pendant six mois avait été renfermé
« On peut dire (lettre du 8 septembre) que

l., p. 375.

M. le Prince tire de la gloire de tout ce qui lui arrive; car vous saurez que, depuis qu'on l'a mené à Marcoussis, le donjon de Vincennes est devenu l'objet de la curiosité universelle. En mon particulier, j'y vis hier plus de deux cents personnes de qualité à qui on montre le lieu où il dormoit, celui où il mangeoit, l'endroit où il avoit planté des œillets qu'il arrosoit tous les jours, et un cabinet où il rêvoit quelquefois et où il lisoit souvent[1]. On va voir cela comme à Rome les endroits où César passa autrefois en triomphe. » Mlle de Scudéry ne put se défendre d'une émotion particulière devant le petit banc de pierre où Condé mettait des œillets qu'il arrosait chaque jour avec soin, seul divertissement qui lui fût permis dans sa longue solitude : et elle improvisa ces jolis vers qu'elle grava elle-même sur la pierre (lettre d'octobre 1650) :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosoit de la main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne pas de voir Mars jardinier[2].

Tranfère-t-on les princes de Marcoussis au Havre,

1. On peut voir encore au donjon de Vincennes le cachot de Condé avec le petit cabinet à côté. C'est là aussi qu'avait été enfermé son père Henri de Bourbon, avec sa mère, la belle Montmorency, et que Mme de Longueville était venue au monde en 1619. Hélas! ce même donjon devait revoir, dans la nuit du 20 mars 1804, le dernier des Condé, et quelques heures après le fossé voisin ensevelissait cette grande race!

2. Cette anecdote et ces vers sont aussi dans les Mémoires de Mme de Motteville, t. IV, p. 218 : « La réputation de M. le Prince imprimoit dans tous les hommes une si particulière vénération pour sa personne, que la chambre où il avoit été à Vincennes fut visitée

indignation de Mlle de Scudéry éclate : « Je vous voue (lettre du 18 novembre) que quand je vois ce agneur de batailles et ce preneur de villes, qui a ıuvé trois fois l'État, aller de prison en prison, j'en une compassion étrange. Il a reçu cette nouvelle ɿec sa constance ordinaire; il fit même une raillerie élicate sur ce que c'est M. le comte d'Harcourt qui s escorte avec mille hommes de pied et cinquante ıevaux. A dire vrai, cet emploi est bien étrange; ır enfin il a présentement le gouvernement d'un es princes qu'il mène (la Normandie qui était le gou-ernement de M. de Longueville). Je n'aurois pas mé d'avoir cette conformité avec les bourreaux qui ıt la dépouille de ceux qu'ils font mourir. »

Ce que dit ici Mlle de Scudéry de la raillerie de ɔndé sur le comte d'Harcourt, donne une autorité ɔuvelle au bruit populaire qui attribue au vainqueur ɔ Rocroy le couplet si connu :

Cet homme gros et court,
Si fameux dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
Est maintenant recors de Jules Mazarin.

Mlle de Scudéry gémit aussi sur les tristes aven-

ec curiosité. Mlle de Scudéry, dont les beaux ouvrages ont été célè-es en notre siècle, y alla comme les autres, et voyant des œillets ıns des pots que M. le Prince avoit pris plaisir de cultiver et d'ar-ıser pour les tenir sur une terrasse où il alloit quelquefois se diver-r, elle fit ces vers qu'elle laissa écrits sur les murailles de la chambre de cette terrasse où avoient été ces fleurs, etc. »

tures de Mme de Longueville en Normandie. « On ne sait pas en quel lieu est Mme de Longueville. Depuis le jour qu'elle se sauva du château de Dieppe, avec deux de ses filles seulement et quatre gentilshommes, l'un desquels est le sieur Saint-Ibalt et l'autre Tracy[1], l'on n'a pu encore découvrir précisément quelle a été sa route ni quel est son asile. Il y a du moins apparence que Dieu sera son protecteur, car on m'écrit de Normandie qu'après qu'elle eut pensé tomber dans la mer, et qu'une de ses filles a aussi failli être noyée, elle se confessa, et monta à cheval un moment après, se préparant à ce funeste voyage comme si elle eût dû mourir... On m'assure qu'il y a quatre jours elle s'est embarquée pour la Hollande. » Mme de Motteville confirme pleinement ce récit, mais elle entre dans bien d'autres détails qui semblent romanesques et sont pourtant d'une parfaite exactitude[2] : « Mme de Longueville, se voyant mal reçue à Rouen, résolut de s'en aller à Dieppe. Il ne resta auprès d'elle de personnes importantes et de qualité que Saint-Ibalt, Tracy et Barrière[3], avec un certain Saint-André, fort habile pour les fortifications... La reine envoya commander à Mme de Longueville de quitter Dieppe et de se retirer à Coulommiers; mais cette

1. M. de Montmerqué met ici mal à propos Thibault et Tréry noms bien bourgeois et tout à fait inconnus, au lieu de ceux de deux braves gentilshommes, fort mauvaises têtes assurément, mais plein d'honneur et de courage.

2. T. IV, p. 89.

3. L'édition donne à tort *Bavière*. L'intrépide et audacieux Barrière est assez connu dans la Fronde.

ıcesse avoit le cœur trop ulcéré contre ses enne-
pour obéir à cet ordre... Elle se sentoit capable
plus grandes entreprises, et elle jugea qu'il valoit
ux se réserver à quelque chose de plus utile à son
i. Elle fit donc semblant d'être malade et promit
ɔéir aussitôt qu'elle seroit en santé. Le Plessis Bel-
ɜ fut commandé pour aller à Dieppe avec quel-
s troupes. Comme elle vit qu'elles s'approchoient,
fit son possible pour gagner le gouverneur de
e place, lui voulant persuader de tenir bon contre
forces royales. M. de Montigny lui représenta la
ıculté de l'entreprise, et lui fit voir qu'il ne pou-
pas lui seul, sans argent et sans troupes, faire ce
ɜlle souhaitoit. La conclusion fut de lui conseiller
'uir par mer, et de s'en aller en Flandre attendre
lque meilleure saison. Mme de Longueville, qui
ɔit que le plus grand service qu'elle pût rendre
princes étoit de leur conserver la Normandie, ne
'endit point à ce dernier coup : elle voulut essayer
lle pourroit engager dans son parti les bourgeois,
officiers et le menu peuple de la ville. Elle leur
la vigoureusement, elle usa de prières douces et
nbles, et n'oublia rien à leur dire de tout ce qui
ıvoit les animer à prendre sa défense. Eux qui
ıoient leur repos, déclarèrent à cette princesse que
r résolution étoit d'envoyer vers Leurs Majestés
assurer de leur fidélité, et mandèrent au Roi qu'il
oit toujours le maître de leur ville quand il lui
iroit d'y venir. Mme de Longueville se trouvant sans
ɜources, vit toutes ses espérances évanouies ; mais

son grand cœur ne l'ayant pas abandonnée, elle per-
tout de bon à se sauver. Elle fit alors une confess
générale qui parut avoir toutes les marques d'u
véritable contrition; et quoiqu'elle conservât le dess
de faire la guerre, elle n'en eut point assez de sc
pule, parce qu'elle crut alors, en flattant sa passio
que la défense étoit permise. Quand cette prince
se vit pressée par Le Plessis Bellière qui la menaç
d'assiéger le château où elle étoit, elle sortit par u
petite porte de derrière qui n'étoit pas gardée. E
fut suivie de ses femmes, de celles qui eurent le co
rage de ne la pas quitter, et de quelques genti
hommes. Elle alla deux lieues à pied pour gagner
petit port, où elle ne trouva que deux barques d
pêcheurs. Elle voulut s'embarquer en ce lieu, cont
l'avis des mariniers. Le vent se trouva si grand et
marée si forte, que le marinier qui l'avoit prise ent
ses bras pour la porter dans la chaloupe, ne pouva
résister à l'un et à l'autre, la laissa tomber dans la me
Elle pensa se noyer; mais enfin elle fut reprise e
tirée de ce péril, plus touchée de ses malheurs qu'el
n'étoit abattue de cet accident. Ayant repris ses force
et ranimé son courage, elle voulut tenter de nouvea
de se remettre dans le péril. Le vent, qui augmento
à tous moments, l'en empêcha, et la fit résoudre d
prendre des chevaux et de se mettre en croupe, c
que firent aussi les femmes de sa suite. Elle march
dans cet état le reste de la nuit, et arriva chez u
gentilhomme du pays de Caux, qui la reçut et la cach
avec beaucoup d'affection et de bonté. De là elle en

un des siens pour faire venir le navire qui l'at-
oit côtoyer le lieu où elle étoit; mais on décou-
que le patron avoit été gagné par les deniers du
tère, et qu'elle eût été arrêtée si elle eût voulu
ervir. Ensuite de cette aventure, elle demeura
n quinze jours, se cachant de lieu en autre,
les avis qu'elle avoit; enfin elle envoya au Havre
e gagna le capitaine d'un navire anglois. Elle y
que sous le nom d'un gentilhomme qui s'étoit
en duel; et cet homme ayant été bien payé,
n informa pas davantage, et la vint trouver à
ue petit port particulier. Ce vaisseau la passa en
nde, puis elle s'en alla à Stenay. »

que le quatrième volume du *Cyrus* avait paru
ars 1650, quelque mal vu qu'on fût de la cour
ministère d'oser donner quelque marque d'in-
à l'illustre prisonnier, George de Scudéry s'était
essé de lui adresser ce volume à Vincennes, par
rmédiaire officiel de M. de Bar, chargé de la
illance des princes, brave officier, mais geôlier
e; et après la translation de Condé au Havre, il
vait fait parvenir le cinquième volume tout aussi
rtement[1]. Mlle de Scudéry tint la même conduite
gard de Mme de Longueville. Elle lui fit remettre
nquième volume qui venait de paraître au mois
obre, pendant son séjour à Stenay, lorsque, en-
ée dans cette place de guerre, elle y maintenait
des peines infinies et de continuels dangers le

[1] Lettres de Mlle de Scudéry à Godeau, Tallemant, t. VI, p. 389.

drapeau des princes. Jamais la situation n'avait été plus critique, et jamais aussi Mme de Longueville ne déploya plus de constance, de courage, d'habileté. Bordeaux s'était rendu. Sa belle-sœur, la princesse de Condé, son neveu le duc d'Enghien, le duc de Bouillon et La Rochefoucauld avaient été forcés de traiter avec Mazarin, de reconnaître l'autorité de la reine, et d'abandonner la Guyenne. Il ne restait plus à la cause des princes que Stenay, et l'armée royale marchait contre cette place, ayant à sa tête un chef expérimenté, le maréchal du Plessis Praslin, auquel Mazarin, libre du côté de Bordeaux, amenait en personne des renforts considérables. Mme de Longueville avait avec elle, il est vrai, Turenne, La Moussaye et Bouteville. La Moussaye commandait la place, Turenne l'armée, et Bouteville l'avant-garde. Mais La Moussaye mourut à la fin de novembre des suites de ses blessures; et Turenne et Bouteville ne s'entendaient pas. Imbu des maximes de son général, le futur vainqueur de Nerwinde, alors âgé de vingt-deux ans comme Condé à Rocroy, voulait que, sans donner à l'armée royale le temps de recevoir des secours, on l'attaquât faible encore, et qu'on poussât toute la cavalerie sur Paris, où les Princes avaient un parti puissant, pour soulever cette ville, enlever Condé qui était encore à Vincennes, et finir la guerre d'un seul coup. Ce n'était pas l'avis de Turenne, qui d'ailleurs n'était pas maître absolu de ses troupes. Une grande partie était composée de régiments espagnols sous la conduite du comte de Fuensaldagne, et celui-ci avait

e de nourrir la guerre civile pour épuiser la
:e, et non pas de fournir à Mme de Longueville
oyens d'y mettre un terme. Turenne, retenu ou
'uensaldagne ou par un excès de prudence, ne
da pas le chef de l'avant-garde qui fit pourtant
ɔointe audacieuse sur Paris, et s'avança jusqu'à
s, balayant devant lui tout ce qui s'opposait à
ɔassage. Turenne le rappela, et quelque temps
commit l'immense imprudence de livrer le
:cembre, sans la moindre chance de succès, la
lle de Réthel, où Bouteville, accablé par le
ɔre, fut pris l'épée à la main, et où lui-même
ıt son salut qu'à des prodiges de valeur et à un
'd heureux. Mme de Longueville allait donc se
assiégée par une armée victorieuse. Elle était
en proie à d'autres chagrins plus cruels encore
une âme telle que la sienne. Elle venait de
re à Stenay sa dernière fille âgée de quatre ans;
e y reçut l'affreuse nouvelle que sa mère, qu'elle
it tant, était morte à Chantilly le 4 décembre,
ɔmbant à l'excès de sa douleur et à la ruine de
aison. Avant de fermer les yeux, Charlotte-Mar-
ite de Montmorency avait dit à son lit de mort, à
de Brienne : « Ma chère amie, mandez à cette
re misérable qui est à Stenay l'état où vous me
z, afin qu'elle apprenne à mourir. » Ainsi à la
e décembre 1650, Mme de Longueville souffrait de
les genres de souffrances qui pouvaient atteindre
œur superbe et tendre. Elle ne savait pas si en
nt à Stenay elle ne tomberait point entre les

mains de ses ennemis, ni où elle pourrait aller chercher un asile. C'est au milieu de ces tristes circonstances qu'elle reçut le nouveau volume de Mlle de Scudéry. Elle ne pouvait manquer d'y être fort sensible. Mlle de Scudéry, délicate et discrète jusque dans la fidélité la plus généreuse, ne voulant pas importuner la princesse, avait écrit seulement à un personnage de son ordre, à un bel esprit de sa connaissance, le Voiture du Marais, un des habitués et des oracles des fameux *Samedi*, le futur *Amilcar* de la *Clélie*, Sarrasin, auteur de tant de jolis vers et en même temps de deux excellents morceaux d'histoire, *le Siège de Dunkerque* et la *Conjuration de Walstein*. Attaché à la maison de Condé, et secrétaire des commandements du prince de Conti, il avait suivi à Stenay Mme de Longueville. Celle-ci le chargea de faire à Mlle de Scudéry la réponse la plus gracieuse, bien entendu dans le style usité parmi les beaux esprits et les bas-bleus de leur société. Sarrasin la satisfit à merveille, et tout le *Samedi* dut être ravi lorsque Mlle de Scudéry y lut une lettre telle que la suivante, qui méritait bien en effet d'être conservée dans les archives de la compagnie d'où nous la tirons et la mettons au jour pour la première fois :

Du 30 décembre 1650 [1].

« N'attendez pas que je vous rende une lettre bien écrite pour celle que vous m'avez envoyée et qui ne

1. Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrits de Conrart, in-4°, t. XI.

sçauroit être mieux. Rien n'est si contraire au bel prit que la guerre civile, et je vous supplie de oire que MM. Brook et Rukling, avec qui nous mmes tous les jours de conférence, ne sont pas des ıns de l'Académie. De plus, vous sçavez, Mademoiselle, vous qui sçavez tout ce qui se peut sçavoir des uses, que ces honnêtes filles chantent bien les combats, mais qu'elles ne suivent pas les armées; que rsque les dieux et celui même qui leur préside vinent à la charge devant Troyes, elles demeurèrent ır le Parnasse, et qu'enfin elles n'ont eu guère de émêlés que celui des Piérides pour des chansons, ni uère pris de parti qu'entre Apollon et Marsyas pour ı lyre contre la flûte. Une personne donc d'aussi peu 'école que je suis ne doit pas, ce me semble, prétendre à rien dire de beau ni s'efforcer inutilement rendre les choses plus agréables. Ce sera assez ıu'elles le soient par elles-mêmes, et vous vous contenterez, s'il vous plaît, que je vous envoye une ıonne lettre au lieu d'une belle. De cette sorte je uis fort assuré que ma réponse vous plaira, et que, ıourvu que je vous mande que votre esprit et votre èle ont touché Son Altesse, et qu'elle est infiniment atisfaite de votre passion et de votre respect, vous 'irez pas vous plaindre que je vous l'ai dit grossièreıent, et ne souhaiterez pas d'ornement où la simple aïveté a si bonne grâce. Que si le soin de votre héros ous touche autant que le vôtre propre, et que vous ıuliez sçavoir s'il est autant estimé en cette cour ı'il le fut autrefois de toutes celles de l'Asie, j'ai bien

encore de quoi vous plaire, et vous devez être con tente de ce que jamais aucun des héros de sa sort n'a mieux été reçu de la divine personne à qui mon sieur votre frère l'a dédié. Le peu de temps que l'ac cablement de ses affaires et la nécessité de ses grande occupations lui laissent est employé à sa conversation et, depuis huit jours[1] qu'on a apporté ici la cinquièm partie de ses aventures, il ne s'en est point pass qu'on n'ait donné audience à Phérénice, à Orsane ou à l'historien de Belesis[2]. Ces personnes ont tou jours été du petit coucher, et tant qu'elles ont e quelque chose à y dire, on ne les a interrompues qu par des acclamations et des louanges. N'est-ce pas l vous dire tout ce que vous sçauriez désirer de moi Car, pour la continuation de mon amitié, dont vou me faites la grâce de témoigner trop de joye, j'espèr que Son Altesse aura bien la bonté de vous informe un jour si vos intérêts me sont chers et si je sçai bien estimer votre mérite. Vous avez sans doute beau coup de raison de souhaiter que ce jour arrive bien tôt, et vous devez vous intéresser plus que je ne sçau rois dire à voir cesser la persécution de cette illustr affligée. Si le ciel est juste, il préviendra les souhait que nous en faisons; et, comme ce seroit impiété d'e douter, il faut croire que ce bonheur est proche e l'attendre avec tranquillité. Car enfin je ne sçauro penser que ni cette excellente princesse, ni ce héro

1. Le 22 décembre, à peu près avec la nouvelle de la perte de bataille de Réthel et de la marche de l'armée royale sur Stenay.

2. Personnages du t. V du *Cyrus*.

pour qui vous avez une si légitime passion, étant innocents, soient persécutés davantage; en un mot, cela me semble autant impossible qu'à moi de cesser de vous honorer. — Je suis en vérité bien affligé de la mort de Mlle Paulet[1], et si je juge de votre douleur par votre amitié, je suis assuré qu'elle est extrême. Je vous demande de transmettre beaucoup de compliments et de civilités de ma part à mesdames vos hôtesses[2], et si j'étois encore assez bien parmi vos amis, je vous supplierois d'assurer Mme Arragonets, Mlle Robineau et Mlle Boquet de mes très-humbles services. »

Mais Mme de Longueville était à la fois trop bonne et trop habile pour s'en tenir là. La conduite de Mlle de Scudéry et de son frère parlait vivement à son cœur; et elle connaissait trop la puissance de l'esprit en France pour ne pas être attentive à ménager et à caresser tous ceux qui par leur conversation ou leurs écrits pouvaient exercer quelque influence sur l'opinion, et servir la cause des princes dans les salons de Paris ou dans la presse émancipée par la Fronde. La princesse du sang n'hésite donc pas à ajouter de sa propre main à la lettre de Sarrasin quelques lignes où elle remercie affectueusement Mlle de Scudéry, et recommande son souvenir aux

1. Amie intime de Mlle de Scudéry, une des personnes les plus distinguées de l'hôtel de Rambouillet et qui joue un rôle dans le *Cyrus*, comme nous le verrons par la suite.

2. Dames que recevait chez elle Mlle de Scudéry et dont les noms suivent. Nous les retrouverons plus tard.

personnes de sa société. Elle n'a pas besoin de s faire grande violence pour se mettre à l'unisson d style à la mode, comme on le peut juger par c billet négligé à la fois et passablement maniéré mais où paraît toujours je ne sais quel ineffaçabl cachet de distinction.

« C'est être bien hardie que d'écrire à une per sonne dont on a vu une lettre comme celle qu vous avez écrite depuis peu; et c'est l'être tou autant que de placer son compliment dans une autr faite comme celle dans laquelle je vous écris. Mais comme je préfère la réputation d'être reconnoissant à celle de bien écrire, j'abandonne de bon cœu la dernière pour n'être pas tout à fait indigne d l'autre, comme je le serois[1] sans doute si je pouvoi sçavoir les constantes bontés de monsieur votre frèr et de vous sans vous témoigner combien j'en sui touchée. Je le[2] suis encore si fort de vos ouvrages, e ils adoucissent si agréablement l'ennui de ma vi présente que je vous dois quasi d'aussi grands remer cîments là-dessus que sur la solide obligation que j vous ai de n'avoir pas changé pour moi avec la for tune, et d'avoir bien voulu soulager les maux qu'ell m'a faits par les biens que donne la continuatio

1. Ce billet est à l'Arsenal en simple copie. Nous croyons que dan l'original il y avait : je *la* serois. Mais la main du secrétaire de l'Académie française aura passé par là. Dans toutes les lettres autographes de Mme de Longueville qui ont été sous nos yeux, en pareill occasion il y a toujours *la*.

2. Même remarque.

l'une amitié comme la vôtre. Celle de vos hôtesses n'est si considérable, que l'assurance que vous me lonnez qu'elles en conservent toujours un peu pour noi m'a causé une véritable satisfaction. Je vous conure de leur dire de ma part, et qu'elles n'en peuvent ıvoir pour personne qui les estime et qui les aime ılus que je fais. »

Le sixième et le septième volume du *Cyrus* virent e jour sous de plus favorables auspices, dans l'anıée 1651, où les princes sortirent du Havre et Mme de Longueville revint à Paris triomphante, grâce à une puissante intrigue ourdie entre Mme de Longueville, la princesse Palatine et Mme de Chevreuse, et dont le nœud secret était le double mariage du prince de Conti avec Mlle de Chevreuse, et du jeune duc d'Enghien avec une des filles du duc d'Orléans; habile combinaison qui eut rassemblé et uni toutes les forces du parti, et permis peut-être de fonder un gouvernement solide sur l'alliance durable des d'Orléans, des Condé, des Guise, des Vendôme, de la haute aristocratie et du parlement. Le duc d'Orléans à la cour, auprès de la reine, Condé, Bouillon et Turenne à la tête des armées; Chateauneuf dans le cabinet, Molé dans le parlement, Beaufort sur la place publique, et derrière la scène Mme de Chevreuse, la Palatine et Mme de Longueville les dirigeant et les unissant tous : c'était assurément là un plan[1] qui fait

1. Voyez *Madame de Longueville pendant la Fronde, 1651-1653*, chap. Ier.

le plus grand honneur aux trois fermes esprits qui l'avaient conçu, et il méritait d'être essayé. Qui le fit échouer? Il semble bien que ce ne fut pas Condé, car Mlle de Scudéry écrit à Godeau, le 2 mars 1651 : « M. le Prince fut, il y a trois jours, demander permission à la Reine de marier son fils et monsieur son frère, le premier à une des filles de M. le duc d'Orléans, et l'autre à Mlle de Chevreuse: et, comme cette princesse n'est en état de rien refuser, elle accorda ce qu'on lui demandoit. » Mais, ces projets de mariage ayant avorté, et outrageusement pour Mme de Chevreuse, celle-ci, désespérant de Condé, sachant bien qu'on ne pouvait compter sur le duc d'Orléans, voyant le parlement fatigué, n'apercevant plus d'appui certain à la Fronde, brouillée de plus en plus avec Retz et habilement ménagée par Mazarin, se retira peu à peu, ainsi que la Palatine et Molé, d'un parti qu'elle n'avait pu discipliner et conduire, et se tourna secrètement d'abord, puis ouvertement, du côté de la Reine, son ancienne amie, et de Mazarin, qui savait au moins très-nettement ce qu'il voulait, et qui venait de donner des preuves non équivoques de constance comme d'habileté. Condé, au contraire, tout en ayant toujours voulu se rapprocher de la Reine et même de son ministre, n'osant pas suivre sa pente intérieure et son vrai génie, entouré de mauvais conseils, prêtant l'oreille à Retz et tristement fidèle à la parole donnée à l'incertain duc d'Orléans de ne jamais traiter sans lui, se trouva successivement engagé dans le plus

épais de la Fronde, qu'il détestait et méprisait, finit par se précipiter dans la guerre civile, souleva la Guyenne, dont il était gouverneur, et fit de Bordeaux le chef-lieu d'une insurrection formidable. Il s'y rendit à la fin de 1651[1] et y appela le prince de Conti et sa sœur, dont la belle conduite à Stenay l'avait vivement touché. Mme de Longueville alla donc rejoindre Condé, escortée par le duc de Nemours; voyage de bien peu de jours, qui semble avoir été l'écueil de sa gloire[2], ou, pour parler un langage plus digne d'elle, qui a été la source de sa gloire véritable, puisque l'amère mélancolie qu'il lui laissa dans le cœur, fécondée par des malheurs toujours croissants, enfanta peu à peu sa conversion, la tourna vers celui qui seul ne trompe pas, et fit de l'héroïque aventurière de la Fronde, de la rivale de la Palatine et de Mme de Chevreuse, l'humble et sublime disciple du Carmel et de Port-Royal. Cependant Condé, ayant appris à Bordeaux que l'armée de la Fronde, qu'il avait laissée autour de Paris entre les mains des ducs de Nemours et de Beaufort, courait risque d'être battue par l'armée royale sous les ordres de Turenne et du maréchal d'Hocquincourt, partit en secret de Bordeaux et traversa presque toute la France à cheval pour venir prendre lui-même le commandement des troupes[3]. Il laissa en Guyenne le prince de Conti et Mme de Longueville, avec deux hommes qui avaient

1. *Madame de Longueville pendant la Fronde*, chap. II.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

toute sa confiance, un de ses meilleurs lieutenants, le comte de Marsin[1], pour les choses de la guerre, et l'habile Lenet[2] pour la politique. Mme de Longueville montra à Bordeaux son intelligence et son activité accoutumée. Mais, outre qu'elle avait dans le cœur un grand chagrin, sa capacité était entravée par les folies de son jeune frère, le prince de Conti, que jusqu'alors elle avait gouverné, et qui lui échappait entièrement pour suivre les conseils de ses flatteurs et se jeter dans les plus tristes désordres[3]. Au milieu de ces funestes divisions, le parti de Mazarin ne s'endormait pas, semait contre elle toutes les calomnies, lui enlevait successivement tous ses appuis dans le parlement et la bourgeoisie, et la réduisait, pour se soutenir, à ménager, à fomenter même les passions de la populace, fort aisée à soulever, très-difficile à conduire. Elle recevait coup sur coup les plus sinistres nouvelles : le duc de Nemours venait de périr, dans un duel affreux, de la main de son beau-frère, le duc de Beaufort; La Rochefoucauld lui était devenu un implacable ennemi, et Condé avait pensé être tué au combat de la rue Saint-Antoine, le 1er juillet 1652.

1. Jean-Gaspard-Ferdinand, comte de Marsin, le père du maréchal.

2. L'auteur des Mémoires.

3. *Madame de Longueville pendant la Fronde,* chap. v et vi. Voyez les Mémoires récemment publiés de Cosnac, depuis évêque de Valence, alors aumônier du prince de Conti. Ce qu'il dit est une réponse sans réplique aux libelles des Mazarins, qui ne se faisaient pas faute de rendre à Mme de Longueville les calomnies que les Frondeurs répandaient contre le cardinal. *Mémoires de Cosnac,* 2 vol. 1851, etc.

Dévorée de soucis, tombée un moment malade, et l'abandon commençant autour d'elle, elle reçut un billet d'un intime ami de Mlle de Scudéry, Chapelain, qui, tout dépendant qu'il était du ministère, n'oubliant pas que les Longueville lui faisaient une assez forte pension pour travailler à la *Pucelle,* avait adressé à la princesse de respectueux compliments de condoléance sur sa maladie. Mme de Longueville, en remerciant Chapelain, lui demanda[1] la huitième partie du *Cyrus,* qui paraissait alors. Chapelain se hâta de la lui envoyer, et Mme de Longueville ne fut pas médiocrement surprise, quand on l'apporta, de voir que ce nouveau volume lui était dédié au milieu de ses adversités, comme les premiers l'avaient été dans les jours de son plus grand éclat. Il portait toujours l'A couronné, Anne de Bourbon, soutenu par un aigle et un Jupiter armé, avec cette légende, fidèle jusqu'à la témérité :

Qui ne l'honore pas est digne de la oudre.

Mme de Longueville témoigna avec effusion sa reconnaissance d'un aussi noble procédé dans cette réponse à Chapelain, du 29 août 1652[2] : « Vous jugerez par l'empressement que j'avois de vous demander la huitième partie de *Cyrus* avec combien de joye je l'ai reçue. Je vous avoue pourtant que ce n'est pas

1. Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrits de Conrart, t. X, p. 251, Lettre du 22 août 1652.
2. *Ibid.*

sans honte que je considère la continuation de la
nérosité de M. et de Mlle de Scudéry; car, quoiqu
ait beaucoup de plaisir à en être l'objet, il y en
peu à laisser croire au monde qu'on ne mérite pa
l'être, que cette dernière chose empêche tout à fa
satisfaction que la première donneroit. Je m'as
que vous serez ma caution là-dessus, et que, s
suis jamais en état de faire paroître ma reconn
sance à ces deux généreuses personnes, je le f
avec une joye extrême. Témoignez-leur de ma p
je vous en conjure, et leur dites que je vous qu
pour les aller entretenir. C'est par là que je prét
leur prouver que leur présent a été fort agréablen
reçu, car il faut que j'estime fort Cyrus et Manc
pour préférer le plaisir de leur conversation à c
que j'ai en vous donnant des marques de mon
venir et de mon amitié. »

L'année 1653 mit à une plus rude épreuve en
l'attachement de Scudéry et de sa sœur. C'en
fait de la Fronde. Ses stériles agitations avaient
tigué et tourné contre elle tous les bons esprits,
tement déçus dans leur espoir de réformes ut
Molé, la Palatine, Mme de Chevreuse, étaient au
vice de la Reine. Le duc d'Orléans était relégu
Blois, et sa fille dans ses terres, Retz était prison
à Vincennes. Les Vendôme s'étaient ralliés; le du
Mercœur avait épousé une nièce de Mazarin, et ce
ci avait fait sa rentrée dans Paris et logeait
Louvre. Condé s'était retiré dans les Pays-Bas
ses propres régiments et quelques amis fidèles.

eaux était la seule ville de France où flottât encore e drapeau de la Fronde. Mais Bordeaux, vivement ressé par le duc de Vendôme et par le duc d'Éperon, était impatient de se rendre. En vain, suivant es ordres de Condé, Mme de Longueville, étant allée usqu'à s'unir à la faction populaire de l'Ormée [1], l'avait fait qu'irriter davantage les classes élevées, et ccroître le vœu général pour le retour de l'ordre et le la paix sous les auspices de l'autorité royale. Le comte du Dognon, qui commandait dans la rivière de Bordeaux, s'était accommodé avec le duc de Vendôme pour un bâton de maréchal de France. Le prince de Conti, par le conseil de son aumônier Cosnac, traitait avec la cour, et déjà on parlait de son mariage avec une autre des nièces du cardinal, la douce et belle Martinozzi. Marsin et Lenet pensèrent qu'il était temps de songer à eux, et allèrent rejoindre Condé. Mme de Longueville fit comme tout le monde, avec cette différence, que le premier intérêt dont elle prit soin fut celui de son honneur. Elle ne demanda pas grâce, elle n'implora pas l'amnistie; elle se borna à laisser agir M. de Longueville, depuis assez longtemps réconcilié avec Mazarin, et ses deux amies de tous les temps, Mme de Sablé et la Palatine. Elle quitta Bordeaux et se rendit à Montreuil-Bellay, terre que son mari possédait en Anjou, près de Saumur. Elle était dans les premiers jours d'octobre 1653, l'âme confusément remplie des sentiments qui devaient

1. *Madame de Longueville pendant la Fronde*, chap. v et vi.

bientôt lui inspirer un autre genre d'héroïsme, méditant de dire adieu à tout ce qui jusqu'alors avait fait battre son cœur, à la gloire, à l'ambition, au bonheur de plaire et d'être aimée, prête à rentrer pour toujours sous le gouvernement de son vieux mari et à disparaître à trente-quatre ans de la scène du monde, troublée et déjà pénitente devant Dieu, mais fière et dédaigneuse à l'égard des hommes, affichant bien haut son inviolable fidélité à son frère, et ne voulant faire du côté de la cour que ce qu'exigerait M. de Longueville dans l'intérêt de leurs enfants. Elle écrit ainsi à Lenet, dans un billet daté de Montreuil-Bellay, le 25 octobre 1653[1] :

« Les nouvelles de vos quartiers (les Pays-Bas) sont les seules qui me touchent le cœur, n'ayant nul véritable attachement que celui que j'ai pour monsieur mon frère. Je serai trop heureuse s'il en est persuadé, ce que j'attends de sa justice. Je pense qu'il a été informé du commencement de ma conduite depuis mon départ de Bordeaux, et qu'il sçait que je n'ai point envoyé à la cour pour demander l'amnistie. Aussi ne me l'a-t-elle pas donnée jusqu'ici, quoi que M. de Longueville ait pu faire... Il me mande qu'il est nécessaire à ses intérêts que j'écrive à la cour, c'est-à-dire au Roi, à la Reine et au cardinal; mais, comme je veux faire mon devoir jusqu'au bout, et conserver le bonheur que j'ai eu de n'être pas soupçonnée par mes propres ennemis d'y avoir manqué, j'ai répondu

1. Bibliothèque impériale, Papiers manuscrits de Lenet, t. X.

à M. de Longueville pour le supplier de trouver que je n'envoye point un des miens à la co puisque je n'en désirois rien, tant que mon frère roit dans l'état où il est : qu'ainsi, la chose ne reg dant que lui, il étoit juste que lui seul la ménage que je lui enverrois donc mes lettres ouvertes, puis cela lui étoit nécessaire, mais que je le suppliois ce fût un des siens qui les portât, afin qu'un vis à moi ne parût point en un lieu où je ne pou avoir aucun commerce; que je lui demandois au de n'envoyer point ma lettre au cardinal, si n'étoit pas entièrement nécessaire pour lui. Vo tout ce que j'ai pu ménager. Je vous envoye lettres que j'ai écrites, afin que vous jugiez si co au cardinal pouvoit être plus mesurée. »

Le premier signe de vie que Mme de Longuev reçut de la cour fut un ordre sévère de demeure Montreuil-Bellay jusqu'à ce que la Reine eût déc de son sort. Jamais Mandane n'avait été réduit une pire extrémité lorsqu'elle était tombée entre mains de Thomyris, et qu'elle se croyait à jamais parée de Cyrus. Dans sa détresse, d'où vinren Mme de Longueville les consolations les plus douce son cœur? De la part de deux pauvres gens de lett qui étaient à Paris sous la main du ministère et dépendaient de toute manière. Georges de Scud n'avait d'autre fortune, avec le médiocre profit de ouvrages et de ceux de sa sœur, que la place plutôt la sinécure de gouverneur de Notre-Dame la Garde à Marseille: et d'un mot Mazarin la lui p

vait ôter. Mlle de Scudéry, de son côté, était en s'il était possible, plus dépourvue que son frère, lequel elle vivait. Songez encore que Condé et M Longueville avaient été condamnés par arrêt sol du parlement, ainsi que tous leurs adhérents; et que dura la guerre, leurs partisans étaient reche avec soin et punis avec rigueur. Comme nous l' déjà dit, Mlle de Scudéry n'aimait pas du tc Fronde; nul esprit de parti ne la poussait donc Mme de Longueville et Condé; mais elle les coı sait, elle était touchée d'admiration pour la graı de leur courage et de compassion pour leur infor Le malheur et le danger devinrent en quelque au frère et à la sœur une séduction irrésistible; mais tous deux ne se montrèrent plus dévoués à (et à Mme de Longueville que dans les deux dei volumes du *Cyrus*, qui virent le jour au comm ment et à la fin de l'année 1653. Le tome neu est du mois de février, pendant que Mme de Lo ville était encore à Bordeaux, mais déjà perduc ressource. Le volume lui était toujours dédié. La vure placée en tête représente un esquif batt la tempête, et la Fortune sur sa roue, avec ces vers :

> Ce nom étant célèbre et sa gloire éclatante,
> Contre lui vainement je serais inconstante.

C'est enfin au plus fort de leurs misères, lo Condé en Flandre gâtait ses anciennes victoire de nouveaux exploits inutiles et coupables, e

Mme de Longueville attendait à Montreuil-Bellay les ordres de la cour, ne sachant pas où le lendemain elle irait reposer sa tête, que Scudéry et sa sœur publièrent, le 15 septembre 1653, le dixième et dernier volume du *Grand Cyrus,* dédié encore à Mme de Longueville, mais cette fois avec un redoublement et une sorte de recherche de fidélité. Le charmant portrait qui ornait le premier volume reparut en ce dernier, accompagné d'une dédicace nouvelle qui soutenait et relevait de sa constance généreuse les vivacités suspectes de l'ancienne dédicace de 1649, et dont le mauvais style fanfaron ne doit pas ternir à nos yeux la délicatesse hardie.

« Madame, Cyrus veut finir comme il a commencé, et vous rendre ses derniers devoirs comme il vous a rendu ses premiers hommages. Votre Altesse sait que, dans la plus grande chaleur de la guerre, et durant les plus aigres animosités des partis, l'on a toujours vu vos chiffres, vos armes, votre nom, vos trées, et des inscriptions à votre gloire sur ses draaux; qu'il n'a pas craint la rupture entre les cournes, et qu'il vous a été trouver en des lieux où il lui étoit pas possible d'aller sans être obligé de re voir de quelle couleur étoit son écharpe, et sans 'on lui demande *qui vive!* Si bien, Madame, qu'aès avoir passé à travers des armées royales pour cquitter de ce qu'il vous devoit, il n'a garde d'être oins exact en un temps où les choses ont aucunement changé de face, et où l'on ne peut l'arrêter ns violer le droit des gens aussi bien que l'amnis-

tie. Il s'en va donc vous donner de nouveaux témoignages de la haute estime qu'il a pour votre mérite, et, au lieu de porter ses trophées à Persépolis et à Ecbatane, il va les porter à Montreuil-Bellay, afin qu'ils y soient à la fois des marques de sa servitude et de ses victoires. Comme je l'ai engagé dans vos intérêts, je n'ai garde de condamner ce que je ferois moi-même, et si vous honorer et être libre étoient des choses incompatibles, ce seroit de la bataille que je vous dirois que je suis et veux toujours être, Madame, de Votre Altesse, le très humble, très obéissant et très passionné serviteur,

DE SCUDÉRY [1]. »

Cette fidélité hautaine ne pouvait manquer de déplaire à un pouvoir encore trop mal assuré pour être indulgent. Aussi, tout victorieux qu'il était, et malgré l'habile amnistie dont il s'était empressé de

1. Rappelons que ce n'est pas le seul exemple que Georges de Scudéry ait donné d'une générosité vraiment chevaleresque. Ami de Théophile, quand celui-ci fut arrêté, Scudéry le défendit, et après sa mort composa la pièce intitulée : *le tombeau de Théophile;* on le peut voir en tête de l'édition de Théophile, de 1662. Citons encore le trait suivant, *Chevræana,* Paris, 1697, p. 82 : « La reine Christine m'a dit une fois (c'est Chevreau qui parle) qu'elle réservoit pour la dédicace que Scudéry lui feroit de son *Alaric* une chaîne d'or de mille pistoles; mais comme M. le comte de la Gardie, dont il est parlé fort avantageusement dans ce poëme, essuya la disgrâce de la Reine qui souhaitoit que le nom du comte fût ôté de cet ouvrage et que je l'en informai... il me répondit... que quand la chaîne seroit aussi grosse et aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Incas, il ne détruiroit jamais l'autel où il avoit sacrifié. Cette fierté héroïque déplut à la Reine qui changea d'avis. »

ıronner et de fortifier ses succès, Mazarin, qui loutait Mme de Longueville presque à l'égal de son re, et ne voulut pas même lui permettre pendant ıq ou six années de passer par Paris et encore oins d'y séjourner, la persécuta dans son intrépide rviteur : il eut la petitesse d'ôter à Scudéry le gouernement de Notre-Dame de la Garde. Mme de Ramouillet, qui autrefois, au commencement de la égence et par l'entremise de M. l'évêque de Lisieux, ospéan, avait fait avoir à Scudéry cet emploi méiocre et peu lucratif, eut bien de la peine à le lui onserver, probablement grâce au crédit de son genre, Montausier. Mais dans le premier moment on altraita fort Scudéry, et, accusé de cabaler pour . le Prince [1], il fut forcé de quitter Paris et de se régier en Normandie [2]; en sorte que Mlle de Scudéry, meurée seule, se trouva réduite à demander toutes s ressources à sa plume féconde et à un talent aimé ı public.

Jugez quels furent les sentiments de Mme de Lonıeville lorsqu'à Montreuil-Bellay elle reçut le derer volume du *Cyrus* avec la nouvelle et altière dédi-

l. Lettre autographe de Servien à Mazarin, datée de Paris, août 1654 : « ... Je croy certainement que cellui que l'on estoit t en peine de descouvrir, qui escrivoit les lettres insolentes et bien raisonnées que vostre Éminence m'a fait quelques fois l'honır de me monstrer, c'est Scudéry, qui se retire, à ce qu'on m'a , dans le palais d'Orléans. Je croy qu'il importe de le faire ester. » Communiqué par M. Rathery, de la Bibliothèque impée.

. V. Tallemant, t. V, p. 268, etc.

cace. Émue, attendrie, mais ayant tout perdu, possédant plus que son portrait, entouré d'un cer de diamants qui pouvaient valoir douze cents écu elle l'envoya à M. et Mlle de Scudéry, comme quelq chose d'elle-même pour ainsi dire, et le seul g particulier d'amitié qui fût digne d'une amitié t que la leur!

Ainsi, depuis le commencement jusqu'à la fin l'ouvrage, sous le nom de Mandane comme sous s propre nom, Mme de Longueville, absente ou p sente, dans la prospérité et dans l'infortune, ani toujours et remplit le *Cyrus*.

Mais que dis-je? Le *Cyrus* ne termine pas le l dévouement de Scudéry et de sa sœur. Tant Mme de Longueville resta en Normandie auprès son mari redevenu gouverneur de la province, tant que Condé continua de faire la guerre dans Pays-Bas, Mlle de Scudéry partagea leurs mau jours : elle lutta contre le besoin avec une résig tion exemplaire, et Georges demeura en exil dan désert qu'il s'était fait en Normandie, pauvre et f ne signant plus que l'homme du désert[2], avec emphase accoutumée, mais ne descendant à auc démarche honteuse, ne désavouant rien, ne dem dant rien, et attendant des temps meilleurs. A Mme de Longueville ne cessait de lui donner des m ques de sa reconnaissante affection. Elle mettait à

1. Tallemant, t. V, p. 268, etc.
2. Tallemant, *ibid.*

osition le peu de crédit qui lui restait, et ména-
t au pauvre proscrit, dès qu'il quittait pour quel-
temps son désert, un séjour honorable et agréa-
dans toutes les villes de Normandie, où s'étendait
ouvoir de son mari, ainsi qu'on le voit dans ce
t de billet non daté et écrit à la hâte [1] : « A mon-
ır de Scudéry. Si par quelque espèce de négligence
ois manqué de vous faire réponse, je crois que la
ıte que j'en aurois m'empêcheroit éternellement
vous la faire ; mais comme je n'ai retardé mon
ı que pour le rendre plus utile, je pense que vous
m'en sçaurez pas mauvais gré. Je suis si touchée
vos peines que je ne puis avoir une plus grande
ɜ que de trouver une occasion de les soulager.
ici une lettre de M. de Longueville pour le sieur
la Motte M. qui commande à Caen en l'absence
sieur de Chambois, par où il lui ordonne de vous
recevoir. Je lui écris pour lui donner le même
lre... Je vous ai envoyé une lettre pour M. de Gau-
ırt... ANNE DE BOURBON. »

Enfin, en 1660, le traité des Pyrénées vint mettre
terme à leurs communs malheurs et tirer de
grâce Cyrus et Mandane et leurs deux fidèles his-
iens. Condé et Scudéry revirent Paris presque en
me temps. Et quel est le premier usage que fera
poëte de sa liberté ? A peine arrivé à Paris, il y
ɔlia un ouvrage composé, dit-il, au désert, durant

Bibliothèque impériale. SUPPLÉMENT FRANÇAIS, n° 376, *Lettres à
lame d'Huxelles*. Billet autographe.

les derniers jours de son exil de six années ; et ‹ ouvrage est une *Ode sur le retour de Monseigneur Prince,* avec une petite dédicace qui rappelle la d‹ nière du *Cyrus* par la noblesse des sentiments comı aussi par l'exagération du langage [1]. Il veut « fai voir à toute la terre, qu'en l'une et l'autre fortune i toujours été son serviteur, et qu'après lui avoir don des marques de son dévouement dans ses malheu il lui en donne encore dans sa gloire. » L'ode en el même n'est pas dépourvue d'une certaine verve, mouvement et de force; mais l'art, le goût, l'h monie manquent entièrement. Scudéry se met pair avec Condé, et dit aux Muses, c'est-à-dire a siennes :

Revenez, belles fugitives,
Que l'on exile comme lui,
Et sur ces bienheureuses rives
Faites-vous revoir aujourd'hui!

Il remercie et loue le Roi, la Reine mère et Ma rin sans abaisser Condé. Il revient sur ses ancien victoires, et parle même très-noblement de ses d nières campagnes dans les Pays-Bas; il rappelle belle lettre de Condé à don Louis de Haro, où le va queur de Rocroy, se retrouvant tout entier, conse

1. *Ode sur le retour de Monseigneur le Prince*, par M. de Scud gouverneur de Notre-Dame de la Garde, in-4°, à Paris, chez Aug tin Courbé, au Palais, en la galerie des Merciers, à la Palme, 16 avec permission. La dédicace est fort courte; l'ode a 28 pages in Pièce très-rare.

oublié dans le traité, pourvu que la France atisfaite. Scudéry suppose qu'il aperçoit dans bleau tracé par la Muse de l'histoire l'arrivée ndé, la gracieuse réception que lui font le Roi leine ainsi que Mazarin; il y aperçoit aussi la sse de Condé, Clémence de Maillé, et le duc d'Enghien; et, comme on le pense bien, ublie pas sa noble héroïne, celle qui l'avait é lui-même en son exil, et qui venait de re une part si considérable au retour de son

Je la vois cette Anne adorable,
Du grand Condé l'illustre sœur,
Cette princesse incomparable
En courage ainsi qu'en douceur...
Par l'effort d'une main savante,
Elle me parle, elle est vivante;
Les Grâces volent à l'entour :
Et dans ce tableau plein de charmes
On voit couler les belles larmes
Qu'elle verse pour son retour.
O digne sœur du noble frère
Que le ciel va rendre à tes vœux,
Enfin la fortune contraire
S'apaise et fait ce que tu veux, etc.

s sommes désolé d'être forcé de convenir que s ne sont pas merveilleux. Oui, nous l'avouons, de Scudéry est un poëte médiocre, et il avait es ridicules, mais c'était un homme de cœur; r Madeleine n'avait pas de moins nobles sen- s, avec tout autrement d'esprit et de goût; t l'union si rare de tant de qualités solides et

aimables, mêlées d'ombres bien légères, qui la sait rechercher de la meilleure compagnie, et qui réfléchissant de sa personne en ses ouvrages, ont mérité l'estime de son siècle et l'indulgence de postérité.

CHAPITRE DEUXIÈME

CONDÉ

N VRAI PORTRAIT — L'HOMME ET L'AMANT DANS CONDÉ

rus, dit notre clef, est M. le Prince, comme la ption d'une partie de ses grandes actions le fait ans la suite de l'ouvrage, lorsqu'il étoit général mées du roi de France [1]. » Prenez garde aussi tre : *Artamène ou le Grand Cyrus*. D'abord pour- le Grand Cyrus et non pas seulement Cyrus? ment, l'histoire ne dément point le titre donné guerrier persan ; mais elle ne l'imposait point. l'ouvrage de Mlle de Scudéry, et semble inventé appeler celui que de bonne heure l'admiration ntemporains décerna spontanément à Condé e à Corneille. Et puis cette distinction d'Arta- et de Cyrus n'est pas indifférente. Cyrus com-

uvelle preuve que la clef a été composée en 1657. Car dire us est Condé lorsque ce prince était général des armées du rance, n'est-ce pas dire qu'il ne l'était plus au moment où le ainsi? En effet, en 1657, Condé ne commandait plus les du roi de France : il était général au service d'Espagne.

mence à se faire connaître sous le nom d'Artamène, comme Condé s'illustra plusieurs années sous le nom de duc d'Enghien, avant que la mort de son père lui permît de s'appeler M. le Prince. Aussi n'est-ce pas moins le duc d'Enghien que M. le Prince, que Mlle de Scudéry nous représente dans le cours du roman, et particulièrement dans les portraits qu'elle trace de la personne de son héros.

On s'est accoutumé à ne voir Condé que dans le portrait célèbre de Nanteuil, mille et mille fois reproduit sous toutes les formes; et c'est bien là en effet une assez fidèle image de ce qui restait du grand Condé lorsque Nanteuil le dessina et le grava. On y reconnaît encore ses yeux naguère si brillants, mais alors un peu éteints, et le nez fortement aquilin qui donnait à sa figure l'aspect de l'aigle, comme toute sa personne exprimait la force et l'agilité du lion. Mais on n'a pas songé que le portrait de Nanteuil est de l'année 1662, lorsque Condé avait quarante et un ans, et qu'il revenait de l'exil, triste, fatigué, mécontent de lui-même et des autres, et n'ayant pas encore reparu à la tête des armées. Ce n'est pas là du tout le héros de Lens, de Nortlingen, de Fribourg et de Rocroy. Pour connaître Condé de vingt-deux ans à trente ans, pour voir le duc d'Enghien, il faut le chercher dans Grégoire Huret et dans Michel Lasne. Jetez les yeux sur cette gravure d'Huret [1], où le jeune

1. In-4°. La *Bibliothèque historique de la France* ne l'indique pas dans son riche catalogue de portraits.

duc est représenté, en 1643, après la victoire de Rocroy, et après la prise de Thionville qu'on aperçoit dans le fond, d'une main tenant la foudre, de l'autre soutenant les fleurs de lis, et foulant à ses pieds un lion terrassé, tandis que la Renommée le couronne, et de sa trompette chante *le Prince illustre*. La force est empreinte dans tous les traits de ce jeune visage. Sa taille est moyenne, mais très-bien prise, et sur ses épaules flotte en désordre l'abondante chevelure qui trahit aisément le frère de Mme de Longueville. Considérez aussi le grand cartouche[1] de Michel Lasne, avec la tête du lion dans le haut, et dans le bas l'écusson des Condé : ce noble portrait, avec cette mine martiale, ces grands yeux, ces longs cheveux pendants, est si naturel, si peu flatté qu'il doit être de la plus parfaite ressemblance, comme d'ailleurs tous les portraits de ce grand artiste.

Mademoiselle[2] peint Condé, presque dix ans après, tel qu'elle l'avait vu avant son exil, pendant la Fronde, au retour d'un combat, dit-elle, évidemment après le combat de Saint-Antoine, du 1er juillet 1652 : « Sa taille n'est ni grande ni petite, mais des mieux faites et des plus agréables, fort mince, étant maigre; les jambes belles et bien faites; la plus belle tête du monde; ses cheveux ne sont pas tout à fait noirs, mais il en a en grande quantité et bien frisés. Sa

1. In-folio.

2. *Divers Portraits. Mémoires*, etc., édit. de 1735, t. VIII, p. 306 : *Portrait de M. le Prince*, écrit à Paris, le 5 octobre 1658, par Mademoiselle.

mine est haute, ses yeux fiers et vifs, un grand nez, la bouche et les dents pas belles; mais à tout prendre, il n'est pas laid, et cet air relevé qu'il a sied bien mieux à un homme que la délicatesse des traits. » Remarquez que Mademoiselle avertit elle-même qu'elle dira complétement la vérité [1], que Condé n'est plus très-jeune, et que déjà il se négligeait. Mme de Motteville le représente à peu près de la même façon que Mademoiselle [2] : « Il avoit les yeux bleus et vifs, et dans son regard se trouvoit de la fierté. Son nez étoit aquilin; sa bouche étoit désagréable à cause qu'elle étoit grande et ses dents trop sorties; mais dans toute sa physionomie il y avoit quelque chose de grand et de fier, tirant à la ressemblance de l'aigle. Il n'étoit pas des plus grands, mais sa taille en soi étoit toute parfaite. Il dansoit bien et avoit l'air agréable, la mine haute, et la tête fort belle; l'ajustement, la frisure et la poudre lui étoient nécessaires pour paroître tel, etc. » Voici maintenant le portrait qu'en donne Mlle de Scudéry à la fin de l'année 1649 : il est sans doute un peu flatté, mais tout aussi vrai que celui de Mademoiselle et de Mme de Motteville, et il rappelle admirablement les portraits d'Huret et de Michel Lasne.

Le grand Cyrus, t. III, livre II, p. 598 : « Cyrus avoit ce jour-là dans les yeux je ne sais quelle noble fierté qui sembloit être d'un heureux présage; et il eût été

1. *Ibid.* : « J'aime mieux en moins dire et me retrancher sur la vérité. »

2. *Mémoires*, t. Ier, p. 420.

lifficile de s'imaginer en le voyant, qu'il eût pu être vaincu, tant sa physionomie étoit grande et heureuse! Ce prince étoit d'une taille très-avantageuse et très-bien faite; il avoit la tête très-belle, et tout l'art que les Mèdes apportent à leurs cheveux n'approchoit pas de ce que la nature toute seule faisoit aux siens [1], qui, étant du plus beau brun du monde, faisoient mille boucles agréablement négligées qui lui pendoient jusque sur les épaules. Son teint étoit vif; ses yeux noirs, pleins d'esprit, de douceur et de majesté; il avoit la bouche agréable et souriante, le nez un peu aquilin, le tour du visage admirable, et l'action si noble et la mine si haute, que l'on peut dire assurément qu'il n'y eut jamais d'homme mieux fait au monde que l'étoit Cyrus. »

La clef prend soin de nous recommander elle-même un autre portrait de Condé : « On peut voir M. le Prince fidèlement peint comme quand il va combattre, lorsque Cyrus quitte Araminte. » Ouvrons donc le tome V du *Grand Cyrus*, livre II, page 478 : « On voyoit sur le visage de Cyrus cette noble fierté qui paroissoit dans ses yeux dès qu'il avoit pris les armes et qu'il étoit à cheval. En effet, ce prince étoit si dissemblable à lui-même dès qu'il s'agissoit de combattre ou seulement de donner des ordres militaires, qu'il n'arrivoit pas un plus grand changement au visage de la Pythie lorsqu'elle rendoit des oracles,

1. N'oubliez pas que Condé est ici plus jeune que chez Mme de Motteville et chez Mademoiselle.

que celui que l'on voyoit en Cyrus dès qu'il avoit les armes à la main. On eût dit qu'un nouvel esprit l'animoit et qu'il devenoit lui-même le dieu de la guerre [1] : son teint en devenoit plus vif, ses yeux plus brillants, sa mine plus haute et plus fière, son action plus libre, sa voix plus éclatante, et toute sa personne plus majestueuse; de sorte qu'au moindre commandement qu'il faisoit, il portoit la terreur dans l'âme de tous ceux qui l'environnoient. Il paroissoit pourtant toujours de la tranquillité dans son âme, malgré cette agitation héroïque. Sa présence avoit quelque chose de si divin et de si terrible tout ensemble, que l'on peut dire que quand il étoit à la tête de son armée, il ne faisoit pas moins trembler ses amis que ses ennemis. Il est vrai que ce sentiment faisoit des effets bien différents dans le cœur des uns et des autres; car les derniers, par la crainte qu'ils avoient de lui, en prenoient bien souvent la fuite, et les premiers, par celle qu'ils avoient de lui déplaire, étoient incomparablement plus vaillants, étant certains que le feu divin qui échauffoit son cœur et qui brilloit dans ses yeux se communiquoit à toute son armée, et lui donnoit une ardeur de combattre qui n'étoit pas une des moindres causes de ses victoires. Voilà quel étoit Cyrus lorsqu'il avoit les armes à la main. »

1. Bussi, dans ses *Mémoires*, t. Ier, p. 145 : « Je ne songe point à l'état où je trouvai ce prince (dans la tranchée, au siége de Mardick, en 1646), qu'il ne me semble voir un de ces tableaux où la peinture fait un effort d'imagination pour bien représenter un Mars dans la chaleur du combat, etc. »

Dans ces diverses peintures, le trait commun qui nous frappe c'est le regard de Condé, ce regard de lui, présage de la victoire, qui enflammait ses soldats et épouvantait l'ennemi. Mlle de Scudéry y revient à plusieurs reprises, particulièrement au t. X, liv. Ier, p. 494 : « Il y avoit je ne sais quoi de si noble et de si grand en son action, et une activité si pénétrante dans ses regards, que, ne les pouvant soutenir, on étoit contraint de baisser les yeux, tant la colère le faisoit paroître redoutable! »

Toutes ces fortes expressions devancent de plus de trente-cinq années ce grand coup de pinceau de Bossuet dans l'Oraison funèbre de Condé : « Ce jeune prince du sang qui portoit la victoire dans ses yeux. » Certes, Bossuet n'a point imité Mlle de Scudéry, mais il a pu s'en souvenir sans s'en rendre compte[1], comme il est permis de conjecturer qu'en comparant avec tant d'éclat Condé à Cyrus, le grand orateur cédait à son insu à l'empire de la tradition populaire et universelle qui, depuis l'immense succès du roman de Mlle de Scudéry, ne séparait plus les noms du héros persan et du héros français.

Il faudrait copier tout le *Cyrus* pour donner une idée de toutes les grandes qualités d'esprit et de cœur que Mlle de Scudéry relève dans Condé ; elle s'applique surtout à mettre en lumière sa libéralité, son mépris de l'argent, sa modestie, son zèle à servir ses amis.

1. Voyez plus bas, chap. IV, d'autres rapprochements tout aussi frappants.

Cyrus est constamment représenté avec cette pass de la libéralité, qualité requise au XVIIe siècle de l'h nête homme et du héros. Ainsi au t. II, liv. p. 516, après une victoire, Cyrus abandonne tout butin aux soldats et aux officiers, comme Condé ap Rocroy, « ne se réservant en particulier que la libe de pouvoir donner plus ou moins selon qu'il c noissoit que les capitaines en étoient dignes. » t. III, liv. II, Cyrus prodigue l'argent, soigne les s dats et les officiers, civil et affable avec tout le mon obligeant envers ses amis, et intercédant vivem pour eux, comme Condé, qui se plaisait à partager gloire avec ses compagnons d'armes, pour lesquel demandait sans cesse, avec un zèle souvent im rieux que Mlle de Scudéry exprime aussi en l'ad cissant. C'est encore évidemment à l'admirable n destie de Condé qu'elle fait allusion en nous montr partout Cyrus ne parlant jamais de ce qu'il a fait, supportant impatiemment tout éloge, comme si d elle avait lu ce que diront plus tard deux homn fort peu enclins à l'enthousiasme, qui ne sont ass rément pas les complaisants et les flatteurs de Con et qui avaient assez longtemps servi sous lui po le bien connaître. « Personne, dit Bussy[1], n'a jam fait si peu de cas de la fausse gloire. » Saint-Évr mond lui rend le même témoignage dans son *Par lèle de M. le Prince et de M. de Turenne :* « M. le Prin s'anime avec ardeur aux grandes choses, jouit

1. *Mémoires*, t. Ier, p. 149, etc.

sans vanité, reçoit la flatterie avec dé-

est particulièrement le héros de roman dans
es mœurs chevaleresques et galantes que
udéry s'est proposé de peindre. Et ici, n'en
à Boileau, qui ne savait rien des hommes et
es du milieu du XVIIe siècle, Mlle de Scudéry
as besoin de beaucoup inventer, et elle a pu
bondamment dans l'histoire. Il faut avertir
it que le tendre et amoureux Cyrus, qui
tant Boileau, n'est pas M. le Prince, mais
Enghien, que l'auteur des *Satires* n'a point

c d'Enghien n'avait pas seulement reçu de
de son père la plus forte éducation mili-
ais sa mère, la belle Montmorency, le forma
es manières et à la plus noble galanterie.
véritable historien des Condé, nous l'ap-
« Mme sa mère, Marguerite de Montmorency,
t été la beauté, la bonne grâce et la majesté
ècle, et qui l'a été proportionnément à son
u'à sa mort, avoit toujours un cercle de
s plus qualifiées et les plus spirituelles de la
se trouvoit tout ce qu'il y avoit de plus
le plus honnête, et de plus relevé par la
e et par le mérite. Le jeune prince com-
s'y plaire ; il s'y rendit autant assidu qu'il le

ires de Lenet, édit. de M. Aimé Champollion, dans la
le Michaud, p. 448.

put, et y prit les premières teintures de cette honnê
et galante civilité qu'il a toujours eue et qu'il co
serve encore pour les dames. » De bonne heure
jeune duc accompagna sa mère et sa sœur à l'hô
de Rambouillet, et s'y pénétra des maximes de l'h
roïsme chevaleresque, tel qu'on l'entendait dans
rue Saint-Thomas du Louvre, tel que l'exprimaient
l'inspiraient les vers de Corneille. Ailleurs nous no
sommes complu à raconter[1] ses premières et cha
amours avec Mlle du Vigean qui durèrent trois
quatre ans, de 1641 ou 1642 jusqu'au milieu de 16
A la suite de cette passion si noble et si touchan
qui finit par conduire Mlle du Vigean dans un clo
Condé résolut de rompre avec un si dangereux se
ment et de ne plus songer qu'à la gloire : il se
gligea même et affecta de vivre en soldat. Cepend
en 1647, avant son départ pour la Catalogne,
cœur ressentit une nouvelle atteinte, mais bien mo
vive et bien plus passagère, pour la belle Mlle
Toussy, qui éluda ses poursuites, demeura irrép
chable, et devint la maréchale de La Mothe-Houd
court. C'est Mme de Motteville qui nous a conservé
épisode peu connu de la vie intime de Condé. «
prince de Condé, dit-elle[2], voyant le mois de m
avancé (en 1647), voulut penser à son départ de C
logne. Quand il partit, il y avoit quelque petite é
tion qui troubloit le repos de son cœur : il l'a

1. *La Jeunesse de madame de Longueville*, chap. II.
2. *Mémoires*, t. Ier, p. 419.

prendre à la beauté de Mlle de Toussy, et
lesse s'étoit glissée dans son âme, lorsque,
a jeunesse, il faisoit déjà une haute profes-
népriser cette folle passion pour se donner
ent à celle de la gloire. Il faisoit le fanfaron
a galanterie, et disoit souvent qu'il y renon-
même au bal, quoique ce fût le lieu où sa
e paroissoit davantage..... Il se négligeoit
ent... cette négligence étoit causée par la
u'il avoit faite de Mlle du Vigean, et depuis sa
e aux Carmélites il étoit demeuré dans une
e indifférence. Dans cet état, Mlle de Toussy vint
ler en lui le désir de plaire..... Un soir, peu
ars avant qu'il s'en allât, nous le trouvâmes,
e Beaumont et moi, dans le jardin de Renard [1].
me il s'approchoit de nous pour nous faire civi-
après avoir quelque temps parlé de son voyage,
le Beaumont lui demanda s'il partoit content; il
épondit sérieusement que *cela dépendoit entière-*
de l'état de l'âme; et sans s'expliquer davantage,
ous laissa deviner qu'il quittoit Paris avec quel-
regret. Mlle de Toussy avoit plus de beauté [2] que
prit, mais en cette occasion elle parut avoir du
ment; car elle ne vouloit point alors de galant,
omme elle avoit dessein de se bien marier, cette
me de toutes façons fut si mal nourrie qu'elle

Sur le jardin de Renard, voyez la *Jeunesse de madame de Lon-*
lle, chap. III.

Voyez le charmant portrait in-folio de la maréchale de La Mothe-
lancourt, en veuve, gravé par Poilly.

s'éteignit quasi aussitôt qu'elle s'alluma. » D
comme fatigué d'aimer en vain des beautés
tueuses, il se jeta dans des succès faciles et co
mit sa renommée. L'âge, la Fronde, la vie des c
surtout celle de l'exil, gâtèrent un peu les mœu
Condé, mais il est certain qu'à son début il y av
lui quelque chose du héros de roman.

Le *Cyrus* semble exprimer les nobles tendress
duc d'Enghien pour Mlle du Vigean, dans les jo
sa brillante jeunesse et de sa haute galanterie.
mène, comme le duc d'Enghien, partage son
entre l'amour et la gloire. Il prend la défen
l'amour qu'on avait devant lui traité de faible
fait profession de penser, t. Ier, liv. II, p. 692,
cette foiblesse est glorieuse, et qu'il faut avoir
grande pour en être capable. » De son côté, M
du Vigean n'était pas seulement une jeune fille
figure charmante, elle avait aussi les sentimen
plus élevés; c'était une élève de l'hôtel de Ram
let où sa mère était assidue, et une précieu
meilleur temps, un moment célèbre sous le no
Valérie [1]. Quelle riche matière entre les mai
Mlle de Scudéry! Ainsi envisagées, que de scèn
Cyrus paraissent naturelles! Combien de con
tions entre Artamène et Mandane, en apparenc
pruntées à l'*Astrée*, semblent alors un écho de
que purent avoir ensemble Mlle du Vigean et l
d'Enghien, au début de leurs amours! Nul dou

1. Voyez Somaise, *Dictionnaire des Précieuses*.

e duc n'ait adoré l'aimable fille au point de
rompre pour elle, à la mort de Richelieu, le
e qui lui avait été imposé avec Clémence de
nul doute aussi que la tendre affection que
araître Mlle du Vigean n'ait toujours été ren-
dans les bornes de la plus pure modestie.
ntons-nous le duc d'Enghien, revenant de
couvert de lauriers et après avoir échappé à
périls, s'entretenant avec Mlle du Vigean, soit
ne allée de Chantilly, soit dans les beaux jar-
la Barre, auprès de Montmorency, soit dans
e l'hôtel de Mme du Vigean, rue Saint-Thomas du
, à quelques pas de l'hôtel de Rambouillet; tout
l'un et l'autre de leur passion naissante, des
es et des mœurs de l'illustre hôtel, et le cœur
tout ému des scènes héroïques et galantes de
ue et de Chimène, que la veille peut-être ils
t entendues ensemble; ici le duc d'Enghien
t bien qu'il ne peut épouser Mlle du Vigean,
titre de prince du sang est un obstacle à son
ur, et ne demandant à genoux que la permis-
aimer et de le dire; là Mlle du Vigean, l'*Aurore*
ture, en ayant la fraîcheur, la pureté et l'inno-
clat, essayant de se défendre du sentiment
au qu'elle éprouve, y résistant et y cédant, trou-
n plaisir ineffable à voir le trouble, à entendre
lents propos du jeune capitaine, et en même
s'effrayant d'elle-même et déjà rêvant au cou-
les Carmélites. Nous demandons s'ils auraient
oir une conversation plus pure, plus délicate

que celle-ci où Artamène fait à Mandane sa premiè
déclaration.

Cyrus, déguisé sous le nom d'Artamène, a sauvé
couronne et la vie du roi Ciaxare, père de Mandan
il l'a sauvée elle-même d'une conspiration trami
pour l'enlever. Il a pensé périr dans un combat te
rible, on l'a cru mort, et Mandane l'a pleuré; il l
su, et s'en est prévalu pour montrer un peu ses se
timents. Mandane les partage, mais elle se les cac
à elle-même, et elle évite avec soin de rencontr
Artamène. Cependant un jour, Artamène étant av
elle et le roi Ciaxare dans les jardins du palais, le r
est tout à coup forcé de se retirer, et Artamène se di
posant à le suivre : « Non (*le Grand Cyrus,* t. II, liv. r
p. 212, etc.), lui dit Cyaxare, je veux que vous entr
téniez ma fille, et que vous demeuriez pour la dive
tir dans la solitude où je la laisse. Ravi de ce co
mandement, Artamène y obéit avec joie; et la pri
cesse, surprise de cette aventure, n'eut pas le loisir
trouver un prétexte pour l'empêcher. Elle regar
alors en diligence si Martésie (sa dame d'honneu
n'étoit pas auprès d'elle; mais elle ne la vit point
elle dit alors qu'elle se vouloit retirer, et voulut co
mencer de parler afin d'en ôter les moyens à Ar
mène qui, emporté par sa passion et tenté par u
occasion si favorable, l'interrompit et lui dit av
beaucoup de respect : Si le peu de services que j
eu le bonheur de rendre au Roi vous a en quelq
sorte obligée, comme vous m'avez fait l'honneur
me le dire diverses fois, je vous supplie très-humbl

ient, madame, de ne vous pas retirer si tôt, et de ie donner la liberté de vous entretenir une heure. i c'est, répondit la princesse, pour me demander uelque chose qui dépende du roi mon père, j'y con- ens avec joie; mais si cela n'est pas, je ne crois oint que vous puissiez avoir d'affaire dont vous de- iez m'entretenir en secret. Elle rougit en pronon- ant ces dernières paroles; et Artamène qu'une si ielle crainte rendit plus hardi, continuant de lui par- er bas : ce que je désire de vous, lui dit-il, est encore plus aisé que vous ne pensez, puisque enfin vous en pouvez disposer absolument, sans employer le crédit du roi. Mais, madame, ajouta-t-il, que craignez-vous d'Artamène? et pourquoi ne voulez-vous pas l'enten- dre? Je crains, lui répliqua-t-elle, qu'il ne me con- noisse pas bien, et qu'il ne désire des choses que je ne puisse lui accorder : c'est pourquoi s'il croit mon conseil, il ne s'exposera pas légèrement à être refusé. Non, madame, reprit Artamène, aux termes où est mon esprit, la chose ne peut plus aller ainsi... (il faut se rappeler qu'Artamène venait d'être laissé pour mort sur un champ de bataille, qu'il sortait à peine d'une maladie très-dangereuse, et bien comprendre que ce n'est pas ici un berger ou un poëte langoureux qui parle, mais un guerrier encore en présence de la mort). Je ne veux rien savoir de vous, sinon s'il me sera permis d'espérer de votre bonté quelques témoi- gnages de compassion, lorsque je serai mort par votre rigueur, comme vous m'en avez accordé lors- que vous m'avez cru mort par la main de vos enne-

mis. C'est, madame, toute la grâce que j'ai à vous demander, et tout ce que je veux présentement de l'illustre Mandane. La princesse surprise de ce discours crut qu'il n'y falloit pas répondre en tumulte, et que dans le dessein qu'elle avoit de satisfaire sa vertu, sans choquer directement l'amitié qu'elle avoit pour Artamène, il falloit un peu plus de temps. C'est pourquoi ayant vu un siége de gazon assez près d'elle, elle s'y assit; et Artamène demeura debout, se baissant à demi pour l'entendre. Comme il voulut reprendre son discours, elle l'en empêcha, et lui dit : Je vois bien que Féraulas (aide de camp d'Artamène) a trouvé mes larmes assez précieuses pour ne vous les cacher pas, et que la compassion que j'ai eue pour Artamène mort fait la hardiesse d'Artamène vivant. Mais, Artamène, après la bonté que j'ai eue pour vous, et celle que j'ai encore aujourd'hui, il faut se repentir, et il faut se corriger. S'il faut se repentir de vous avoir aimée, répondit Artamène, vous n'avez qu'à prononcer l'arrêt de ma mort, sans différer davantage : car, madame, c'est ce que je ne ferai jamais, et c'est ce que je ne saurois faire. Repentez-vous du moins, répliqua la princesse, de me l'avoir dit, et résolvez-vous de ne me le dire plus. Quand je vous l'aurai dit une fois, répondit Artamène, si vous continuez de me défendre de parler, je ne doute pas que je ne vous obéisse, et que la mort ne m'empêche en peu de jours de vous importuner de ma passion. Mais, madame, il faut que je vous la die une fois seulement ; il faut que vous connoissiez mon amour

u'elle est, puisqu'il se peut enfin que vous ne
noissiez pas. Je vous conjure donc de ne me
r point. Souvenez-vous que vous venez de me
que celui qui vous parle a eu le bonheur d'être
é de vous, et pleuré de vous après avoir eu la
iesse de vous écrire qu'il vous aimoit. Il est vrai,
t la princesse toute confuse; mais ce fut princi-
ment parce que vous ne me l'aviez jamais dit,
j'eus de la tendresse et de la pitié; demeurez
dans les mêmes termes où vous avez vécu, et
emeurerai dans la même disposition où j'étois.
, madame, répondit Artamène, je ne puis plus
que je ne vous l'aie écrit. Il est vrai, reprit
dane, mais vous pouvez ne me le dire plus.
nd cela seroit possible, répliqua Artamène, mes
et mes actions vous le diroient pour moi. Au
e, ne pensez pas que je me sois rendu sans com-
re : je vous ai résisté autant que j'ai pu, et j'ai
t-être des raisons plus fortes que vous ne pensez
m'ont obligé d'en user ainsi. Je vous vis, et je
s aimai, quoique je fisse tous mes efforts pour ne
s aimer point; du moins il me le sembla. Toute-
quoique je pusse faire, je ne pus jamais rompre
chaînes, et je les ai toujours portées avec autant
patience que de respect. Depuis cela, j'ai servi le
ou plutôt je vous ai servie, puisqu'il est vrai que
'ai songé qu'à vous, et que, si les armes de Cap-
oce ont été heureuses entre mes mains, il en faut
ibuer tout le bonheur à l'ambition que j'avois de
rendre digne de l'amour que j'avois dans l'âme.

Vous savez comme j'ai vécu ; vous savez que je n vous ai jamais dit une seule parole qui vous pût dé plaire, et que je n'ai parlé que lorsque j'ai cru m devoir jamais plus parler. Je vous ai caché mo amour jusques à la mort, et il est certain que si je n vous l'eusse dit au bord du tombeau, je ne vous e aurois jamais donné nulle connoissance par me paroles. Mais, madame, puisque vos larmes m'on ressuscité, puisque les dieux ont voulu faire cesser l déplaisir que vous aviez de ma perte, en me redon nant la vie, pourquoi me voulez-vous repousser crue lement dans le cercueil? et pourquoi ne voulez-vou pas avoir quelque pitié d'un prince malheureux, apré avoir eu quelque compassion d'un prince mort Artamène, lui dit Mandane avec un visage fort se rieux, je vous avoue que je vous estime et que vous ai de l'obligation, et que votre mort prétendu m'a donné une véritable douleur ; mais en mêm temps je vous déclare aussi que j'aime la gloire beaucoup plus que je n'estime Artamène, quoique l'estime beaucoup, et que, quand j'aurois pour vou toute la tendresse imaginable, je la combattrois et la vaincrois plutôt que de consentir que vous m'en tretinssiez d'une passion qui me doit être suspect Ah ! madame, s'écria Artamène, que vous connoisse mal l'amour que vous avez fait naître en mon cœu et que vous savez peu de quelle façon je vous aime Sachez que la pureté de ma passion égale la purel de votre âme. Oui, divine princesse, je vous aim d'une manière si respectueuse que je désavouero

n propre cœur s'il avoit souffert un injuste désir. ime la gloire de Mandane autant que ma propre ire, et si je m'étois surpris dans une pensée criinelle, je n'aurois jamais eu la hardiesse de lui rler de mon amour. Ne croyez pas, s'il vous plaît, e je vous aie si mal connue que mon cœur vous ait upçonnée d'une faiblesse. Non, j'ai espéré seulement que la princesse Mandane souffriroit ma passion, puisqu'elle ne s'oppose point à sa vertu. Car je ne veux rien de vous que la permission de vous aimer et de vous le dire. Vous en demandez trop de la moitié, répondit la princesse en rougissant, et je serois indigne de cette innocente passion que vous m'assurez avoir pour moi, si je souffrois que vous me disiez plus d'une fois ce que tout autre que vous ne m'auroit jamais dit sans être haï. Cette exception m'est bien glorieuse, madame, répliqua Artamène, mais cette défense m'est aussi bien rigoureuse, car enfin la chose en est arrivée aux termes que je ne saurois vivre sans vous aimer, ni vous aimer sans vous le dire, ni me taire sans mourir. La princesse fut alors un moment sans parler; puis, reprenant la parole : J'avoue, Artamène, lui dit-elle, que vous me mettez en une fâcheuse extrémité. Je vous estime, je vous suis obligée, et ce ne seroit pas sans peine que je me résoudrois à vous bannir. Songez donc, je vous en conjure, à régler vos sentiments, s'il est possible. Estimez Mandane, comme elle le doit être, elle ne s'en offensera pas; au contraire, comme elle est satisfaite du témoignage secret de la pureté de son

âme, elle vous avoue ingénument qu'elle a quelque joie qu'Artamène la considère, et peut-être qu'Artamène l'aime; mais elle veut que cette affection ait des bornes. »

Il nous semble que c'est bien à peu près ainsi que Mlle du Vigean a dû parler au duc d'Enghien en 1643, lorsqu'elle cherchait à se défendre contre les premières atteintes du sentiment qui entrait dans son cœur; et c'est à elle aussi qu'ont pu être adressées ces paroles d'Artamène, t. Ier, liv. II, p. 714 : « Qu'avez-vous fait pour Artamène que n'ait point approuvé l'innocence? Vous m'avez fui opiniâtrément; vous vous êtes combattue vous-même; vous m'avez caché une partie de votre bienveillance, et vous ne m'en avez presque jamais donné d'autres preuves que celles que j'ai pu tirer par de foibles conjectures. Il a fallu que j'aie pénétré dans votre cœur par des voies détournées. Vous m'avez dérobé jusqu'à vos regards; vous avez ménagé jusqu'à vos moindres paroles, etc. »

Voici encore une autre conversation de Cyrus et de Mandane qui mérite bien d'être citée (t. VII, liv. III, pag. 1016). Les deux amants se retrouvent après une longue séparation pendant laquelle Cyrus s'est couvert de gloire, a sauvé Mandane et son père, et a fait agréer à celui-ci ses sentiments pour sa fille.

« Après cela Cyrus entra dans la chambre de Mandane, qu'il trouva sans avoir personne auprès d'elle que deux des femmes que le prince de Cumes lui avoit données pour la servir. Elle ne le vit pas plutôt que se levant pour le saluer, elle le reçut avec

a civilité que méritoit le vainqueur de l'Asie, et
oute la joie que lui devoit donner la vue d'un
aussi fidèle, et d'un amant encore qui étoit son
eur. Comme il n'y avoit alors personne qui pût
er ses actions, elle permit à ses yeux de faire
Cyrus toute la satisfaction de son âme; ce fut
is avec tant de modestie, que ce prince sentit
e crainte en l'abordant qui se mêla au plaisir
voit d'être auprès d'elle, après en avoir été si
nps et si cruellement séparé; car, comme il
jamais eu la permission absolue de lui parler
ment de son amour, et que, lorsqu'il étoit
our s'en aller vers Thomiris, il n'avoit pu obte-
re chose de Mandane, sinon que s'il ne trou-
moyens de se faire connoître à Ciaxare et de
re agréer, il faudroit qu'il s'éloignât pour tou-
il appréhendoit encore. C'est pourquoi, pour
e voir que cet obstacle étoit levé, après la pre-
civilité passée, il eut dessein de lui parler de
, afin de lui faire savoir qu'il étoit fort bien
prince. Mais Mandane, qui vouloit régler ses
ents selon ceux du roi son père, et qui avoit
ivie extrême d'apprendre comment Cyrus étoit
i, afin de savoir si elle pouvoit sans crainte de
plaire suivre son inclination, en parla la pre-
De grâce, lui dit-elle, avant que de me racon-
t ce qui vous est arrivé, dites-moi si vous êtes
t du roi mon père, et s'il a bien reçu de votre
tous les lauriers dont vous l'avez couronné.
ais si satisfait, Madame, répliqua Cyrus, et il

m'a dit des choses si obligeantes et m'a fait des p
messes si glorieuses pour moi, que, pourvu que vous
veuilliez tenir et que vous me les confirmiez, je s
le plus heureux de tous les hommes. Vous pou
juger, dit-elle en rougissant, si, m'étant toujours
solue à lui obéir, même dans les choses les plus c
traires à mon inclination et qui vous étoient les mo
favorables, je ne le ferai pas à celles qui vous ser
avantageuses et qui me seront agréables. Mais qu
que je ne doute point de vos paroles, ajouta-t-e
vous voudrez pourtant bien que je ne vous prom
rien, que je ne sache de sa bouche ce qu'il vou
promis, et que je me contente de vous assurer q
s'il est aussi reconnoissant que moi, vous aurez s
d'être satisfait. Quoique ce que vous me dites paroi
fort obligeant, répliqua Cyrus, je pourrois y trou
quelque sujet de plainte; mais comme vous m'a
toujours accoutumé à une sévérité extrême, je v
me contenter de ce qui vous plaît, pourvu que v
enduriez, Madame, que je vous raconte toutes r
souffrances. Comme je serois injuste, reprit-elle,
ne vouloir pas entendre les maux que je vous
causés pendant une aussi longue guerre, je s
ravie que vous m'appreniez toutes les peines que v
eûtes en Arménie, toutes les fatigues que vous s
frîtes au siége de Babylone, toutes celles que v
avez endurées à celui de Sardis et à celui de Cum
sans en oublier une seule. Ah? Madame, s'écria Cyr
ce n'est pas de celles-là dont je vous veux entreteni
mais de douleurs d'une bien autre nature, d

l'espérance que, jugeant de la grandeur de mon amour par la grandeur de mes souffrances, vous viendrez à la connoître mieux que vous ne la connoissez. Il paroît bien, reprit la princesse Mandane en souriant modestement, qu'il y a longtemps que nous sommes séparés, puisqu'il ne vous souvient pas qu'encore que je souffrisse que vous m'aimassiez, je ne pouvois endurer qu'avec peine que vous me parlassiez de votre amour. Mais, Madame, reprit Cyrus, mon amour étoit alors un mystère; à peine la saviez-vous; à peine même m'osois-je dire que je vous aimois, et je ne croyois pas alors l'oser jamais avouer à personne. Mais aujourd'hui que toute la terre sait que je vous adore, et que Ciaxare l'approuve, il n'est pas juste que vous soyez seule qui ne sachiez pas combien je vous aime. Car enfin, divine princesse, il n'y a pas un soldat dans l'armée du roi votre père qui ne sache qu'il n'a combattu que pour vous. On a dû me consoler de toutes les victoires que j'ai gagnées, parce que je ne vous avois pas délivrée en les gagnant. Je parle même de la passion que j'ai pour vous à mes rivaux ; Mazare m'en plaint quelquefois, et vous voudriez être seule en tout l'univers à qui on n'en parlât point! Ah! Madame, cela ne seroit pas juste. Parlez-en donc, lui dit-elle, puisque je ne vous en puis empêcher : mais souffrez aussi après cela que je vous raconte toutes mes douleurs. Je crains bien, Madame, reprit-il, qu'elles ne soient extrêmement différentes des miennes; car il me semble déjà que je vous entends exagérer votre désespoir de vous voir enlevée

et exposée à tant de fâcheuses aventures, sans me donner nulle part à vos peines. Cependant je vous avoue que, pour me combler de gloire et de plaisir, il faudroit que j'eusse été la cause de votre plus grande douleur. Mais, hélas je m'aperçois bien que vous n'aurez garde de me dire une chose si obligeante ni de me permettre de la penser, Je vous assurerai pourtant, répliqua-t-elle, que la crainte que j'avois que vous ne succombassiez à quelques-uns des périls où vous vous exposiez pour l'amour de moi, et que ma liberté ne vous coûtât la vie, a été un de mes plus grands chagrins. Ce que vous me dites, Madame, répliqua-t-il, est bien obligeant; mais comme c'est un sentiment que la seule générosité peut vous avoir donné, ce n'est pas encore de cette espèce de douleur dont je voudrois avoir été la cause. Car enfin, si vous saviez aimer, vous connoîtriez que la seule absence de ce qu'on aime est un supplice effroyable; mais puisque les dieux ne vous ont faite que pour être aimée, et qu'ils ont mis assez d'amour dans mon cœur pour me rendre capable d'endurer cette modeste froideur qui s'oppose toujours dans votre esprit à ma félicité, je veux bien ne murmurer point de ne vous voir pas plus sensible à mon ardente passion; je veux même croire, pour me consoler, que votre modestie me cache quelques-uns de vos sentiments, et que je ne vois pas dans votre cœur tout ce qui m'est avantageux. Ayant autant de vertu que vous en avez, reprit Mandane en rougissant, et me connoissant comme vous me connoissez, je ne fais nulle difficulté de vous

mettre de croire que j'ai pour vous tous les senti-
nts d'estime, de reconnoissance et de tendresse
e raisonnablement je dois avoir pour un prince à
i le roi mon père doit la vie et plusieurs victoires,
à qui je dois la liberté et quelque chose de plus.
ais après cela, ne me demandez rien davantage :
r, quelque accoutumé que vous soyez à remporter
es victoires, vous ne me vaincriez pas. A ces mots,
yrus rendit mille grâces à Mandane de la permission
u'elle lui donnoit; en suite de quoi ils se racontèrent
n peu de paroles tout ce qui leur étoit arrivé; mais
ls se le racontèrent d'une manière différente. Car
Cyrus sentoit tant d'amour dans son cœur, qu'il
craignoit toujours de n'en dire pas assez pour bien
dépeindre sa passion; et Mandane sentoit aussi dans
son âme tant de tendresse pour Cyrus qu'elle appré-
hendoit d'en dire trop. Aussi Cyrus cherchoit, pour
exprimer ses sentiments, les termes les plus forts
et les plus passionnés, et Mandane au contraire essayoit
de trouver certaines paroles qui ne fussent ni trop ni
trop peu obligeantes, et qui, sans trahir la tendresse
de ses sentiments, conservassent cette exacte et sévère
modestie dont elle faisoit profession. Cette conversa-
tion ne laissa pourtant pas d'être fort douce et fort
agréable à Cyrus : car, comme Mandane n'étoit pas
aussi absolument maîtresse de ses regards que de ses
paroles, ce prince, qui connoissoit tous les mouve-
ments de ses yeux, y reconnut, malgré qu'elle en eût,
quelque chose de si obligeant pour lui, et qui lui
marquoit si bien qu'elle n'avoit pas le cœur tout à

fait insensible, qu'il y eut des instants où, l'excès de sa joie lui imposant silence, il la regarda sans pouvoir parler; et il y en eut d'autres aussi où il fit des exclamations si pleines de transport qu'il étoit aisé de connoître que l'amour étoit plus forte que sa raison. De grâce, Madame, lui dit-il, s'apercevant bien lui-même du déréglement de son esprit, pardonnez-moi si je ne suis pas maître de la joie qui me possède; elle est si grande que plus je la considère, plus je trouve que j'ai raison d'y abandonner mon cœur. Car être auprès de la divine Mandane, après en avoir été si longtemps éloigné, après l'avoir crue perdue, et après l'avoir pleurée comme morte, est une joie si excessive que je suis presque criminel de n'en mourir pas. Quand je me souviens, ajoutait-il, du malheureux état où j'étois lorsque je vous aimois à Sinope, et que je le compare à celui où je me trouve présentement, ô dieux! que j'y vois une différence avantageuse! Je vous étois alors inconnu, j'étois ce que je n'osois dire de peur d'être haï, quoique je susse bien que je ne pouvois être aimé sans être connu. J'avois un rival maître d'un grand royaume; j'en avois un autre à la tête d'une puissante armée, et je ne voyois rien qui ne me fût contraire. Mais aujourd'hui, je vois le roi votre père pour moi; je vois le roi de Pont sans royaume, sans armée et sans asile; je vois le prince Mazare mon ami au lieu d'être mon rival, et je vois le roi d'Assyrie prisonnier. Jugez après cela, si je ne suis pas excusable d'avoir une joie un peu déréglée. Comme je suis encore loin d'Ecbatane, reprit-elle

j'avoue que j'ai la foiblesse de ne m'assurer pas tant que vous au bonheur dont je jouis, et de craindre qu'il ne soit troublé par quelque chose que je ne prévois pas. Cependant, comme il est juste de ne se faire pas des malheurs imaginaires, je veux espérer que notre bonheur sera durable, et que la fortune sera aussi constante à nous favoriser qu'elle a été opiniâtre à nous nuire. Après cela, Mandane faisant apercevoir à Cyrus qu'il étoit fort tard, ce prince se retira... etc. »

Il y a sans doute encore dans ces nobles pages et dans ce style aimable plus de longueurs et de fadeurs que n'en pourrait supporter le goût de notre temps : mais il faut songer à celui du XVIIe siècle. C'est en lisant de semblables endroits, très-nombreux dans le *Cyrus*, que Tallemant, tout sévère qu'il est, ne peut s'empêcher d'avouer « qu'il y a de la belle morale dans les romans de Mlle de Scudéry et que les passions y sont bien touchées. » Il ajoute même qu'il « n'en voit pas de mieux écrits, hors quelques affec- « tations [1]. »

Expliquons-nous. Il y a trois moments, trois degrés bien marqués dans l'histoire du roman au XVIIe siècle. D'abord d'Urfé crée le genre et y imprime le caractère essentiel qu'il gardera en bien et en mal. Puis Mlle de Scudéry éclaircit et tempère le sublime vaporeux de d'Urfé. Enfin Mme de La Fayette, sur le même fond, abrége, dégage, épure, et porte l'art à une per-

1. Tallemant, t. V, p. 274.

fection qui accomplit et ferme le cycle des romans du XVIIe siècle. Et Mme de La Fayette n'est pas arrivée là du premier coup : elle a commencé dans *Zayde* par retenir, en les adoucissant beaucoup sans doute, les défauts que lui transmettait son ingénieuse devancière, les aventures bizarres et forcées, surtout ces conversations si agréables mais bien longues encore, visiblement imitées de celles du *Cyrus* ou du moins inspirées par le même génie qui les dicta à Mlle de Scudéry. Il faudra, après *Zayde* qui est de 1670, huit ans de nouvelles et de conseils secrets, bien supérieurs à ceux de Segrais, pour qu'en 1678 la *Princesse de Clèves* fasse disparaître les dernières traces des défauts du *Cyrus*, et nous offre en un style adorable, exempt de toute fadeur et pourtant d'une délicatesse exquise, la peinture à la fois et l'analyse des sentiments héroïques et tendres, la naissance, le progrès, le charme suprême, les luttes touchantes, les vertueux sacrifices du plus noble amour. Voilà l'idéal que poursuivit Mlle de Scudéry, il est vrai, sans l'atteindre; mais enfin le genre est le même, et, nous n'hésitons pas à le dire : qui ne se plaît pas à certaines parties du *Cyrus* est incapable de sentir et de comprendre *Zayde* et la *Princesse de Clèves*.

Cyrus, dit-on, parle souvent comme Céladon. Oui, lorsqu'il se plaint de l'absence de sa maîtresse, ou lorsqu'il la quitte, ou lorsqu'il la retrouve; mais c'est qu'alors dans tous les hommes l'amour s'exprime à peu près de même, et que cet immortel sentiment tire de tous les cœurs, de celui du héros comme

celui du pâtre, les mêmes désirs, les mêmes sou-
, les mêmes souffrances, les mêmes joies, et pres-
e le même langage. Écoutez Bérénice, cette sœur
la princesse de Clèves, elle dit à Titus, comme
rie de Mancini au jeune Louis XIV :

> Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez!

Et que lui répond Titus, le vainqueur de la Judée,
maître du monde? Il lui répond, comme très-vrai-
emblablement Louis XIV à l'aimable Marie ;

> Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
> Je frémis...

Et le Cid et Chimène, ce sont de bien grands cœurs, et pourtant que de tendres folies ne se disent-ils pas? De même Cyrus a beau être un grand conquérant, comme il est sincèrement amoureux, dès qu'il est auprès de Mandane, le guerrier intrépide devient le plus timide des hommes. Quelque passionné qu'il soit pour la guerre, dès qu'il faut quitter Mandane pour aller à l'armée, il se trouble et soupire. Quelle honte! va s'écrier Boileau. O sage Boileau! ne vous hâtez pas de vous mettre en colère, et lisez plutôt ce passage irrécusable des *Mémoires* de Mademoiselle : « Quand le duc d'Enghien, dit-elle, partoit pour l'armée, le désir de la gloire ne l'empêchoit pas de sentir la douleur de la séparation, et il ne pouvoit dire adieu à Mlle du Vigean qu'il ne répandît des larmes; et lorsqu'il partit pour ce dernier voyage d'Alle-

magne (où il remporta la victoire de Nordlingen), s'évanouit en la quittant[1]. » Si tel était Condé, pou quoi Cyrus jeune et amoureux n'aurait-il pas é comme lui? Et cela, non pas quoiqu'il fût Cyru mais bien parce qu'il l'était, et que les nobles amou se forment et s'allument au même foyer d'où s l'héroïsme. C'était du moins la doctrine du XVIIe s cle, celle de Corneille et de Pascal comme de Mlle Scudéry.

1. *Mémoires*, t. Ier, p. 85.

CHAPITRE TROISIÈME

CONDÉ

ÉNÉRAL DANS CONDÉ — SIÉGE DE DUNKERQUE

lides Musæ, paulo majora canamus. Après l'homme nant, considérons le général dans Condé; c'est qu'il est grand dans l'histoire, et que le *Cyrus* va devenir un ouvrage historique du plus haut prix. à les divers portraits de Condé que nous avons retracent admirablement son génie pour la e; le changement qui se faisait dans toute sa nne, dans son ton, dans son air, surtout dans ses , dès qu'il s'agissait de combattre; l'ascendant de ésence; la confiance qui paraissait sur son visage i passait de là dans le cœur de tous ses soldats. tait principalement cette confiance que Condé liquait à inspirer à ses troupes, sachant bien que rance de vaincre anime et soutient merveilleunt l'ardeur de combattre. Sans doute, sa tranté au milieu des plus grands périls y contripuissamment, mais il ne négligeait aucun autre n : il parlait aux uns et aux autres pour les

encourager et les bien instruire de ce qu'ils avaient à faire ; il était partout présent et il commandait avec la dernière précision. *Le Grand Cyrus,* t. V, liv. I, p. 478, etc. : « Cyrus changeoit continuellement de lieu, afin d'être partout et de donner ordre à tout ; et certes il le faisoit avec tant de prudence que jamais on n'a pu lui reprocher qu'il eût fait un commandement mal à propos. Aussi étoit-il obéi avec une diligence extrême et une obéissance aveugle. Dès qu'il parloit, on commençoit de se disposer à faire ce qu'il vouloit qu'on fît. » *Ibid.,* p. 572 : « Ses soldats agissoient comme les matelots conduits par un fameux pilote qui ne s'étonnent que lorsqu'ils le voyent étonné. De même, les troupes de Cyrus, sans s'informer de rien, ne consultoient que le visage de ce prince pour bien augurer de la victoire. De sorte qu'y voyant toujours de la tranquillité, même au milieu des plus grands périls, ils combattoient comme des soldats qui croyoient que leur général ne pouvoit ni faire de fautes ni être vaincu... » T. IX, liv. II, p. 813 : « Afin d'entretenir dans le cœur des chefs et des soldats cette noble ardeur qui leur avoit fait remporter de si illustres victoires, il parloit tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et inspiroit à tous ceux à qui il parloit une partie de l'ardeur héroïque qu'il avoit dans l'âme. »

Le militaire dominait tout en lui. Quelles que fussent ses pensées intimes, l'état de son cœur, ses souffrances et ses joies, il ne perdait jamais de vue la guerre ; sans cesse il étudiait ce que nous appelle-

ns aujourd'hui ses états de situation, la force de différentes troupes, la composition de son armée, capacités diverses des chefs et des régiments, afin les employer selon leur juste aptitude. T. V, liv. III, 1216 : « Cependant, ce grand et merveilleux rit, qui étoit capable de tant de choses à la fois, milieu de toutes ses souffrances amoureuses, ne soit pas d'avoir toute la vigilance d'un jeune bitieux et toute la prudence d'un vieux capitaine. savoit non-seulement combien il avoit de troupes, munitions et de machines, mais il savoit encore écisément quelles étoient les troupes à qui il se voit confier en une expédition dangereuse ; il savoit capacité des capitaines et jusqu'où pouvoit aller la leur de leurs soldats. De sorte que, lorsqu'il ranoit son armée, on étoit assuré que chacun étoit à place qu'il devoit le mieux occuper. »

Condé n'épargnait aucun soin, et il n'y avait pas emploi qu'il dédaignât pour assurer le succès d'une faire. T. Ier, liv. II, p. 656 : « Artamène ne se floit r'à lui-même de toutes les choses importantes, et erçoit successivement, s'il est permis de parler nsi, toutes les charges de l'armée, tant il étoit vigint et capable de toutes choses ! »

Il avait pour maxime, t. VI, fin du liv. II, p. 1261 : Que la prudence veut qu'on fasse plutôt cent choses utiles que de manquer à en faire une nécessaire. » . VII, liv. II, p. 648-649 : « Les soins de grande imortance ne l'occupoient pas seulement, les plus etites choses trouvoient encore leur place dans son

esprit. Il se trouvoit lui-même deux fois tous les
au lieu où l'on débarquoit les vivres, afin que l
tage en fût juste, que personne ne souffrît et
sujet de se plaindre. Aussi avoit-il accoutumé d
que les grandes entreprises ne pouvoient jamais
cuter heureusement, si ceux qui les faisoient n'a
soin de tout et n'étoient partout. Mais ce qu'il y
de merveilleux étoit de voir qu'au milieu de tan
cupations différentes, ce prince avoit une
d'esprit admirable et une tranquillité dans le
qui inspiroit de la joye à toute son armée. »

Cyrus est représenté, non-seulement com
vaillant guerrier, mais comme un général p
qui veille sans cesse à la subsistance de l'armé
nage les troupes, établit de bonnes gardes. Par
ple, t. II, à la fin du 1er livre, quand même il s'
de terminer promptement la guerre par des
d'éclat, il suppose qu'elle peut durer, et prend
les précautions, étudie la carte, s'informe, co
T. IV, liv. III, p. 1123 : « Cependant, et quoi
eût apparence que, par cette voye, on pourroi
une longue guerre, il ne laissoit pas d'agir to
comme s'il eût été assuré qu'elle devoit dur
longtemps. Il s'informoit par les prisonniers d
sages des rivières, des lieux propres à camp
postes avantageux, des fortifications de leurs
et de plusieurs autres choses ; et tout savant qu'
il ne croyoit pas encore en savoir assez ; de sor
consultoit sans orgueil les vieux capitaines
armée et ne rejetoit pas même quelquefois l

'un simple soldat, quoique, à parler raisonnablement, l instruisît bien plutôt ceux à qui il demandoit conseil qu'il n'étoit instruit par eux. »

Il avait une vraie passion pour l'ordre et la discipline. Il n'y souffrait pas la moindre infraction, la réprimait ou la punissait avec une sévérité inflexible. Quelque faute de ce genre avait-elle été commise par quelque officier ou quelque général d'ailleurs recommandable, il ne tolérait pas la faute, en s'appliquant ménager la fierté du coupable. Voici un trait délicat ité par Mlle de Scudéry et qui a bien l'air de n'être as une invention romanesque, mais un fait vrai, ien qu'aucun historien n'en fasse mention, et on y econnaît la modestie, l'esprit et la fermeté de Condé. *e Grand Cyrus,* t. Ier, liv. II, p. 642 : « Un vieux capiaine cappadocien, qui avoit son quartier dans la Galaie, fit quelque désordre dans un logement, dont les abitants se vinrent plaindre. Artamène, sachant que 'étoit un homme de service et qui avoit vieilli sous es armes, voulut lui faire une réprimande qui le orrigeât sans l'irriter, lui semblant qu'il devoit ce espect pour un officier qui avoit porté les armes si ongtemps devant lui. Il lui manda donc, dans un illet, *qu'il le conjuroit de ne forcer pas un jeune oldat d'avoir l'audace de reprendre et de châtier un vieux apitaine.* »

Condé mettait un soin particulier à bien donner es ordres et à les bien faire comprendre, expliquant chacun sa tâche, dans le plus petit détail, avec une atience extraordinaire, s'appliquant enfin, comme

dit Bossuet, à ne rien laisser à la fortune de ce qu
pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance. T.
liv. III, p. 1218 et 1219 : « Avant le combat, Cyrus
venir presque tous les officiers de son armée et le
donna à chacun un ordre si particulier de ce qu'il
avoient à faire qu'ils n'avoient simplement qu'à obéi
pour se bien acquitter de leurs charges. C'est
vous, dit-il aux capitaines, à enfermer toujours le
moins bons de vos soldats entre les meilleurs, afin
que la valeur de ceux qui sont devant donne exem
ple de bien faire à ceux du milieu, et que le courag
de ceux qui sont derrière empêche les autres de fuir
Il leur commanda encore que, quelque confiance
qu'ils eussent en leurs soldats, ils ne laissassent pa
de les exhorter à faire leur devoir, et qu'ils ne ma
quassent pas non plus de châtier les lâches, leu
disant que le moyen de rendre les soldats invincible
étoit de faire en sorte qu'ils craignissent autant leur
capitaines que leurs ennemis. Ensuite, il donna tou
les ordres nécessaires pour faire marcher les mach
nes, et même pour les bagages aussi bien que pou
les chariots de guerre; il destina des troupes pou
être auprès des uns et auprès des autres; il songea
même à faire que personne ne se plaignît du lie
qu'il occuperoit. Il pensa aussi à donner les ordre
aux archers qui devoient être montés sur des cha
meaux; et, assignant précisément le rang de tous ceu
qui composoient cette grande armée, il parut qu'
avoit l'esprit d'une si merveilleuse étendue qu'il eu
pu gouverner tout l'univers avec plus de facilité qu

s autres ne gouvernent une petite famille. Mais
ıè des choses qu'il recommanda le plus à tous les
ıefs fut de se tenir aussi prêts à combattre, quand
ême ils seroient à l'arrière-garde, que s'ils étoient
ı front de la bataille. »

Il n'était pas de ces généraux qui, enivrés de leurs
ıccès et méprisant l'ennemi, ne font pas entrer dans
urs calculs la possibilité d'une défaite, et s'ôtent
ır là les moyens de faire face aux revers qui, par
ɜs causes au-dessus de toute prévoyance, peuvent
ırprendre les plus grands génies. T. VI, liv. III,
. 1269 : « Il donna tous les ordres qu'il devoit don-
er, comme s'il eût été assuré que l'entreprise lui
ıccéderoit, et il donna aussi tous ceux qui étoient
écessaires en cas qu'elle manquât. »

Mais après avoir pesé le pour et le contre avec toute
prudence imaginable, il prenait son parti résolû-
ıent, convaincu qu'à la guerre il n'y a pas de succès
ıfaillible, et que dans ce jeu terrible il reste toujours
uelque mauvaise chance, une part de hasard qu'il
ıut braver et dont l'énergie seule peut triompher.
ussi dans les conseils faisait-il prévaloir son avis par
ı force de ses raisons et au besoin par l'ascendant de
ɔn caractère. T. VI, p. 1266 : « Comme Cyrus avoit
esprit d'une grande étendue, il voyoit en un mo-
ıent toutes les choses qui pouvoient rendre une en-
ɜprise faisable ou impossible... et il savoit encore
ıieux que dans toutes les grandes entreprises de la
uerre il falloit donner quelque chose au hasard. »
'. V, liv. III, p. 1218 : « Il tint conseil de guerre sur

toutes les choses qui pouvoient tomber en contes tion; il n'y en avoit pourtant guère aux lieux où é Cyrus, car il appuyoit toujours son avis de si pu santes raisons que rien ne s'y pouvoit opposer. »

Telle est en quelque sorte la peinture générale d génie militaire de Condé : nulle autre ne surpas celle-là pour la vérité, la justesse et l'étendue. Mais faut la voir en action, et suivre Condé en sa brillant carrière. Malheureusement la clef dont nous faison usage ne nous promet pas de nous retracer tout cette carrière: elle ne promet que « la [1] descriptio d'une partie des grandes actions de M. le Prince. » I sans doute le *Cyrus*, publié pendant le cours de l Fronde, ne pouvait contenir que les exploits d Condé antérieurs à cette époque; mais ces exploi n'y sont même pas tous : il n'y en a qu'une parti comme dit la clef. Avant la Fronde, Condé ava gagné quatre grandes batailles, Rocroy en 1643, Fr bourg en 1644, Nordlingen en 1645, Lens en 1648, on y peut ajouter le combat de Charenton au débu de l'année 1649. Or, la clef indique seulement la b taille de Lens, qui dans le *Cyrus* est la bataille d Thybarra, racontée, il est vrai, dans le plus gran détail; elle indique aussi l'affaire de Charenton pe dant le siége de Paris. Des autres batailles, pas u mot. Malgré ce silence étrange, nous établirons qu a formidable bataille que Cyrus livre aux Massagèt est certainement celle de Rocroy. Mais, nous n'avo

1. Voyez le commencement du chapitre précédent, p. 67.

ıver dans le *Cyrus* ni les trois grands combats urg où l'audace, l'opiniâtreté, et les savantes res de Condé forcèrent Mercy d'abandonner tion qui semblait inexpugnable, ni la terrible de Nordlingen, le chef-d'œuvre peut-être de judicieuse qui caractérise Condé, gagnée utes les règles ordinaires, mais selon le vrai la guerre, au jugement souverain de Napo- e même parmi les siéges nombreux qui rem- le *Cyrus*, la clef en éclaire un seul, celui de ù elle nous montre le fameux siége de Dun- elle ne s'explique pas sur ceux de Sardis, de ɜ, etc.; et nous avouons encore n'avoir pu y tre avec une pleine évidence aucun des connus de Condé dans la campagne de 1643 celle de 1646, les siéges de Thionville, de bourg, de Mardick, etc.; en sorte que, nous ıt soigneusement de toute conjecture, nous tiendrons ici à un seul siége, celui de Dun- entrepris et accompli dans l'automne de

iége de Cumes, dit notre clef, est le siége de ue exactement décrit selon la vérité. » La son; car la description que donne le *Cyrus* mment faite, non-seulement d'après le récit ıséré dans le Moniteur du temps, la Gazette, d'octobre 1646, sous ce titre : *Journal du siége rque,* mais d'après deux autres relations con-

temporaines, bien supérieures à celle-là et tout authentiques, composées et publiées par deux de Mlle de Scudéry.

L'une d'elles, aujourd'hui presque inconnue l'ouvrage d'un homme alors célèbre comme mili et comme bel esprit, que nous retrouverons da suite de ces études, et qui prit une part considé au siége de Dunkerque, Isaac Arnauld de Corbe de l'illustre famille des Arnauld, maréchal de c colonel général des carabiniers de France, e même temps un des meilleurs disciples de Voitu l'hôtel de Rambouillet, très-lié avec Mlle de Scu et dont elle a fait ailleurs dans le *Cyrus* un si re quable éloge. Arnauld imprima dans les prem jours de 1647 une *Relation de ce qui s'est passé en dre durant la campagne de* 1646 [1]. Il n'y a pas de d'auteur, mais on le devine aisément quand o dans Tallemant [2] que « à la fin de 1646 Arnau une relation qui est imprimée de la campagn cette année-là. » Il s'y trahit plus d'une fois e mettant en scène. On sait qu'au siége de Ma Condé fut blessé au bras et eut le visage comme l de l'éclat d'une grenade ou d'un sac de poudre. sonne ne fait mention d'Arnauld en cette occa la *Relation* seule dit : « Arnauld, qui étoit ce jo de garde, fut aussi blessé du même coup aupr

1. In-4° de 56 pages, Paris, 1647, avec permission d'imprin 18 janvier. Très-rare.

2. T. II, p. 301, etc.

:e détail doit venir d'Arnauld lui-même. Toute *lation* est bien écrite, comme en convient Tal- d'un style simple, sans nul ornement, mais ıetteté parfaite, qui sent bien l'officier, et un instruit et cultivé. Elle embrasse et parcourt ıent toute la campagne de 1646, et consacre inzaine de pages au siége de Dunkerque, dont rque les points essentiels avec une précision ıilitaire.

toire du siége de Dunkerque, par Sarasin, est mposition d'un ordre plus relevé. Le récit, us ample et plus développé que celui d'Ar- suit l'affaire dans toutes ses vicissitudes, et même ses plus intéressants épisodes, par e, la mort du jeune et brillant marquis de ui, malgré toute sa bravoure, regretta un peu :t celle de l'intrépide Chabot qui la quitta avec ›ris stoïque; tout cela semé de rares et solides ns, et constamment écrit avec une sobre élé- :t une dignité simple qui font de cet ouvrage la *Conjuration de Walstein,* malheureusement 'ée, les meilleures pages d'histoire sorties ›lume française au XVIIe siècle. Pour l'exacti- on s'y peut fier entièrement; car Sarasin, déjà nous l'avons dit [1], était un des servi- es Condé, et qui devait bientôt succéder à Mon- lans l'emploi de secrétaire des commande- du jeune prince de Conti. Il a dû travailler

p. Ier, p. 48.

sur des documents fournis par la maison de Condé; et il est même vraisemblable qu'avant de voir le jour, son écrit aura passé sous les yeux de M. le Prince. Il parut d'abord à part en 1649 [1]. Sarasin dut l'envoyer à Mlle de Scudéry dont il recherchait et cultivait l'amitié, et nul doute que celle-ci n'eût devant elle cette *Histoire* et la *Relation*, lorsqu'elle écrivait en 1651 le siége de Cumes dans le tome septième du *Cyrus*. Elle se sert en effet de l'une et de l'autre avec une juste liberté et une intelligence rare, et son récit véridique est à l'abri de toute critique, si on a soin de le dégager des éléments romanesques qui s'y mêlent inévitablement.

Mlle de Scudéry avait bien compris qu'elle n'aurait pas donné une suffisante idée du génie de Condé pour la guerre, si elle ne faisait une part considérable à son talent pour l'attaque et la défense des places, et ne relevait sa renommée de preneur de villes à l'égal de celle de gagneur de batailles. De bonne heure, Condé s'était sérieusement occupé de la fortification [2], et il était le premier ingénieur français de son temps. Il a fait plus d'un siége difficile, et débuta avec éclat par celui de Thionville en 1643. Mais le plus célèbre de tous est incomparablement le siége de Dunkerque. On peut dire que c'est l'opération la plus considérable en ce genre de tout le

1. Il a passé en 1656 dans la première édition des Œuvres de Sarasin, et de là dans toutes les autres.

2. Voyez à cet égard des détails curieux et jusqu'à présent ignorés, dans la *Jeunesse de madame de Longueville*, chap. Ier et chap. IV.

e. Rien n'y manque : la parfaite convenance
et militaire de l'entreprise, ses immenses
, la hardiesse à la fois et la prudence de la
enfin la promptitude vraiment étonnante
.

longtemps Condé méditait la prise de Dun-
le n'était pas seulement un nid de pirates
taient cette partie de l'Océan, et selon les
se répandaient sur nos côtes de Flandre et
ndie, pouvaient bloquer Dieppe et le Havre,
ient au besoin une retraite assurée dans une
nde ville, très-bien fortifiée du côté de la
e un port admirable d'où pouvait s'élancer
e nombreuse; c'était surtout la principale
r où l'Espagne envoyait incessamment des
des munitions, de l'argent dans les Pays-
lus grand coup qu'on pouvait porter à l'Es-
it donc de lui couper cette route et de lui
unkerque. La campagne de 1646, sous le
lement du duc d'Orléans, après des siéges
s, où nous avions perdu un sang précieux,
terminer à la prise de quelques forteresses
édiocre importance, qu'il n'était pas même
garder, devant la nombreuse armée de l'en-
il était fort à craindre, comme en effet on
s tard, qu'après que l'armée française se
ignée pour aller prendre ses quartiers d'hi-
mmencement de septembre, les Espagnols,
par des généraux habiles et entreprenants,
ssent aisément ce qui nous avait coûté si

cher. En s'emparant de Dunkerque, on finissai campagne par un coup de foudre, ce qui ne dé sait pas à Condé; on donnait un puissant appui à garnisons de Furnes, de Mardick, de Bergues, Courtray; adossé à toutes ces places fortes bien liées entre elles, on pouvait regarder devant soi s'apprêter à frapper les Pays-Bas à la tête et au cœ Voilà les raisons qu'après le départ du duc d'Orléa Condé fit valoir au gouvernement français, c'e à-dire à Mazarin, bien capable de les apprécier. est vrai que les difficultés étaient grandes. D'abo la ville de Dunkerque était admirablement fortifié remplie d'une population guerrière et d'une vai lante garnison, et elle était défendue par le premie ingénieur de l'Espagne, celui qui venait de sauve Maëstricht aux applaudissements de tous les con naisseurs, le célèbre marquis de Leyde. Puis, dans l voisinage, une armée ennemie, plus considérable e mieux pourvue que la nôtre, pouvait, ou nous livre bataille en nous plaçant entre deux feux, ici se propres attaques de front, là les sorties d'une ga nison égale à une armée, ou nous envelopper dan notre camp, nous tenir assiégés entre elle et Dun kerque, nous affamer en interceptant nos convois e nous détruire en détail, ou même se porter sur no derrières et reprendre sous nos yeux Courtray e Furnes, ou nous contraindre pour les défendre d' mettre de solides garnisons, et par là d'affaiblir et d réduire à rien l'armée française. Faire le siége d'un grande place de guerre, en présence d'une armée

breuse et dans un pays ennemi, c'était là un lème qu'un général expérimenté, n'eût-il que t-cinq ans, et un ministre tel que Mazarin, ne vaient envisager sans une juste crainte. C'est là si le problème que la France a rencontré tout emment et glorieusement résolu en Crimée. Dunque passait pour imprenable comme Sébastopol, le général Totleben s'appelait alors le marquis de eyde. Pour achever le parallèle, représentons-nous horrible état des lieux, des campements dans l'eau dans la boue ou dans un sable mouvant, au milieu e tempêtes continuelles, surtout les approches de la mauvaise saison, bien plus redoutée en ce temps qu'aujourd'hui. La guerre alors se faisait l'été; la campagne finissait avec le mois d'août, et Condé lui-même, en entreprenant une campagne d'automne, ne croyait pas qu'il fût possible de faire une campagne d'hiver, et de tenir devant Dunkerque au delà du mois d'octobre. Il fallait donc de toute nécessité, en commençant cette nouvelle campagne au 1er septembre, la terminer et vaincre en deux mois au plus : Condé vainquit plus vite, après treize jours seulement de tranchée. Ce succès si rapide, qui ajoute tant à la gloire de cette grande opération, l'a voilée en quelque sorte à des yeux inattentifs en faisant illusion sur ses difficultés. Mais quand on considère bien et qu'on pèse ces difficultés, on reconnaît que le succès n'est dû qu'à des prodiges de génie, d'activité et de valeur, à la profonde prévoyance du général, qui, dès le premier jour, conçut un plan judicieusement

hardi, et le poursuivit avec sa constance et sa vig accoutumées, servi par d'admirables lieutenants, avec amour, compris, deviné par cette incompar armée française, dont un grand général fait tout qu'il veut en lui communiquant et lui soufflant âme. Condé l'avait trouvée dans le plus déplora état. Décimée, fatiguée, ennuyée par une lon campagne assez languissamment conduite par le d d'Orléans, elle était impatiente d'aller prendre s quartiers d'hiver, et on la retenait pour un siége q devait être bien autrement meurtrier que celui d Mardick. Elle s'éteignait et s'en allait pour ainsi di chaque jour en lambeaux. C'était là le plus gran souci de Condé; et, avant de quitter Furnes et d marcher sur Dunkerque, il s'appliqua à ranimer et raffermir ses troupes. Il y réussit par un moyen qu ne manque guère son effet, en vivant constammer avec elles, la nuit et le jour, en travaillant autant qu le dernier de ses soldats, et en s'exposant davantage en même temps toujours calme et serein, portant su son visage l'intrépidité et la confiance qui étaient dar son cœur, et les répandant autour de lui. Une fois sû de son armée, il ne balança point, et, comme l'e fait, dit-on, le maréchal Saint-Arnaud, si la mort n l'eût prévenu, il marcha sur Dunkerque, l'assiége immédiatement, et ne tarda pas à ouvrir la tranchée elle s'ouvrit le 19 septembre, et le 11 octobre Dun kerque se rendait.

Il faut voir dans Arnauld et dans Sarrasin la suit des mesures qui amenèrent si promptement ce gran

ui, disons-le, aurait demandé à tout autre
: de longs mois et peut-être toute une an-
ɜ peut résumer ainsi : 1° Avant d'avoir reçu
de son gouvernement, Condé agit comme
ɔonse favorable était arrivée; il releva et
les fortifications de Furnes, remplit cette
ıte espèce de munitions et de fourrages, en
l'armée ennemie qui tenait la campagne
endre Furnes d'un coup de main, et que
ɔondamment pourvue, ravitaillât sans cesse
ançais. 2° Il envoya en Hollande deux offi-
lus grand mérite et dont il était bien sûr,
le père du grand amiral, pour obtenir que
dais fissent une diversion utile en s'avan-
les Pays-Bas, et le maréchal de Gramont,
ɜtit corps français, pour stimuler et soute-
ɜ hollandaise. 3° Il donna l'ordre à l'amiral
, l'intrépide Tromp, qui l'admirait et l'ai-
enir avec sa flotte s'ancrer dans le port de
ɜ, et rendre impossible tout secours par
nême temps il commanda à l'un de nos
ɔfficiers de marine, Andonville, de prendre
ɜ et à Dieppe des frégates et des bateaux,
ɔrter par mer des vivres en notre camp, et
le seconder Tromp, et en se plaçant le plus
ɔle du rivage, entre Dunkerque et Nieu-
tait le quartier général de l'ennemi, l'em-
profiter des mouvements divers de la mer
du monde dans la place assiégée à travers
ɜt le sable resté quelque temps à sec. 4° Il

sépara fortement Dunkerque de l'armée espag
au lieu d'aller chercher celle-ci et par là de
le travail du siége, il se contenta de lui mon
front imposant et de se tenir prêt à recevoir la
dans ses lignes, contenant ainsi l'ennemi
campagne, sans cesser de poursuivre le siége
jour, multipliant le temps par l'activité, suppl
nombre par l'énergie, osant beaucoup pour at
un grand but, mais soutenant et réparant en q
sorte l'audace des conceptions par la vigueu
sagesse de l'exécution. Voilà comment Condé
à achever le 11 octobre un siége commencé le
tembre, et qu'il lui eût fallu abandonner en no
dans un tel pays et avec les habitudes militai
temps. Assurément le maréchal Pélissier, le
chal Canrobert, le maréchal Bosquet n'avaient
le siége de Dunkerque; ils n'avaient pas che
imiter Condé, mais ils en avaient quelque ch
eux-mêmes, celui-ci dans la trempe de son car
dans sa résolution inébranlable, à l'épreuve
les accidents de la guerre; celui-là dans sa soll
infatigable pour ses soldats et son mépris du
pour lui-même; celui-là encore par l'irrésistil
pétuosité de ses mouvements et la hardiesse i
due de ses manœuvres[1]. Heureux nous-même

1. Si nous ne nommons pas aussi le général Mac-Mahon
certes pas faute d'une bien grande admiration; c'est que le
le mettait pas encore tout à fait sur la même ligne, et qu
plus tard et à la fin de la campagne, mais pour y frappe
décisif.

inspirer à de tels hommes la curiosité de
r'ils ont fait pour ainsi dire il y a deux siè-
s l'*Histoire du siège de Dunkerque.*
t de Mlle de Scudéry est d'une parfaite exac-
; l'on y peut retrouver les divers moments et
rogrès de cette grande entreprise. Malheu-
ıt le style n'a pas la précision et la vigueur
; du moins il est simple et sans faux orne-
t la narration qu'on va lire ne contient rien
ıit dans la Gazette ou dans Arnauld ou dans

e commencement de l'affaire. Condé en
: toutes les difficultés, et s'apprête à y faire
emande l'autorisation de la Reine et de Ma-
btient, avertit Tromp et Andonville, fortifie
s'avance vers Dunkerque.
nd Cyrus, t. VII, liv. II, p. 609 : « Cyrus
e la ligue qui se formoit contre lui avoit
e qui commençoit d'être extrêmement forte,
ıit la sienne affoiblie par les soldats déban-
ar les garnisons qu'il falloit qu'il laissât à
; places conquises... Il savoit qu'il faudroit
rande partie de son armée campât sur des
ouvants, qui l'incommoderoient extrême-
l'autre en des lieux marécageux, et parmi
croupies et des terres bourbeuses. Il savoit
r'à l'entour de Cumes on ne trouvoit rien de
ui est nécessaire pour le campement d'une
ıe la stérilité du lieu feroit que les soldats
oient point de tentes n'auroient ni bois ni

aucune chose pour se faire des huttes; que l
lerie n'auroit nul logement commode ni aucu
rage; et de la façon dont on lui représentoit les
on eût dit que son armée ne pourroit être trois jo
vant Cumes sans y périr. La difficulté d'avoir de
sembloit encore rendre ce dessein-là impossil
il n'en pouvoit venir par terre que d'un côté
mer inondoit quelquefois; et pour la voie de
elle n'avoit rien d'assuré, à cause que la pla
sans port, et que durant la tempête on ne
aborder. Ainsi ce grand prince voyoit que, si l
mente venoit et duroit seulement trois jours
droit lever le siége. Outre toutes ces considérat
voyoit encore qu'il n'y avoit nulle espéra
prendre Cumes, si ce n'étoit en bouchant le
Cependant il craignoit étrangement qu'en la
où il étoit les vaisseaux qu'il avoit ne pussent
mer si près de la terre sans faire naufrage,
des vents qui soufflent d'ordinaire à la fin
tomne. De plus, la place étoit d'elle-même e
ment forte; la garnison l'étoit aussi; et con
toutes les villes maritimes les peuples so
aguerris qu'aux autres lieux, celui de Cume
extrêmement. Tous les habitants étoient mu
magasins publics étoient pleins; et, ce qui
plus considérable, il y avoit là un homme (le
de Leyde) qui avoit soutenu un siége (le s
Maëstricht) avec une valeur inouïe, et qui
admirablement tout ce que l'art militaire e
pour garder les places, qu'il avoit osé se vant

roit les conquêtes du vainqueur de l'Asie, et auroit l'avantage d'empêcher de vaincre celui i rien n'avoit pu résister et qui ne pouvoit ıter le nombre de ses combats sans compter ı de ses victoires... Mais après tout, quand ce ce eut bien considéré tous ces inconvénients, il ésolut d'y apporter tous les remèdes qui s'y pour- ɜnt apporter. Il donna ordre, pour la subsistance son armée, que l'on pourvût toutes les places qu'il noit, c'est-à-dire celles qui étoient le plus proche ɜ Cumes. Il disposa ses troupes de façon que, faisant lusieurs petits corps qu'il détacha, il cachoit son lessein aux ennemis, et étoit pourtant toujours en état de les pouvoir rassembler facilement quand il voudroit, selon les besoins qu'il en pourroit avoir. Et pour assurer Thybarra (Furnes)[1], il se résolut, en attendant qu'il eût des nouvelles de Thrasybule (l'amiral Tromp) en qui il se fioit plus qu'en aucun autre pour lui envoyer des vaisseaux, de la faire fortifier. Ce dessein ne fut pas plus tôt pris, qu'il l'exécuta avec une capacité et une diligence si prodigieuse qu'on peut dire que les fortifications de Thybarra furent plus tôt achevées par Cyrus, qu'un autre n'en eût pu régler le dessein. Il choisit lui-même tous ceux qu'il destina à ce travail; et pour l'avancer davantage, il voulut que les soldats y servissent. Il or-

1. Ici évidemment Thybarra est Furnes : une autre fois ce sera Lens. Sur la manière dont Condé fortifia Furnes, voyez la *Relation* d'Arnauld, p. 37, et l'*Histoire* de Sarrasin, dans ses *Œuvres*, édit. de 1656, in-4°, p. 16-20.

donna qu'en chaque quartier il y eût un homme commandement[1], qui eût l'œil sur ceux qui travaillaient; et pour ne perdre point de temps, la cavalerie alla couper du bois pour faire des pieux, afin de soutenir la terre qu'on remuoit; et pour ménager encore mieux les heures et les moments, il commanda que durant qu'on fortifieroit la ville on la pourvût de munitions. Pour cet effet tous les paysans des environs de Thybarra eurent ordre d'y apporter du fourrage et des vivres; il choisit des gens pour les faire conduire, d'autres pour en tenir compte, et d'autres encore pour les mettre dans des magasins publics. Jamais on n'a vu tant de diligence ni tant d'ordre[2]; car on voyoit en un même temps une grande armée, une ville tout entière et presque tout un pays agir pour une même chose et suivre les volontés d'un seul homme, mais avec tant d'exactitude et tant de régularité que jamais on n'a ouï parler d'une telle chose. Il est vrai que Cyrus y étoit lui-même présent, conduisant les travaux avec une capacité merveilleuse : aussi fut-il si bien obéi qu'en quatorze jours Thybarra fut fortifié et muni de toutes choses, et ce prince prêt à marcher dès qu'il auroit la réponse de Cyaxare (la cour de France) et des vaisseaux. L'impatience qu'il avoit d'achever une entreprise qui devoit le couvrir de gloire si elle réussissoit, faisoit que les heures lui sembloient des siècles; il n'attendit

1. Ce détail n'est que dans Sarrasin, *ibid.*, p. 19.
2. C'est la phrase même de Sarrasin.

ant que huit jours les nouvelles qu'il souhaitoit
ant d'ardeur; car il reçut en un même jour les
de Cyaxare, qui ne lui prescrivant rien positi-
t, sembloient laisser toute cette entreprise à sa
te; et il reçut aussi les assurances que Thrasy-
'amiral Tromp) lui donnoit qu'il iroit en per-
avec dix vaisseaux s'ancrer dans le canal de
, à un jour qu'il lui marquoit, l'assurant que
nbre suffisoit pour en fermer le port... Mais
Cyrus craignoit que ce nombre de vaisseaux
rasybule lui donnoit ne suffît pas pour empê-
ue le roi de Pont ne pût faire sortir Mandane
mes[1], en faisant couler la nuit quelque barque
de la terre, il donna ordre qu'on eût plusieurs
vaisseaux des ports les plus proches dont il étoit
. Et en effet les soins qu'il en prit firent qu'il
douze d'un côté, deux d'un autre et un d'un
encore; faisant aussi rassembler le plus de bar-
u'il put; de sorte que faisant une assez grande
le tous ces petits vaisseaux, il l'envoya joindre
bule, ordonnant que Léontidas (Andonville) la
andât sous le prince de Milet (Thrasybule, l'a-
Tromp). Après cela Cyrus, ne faisant plus un
de son dessein, tint conseil de guerre, où tous
ui avoient accoutumé d'en être se trouvèrent :
n'osa insister sur la difficulté de l'entreprise,
que c'étoit une chose résolue et que Cyrus

donnée romanesque est que Mandane est retenue captive
mes par le roi de Pont.

souhaitoit avec tant d'ardeur. De sorte qu'ayant seulement tenu conseil sur les moyens de la faire réussir tout le monde eut ordre de se tenir prêt à partir dans un jour, durant lequel il arriva une chose à Cyrus qui lui fut d'un heureux présage. Car le vaillant Mégabate (Montausier[1]) et le généreux Cléarque (Arnauld de Corbeville), poussés d'un violent désir de gloire, étant partis de Phénicie dès qu'ils sçurent que Cyrus devoit bientôt se mettre en campagne, arrivèrent au camp, voulant partager les périls où un si grand prince devoit s'exposer, afin d'avoir aussi quelque part à l'honneur qu'il acquerroit... »

Dunkerque est investi. Condé prend le poste le plus important : il se place entre Dunkerque et Nieuport, faisant face à l'armée espagnole, et ayant sous lui, plus près de Dunkerque, le maréchal de Gassion.

« Cyrus apprit que l'armée ennemie se préparoit à secourir Cumes, lorsque le siége se formeroit, et que Paccias (Piccolomini ou le marquis de Caracène) et un appelé Lycambe (le général Beck) la commandoient... Il trouva à propos de diviser la sienne en trois corps, avec intention d'occuper plus de pays et d'investir d'autant plus tôt Cumes, réglant sa marche de façon que les vaisseaux de Thrasybule eussent bouché le port de cette ville devant qu'il y fût. Ainsi par ce moyen sa marche se faisoit avec plus de facilité, plus de diligence et plus d'ordre, ces trois corps pou-

1. Nous retrouverons à l'hôtel de Rambouillet Montausier et Arnauld sous ces mêmes noms de Mégabate et de Cléarque.

même arriver presque en même temps devant la
: et l'investir en un instant. Cyrus voulut prendre
é de la mer comme celui où il y avoit le plus de
parce que c'étoit vers cet endroit que les enne-
toient campés. Il avoit de son côté les troupes
ıes, médoises, cappadociennes et tous les Ho-
ıes; la cavalerie hircanienne étoit aussi auprès
, ce prince ayant forcé Cléarque (Arnauld) d'en
ander une partie à la place d'un capitaine qui
nort de maladie; car pour Mégabate (Montau-
il voulut combattre comme volontaire et s'atta-
la personne de Cyrus. Comme toutes ces troupes
ıvoit choisies avoient courageusement et fidèle-
servi sous lui à toutes les conquêtes qu'il avoit
, il y avoit une extrême confiance. L'autre
, commandé par le prince Mazare (le maréchal
ssion), qui fut à la gauche de Cyrus, étoit com-
le troupes assyriennes, arméniennes et égyp-
s. Le troisième, commandé par le prince
as (vraisemblablement Villequier, depuis le
hal d'Aumont, qui commandait de l'autre côté
nkerque), étoit formé de troupes ciliciennes,
les de la Susiane, et de toutes celles qu'on avoit
aux pays nouvellement conquis. Pour les ma-
, elles étoient conduites par Persode (le comte
ssé ou Saint-Martin). La marche de ces trois
fut si égale et si juste, qu'ils arrivèrent pres-
ı même temps à la vue de Cumes, dont la situa-
toit fort particulière. En effet, cette fameuse
toit située entre de grands bancs de sable qui

s'élevoient au bord de la mer, et qui sembloient des montagnes couvertes de neige à ceux qui les voyoient de loin (les Dunes). A l'orient elle regardoit Thybarra (Furnes); elle avoit Milet (Hondscoot) au midi, Xante (Bergues) au couchant, et la mer la bornoit et l'enfermoit du côté du nord, son terroir n'étant pas d'une grande étendue : aussi l'abondance et la commodité de Cumes lui venoit-elle de la mer. Cette ville étoit même séparée en deux, les habitants la distinguant sous les noms de vieille et de nouvelle ville [1]. Mais ce qui la rendoit plus considérable étoit qu'elle avoit un port et un canal capable de contenir un si grand nombre de vaisseaux, qu'une grande armée navale y pouvoit être en sûreté; et c'étoit principalement par là que cette ville s'étoit rendue redoutable à tous ses voisins... Cyrus n'oubliant rien de tout ce qui lui pouvoit faire remporter la victoire, distribua les quartiers à son armée; mais ce fut avec tant de jugement que selon les apparences les ennemis ne pouvoient ni secourir la ville ni forcer son camp, demeurant même en état de gagner une bataille durant qu'il feroit un siége. Ayant soigneusement reconnu tous les environs de Cumes, et remarqué qu'il y avoit des endroits qui se défendoient d'eux-mêmes, et d'autres qui étoient de très difficile garde, il donna tous les ordres nécessaires pour fortifier par art les lieux que la nature n'avoit point fortifiés. Il fit en même temps construire un pont sur

[1]. Arnauld, p. 38; Sarrasin, p. 29.

un canal qui se rencontroit dans l'enceinte du camp, afin de faciliter la communication des quartiers[1] et pour faire passer des vivres plus commodément, de sorte que les vaisseaux de Thrasybule fermant déjà le port, Cumes se vit assiégée en un instant. Le lendemain Cyrus fit commencer la circonvallation, où tous les soldats travaillèrent avec une ardeur incroyable; la présence de ce prince les animant de telle sorte qu'ils travailloient même sans se lasser. Mais afin que l'ouvrage fût plus ferme, il fit gazonner le bord des lignes, et par ce moyen il empêcha que le sable ne s'éboulât. Il voulut même qu'il y eût une seconde ligne qui fortifiât l'autre; mais comme les bancs de sable qui se trouvoient en ce lieu-là étoient de hauteur inégale, et qu'il y en avoit même le long des lignes qui pouvoient incommoder le camp, parce qu'ils le commandoient, il fit occuper toutes ces hauteurs et fut forcé par cette raison d'étendre ses travaux fort loin. Il se rencontra même qu'il y avoit une de ces collines sablonneuses au quartier de Mazare (Gassion), qui, étant beaucoup plus haute que les autres, pouvoit aussi incommoder davantage le camp si les ennemis s'en fussent emparés; c'est pourquoi ce prince s'en saisit, et Mazare, par ses ordres, fit faire un fort sur la cime de cette colline, et l'environna de deux lignes qui joignirent celles de la circonvallation. Mais après tous ces travaux, le rivage de la mer n'étoit pas encore fortifié, et il étoit d'autant plus

1. Nous ne trouvons ce détail nulle autre part.

important qu'il le fût, que tous les autres endr
étoient inutiles, si celui-là ne l'étoit pas. Cependa
le sable étant plus mouvant en ce lieu-là que part
ailleurs, on ne savoit comment faire, car il arriv
même qu'encore que cette mer n'ait ni flux ni refl
comme l'Océan, elle s'avançoit pourtant plus
moins, selon les vents qui souffloient, y en ayant
la poussoient quelquefois si impétueusement con
le rivage, qu'on ne pouvoit pas songer à y remue
sable sans l'appuyer par quelque chose de soli
C'est pourquoi Cyrus, à qui rien n'étoit impossib
s'avisa de faire planter des pieux pour fermer le p
sage aux ennemis, les faisant mettre aussi près q
falloit pour résister à leur effort et pour les empêc
de passer, mais non pas aussi de telle sorte que
vagues ne pussent s'y faire un passage sans les ébr
ler, lorsque la mer passoit ses bornes ordinaires.
ne fut pourtant pas encore là le plus difficile à fai
car ceux de Cumes s'avisèrent de couper un as
grand rocher qui bornoit la mer à l'extrémité de l
ville, dans l'espérance que, lui donnant un passa
elle couvriroit entièrement les chemins par où l'
mée de Cyrus pouvoit avoir des vivres; et en ef
comme la terre avoit sa pente de ce côté-là, leur d
sein avoit réussi, et l'armée se fût toujours vue
nécessité de vivres, si Cyrus n'eût remédié à cet
convénient en faisant enfoncer encore des pieux [1],
faisant rouler de grandes et grosses pierres pour

Sarrasin, p. 37.

ver, et en y faisant porter tant de terre qu'enfin na une nouvelle barrière aux vagues qui s'épan- nt de ce côté-là, faisant une chose qui semble avoir être faite sans une puissance surnaturelle, t de donner des bornes à la mer. Ces soins de e importance n'occupoient pas seulement ce ; les plus petites choses[1] trouvoient encore lace dans son esprit : il se trouvoit lui-même ois tous les jours au lieu où l'on débarquoit les , afin que le partage en fût juste, que personne uffrît et n'eût sujet de se plaindre. Aussi avoit-il tumé de dire que les grandes entreprises ne ient jamais s'exécuter heureusement, si ceux s faisoient n'avoient soin de tout et n'étoient nt. Mais ce qu'il y avoit de merveilleux étoit ir qu'au milieu de tant d'occupations diffé- , ce prince avoit une liberté d'esprit admi- et une tranquillité dans les yeux qui inspiroit joie à toute son armée, et qui donnoit en une telle vigueur à ceux qui travailloient, quatre jours, malgré la pluie et le vent, les furent achevées, le rivage de la mer fortifié, dation des vagues arrêtée, et tous ces bancs ble mis en défense, comme si c'eussent été rts bâtis exprès pour fortifier le camp. Enfin n jamais vu de si grands travaux en si peu de . »

rrasin, p. 39 ; mais il y a ici bien plus de détails, que Mlle de n'a point inventés, non plus que la maxime qu'elle met bouche de Condé.

Le complet investissement de Dunkerque étant ter
miné, Condé prend le parti de commencer immédia
tement les attaques, et d'abréger le siége à tout prix
En lisant le passage suivant de Sarasin, on croi
assister aux grandes délibérations qui ont eu lieu er
Crimée au commencement de l'été de 1856, entre le
trois illustres maréchaux, surtout dans l'âme de notre
général en chef, et on voit naître la mâle pensée qu
a décidé la première attaque de Malakof, si injuste-
ment critiquée, comme si, pour n'avoir pas réussi
du premier coup, le 18 juin, la résolution d'empor-
ter la place de vive force n'était pas en soi la mesure
la plus sage comme la plus héroïque, et qui devait
quelques mois après nous rendre maîtres de Sébas-
topol !

« Condé, dit Sarrasin, se résolut d'emporter Dun-
kerque de vive force, parce qu'étant souverainemen
prévoyant, il jugeoit la seule longueur du siége ca-
pable de ruiner son dessein. Les vivres venoient à
peine au camp, la mer s'élevoit furieuse et grosse..
la pluie tombant sans relâche pourrissoit l'équipage
des soldats, le vent les morfondoit; ils n'avoient pas
de feu suffisamment pour se sécher; le sable piquan
et menu, poussé par le vent, corrompoit le peu qu'ils
apprêtoient pour vivre, et les aveugloit avec douleur
leurs huttes étoient mal faites; une partie couchoi
dans la boue. Parmi tant de difficultés, outre les
fonctions militaires du travail, des tranchées et de la
garde du camp, il falloit réparer ce que la force de
l'Océan ruinoit à l'estacade ou aux écluses, et creuser

continuellement les fossés des lignes que le vent comboit de sable. Les fatigues étoient redoublées; les nuits froides, sans repos; les chevaux mal établés et mal nourris, pâtissoient; les maladies commençoient à travailler les hommes et les animaux de l'armée. Ces grandes incommodités n'étonnoient pas le prince, à qui elles avoient été présentes dès le moment qu'il avoit formé son dessein, et qui avoit dès lors si bien pris ses mesures que, par sa diligence et par ses extrêmes soins, son armée pouvoit les supporter plus de temps qu'il n'avoit jugé lui être nécessaire pour prendre Dunkerque par force. Mais comme il y avoit à craindre, si l'on attaquoit la place avec les sûretés que l'on cherche aux autres siéges, qu'après un long temps employé sans avantage, l'hiver qui approchoit ne rendît tant de précautions inutiles, et que la mortalité ne détruisît l'armée, il se confirmoit entièrement dans sa première résolution, de tenter la promptitude de l'exécution par la voie des armes, et pensoit judicieusement que c'étoit conserver les soldats d'en hasarder un petit nombre en des occasions glorieuses, pour le salut de tous les autres. Par là encore il ménageoit le temps dont la perte est irréparable; il satisfaisoit au désir de toute l'armée, impatiente de sortir de ces incommodités, et faisoit réussir cette fameuse entreprise, malgré les obstacles des hommes et de la nature. »

Mlle de Scudéry parle ici comme Sarrasin; elle le répète, elle l'abrége, elle ne l'affaiblit pas.

« Et certes, dit-elle, ce ne fut pas sans raison que

Cyrus prit cette résolution; car l'incommodité des vivres étoit grande, et les barques qui en apportoient se brisoient bien souvent en abordant, tant la mer étoit furieuse. De plus, la pluie étant continuelle et l'hiver commençant déjà de venir, les soldats souffroient beaucoup. L'impétuosité du vent, poussant quelquefois une nuée de sable sur tout le camp, les aveugloit : leurs huttes et leurs tentes en étoient même abattues, et une partie des soldats couchoient dans la fange. Outre toutes les fonctions de la guerre, il falloit continuellement travailler, ou à réparer ce que la mer gâtoit aux travaux, ou à refaire de nouveaux fossés, parce que le vent combloit les lignes de sable en divers endroits; de sorte que la faim, le mauvais temps et le travail excessif commençoient déjà de mettre diverses maladies dans le camp. Cyrus, sans s'étonner de tant de fâcheux obstacles, parce qu'il les avoit prévus, ne songea qu'à les surmonter, en prenant la résolution d'attaquer Cumes par force et d'accourcir par ce moyen la fatigue de son armée. Il jugea fort prudemment qu'il perdroit moins de soldats en les hasardant au combat qu'en les laissant mourir par les incommodités d'un long siége; si bien que cette résolution étant prise, Cyrus ne songea plus qu'à l'exécuter. »

Piccolomini tente en vain de secourir Dunkerque par mer, au moyen de bateaux du pays qui, rasant la côte sablonneuse à une assez grande distance de la flotte hollandaise, faisaient effort pour s'introduire dans la ville. Il fait mine aussi de vouloir forcer nos

nes, en nous pressant entre une garnison compo-
de deux mille cinq cents hommes d'infanterie, de
it cents chevaux, de deux mille matelots et trois
ille bourgeois aguerris, et une armée forte de douze
ille hommes de pied et d'une très nombreuse cava-
lerie, tandis que Condé n'avait en tout que dix mille
fantassins et cinq mille chevaux. Après quelques fausses
démonstrations, Piccolomini se décida à abandonner
Dunkerque pour conserver la seule armée qui restait
à l'Espagne dans les Pays-Bas. Condé presse alors plus
vivement ses attaques. Nous ne suivrons pas dans ces
détails Mlle de Scudéry, qui suit à la trace Arnauld et
Sarrasin, en s'appliquant à mettre en scène ses deux
amis Arnauld et Montausier, sans dire un mot de
Laval et de Chabot, les deux victimes les plus illus-
tres de ce siége. Pour Condé, il était partout, le jour
et la nuit, dirigeant ou soutenant ou surveillant toutes
les opérations, faisant tous les métiers, comptant avec
anxiété les jours et les heures, et marchant à son but
à travers tous les périls. Il manqua souvent d'être tué.
Mlle de Scudéry cite les deux traits suivants :

« Cyrus, infatigable à toutes les peines qui pou-
voient lui faire délivrer Mandane, étant allé visiter les
nouveaux travaux, comme il donnoit ses ordres à un
ingénieur, cet homme fut tué d'un coup de trait à
ses pieds [1]. Mais, comme si ce jour eût été fatal à
Cyrus et qu'il y eût eu quelque constellation maligne
qui eût voulu faire périr le plus grand prince du

1. Sarrasin le nomme Richard, capitaine au régiment d'Orléans.

monde, comme il s'en retournoit le soir à son quartier, il lui prit envie d'aller donner encore quelques ordres à un lieu où il crut qu'ils étoient nécessaires. A peine fut-il dans la tranchée que les ennemis, se servant d'une espèce de machine qui poussoit des pierres avec une impétuosité à laquelle rien ne pouvoit résister, il y eut un esclave de Cyrus qui le suivoit qui en eut la tête emportée[1]. Cet effroyable coup passa si près de celle du prince, que le crâne de cet esclave, se brisant en divers éclats, le blessa au visage et au col en cinq ou six endroits; de sorte que Cyrus se vit tout couvert de son propre sang et de celui de ce malheureux. Cependant, dans un péril si grand, il demeura avec une tranquillité sur le visage qui rassura tous les siens et qui fit bien voir qu'il avoit un courage que rien ne pouvoit ébranler. Mégabate (Montausier) et Persode (ici Persode est Brion, le futur duc d'Anville) eurent leur part de ce glorieux péril, car ils étoient fort près de lui. »

Mlle de Scudéry décrit l'effet d'une mine creusée sous un ouvrage à cornes, qui était à peu près la dernière ressource des assiégés. La spirituelle romancière ne paraît pas tout à fait à son aise dans cette description plus étendue que celle d'Arnauld et même celle de Sarrasin, à cause des équivalents et des périphrases qu'elle est forcée d'employer pour peindre une mine et son explosion au temps de Cyrus. « Cy-

1. Sarrasin : une volée de canon emporta la tête à un valet de pied qui le suivoit.

ns voyant l'opiniâtre résistance du roi de Pont et du prince de Cumes, qui ne perdoient pas un pied de terre sans le disputer avec une valeur extraordinaire; voyant, dis-je, que toutes les machines ne pouvoient e mettre en état de donner un assaut décisif qui pût lui faire emporter la ville, parce qu'il n'y avoit point de brèche raisonnable, s'avisa d'une chose que l'amour seulement pouvoit lui faire inventer. Il fut avertì qu'en un endroit du fossé qui regardoit le logement le plus proche de la ville, il y avoit une grande caverne dont ceux de Cumes avoient bouché l'ouverture, qui par plusieurs détours s'étendoit fort avant sous terre, de sorte qu'en cet endroit les murailles et les fortifications portoient sur cette caverne. Cyrus n'eut pas plus tôt sçu cela, qu'il résolut de faire un grand effort pour traverser le fossé, et pour se loger au pied des murailles et justement à l'embouchure de cette caverne, et en effet la chose lui réussit. Ce logement ne fut pas plus tôt en défense, que Cyrus, faisant déboucher la caverne, y fit entrer en une nuit quantité d'ouvriers, avec des instruments propres à tailler et à creuser la pierre du haut de cette grotte souterraine qui soutenoit une partie de la ville : si bien que les faisant tous travailler avec une ardeur incroyable, ils vinrent enfin à découvrir les premières pierres des murailles de Cumes. Mais de peur qu'elles ne s'ébranlassent trop tôt, et qu'eux-mêmes ne fussent accablés dans la caverne, ils n'avoient pas plus tôt découvert une pierre du fondement de ces murs qu'ils mettoient un pilotis dessous pour la soute-

nir : ainsi mettant autant de pilotis qu'il
vroient de pierres, la muraille de la ville d
ferme, quoiqu'ils ôtassent ce qui en soutenoi
dements. Mais afin que le bruit que faisoien
vriers ne fût pas bien entendu ni bien distin
ceux de la ville, Cyrus fit donner un assaut
opposé avec intention d'y attirer et d'y occ
assiégés, commandant aux troupes qui été
côté où l'on travailloit, de faire souvent con
eussent eu de fausses alarmes, c'est-à-dire de
grands cris et de faire le plus de bruit qu'i
roient. Mais enfin après qu'on eut assez d
des fondements des murailles pour espérer d
une brèche raisonnable par la voie que Cy
imaginée, et qu'on les eut appuyés avec a
pilotis qu'il étoit nécessaire pour les sout
prince fit mettre une fort grande quantité
bustibles au pied de ces pilotis qui étoient
fort sec, et qu'on avoit encore rendus plus
d'être aisés à s'embraser par diverses gomm
on les avoit frottés. De sorte que, lorsque l'
l'exécution fut venue, que les ouvriers se fu
rés, et que toutes choses furent en état, Cyr
ron à deux heures après midi, fit mettre le
grand amas de choses combustibles qu'il a
placer au pied de ces pilotis, si bien que le feu
tout d'un coup à tout ce qui étoit capable d
dans cette caverne, et les pilotis venant à
sommés tous en un même temps, les fonden
murailles n'étant plus soutenus s'ent'rouvr

e poids des murs qu'ils ne pouvoient plus soutenir chevant de les ébranler, on vit en un moment le lus terrible objet du monde. Car enfin on voyoit ortir de l'ouverture de la caverne un tourbillon de lammes de diverses couleurs, où une épaisse fumée e mêloit; mais ce qu'il y eut de plus épouvantable it de voir, lorsque les pilotis et les fondements des iurailles manquèrent, l'horrible bouleversement qui : fit en un instant et des murs qui croulèrent tout un coup, et des remparts qui s'entr'ouvrirent et qui iboulèrent, et des soldats ensevelis sous ces ruines. nsi l'on vit en un moment mille flammes ondoyantes lever en air, mille éclats de pierre faire un bruit rible, et la muraille tomber avec ceux qui la défenient, les créneaux en roulant même en quelques droits avec tant d'impétuosité qu'ils en furent jetés que dans la mer. La poussière que fit cette muille en tombant fit qu'on fut quelque temps sans uvoir voir si la brèche étoit raisonnable ou non; iis le vent qui souffloit alors ayant un peu dissipé tte poussière, on vit que cette brèche étoit telle qu'on pouvoit souhaiter. De sorte que Cyrus, faisant donr tout d'un coup, et n'y trouvant point de résistance, rce que cette prodigieuse invention avoit étonné les nemis, on commença d'y faire un logement. Mais tant enfin reconnus, et le roi de Pont étant venu cet endroit, ils repoussèrent courageusement les oupes de Cyrus et les empêchèrent d'achever le loment qu'elles avoient commencé. Le combat fut rt opiniâtre et fort sanglant. Cependant quoique la

muraille en tombant à l'embouchure de la cav
eût étouffé le feu qui en sortoit, il y avoit po
quelques ouvertures à ce grand monceau de r
par lesquelles il sortit tout d'un coup une fu
épaisse qu'elle déroba le jour et la connoissan
combattants. Si bien que les soldats de Cyrus e
du roi de Pont, sans savoir ce qu'ils faisoient
bèrent dans une telle confusion que ceux de
crurent que les assiégés avoient l'avantage, et qu
de la ville crurent aussi que les assiégeants l'avo
de sorte que dans cette erreur et dans ce désord
se retirèrent chacun de leur côté et laissèrent l
ment abandonné. Néanmoins la fumée s'étant
dissipée, les troupes de Cyrus furent les premi
se reconnoître et à retourner au combat, qu
réussit si heureusement qu'elles achevèrent le
ment et le conservèrent. Mais durant qu'on re
toit cet avantage de ce côté-là, Cléarque (Arnau
remportoit un autre[2] à l'attaque où il combatt
il se signala de telle sorte pendant ce siége, qu'
rita de recevoir mille louanges de Cyrus, aussi
que tous les volontaires, principalement le gén
Mégabate (Montausier). »

Condé victorieux crut qu'il pouvait obtenir du
quis de Leyde la reddition volontaire de Dunkerq
évitant un dernier assaut général qui eût fait
ler des torrents de sang. Ici encore Mlle de Sc

1. Tout cela est dans Sarrasin, p. 69.
2. Sarrasin le dit aussi, p. 71.

›as un mot qui ne soit de tout point con-
ıistoire. Vient enfin la reddition de la place,
ut ce qu'il y avait de grand et d'important
'aconté avec une exactitude scrupuleuse, le
›rend ses droits et les aventures fabuleuses
ıcent. Mais il est impossible de méconnaître
ɜ-là le roman avait servi d'interprète fidèle
:; et si les deux écrits d'Arnauld et de Sarra-
ıs avaient pas été conservés, le *Cyrus* nous
it lieu, et nous donnerait une idée juste et
du plus grand siége du XVIIe siècle, de ce
: Corneille parlait ainsi, en une prose digne
rs, en dédiant à Condé *Rodogune* dans les
jours de 1647 : « Dispensez-moi de vous par-
ıkerque. J'épuise toutes les forces de mon
on, et je ne conçois rien qui réponde à la
ɜ ce grand ouvrage qui nous vient d'assurer
ır la prise de cette fameuse retraite de cor-
us nos havres en étoient comme assiégés; il
voit échapper un vaisseau qu'à la merci de
ɣandages, et nous en avons vu souvent de
vue des mêmes ports d'où ils venoient de
. Et maintenant par la conquête d'une seule
ois d'un côté nos mers libres, nos côtes af-
, notre commerce rétabli, la ruine de nos
ıpée; d'un autre côté la Flandre ouverte,
ıure de ses rivières captive, la porte de son
ɜrmée, la source de son abondance en notre
et ce que je vois n'est encore rien au prix
ɜ je prévois aussitôt que Votre Altesse y re-

portera la terreur de ses armes. » Paroles vraim
prophétiques qui, dès les premiers jours de 1647, a
nonçaient les triomphes de l'année 1648, et cette v
toire de Lens qui devait achever celle de Rocroy.

CHAPITRE QUATRIÈME

CONDÉ

LENS — ROCROY — CHARENTON

ırrivons aux batailles de Condé, où son génie ne marque pas mieux que dans le siége de Dunkerre, mais qui ont jeté encore plus d'éclat. Nous nous rnerons, avec Mlle de Scudéry, aux deux plus célèes, celles de Lens et de Rocroy, ainsi qu'au combat Charenton, pendant le siége de Paris; et nous fens voir que sur ces trois grandes affaires, comme ır le siége de Dunkerque, les récits du *Cyrus* sont une exactitude qui défie la critique la plus sévère.

La bataille de Thybarra racontée dans le *Cyrus*, t. V, . III, est incontestablement celle de Lens. La clef ıe nous possédons le témoigne, et nous fournit de écieux renseignements.

« La bataille de Thybarra est une vraie description celle de Lens que l'armée du Roi gagna sur les spagnols, commandée pour lors par M. le Prince. t voici tous ceux qui servirent sous lui et les chefs s ennemis :

« Lens, Thybarra.
« L'archiduc Léopold, Crésus, roi de Lydie.
« Le comte de Fuensaldagne, le roi de Pont.
« Le général Bec, Arinaspe.
« Le comte de Buquoi, Myrsile.
« Le prince de Ligne, Pactias.
« Le prince de Salm, le prince de Mysie.
« Le comte de Ligneville, Artibe.
« Les Cravattes, les Mariandins.
« Les Lorrains, les Égyptiens.

« Le maréchal de Grammont, Mazare.
« Le maréchal d'Aumont [1], le roi d'Assyrie.
« Le maréchal de La Ferté Seneterre [2], Gobrias.
« Le duc de Châtillon, Hidaspe.
« Le marquis de Noirmoutier, Artabase.
« Erlac, le roi de Phrygie.
« Le marquis de La Moussaye, Tigrane.
« Le Plessis-Bellière, Chrysante.
« M. de Rohan [3], Feraulas.
« Le comte de Lillebonne, Phraarte.
« Le comte de Cossé, Abradate.

1. Villequier. A Lens il n'était pas maréchal, mais seulement l tenant général; il ne devint maréchal que bien plus tard, et ne le titre de d'Aumont qu'après la mort de son frère aîné, à peu vers le temps de la composition de cette clef.

2. Même remarque. A Lens, La Ferté Seneterre n'était pas en maréchal.

3. Le duc de Rohan-Chabot. Voyez le commencement du chap.

« Le marquis de Saint-Maigrin, Adusius.
« Le marquis de Faur [1], Artabane.
« Le comte de Brancas, Anaxaris.
« Barbantane [2], Gadate. »

Voilà bien des deux côtés les principaux personnages précisément indiqués. D'ailleurs toute incertitude est impossible devant le récit même de la bataille : il est d'une fidélité saisissante. Il rappelle trait pour trait, et il égale au moins toutes les relations de la bataille de Lens, anciennes et modernes. Il a même cela de particulier et de bien extraordinaire qu'il donne de la manœuvre hardie qui engagea toute l'affaire et prépara la victoire, une explication qu'on chercherait en vain dans la narration officielle de la Gazette, et qui dans le temps a pu sembler une invention de Mlle de Scudéry et de son frère, qui se piquait d'être militaire. Aujourd'hui que nous possédons une relation de la bataille de Lens émanée de l'hôtel de Condé, et qui a été revue et corrigée par Condé lui-même, le secret du grand capitaine est divulgué; mais cette relation n'a vu le jour qu'en 1748, dans la troisième édition de la très-médiocre histoire de Condé par Coste [3]; auparavant, nul ouvrage, nul mémoire

1. Ou plutôt de Fors, le frère de Mlle du Vigean.
2. Un des gentilshommes de Condé.
3. *Histoire de Louis de Bourbon*, in-4°, 3e édit., 1748, à La Haye. Préface : « Le délicat Saint-Évremont, ayant ouï lire la seconde édition, beaucoup plus correcte et plus complète que la première, n'y trouva, dit-il, rien à reprendre que la manière dont j'avois traité la fameuse bataille de Lens. Bien loin de prendre au pied de la lettre

contemporain ne mettait sur la trace de la vérité.

La bataille de Lens est du petit nombre de ces batailles illustres qui ont leur place dans l'histoire universelle. Politiquement, elle a décidé le traité de Westphalie et elle a arrêté, pour un moment du moins, la première furie de la Fronde déjà maîtresse de la capitale; militairement, elle a achevé ce qu'avait commencé Rocroy, la destruction de l'infanterie espagnole; surtout elle a mis dans une lumière éclatante cette vérité que la guerre est par-dessus tout une œuvre d'art, et qu'il y faut infiniment d'esprit, bien entendu avec une valeur à toute épreuve. Cette ba

ce qu'il ajouta poliment du reste de l'ouvrage, je me sentis fort mor tifié du défaut qu'il y trouva, défaut très sensible et bien fondé, qu j'avois soupçonné moi-même et fort longtemps sans pouvoir le répa rer. Enfin, après avoir fait une connoissance intime avec un domes tique du prince de Condé, l'ayant prié de me tirer de l'embarras o je me trouvois par rapport à la bataille de Lens, dont je n'avois rie dit qui ne fût très froid, très chétif et absolument indigne de paroître dans l'histoire de ce prince, il me fit espérer qu'un honnête homm de ses amis, qui avoit la garde des livres de l'hôtel de Condé, pour roit m'être d'un grand secours; et en effet, peu de temps après, il me porta une relation de la bataille de Lens, qu'il me permit d retenir pendant vingt-quatre heures. L'ayant lue, je me mis d'abor en état de la copier, tout m'y paroissant clairement et noblemen exprimé; c'est celle-là même que je présente *mot pour mot* au public Je puis la louer hardiment sans blesser la modestie, parce que je n' ai ajouté ni retranché quoi que ce soit. Il me souvient ici d'une par ticularité qui fait honneur à la mémoire du prince de Condé. Mo ami m'apprit que cette relation avoit passé sous les yeux de ce princ qui, de sa propre main bien connue de mon ami, corrigea douce ment ce qui lui parut l'effet d'une simple prévention en sa faveu mais dont il se seroit fâché tout ouvertement, s'il eût cru devoir l'a tribuer à une lâche flatterie. Voilà le défaut qui avoit déplu à M. d Saint-Évremont très bien réparé. »

taille mérite donc à tous égards d'être sérieusement étudiée et bien comprise.

Mais d'abord entendons-nous sur ce qu'il faut appeler l'étude et l'intelligence d'une bataille. Ce n'est pas seulement la découverte et le rassemblement, d'ailleurs très-nécessaires, et si difficiles au bout de deux siècles, des différentes pièces que le chef d'état-major de l'armée devait avoir entre les mains le jour de l'affaire, et qui, pour le temps présent, sont fidèlement conservées dans le dépôt du ministère de la guerre : par exemple, la connaissance des divisions et même des régiments qui ont pris part à l'action, les noms des généraux et même des colonels, le nombre effectif des soldats présents sous les armes, la position des troupes sur les divers points du terrain, leurs diverses évolutions sur le champ de bataille, les vicissitudes du combat, enfin ses résultats, à savoir la perte ou l'occupation d'un territoire, les drapeaux conquis ou perdus, le nombre précis des morts, des blessés, des prisonniers; et de plus ces mêmes pièces, ces mêmes renseignements pour l'armée ennemie. C'est là, en quelque sorte, l'extérieur d'une affaire; et le jour même du combat, un spectateur, placé dans une situation favorable et armé d'une bonne lunette, aurait pu voir tout cela ; mais il serait possible aussi d'avoir vu tout cela sans avoir rien compris à la bataille. Il ne suffit pas en effet de savoir que telle division ou tel régiment a reçu l'ordre d'exécuter tel mouvement, et que ce mouvement a été exécuté avec plus ou moins de succès ; il faut savoir

pourquoi le général en chef a ordonné ce mouvement, sans quoi on ne connaît que les faits accomplis, on n'en connaît pas les raisons et les causes. Or, ce sont ces raisons et ces causes qui, seules, contiennent le véritable sens de la bataille. Dans la vérité des choses, la pensée du général est en première ligne; la stratégie est au service de cette pensée, et la tactique au service de la stratégie. Au contraire, au dépôt du ministère de la guerre, tous les documents relatifs à la tactique surabondent; on trouve assez peu de choses sur la stratégie, et presque toujours la pensée est absente. Et elle doit l'être, car la pensée, qui est l'âme de la stratégie, était dans une seule tête, celle du général qui ne l'a pas toujours exposée à son conseil; en sorte que bien souvent les commandants des divisions n'ont pas connu le but auquel ils concouraient et ne peuvent rendre compte que de ce qui s'est passé sur le point où ils étaient, et que le chef d'état-major lui-même qui a transmis tous les ordres, prescrit tous les mouvements, recueilli tous les renseignements, est rarement en état de donner une bonne relation de la bataille. De là tant de relations détaillées et minutieuses, où le numéro d'aucun régiment n'est omis, où les plus petits mouvements sont indiqués, et où pourtant l'ensemble de l'affaire échappe, parce que la pensée qui a présidé à tout n'y est point. Nous croyons pouvoir poser en principe que toute description de bataille qui est très-longue est par cela même obscure, quand tous les détails en seraient vrais. Mais donnez à César et surtout à Napoléon huit ou dix

ges, et elles lui suffiront pour faire connaître, en elques traits nets et précis, les positions essentielles r lesquelles le plan de bataille a été fait, ce plan, le it qu'on s'est proposé, les combinaisons stratégi- ies d'avance arrêtées pour l'atteindre, comment ces ombinaisons ont été secondées ou contrariées ou ont restées plus ou moins longtemps incertaines par a constance ou l'intrépidité ou par les défauts con- raires de lieutenants commis à leur exécution, les changements que souvent il a fallu y apporter en rai- son des circonstances nouvelles qu'il était impossible de prévoir, comme la mort de tel ou tel officier d'élite qu'on ne peut pas toujours remplacer dignement, ou à cause de prodiges inattendus de talent et de cou- rage de la part de l'ennemi ; d'où les péripéties pleines d'anxiété de ce drame terrible qui touche parce qu'on le comprend, que l'on suit avec un intérêt doulou- reux parce qu'on sait à quel point est attachée la for- tune de toute la journée, et que ce point fatal on le voit tour à tour chanceler, reculer, s'approcher, et enfin tout à fait manqué ou atteint avec gloire. Dans l'histoire militaire, comme dans l'histoire politique, comme dans celle de la philosophie, la qualité su- prême de l'historien est l'intelligence, ainsi que le dit M. Thiers, donnant à la fois et le précepte et l'exemple [1].

Si, pour comprendre la bataille de Lens, il suffisait d'avoir sous les yeux les documents les plus nom-

1. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, préface du tome XIII.

breux, quelques jours après cette glorieuse affaire on eût pu l'écrire définitivement pour la postérité, car la bataille est du 19 et du 20 août 1648, et le 22 août la Gazette[1] en donnait un premier rapport très-général et le 28 août[2] une relation longue et détaillée, qui vient évidemment, non de Condé lui-même qui avait alors autre chose à faire qu'à écrire, mais de son état-major. Cette relation a trente et une pages in-4° en assez petit texte; elle ne laisse à désirer aucun renseignement nouveau; elle retrace tous les mouvements des deux armées, les ordres de Condé, les diverses positions des troupes, les noms de tous ceux qui se sont distingués, avec une liste des officiers morts, blessés ou prisonniers, et une autre liste des prisonniers espagnols de marque, en descendant même jusqu'à des grades inférieurs, et régiment par régiment. Eh bien, malgré tous ces détails, ou peut-être à cause de tous ces détails, la bataille demeure à peu près inintelligible. On voit bien la succession des mouvements, et on connaît ceux qui y ont pris part, mais il est impossible de comprendre pourquoi ces mouvements ont eu lieu et non pas d'autres; on assiste à une mêlée où divers corps opposés se poussent en quelque sorte l'un contre l'autre, reculent ou avancent, sans qu'on y discerne autre chose que le plus ou moins de vaillance ou de bonheur des combattants. On sait tout et on ne sait rien, et une telle

1. Dans son numéro 128, p. 1109.
2. Au numéro 129, p. 1117.

cture n'apporte à l'esprit aucune lumière et ne fait même aucun plaisir.

Il y a plus : le premier mouvement de l'armée ançaise qui a entraîné tout le reste, ce mouvement st attribué dans la relation officielle à des motifs si gers, qu'il fait l'effet d'un emportement de couage digne d'un brillant colonel et non d'un sérieux apitaine. Pour justifier une pareille assertion, il st indispensable d'entrer dans quelques développenents.

Au mois d'août 1648, la France était dans la situaion la plus critique. La Fronde commençait, excitée, omentée, soutenue par l'étranger qui mettait en elle es plus grandes espérances. L'Autriche et la Bavière, que la victoire de Nortlingen en 1645 avait épouvanées, et qui, menacées par les projets bien connus de Condé jusque dans leurs capitales, étaient prêtes à signer à Munster une paix particulière, hésitaient de nouveau, et prêtaient l'oreille aux suggestions de l'Espagne qui les conjurait d'attendre, leur montrant la perte assurée de la France dans les progrès croissants de la Fronde. L'armée du Rhin, travaillée à la fois par les intrigues des Frondeurs et par celles de l'Espagne, semblait d'une fidélité bien douteuse, sous un chef plus attaché aux intérêts de sa maison qu'à ceux de la monarchie, et plus docile aux conseils de son frère aîné, le duc de Bouillon, qu'aux ordres du gouvernement de la reine. Cette reine était comme assiégée au Palais-Royal. Mazarin, que l'Espagne redoutait à l'égal de son grand prédécesseur, assailli de

toutes parts par l'aristocratie et par les parlemen voyait les rênes de l'État lui échapper, et toute sa fo tune suspendue à un fil en apparence bien léger, l'a fection d'une femme. Il ne restait à la royauté et à France qu'une armée, celle de Flandre, depuis lon temps mal payée, mal vêtue, et où se trouvait pl d'un ami des Frondeurs, mais qui était command par le vainqueur de Nortlingen. Une grande bataill une grande victoire, était nécessaire pour conten Paris, et contraindre l'Autriche et la Bavière à ten la parole donnée et à signer la paix. Condé aussi sen tait le besoin d'une grande bataille; elle était dan tous ses instincts, et dans la nouvelle manière de fai la guerre qu'il avait tirée de la nature de son géni Au lieu de remporter successivement de petits avan tages, de prendre une place, puis une autre, en di séminant ses forces, et de s'avancer lentement et pa degrés, sa méthode était de rassembler ses troupes de les tenir sous sa main à l'abri de toute attaque, d ne hasarder aucun engagement particulier, et d chercher, soit autour de lui, soit au loin, un terrai favorable où il pût attirer l'ennemi, et le combattre sa façon, c'est-à-dire en employant des manœuvr inattendues, dont lui seul avait le secret. Il frappa ainsi un grand coup et finissait la campagne en u jour. Voyant l'armée ennemie bien plus nombreu que la sienne et plusieurs de nos places fortes su comber successivement, il avait rappelé à lui la pl part des garnisons, tous les détachements épars, pressé l'arrivée de l'excellente division du génér

c; pendant quelque temps il avait travaillé et
son armée; il l'avait rendue à la fois souple et
linée, obéissante et hardie, et, ce qui était plus
e, il lui avait appris à joindre à la furie fran-
a constance, par confiance en elle-même et en
énéral. Les Espagnols, qui avaient compté le
re en détail en multipliant les petits engage-
, ne le rencontrant jamais et le voyant se dé-
à toutes les tentations qu'ils avaient semées avec
ıs ses pas, s'étaient avisés, pour l'exciter et
r à bout sa patience, de faire mettre dans le
l d'Anvers, qu'on était prié de vouloir bien don-
s nouvelles de l'armée française, parce qu'on
voyait plus, et qu'on la cherchait inutilement.
avades calculées, répandues à dessein parmi
oupes, les transportaient d'indignation et leur
nt appeler à grands cris une bataille. Condé
t croître cette ardeur généreuse, et les exerçait
supporter comme à tout oser. Il partageait
fatigues, leurs privations; et pour se délasser,
ıdre haleine et croire au succès, il leur suffi-
omme au milieu des pénibles travaux du siége
nkerque, de regarder le visage calme et serein
r jeune général.

n, ayant appris que les Espagnols étaient allés
e siége de la petite place forte de Lens, il re-
t dans les grandes plaines voisines de cette
le champ de bataille qui lui convenait, et il
le dessein d'y amener les ennemis. Il y réussit
laissant entasser leurs forces autour de la place

qu'ils voulaient prendre, et le 18 du mois d'août il se présenta tout à coup devant eux.

La plaine de Lens est un immense terrain situé entre Lens et La Bassée, parfaitement propre et par son étendue et par la variété de ses accidents et de ses ondulations à servir de théâtre à une grande bataille entre deux fortes armées. L'armée espagnole était plus nombreuse que la nôtre d'environ quatre mille hommes (18,000 contre 14,000). Elle occupait les hauteurs de Lens. Sa droite, composée des dernières vieilles bandes espagnoles, s'appuyait à la ville même, et elle était couverte sur son front de ravins et de chemins creux. Son centre occupait plusieurs bois et hameaux bien retranchés. A sa gauche, la fameuse cavalerie croate et lorraine était postée sur une éminence à laquelle on ne pouvait arriver que par des défilés très-étroits. Elle était commandée en chef par l'archiduc Léopold, qui n'était pas un grand général, mais un militaire brave et expérimenté, familier avec la manière de combattre de Condé, et très-décidé à ne pas prêter le flanc à ses manœuvres accoutumées. Son plan avait été de rechercher toutes sortes d'engagements particuliers, où la supériorité du nombre de ses troupes et son artillerie lui auraient donné l'avantage, et d'éviter toute affaire générale. Il avait avec lui le comte de Fuensaldagne, habile général et politique plus habile encore, ainsi que le général Beck vieilli dans les camps, et qui connaissait parfaitement le terrain. Ils attendaient tranquillement Condé dans cette position formidable, qui avait plus

me analogie avec celle de Mercy et de l'armée im-
iale à Nortlingen.

e 19 au matin, Condé parut à l'autre extrémité de
plaine ; mais lui qui, à Nortlingen, malgré l'avis de
n conseil, avait attaqué Mercy, reconnut que cette
s la même attaque serait une faute immense. A
rtlingen un échec ne compromettait que sa gloire ;
France était loin et elle avait d'autres armées : ici
e n'en avait plus qu'une ; Condé tenait dans ses
ains la dernière ressource de la monarchie ; son
voir était donc de ne la pas risquer témérairement.
passa toute la journée du 19 à escarmoucher dans
plaine, et fit tout au monde pour engager l'archiduc
descendre de ses hauteurs dans l'espoir d'écraser
cilement la petite armée française. L'archiduc ne
mua pas. Il était bien pourvu de vivres et de muni-
ons, tandis que nous manquions de tout. Le bout
la plaine que nous occupions était stérile et sans
au. Les chevaux commençaient à s'épuiser faute de
ourrages, et les soldats souffraient beaucoup de la
oif. Le soir du 19, voyant tous ses efforts inutiles,
ondé prit le parti de quitter sa position et de gagner
petite ville de Neus, sur le chemin de La Bassée,
ı il devait trouver en abondance tous les secours
écessaires, et d'où il pourrait surveiller l'ennemi.
ien n'était plus raisonnable ; mais pour opérer ce
angement de position, il était raisonnable aussi de
rofiter de la nuit, afin de dérober son mouvement
ux Espagnols et de parvenir impunément à une
osition plus convenable. Or Condé ne suivit pas ce

conseil de la prudence la plus vulgaire, et pour exécuter ce périlleux déplacement il choisit précisément le lendemain matin 20 août, et se mit à défiler en plein jour à la vue de l'archiduc.

Cependant s'il est à la guerre une règle certaine et qu'il suffit d'énoncer, c'est qu'il ne faut pas entreprendre un changement considérable de position devant l'ennemi, à plus forte raison une longue marche de flanc, surtout quand l'ennemi a beaucoup d'artillerie et beaucoup de cavalerie. Condé n'était nullement forcé d'exécuter de jour cette opération difficile. Quel motif a donc pu le porter à violer ainsi un des premiers principes de la guerre? Ouvrez la Gazette et qu'y trouvez-vous sur ce point décisif? Presque rien, sinon que Condé voulait montrer aux ennemis qu'il n'avait pas peur d'eux : « Comme il leur vouloit faire voir le désir qu'il avoit de les combattre, il ne voulut marcher qu'il ne fît grand jour. » Comment! risquer une déroute pour montrer qu'on n'a pas peur, hasarder le sort de la dernière armée de la France pour une bravade de jeune homme! Et imputer une telle conduite au capitaine qui venait de lever le siége de Lerida, de reculer devant l'armée espagnole jusqu'à la frontière de France, et qui avait coutume de répondre à ceux que son courage extraordinaire frappait d'admiration : « Je n'ai jamais montré de courage que quand il l'a fallu. » Il est impossible que Condé n'ait pas eu, pour se conduire comme il l'a fait, quelque raison, ignorée ou mal comprise de l'officier d'état-major auteur de la relation de la Gazette.

mme qui, avec le duc de Châtillon, se distingua à la bataille de Lens est assurément le maré- Grammont. Il fit des merveilles à la tête de ıuche qu'il commandait, et la part qu'il prit à faire est son meilleur titre auprès de la posté- maréchal avait écrit des notes sur les diverses de sa carrière, que son fils a rédigées en le Mémoires publiés en 1676. On n'y trouve ɔint en question qu'une répétition de la phrase lante de la *Gazette :* « Comme il vouloit leur ir le désir qu'il avoit de les combattre, et qu'il craignoit pas, il ne décampa de devant eux ɩlein jour [1]. »

ultez les Mémoires de Montglat, officier mé- mais écrivain militaire distingué, qui n'était ɹens, mais qui devait connaître bien des offi- ıi s'y étaient trouvés ; on est confondu d'y voir ɜ en une ligne le mouvement de Condé sans la re remarque : « Alors voyant qu'il n'y avoit plus faire, puisque Lens étoit rendu, et qu'il n'étoit ɔrt que l'archiduc, il fit faire demi-tour à droite ; son armée pour se retirer [2]. »

y a point d'autres documents contemporains à onnus, et voilà tout ce que nous apprend l'his- ı XVIIe siècle sur une des actions les plus étran- Condé, sur une action qui engagea une des ɜandes batailles, et qui, en vérité, si elle n'a

noires du maréchal de Grammont, coll. Petitot, t. LVI,

moires de Montglat, coll. Petitot, t. L, p. 99.

pas eu d'autres motifs qu'une vaine gloriole, méritu rait d'être sévèrement blâmée. Non, la conduite d Condé lui fut dictée par un plus sérieux motif ; et c motif, c'est le roman, et le roman seul, qui le fa connaître ; il a échappé à la Gazette, à Grammont, Montglat, et pendant tout le XVIIe siècle on ne le trouv que dans *le Grand Cyrus*.

Évidemment Mlle de Scudéry et son frère ne s'étaien pas contentés du récit de la Gazette ; ils avaient en tendu raconter cette grande journée à l'hôtel d Condé ou à Chantilly, et même ils avaient demandé quelque secrétaire ou aide de camp du prince, ou a prince lui-même, des notes sur les parties de la ba taille que laissait dans l'ombre la narration officielle car c'est Condé lui-même qu'enfin on va entendr pour la première fois par la bouche de Mlle de Scudéry. La preuve en est que le récit du *Grand Cyrus* est entièrement conforme, sur tous les points essentiels à la relation qu'un siècle plus tard Coste emprunta aux archives de la maison de Condé.

Voici ce qui détermina Condé à se conduire avec la témérité apparente que lui prête l'histoire : une victoire était nécessaire à la France, et il croyait le pouvoir remporter, s'il parvenait à entraîner l'archiduc dans les plaines de Lens ; tel est l'objet principal que se proposait Condé, et auquel il a tout subordonné S'il avait été ce présomptueux officier qui, par pur ostentation de courage, opère une retraite asse longue devant une armée plus nombreuse que l sienne pendant le jour, pouvant le faire la nuit, l

même présomption l'aurait poussé à attaquer l'archiduc Léopold dans sa forte position, par exemple par le centre, un peu plus découvert et abordable que les deux ailes, comme il l'avait fait à Nortlingen ; cependant il ne le fit pas, et la Gazette et Grammont célèbrent en cela sa prudence. Ils ne sont donc pas reçus à lui prêter un moment après une inconcevable imprudence sur le plus futile de tous les motifs. Encore une fois, si Condé a opéré cette fameuse retraite en plein jour, ç'a été l'effet, non d'une saillie de courage, mais d'un calcul militaire, calcul habile, mais il est vrai toujours un peu incertain, comme ceux des plus grands capitaines qui ont toujours besoin d'être soutenus dans l'exécution par une constance et une valeur extraordinaire. A peu près sûr de vaincre s'il attirait l'ennemi dans la plaine, Condé risqua tout pour l'y attirer. La veille, il avait employé tous les artifices, toutes les provocations, toutes les demi-attaques, et l'archiduc était demeuré immobile. Il ne lui restait d'autre ressource que l'apparence d'une imprudence. Nous disons que Condé n'avait pas d'autre ressource. En effet, arrivé heureusement à Neus pendant la nuit, il se fût trouvé en meilleur état sans doute, mais là encore, moins que dans sa première position, il pouvait se flatter d'attirer l'archiduc au combat qui lui était nécessaire. Tournez et retournez en tous sens la situation de Condé, même après la retraite la plus prudente et la plus heureuse, il n'eût pas été plus avancé qu'auparavant, et il eût toujours été réduit, ou à aller chercher l'archiduc dans ses

retranchements, ou à l'attendre en vain. Il ne pouvait le séduire qu'en lui présentant l'amorce d'une grande imprudence. Beck, malgré sa vieille expérience, entraîné par ses instincts et son ambition, ne put pas résister à l'habile séduction exercée sur son courage. En voyant défiler devant lui toute l'armée française, il prit pour une retraite désespérée ou follement audacieuse ce qui n'était qu'une manœuvre; il crut le moment venu d'écraser le jeune et téméraire général ; il lança sur lui la redoutable cavalerie croate et lorraine, et peu après s'engagea la bataille tant désirée. Nul doute que telle n'ait été l'intention de Condé dans un mouvement qui, en toute autre circonstance et sans le grand objet qu'il se proposait, et encore sans les précautions profondes et savantes qu'il prit, eût été une absurde témérité.

Il est vraisemblable qu'en choisissant le jour pour opérer sa retraite, Condé, ne voulant pas livrer son secret à ses soldats, c'est-à-dire aux espions de l'ennemi, et ayant d'ailleurs besoin de soutenir et même d'exalter les courages, jeta quelques mots de bravade qui convenaient bien à sa grande âme et allaient à celle d'une armée française. Mais tandis qu'il parlait en paladin, il renfermait en lui les desseins d'un général. L'histoire officielle a recueilli les paroles prononcées, les bruits de l'état-major; elle n'a pas connu le secret du grand capitaine; Mlle de Scudéry nous le révèle:

Le Grand Cyrus, t. V, liv. III, p. 1245 : « La difficulté étoit de résoudre si Cyrus décamperoit de jour ou de

it ; la prudence vouloit que ce fût de nuit, mais le ınd cœur de Cyrus n'y pouvoit consentir et n'y ısentit pas en effet. *Il est vrai qu'une des raisons qui ·ligèrent à suivre plutôt en cette occasion les mouve- ıts de son courage que les conseils de la prudence ordi- re, fut qu'il espéra que peut-être Crésus et le roi de ıt* (l'archiduc Léopold et le comte de Fuensal- ʒne) *voudroient-ils du moins faire semblant de le vre, et que, profitant de cette occasion, il tourneroit · et les forceroit à combattre.* Dè sorte qu'encore qu'il ınût bien qu'il y avoit un danger évident à faire ce 'il prétendoit, et que le bon succès en étoit dou- ıx, il ne laissa pas d'entreprendre de se retirer à la e d'une armée beaucoup plus forte que la sienne commandée par des princes qui savoient admira- ·ment la guerre, et qui, par conséquent, devoient ıisemblablement prendre la résolution de faire en 'te que la retraite de Cyrus se changeât en fuite, que sa fuite fût suivie de sa défaite entière. »

Voilà enfin une explication sérieuse et militaire, et .te explication, encore une fois, nous ne la devons à la relation officielle du gouvernement français, au maréchal de Grammont, ni au lieutenant gé- ral Montglat ; nous la devons à Mlle de Scudéry. tte explication est seule dans toute l'étendue du ı^e^ siècle, elle paraît ici en 1650, deux ans après l'af- re même ; et pour la rencontrer dans un livre d'his- re, il faut attendre jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, qu'à la relation empruntée par Coste aux archives Condé, et où se lisent les lignes suivantes : *His-*

toire de Louis de Bourbon, etc., 3e édition, La Haye, 1748, t. Ier, p. 110. « La résolution prise de décamper, il délibéra s'il partiroit de nuit ou de jour. Il prit ce dernier parti, quoique l'autre fût plus sûr, espérant qu'en se retirant de jour il engageroit les ennemis à le suivre, et qu'il les engageroit au combat. » Depuis, Desormeaux, *Histoire de Louis de Bourbon*, etc., 1766, t. II, p. 66, qui avait sous les yeux les manuscrits de l'hôtel de Condé, renouvelle cette explication ; mais il ne faut pas oublier qu'on la trouve pour la première fois dans *le Grand Cyrus*.

Tout le reste du récit de la bataille de Lens, dans Mlle de Scudéry, n'est pas moins remarquable par l'intelligence et l'exactitude. On y voit clairement l'ensemble de l'affaire, ses parties principales, les divers mouvements des divisions et des régiments engagés, les vicissitudes du combat, les noms de tous les généraux et officiers qui y prirent part, avec les grands résultats obtenus; en sorte que désormais, quiconque voudra étudier cette mémorable journée, devra s'appuyer sur la relation du *Cyrus* tout autant que sur celle de Coste, parce que ces deux relations, dans leur ressemblance, trahissent la même source, et viennent également de Condé.

Nous en disons autant de la bataille de Rocroy. La clef, que nous avons trouvée et que nous suivons, ne donne, il est vrai, le nom de Rocroy à aucune des batailles racontées dans le *Cyrus ;* mais une fois mis sur la voie, nous avons aisément reconnu cette

bataille de Rocroy, la première en importance comme n date de toutes les batailles de Condé, et qui n'a ns de supérieure et très-peu d'égales dans toute histoire militaire de la France. C'est évidemment, omme nous l'avons déjà dit[1], la bataille que Cyrus mporte sur les Massagètes et l'armée de Thomiris, livre IIIe du IXe volume, et qui n'y occupe guère oins de cent pages. L'étude spéciale que nous avons lleurs consacrée à l'affaire de Rocroy[2], nous permet affirmer que nulle part il ne s'en trouve une relaon plus étendue, plus détaillée, plus exacte, où tous s points importants soient marqués avec plus de écision, le dessein bien arrêté de Condé de comttre dans les plaines de Rocroy comme plus tard il fit dans celles de Lens, la politique qui lui fait rder pour lui seul la nouvelle de la mort du Roi, habileté avec laquelle, sans rompre en visière au aréchal de L'Hopital qui lui avait été donné pour gouverner et qui voulait éviter toute grande taille, il l'engage et le fait avancer peu à peu sous prétexte de jeter du secours dans la ville et la place Rocroy; puis, arrivé au lieu qu'il a marqué pour incre ou pour périr, déclarant sa résolution, preant le ton du commandement, imposant silence à utes les résistances, et gagnant la grande et belle aine par un sentier périlleux, action hardie compable au défilé en plein jour à Lens, et qui réussit

1. Plus haut, chapitre IIIe, p. 104.
2. *La Jeunesse de madame de Longueville, Appendice:* Bataille de croy.

pourtant parce que Condé sut couvrir l'apparei
témérité de la conception par la promptitude et
vigueur incomparable de l'exécution ; la sérénité et
calme du jeune capitaine, la veille de la bataille,
triste début de cette bataille, les mérites et les faut
des divers généraux, le malheur de L'Hopital, la fo
gue ambitieuse de La Ferté, la vaillance de Sirot et
Gassion, le coup d'œil supérieur de Condé, et
quelque sorte son omniprésence; enfin, la manœuv
extraordinaire qui décida la victoire, la belle rés
tance de l'infanterie espagnole, la mort glorieuse
vieux comte de Fontaine : tout cela est exposé da
son ordre avec autant d'exactitude que d'éclat, et
est impossible de méconnaître qu'ici une main pl
exercée que celle de Mlle de Scudéry a conduit sa plum
Comme le récit de la bataille de Thybarra au tome
du *Cyrus* a été fait évidemment sur la relation corrig
par Condé lui-même, et qui longtemps après a é
communiquée à Coste ; ainsi nous retrouvons, dans
me livre du tome IXe du *Cyrus*, le récit de la batai
de Rocroy, justement attribué à La Moussaye qui,
cette bataille, servit de premier aide de camp à Cond
ne le quitta pas un moment, connaissait tous s
desseins, et nous peut tenir lieu de son général. Si
compare avec soin le récit de La Moussaye et celui
Mlle de Scudéry, leur ressemblance éclate ; il est mar
feste que les deux auteurs ont puisé à la même sourc
et on demeure convaincu qu'on possède, en ces de
récits presque identiques, celui de Condé lui-mêm

L'espace nous manque pour examiner en détail

ption de la bataille de Rocroy par Mlle de Scu-
nous n'y voulons signaler qu'un seul point,
suprême importance, et encore aujourd'hui
versé : nous voulons parler de la manœuvre
qui assura la victoire.
uit qu'à Rocroy, pendant que l'aile droite fran-
commandée par Condé, qui avait sous lui
, avait enfoncé l'aile gauche espagnole, et la
vait l'épée dans les reins jusque vers les der-
ignes de l'armée ennemie; notre aile gauche,
maréchal de L'Hopital et le lieutenant général
Ferté-Seneterre plia, se renversa sur notre
ju'elle mit en désordre, et qu'ainsi la bataille
vait en très-grand péril, si l'ennemi n'était
ement et énergiquement arrêté : de là l'ordre
a la réserve commandée par Sirot de marcher
urs du centre et de l'aile gauche, et l'éton-
résolution prise par Condé, dès qu'il connut le
de passer par-dessus la ligne ennemie et
omber sur les derrières de l'aile droite espa-
ictorieuse. Cette grande résolution a-t-elle été
piration personnelle de Condé, ou ne fit-il que
e conseil de Gassion qui, dans ce cas, devrait
ut l'honneur de cette manœuvre? C'est là une
n qui n'en a jamais été une au XVIIe siècle, et
on la veut poser à toute force, est selon nous
cile à résoudre, du moins selon les règles con-
la critique historique.
crivain distingué, le spirituel et brillant auteur
ernière histoire de France, M. Henri Martin,

racontant la bataille de Rocroy, et arrivé à son moment critique, s'exprime ainsi, *Histoire de France*, t. XIV, p. 10 : « En ce moment, les chances semblaient parfaitement égales; mais, des deux ailes droites victorieuses, c'était la française qui avait conservé le plus d'ordre dans le succès. Gassion qui avait rejoint Enghien, lui fit voir ce qui se passait à l'aile gauche, et, selon toute apparence, lui montra tout à la fois le mal et le remède. Enghien, passant derrière l'infanterie ennemie, qu'il laissait à moitié rompue, alla prendre en queue la cavalerie de Mello, qui avait en tête la réserve française. Cette belle manœuvre eut un plein succès, etc... » *Selon toute apparence!* ne semble-t-il pas que, pour parler ainsi, l'honorable écrivain a des raisons très-fortes, ou le plus grand nombre de témoignages, ou des témoignages dont le poids l'emporte sur tous les autres? Quels sont donc les témoignages qu'on peut invoquer ici? D'abord la Gazette[1]; mais la Gazette mentionne la manœuvre sans la rapporter le moins du monde à Gassion. L'*Histoire du maréchal de Gassion*[2], qui décrit seulement les actions personnelles de son héros, ne dit rien de cette manœuvre, parce que Gassion n'y était point. Lenet[3], qui déclare avoir consulté bien des officiers présents à l'affaire avant de prendre la plume, et qui se fonde sur une dépêche envoyée du champ de bataille au père de Condé, fait exécuter la

1. Pour l'année 1643, n° 65, p. 449, etc.
2. 2 vol. in-12, Amsterdam, 1696.
3. *Mémoires* de Lenet, coll. Michaud, t. II, p. 477, etc.

ımeuse charge au jeune prince, sans dire un seul ıot de Gassion, du moins en cet endroit. Enfin, La oussaye [1] indique avec précision la manœuvre de ondé, et la lui fait entreprendre après avoir donné ɔrdre à Gassion de poursuivre les restes de l'aile ıuche des ennemis qu'ils avaient culbutée ensemble t de s'opposer à l'arrivée du général Beck, mission nportante et difficile. Ni la Gazette, ni Lenet, ni La oussaye ne disent que Gassion prit part à la charge ıattendue qui vint écraser l'aile droite espagnole. assion était sur un tout autre point du champ de ataille; cela n'est pas douteux, car lorsque Condé ut forcé l'aile droite espagnole de lâcher sa proie, de ıire volte-face, de se défendre au lieu d'attaquer, et ientôt de prendre la fuite vers le fond du champ de ataille, Gassion, qui y était encore, la reçut et ıcheva. S'il eût conseillé une manœuvre nécessaire, ıais hasardeuse, il eût certes voulu partager au ıoins les périls de l'exécution; tandis qu'il est incon-stable que Condé seul les prit tous sur lui, ce qui ailleurs était dans son caractère, et ce qu'il fit con-amment à Fribourg, à Nortlingen, à Lens, comme Rocroy. Aussi le récit de La Moussaye, conforme à lui de Lenet, et qu'aucun des autres témoignages écités ne contredit, a fait foi, et il a été suivi par ɔste et par Desormeaux.

Cet ensemble de témoignages est décisif. Un seul

1. *Relation des campagnes de Rocroy et de Fribourg*, in-12, 73, réimprimée dans les *Mémoires* pour servir à l'histoire de M. le ince, 2 vol., 1693, et aussi à la suite des *Mémoires* de Turenne.

écrivain militaire du XVIIe siècle donne une version contraire ; cet écrivain est Montglat. Montglat n'était pas plus à Rocroy qu'à Lens. Il a écrit sur des ouï-dire, et sa description de la bataille est très-souvent défectueuse. Elle est en pleine contradiction, sur la conduite de la réserve, avec Sirot, qui la commandait, et dont ici le récit est irrécusable. Elle n'a donc aucune autorité. Or c'est juste cette relation-là, et celle-là seule, que M. Henri Martin a suivie, négligeant pour elle tous les autres témoignages. Et encore il l'a suivie à sa guise, comme nous allons voir. Montglat ne dit pas seulement, avec tout le monde, que Gassion concourut avec Condé, à la tête de l'aile droite française, à renverser l'aile gauche de l'ennemi au commencement de la bataille; il fait à Gassion seul tout l'honneur de ce premier succès, où ne paraît pas Condé; puis dans son récit Gassion, de son autorité privée, change de front, tourne à droite et se jette sur les derrières de l'aile droite espagnole, sans qu'encore ici il soit question de Condé; celui-ci ne se montre un moment que pour venir dire à Sirot d'avancer, ce que Sirot refuse de faire, engageant le jeune duc à prendre patience et à attendre que Gassion ait achevé d'exécuter sa brillante manœuvre. Autant eût-il valu dire que Condé assista à la bataille sans y prendre part. Le passage vaut la peine d'être cité : « De l'autre côté Gassion ayant renversé les « premiers escadrons espagnols, les poussa dans la « seconde ligne, qu'il mit en déroute; et lors les « poussant avec vigueur, il les força de tourner le

los et de prendre la fuite; mais, au lieu de les poursuivre, il les laissa sauver, et fut, bride en main, ralliant toutes ses troupes et les remettant en bataille, parce qu'il aperçut le désordre des siens dans l'autre aile, et les Espagnols victorieux, qui n'ayant pas la même précaution qu'il avoit, pilloient le bagage comme s'ils n'eussent plus rien à craindre. Alors il fit faire demi-tour à droite et marcha pour les prendre par derrière. Cependant le duc d'Enghien manda à Sirot, qui commandoit le corps de réserve, de donner et de secourir le maréchal de l'Hopital; mais il répondit qu'il n'étoit pas temps; et le duc arrivant là-dessus, il (Sirot) lui fit voir l'état des choses, et comme Gassion, après avoir battu l'aile gauche des Espagnols, alloit attaquer l'autre par derrière, qu'il falloit avoir un peu de patience, ce que le duc trouva bon. Et aussitôt que Gassion chargea d'un côté, Sirot en fit autant de l'autre, etc..... » Il n'y a qu'un seul défaut à toutes ces belles inventions, c'est que Sirot dans ses Mémoires[1], ne dit pas un seul mot de ce que lui fait dire Monglat, qu'il dit précisément le contraire, qu'il ne parle pas même de Gassion, qu'enfin, comme il ne dit que ce qui s'est passé où il était, il ne mentionne pas la manœuvre en question. Toute cette partie du récit de Montglat est une fable ridicule : le reste est à l'avenant. Les témoignages sont unanimes pour

1. *Mémoires* et la vie de messire Claude de Letouf, chevalier, baron de Sirot, lieutenant général, etc.: 2 vol. in-12, 1683, t. II, p. 36, etc.

affirmer que Gassion n'accompagna pas même Condé dans son attaque sur l'aile droite espagnole, bien loin qu'il l'ait exécutée de son chef. Incontestablement Gassion devrait être à l'autre extrémité du champ de bataille, pour poursuivre la cavalerie d'Albuquerque, rompue mais non défaite, et pour surveiller et empêcher l'arrivée du général Beck. Nous croyons avoir ailleurs démontré en détail[1] que toutes ces assertions de Monglat ne résistent pas au moindre examen, qu'elles sont mêmes fort peu dignes d'être examinées. Voilà pourtant l'unique témoignage sur lequel paraît s'appuyer M. H. Martin. Du moins fallait-il le prendre tout entier et tel qu'il est. Montglat ne dit pas que Gassion *qui avait rejoint Enghien* (car jusque-là ils n'avaient pas été séparés et tous deux avaient chargé Albuquerque à la tête de l'aile droite française) *lui fit voir ce qui se passait à l'aile gauche* (car le duc le pouvait bien voir comme lui) ; *et selon toute apparence* (entendez: contre tous les témoignages) *lui montra tout à la fois le mal et le remède.* Non ; Montglat assure que Gassion tourna lui-même à gauche, et fut, bride en main, réparer le désordre des siens dans l'aile gauche, tandis que M. Henri Martin laisse au moins à Condé l'honneur de l'exécution de cette belle manœuvre, et ne donne à Gassion que le mérite d'ailleurs immense d'un conseil. Mais cette division est tout à fait arbitraire; c'est une pure conjecture, débris des conjectures de

1. *La Jeunesse de madame de Longueville, Appendice :* Bataille Rocroy.

Monglat; et l'idée d'un simple conseil donné par Gassion, sans aucune participation de sa part à l'exécution, est une imagination exclusivement propre à M. H. Martin. A toutes ces hypothèses des deux graves historiens, nous préférons le récit de l'ingénieuse romancière qui nous inspire une entière confiance, parce que cette romancière a eu le bon sens de puiser à des sources certaines, et très-vraisemblablement de se procurer la relation même de La Moussaye, alors manuscrite, et de la suivre pas à pas, en se bornant à la développer et à l'éclaircir en quelques endroits. Nous prenons le récit de Mlle de Scudéry au moment où Cyrus, avec Mazare, qui représente Gassion, a mis en fuite, à la tête de l'aile droite française, la cavalerie d'Octomazade (le duc d'Albuquerque).

Le Grand Cyrus, t. IX, liv. III, p. 1234, etc. : « Mais comme ce vaillant prince savoit bien que des ennemis qui fuient sont déjà vaincus, il ne s'amusa point à les suivre ; et voulant donner une plus noble matière à sa valeur, il se contenta d'ordonner à Mazare (Gassion) d'achever de vaincre la cavalerie qu'il avoit déjà rompue, de peur qu'elle ne se ralliât; il fut droit à l'infanterie ennemie, contre qui il fit des miracles de sa personne. Mais durant qu'il faisoit fuir tous les ennemis qu'il avoit en tête, l'aile gauche de son armée ne combattit pas si heureusement; car comme Crésus (le maréchal de L'Hopital) avoit mené ses troupes à la charge avec un peu trop de précipitation, elles furent rompues d'abord : ce n'est pas qu'il ne se signalât en cette occasion et qu'il

ne témoignât avoir beaucoup de cœur, mais e
après avoir eu le bras droit considérablement ble
et avoir été mis hors de combat, il eut la douleu
voir l'aile qu'il commandoit entièrement mise
fuite, plusieurs bataillons de son infanterie taillé
pièces, presque toutes les machines de son p
gagnées par les Massagètes (Espagnols), et de
enfin qu'ils eussent fait périr tous les siens, s
corps de réserve ne se fût avancé pour servir de
rière à ceux qui poursuivoient les vaincus. Ainsi
pouvoit dire alors que la victoire étoit dans les d
partis, et voloit sur les deux armées; car l'aile dr
de Cyrus, où il étoit en personne, avoit mis
déroute l'aile gauche de Thomiris (D. Francisco
Mélos), et l'aile droite de Thomiris, où Ariante
comte d'Isembourg) combattoit, avoit rompu
gauche de Cyrus. Mais pendant que cette double
toire se remportoit dans chaque parti, et à l'
gauche et à l'aile droite, l'infanterie n'étoit
oisive, et celle de Cyrus avoit avancé contre celle
Massagètes. Il y avoit même eu quelques batail
qui avoient commencé le combat; mais comme A
tidas (d'Espenan, qui commandoit le centre, où e
l'infanterie et l'artillerie) vit le désordre de l'
gauche, et qu'il remarqua que l'infanterie des Ma
gètes paroissoit plus ferme que la sienne et atten
le choc d'une contenance plus fière, il crut fort sa
ment qu'il étoit à propos de voir ce que la fort
décideroit du destin des deux cavaleries, avant
de rien entreprendre : c'est pourquoi il se conte

de faire de continuelles escarmouches, jusques à ce que l'occasion lui parut plus favorable. Mais enfin Cyrus, après avoir entièrement défait l'aile gauche des ennemis, comme je l'ai déjà dit, attaqua l'infanterie des Massagètes, et l'attaqua avec tant d'ordre et tant de vigueur, que sans qu'aucun de ses corps fût rompu, il renversa l'infanterie des Callipides, celle des Issédons, et mit entièrement en déroute celle des Scythes royaux (l'infanterie allemande, wallonne et italienne). Mais lorsqu'il étoit en ce glorieux état où il lui étoit permis de croire qu'il seroit bientôt vainqueur, il vit tout d'un coup les pitoyables termes où étoit son aile gauche; ainsi il connut avec certitude que ce gain de la bataille dépendoit absolument des troupes qu'il avoit auprès de lui. De sorte que, sans perdre de temps et sans s'opiniâtrer à achever de vaincre ceux qu'il avoit déjà rompus, il songea à vaincre les vainqueurs des siens, et il espéra même que leur victoire seroit la cause de la sienne. Car comme les Massagètes n'avoient pu vaincre sans se mettre en quelque désordre, et que ce qu'il avoit de troupes étoient aussi serrées dans leur rang que si elles n'eussent point combattu, il attendit un heureux succès du dessein qu'il prenoit d'aller combattre cette aile victorieuse. Si bien qu'après avoir par ses regards seulement, fait reprendre un nouveau cœur aux siens, il abandonna sa nouvelle victoire, et fut sans précipitation, pour conserver l'ordre dans ses troupes, par le derrière de l'armée de Thomiris, afin l'attaquer cette cavalerie, qui venoit de romprè la

sienne. De sorte que la trouvant encore tout ébran lée, et dans cette négligence que la victoire donne ceux qui ne sçavent pas tout à fait bien l'art d vaincre. il la défit entièrement sans beaucoup d peine. Il délivra même par cette victoire le roi d'Hi canie (La Ferté-Seneterre), qui avoit été fait prison nier, lorsque l'aile où il étoit avoit été rompue; et fut trouvé blessé en plusieurs endroits. Il arriv encore que ceux qui échappèrent à la victoire d Cyrus, en s'enfuyant rencontrèrent Mazare (Gassion) qui acheva de les vaincre; de sorte que l'illustr Cyrus eut la gloire d'avoir vaincu les vainqueurs de siens, d'avoir entièrement défait les deux ailes d l'armée ennemie, et d'avoir même vaincu une grand partie des gens de pied de Thomiris. »

A cette description claire et précise de la manœuvr qui a décidé la victoire, qu'il nous soit permis d'ajou ter une dernière citation, celle du passage où Mlle d Scudéry peint la fin de la bataille, la résistance opi niâtre de l'infanterie espagnole, la glorieuse mort d comte de Fontaine, et la noble et généreuse conduit par laquelle le jeune héros met en quelque sorte l sceau à sa gloire, en couronnant la victoire par l clémence et la piété. Tout le monde sait par cœur le belles pages de Bossuet sur ce grand sujet; mais aprè l'éloquence, l'exactitude a encore son prix, et nous n connaissons pas de récit plus exact que celui que nou allons mettre sous les yeux du lecteur. Il est de tou point conforme à la savante narration de La Mous saye, fondement de celle de Bossuet, comme nous

ons montré ailleurs [1]; mais la relation de La Mous-
e n'a été publiée qu'en 1673 par M. de Bessé, tan-
que le tableau tracé par Mlle de Scudéry est de
ée 1653. Et comme ce tableau est incomparable-
nt supérieur pour la netteté, l'ordre et l'agrément,
relation officielle de la Gazette, on peut dire que
Cyrus est le premier ouvrage qui ait donné une
e idée de toute la bataille de Rocroy, de l'habile
tégie qui l'a préparée, de la manœuvre hardie qui
agnée, et particulièrement des dernières scènes
ette héroïque journée.

Il ne restoit donc [2] plus à combattre qu'un grand
s d'infanterie, qui, n'étant composé que de Mas-
tes (les Espagnols), s'étoit posté auprès des ma-
es de leur armée, et qui paroissoit en une pos-
si fière, qu'il étoit aisé de voir que ces Massagètes
oient défendre leur vie et leur liberté jusques à
ernière goutte de leur sang. Le vaillant Térez (le
te de Fontaine) commandoit ce corps; mais parce
l étoit fort incommodé à cause des blessures qu'il
t eues autrefois, il ne pouvoit monter à cheval, et
loit toujours à la guerre dans un petit char (une
ise à porteur). Cet expérimenté capitaine étant
c à la tête de ces vaillants Massagètes, Cyrus n'hé-
point à les attaquer; et il se résolut d'autant plus

La Jeunesse de madame de Longueville, Appendice : Bataille de
oy.

En vérité, n'est-ce pas là en quelque sorte le premier état,
e encore, mais déjà bien remarquable, de cette grande page de
uet : « Restoit cette redoutable infanterie... »

tôt à se hâter de les vaincre, qu'il avoit sçu par des p sonniers qu'il avoit fait, que le prince Aripithe (le gé ral Beck) avançoit avec un puissant secours de Sau mates, et qu'il étoit déjà dans les bois. Joint qu'app hendant que Mazare (Gassion), qui suivoit ceux q avoit mis en déroute, ne rencontrât Aripithe et n'en f vaincu, il croyoit qu'il falloit promptement se hâter se défaire de ce reste d'ennemis. Il avoit pourtant p de cavalerie auprès de lui, parce qu'après cette d nière victoire, elle s'étoit amusée à piller. Néanmoi sans attendre son gros de réserve, il fut courageu ment à la charge, à la tête de son infanterie, qu qu'il eût peu de cavalerie pour la soutenir.... Cep dant Térez, voyant venir Cyrus à lui, avec touta fierté d'un homme qui n'avoit jamais été vaincu s'ébranla point, et commanda aux siens de ne ti point leurs flèches que leurs ennemis ne fussent à juste portée du trait. Et en effet, Cyrus avança toujo avec les siens, sans que les Massagètes tirassent. M lorsqu'il fut à la distance que Térez leur avoit m quée, ce vaillant capitaine fit ouvrir ses bataillons fit faire une si furieuse décharge de toutes les m chines de l'armée de Thomiris et de toutes les flèch de son infanterie, que l'air en fut obscurci, et q toutes les troupes de Cyrus en furent non-seulem couvertes, mais épouvantées. Et si l'extrême valeu de ce grand prince n'eût rassuré ses soldats, ceux q avoient vaincu partout ailleurs eussent été vainc en cet endroit. Mais comme, par bonheur, Tér n'avoit point de cavalerie pour pouvoir les pouss

ter de leur désordre, ils ne se reculèrent pas
n; et Cyrus sçut si bien les rassurer, qu'il les
au combat. Il est vrai que, comme Térez avoit
oisir de faire préparer de nouveau ses ma-
cette seconde attaque eut le même succès de
ière; et jusques à trois fois le vainqueur de
taqua ces fiers ennemis sans les pouvoir rom-
oiqu'il y fît des choses prodigieuses, et que
ces qui le suivoient se signalassent par mille
de courage. Cette opiniâtre valeur de ces vail-
ıssagètes leur fut pourtant inutile : car Cyrus,
ıit avancer son gros de réserve, et quelques
roupes que ce prince avoit envoyées après
ı'il avoit rompus étant arrivées, il fit enve-
cette vaillante infanterie de tous les côtés. De
ıe, ne restant plus rien à faire à ces courageux
ètes qu'à se rendre, puisqu'ils le pouvoient faire
ire, ils firent les signes qu'on a accoutumé de
rsqu'on veut demander quartier; si bien que
e Cyrus, qui ne cherchoit qu'à pouvoir sauver
de si braves gens, s'avança pour leur donner
le et recevoir la leur. Mais comme il s'avança
ır faire aucun signe qui leur pût faire connoître
ur faisoit grâce, ils crurent qu'au contraire
encore les attaquer; de sorte que, faisant une
e décharge de leurs machines et tirant toutes
èches, tous ceux qui suivoient Cyrus virent ce
en si grand danger que, poussés par l'amour
voient pour lui, ils allèrent attaquer ces vail-
assagètes, quoiqu'ils n'en eussent point reçu

d'ordre ; et ils les attaquèrent par tant d'endroits à la fois qu'ils les rompirent de partout et pénétrèrent leurs bataillons de part en part. Cependant Cyrus, qui fut véritablement touché d'une généreuse compassion de voir de si vaillants soldats en état de périr, fit une action aussi glorieuse en voulant leur sauver la vie, que celle qu'il avoit faite le même jour en donnant la mort à tant d'autres; car il se jeta, malgré le tumulte et la confusion, au milieu des vaincus et des vainqueurs, criant aux siens, avec une voix éclatante qui imprimoit du respect à ceux qui l'oyoient, qu'il vouloit absolument qu'on donnât quartier aux Massagètes, menaçant même avec une fierté héroïque ceux qui lui venoient d'aider à remporter la victoire, s'ils ne pardonnoient aux vaincus et s'ils ne lui obéissoient. Mais à peine ce commandement eut-il été entendu, qu'en un même temps les soldats de Cyrus cessèrent de tuer; et les Massagètes, charmés de la clémence de leur vainqueur, posèrent les armes, et s'amassèrent en foule et avec précipitation à l'entour de lui, regardant alors comme leur protecteur celui qu'un moment auparavant ils avoient combattu comme leur ennemi. En effet, il n'y eut pas un officier qui ne voulût avoir l'honneur de s'être rendu à ce prince, et il n'y eut pas un simple soldat qui ne fît du moins ce qu'il put pour s'en approcher. Il y eut même deux prisonniers considérables [1] qui eurent la gloire d'être

1. La Moussaye nomme entre autres don Georges de Castelui, mestre de camp; la *Gazette* l'appelle Castelvis.

pris de la plus illustre main du monde, puisqu'ils le furent de celle de Cyrus...

« Comme Cyrus sçavoit qu'il ne faut jamais que les vainqueurs s'endorment entre les bras de la victoire, dès qu'il eut sauvé la vie à ces vaillants Massagètes, qu'il eut donné ordre à la sûreté des prisonniers, et qu'il eut commandé qu'on prît soin du corps du vaillant Térez qui fut tué en cette occasion, il pensa diligemment à rallier ses troupes victorieuses, afin qu'elles fussent en état de soutenir Mazare (Gassion), s'il étoit poussé par Aripithe (Beck), et d'aller même attaquer ce prince des Sauromates, s'il osoit sortir du bois et s'avancer dans la plaine. Mais comme il étoit occupé à ce ralliement, Mazare (Gassion), qui venoit de donner la chasse aux ennemis, arriva, qui apprit à Cyrus qu'Aripithe, n'ayant osé s'engager dans la plaine, avoit toujours été dans le bois, où il avoit reçu dans le défilé les troupes qu'il avoit rompues; ajoutant que cela n'avoit pas empêché qu'on ne les eût poursuivies ardemment; et qu'il avoit sçu par des prisonniers qu'il avoit fait assez avant dans le bois, que les troupes d'Aripithe qui n'avoient point combattu se retiroient avec tant de confusion, qu'on ne les pouvoit presque discerner d'avec celles qui avoient été défaites. Cyrus loua Mazare en peu de mots de tout ce qu'il avoit fait de grand dans cette journée.... Et voulant enseigner par son exemple à tous les siens, que toutes les grâces ne viennent que du ciel, (Cyrus) se mit à genoux : et se tournant vers le soleil qui étoit le dieu des Persans, il le remercia d'avoir éclairé sa

victoire. Ainsi on vit le victorieux, au milieu d'u champ de bataille tout couvert de morts et de mo rants, rendre hommage de sa valeur au dieu qu' adoroit. Toutes ses troupes à son exemple firent même chose; chacun à l'usage de son pays rend grâces aux dieux d'une victoire si signalée.

« En effet, il n'en fut jamais une plus complète toute l'armée ennemie avoit été vaincue partie à pa tie, et presque escadron à escadron, tant la dérout fut grande. Il s'en fallut peu que tous les officiers d cette armée ne fussent tués ou prisonniers : le vai lant Térez (le comte de Fontaine) mourut à la tête d cette courageuse infanterie qui combattit la dernière et son corps fut trouvé auprès du char dont il se ser voit à la guerre, depuis qu'il avoit été estropié Toutes les machines des ennemis furent prises toutes leurs enseignes servirent à élever un trophée leur vainqueur; tout leur bagage enrichit tous le soldats de l'armée de Cyrus; et pour mieux marque la victoire de ce grand conquérant, il campa dans l camp de ses ennemis. Mais ce qui la lui rendit plu glorieuse, étoit que Myrsile, Artamas, Intapherne Atergatis, Gobrias, Gadate, Indathirse [1], et tous ceu qui s'étoient trouvés à cette grande journée, pu blioient tout haut que Cyrus tout seul avoit gagné l bataille. En effet, on peut assurer sans flatterie que l prudence avec laquelle il conduisit sa valeur la lui fi

1. Les célèbres *petits-maîtres*, Laval, La Moussaye, Chabot, qu servirent d'aides de camp à Condé; Tourville, son premier gentil homme; Barbantane, son écuyer, etc.

fectivement gagner, étant certain que s'il n'eût re-
nu l'impétuosité de son courage et celle de ses
oupes, lorsqu'il eut rompu l'aile gauche des Mas-
gètes, il n'eût peut-être pas vaincu; mais comme
ne s'emporta point à les poursuivre et qu'il tourna
ut court ses escadrons contre l'infanterie, sans que
s un des siens sortît de son rang, il se trouva en
uvoir d'aller par le derrière de l'armée de Tho-
iris attaquer avantageusement cette aile victorieuse
i avoit mis Crésus (le maréchal de L'Hopital) en
route, *ce qui fut en effet le point décisif de la ba-
ille.* »

Le combat de Charenton pendant le siége de Paris
a pas assurément l'importance militaire des ba-
illes de Rocroy et de Lens; mais il est très-considé-
ıble par ses résultats : il jeta le trouble et le décou-
ıgement dans l'âme des frondeurs, ranima les
ıpérances des gens de bien, enhardit le parlement à
ire paraître ses vrais sentiments, à entamer et à
ɔursuivre les négociations de Ruel, rendit à la
ıyauté son ascendant légitime, et peu à peu amena
fin de ce premier acte du triste drame de la Fronde.
en sort cette grande leçon, depuis fort peu com-
ise, qu'il n'est pas nécessaire d'être dans Paris pour
vaincre une insurrection, et qu'on peut très-bien en
nir à bout du dehors en laissant l'esprit de désordre
déshonorer et s'épuiser par ses effets inévita-
ɔs, et en sachant à propos frapper des coups déci-

sifs[1]. Après avoir investi Paris, Condé pensa, dans les premiers jours de février 1649 que le moment était venu de lui faire un peu sentir la pointe de son épée et d'apprendre aux chefs militaires de la Fronde qui avaient servi sous lui qu'ils n'étaient pas encore de force à lutter contre leur ancien général. Il resserra le blocus et résolut de s'emparer d'une des clefs de Paris, Charenton, alors place forte, dominant la Marne et la Seine, et par où entrait l'approvisionnement principal de la ville. Il fit donc attaquer Charenton le 8 février 1649 par un détachement de l'armée royale composé de régiments solides, dont il donna le commandement à l'un de ses plus valeureux lieutenants, un des héros de Lens, le duc de Châtillon déjà lieutenant général et auquel était promis le bâton de maréchal de France. La défense de la place avait été confiée par les frondeurs au marquis de Clanleu, officier malheureux, mais d'une intrépidité à toute épreuve, et qui se battit avec son obstination accoutumée. Près de cinquante mille hommes de milice bourgeoise et de troupes régulières sortirent de Paris, et débouchèrent dans la plaine pour venir au secours de la garnison menacée et de son vaillant chef. Condé, adossé à Vincennes dont lui répondait

1. On dit qu'en juin 1848, le général Cavaignac était résolu, en cas d'échec ou d'une résistance désespérée, de sortir de Paris, de l'environner et d'en faire le siége. Si le 24 février, le général Bugeaud, laissé libre de sa conduite et de ses mouvements, eût fait cela, six jours après la bourgeoisie et la garde nationale, repentantes d'un égarement irréfléchi, lui auraient ouvert d'elles-mêmes les portes de Paris.

un officier dévoué à Mazarin, le comte de Broglie, occupa tout l'intervalle entre Vincennes et Charenton, et fit monter de l'artillerie sur les hauteurs qui couronnent la plaine, ne laissant ainsi d'autre alternative à l'armée de la Fronde que de venir lui livrer bataille dans cette forte position, ou de rester spectatrice immobile de la prise de la place. Charenton fut pris en effet à la vue de l'armée sortie de Paris ; mais il y eut des pertes cruelles des deux côtés. Les deux généraux qui commandaient l'attaque et la défense, Châtillon et Clanleu furent tués, laissant chacun dans leur parti de vifs regrets, surtout Châtillon, le mari de la belle duchesse, le beau-frère de Bouteville, le dernier des Coligny, destiné à relever ce grand nom et à donner à la France un capitaine de plus. Sa mort fut amèrement pleurée par Condé, qui montra en cette occasion de quelle amitié il était capable. En vain la Gazette, alors aux mains des frondeurs, s'appliqua-t-elle à diminuer l'importance de cet événement; il fit de toutes parts une impression profonde ; il en courut plus d'un récit populaire en prose et en vers[1]. Celui de Mlle de Scudéry est un peu court, mais en général fort exact, et nous le préférons de beaucoup à l'article de la Gazette insignifiant à dessein. Les détails dans lesquels entre Mlle de Scudéry, et qui, au premier coup d'œil semblent romanesques, se retrouvent dans

1. Les Recueils des Mazarinades pour l'année 1649, contiennent un *Agréable et véritable récit de ce qui s'est passé avant et depuis l'enlèvement du Roi dans la ville de Paris.* Voyez aussi le *Courrier français* en vers burlesques.

les Mémoires les plus authentiques publiés longtemps après.

La clef nous le dit : « Le château (sur le bord de l'Araxe) est Charenton, que M. le Prince prit à la vue de cinquante mille hommes qui n'osèrent l'attaquer à la vallée de Fécamp où il s'étoit posté, et rentrèrent honteusement dans la ville. Toute cette grande action est purement écrite selon la vérité. Le prince Artibie blessé à mort étoit feu M. le duc de Châtillon que M. le Prince aida à porter de ses propres mains, ainsi que le fait Cyrus. »

Le Grand Cyrus, t. III, liv. II, p. 611 : « La grande ville d'Artaxate (Paris) étoit située dans une plaine très-fertile au bord de l'Araxe (la Seine). Cette ville n'étoit commandée que de fort peu d'endroits; mais ses murailles étoient si foibles et même en quelques lieux si détruites, que sa force ne consistoit qu'en la multitude de ses habitants. » Auparavant l'auteur a déjà parlé du fort de Charenton, « château qui n'est qu'à cinquante stades d'Artaxate et qui est bâti sur le bord d'une petite rivière (la Marne), laquelle se jette en ce lieu-là dans l'Araxe, qui passe dans Artaxate... Cyrus fut reconnoître en personne la situation de ce bourg où étoit le château qu'il vouloit prendre... Après avoir assemblé ses troupes proche d'un petit bois (le bois de Vincennes), et choisi celles qu'il destinoit à l'attaque du bourg et du château; quoiqu'il fût averti que toute la ville d'Artaxate étoit en armes, et que tous les bourgeois se préparoient à sortir contre lui, ce grand cœur ne s'ébranla point : au contraire,

prenant de nouvelles forces par la grandeur du péril, il choisit une petite éminence qui étoit entre la ville et ce château, et après avoir rangé huit mille hommes en[1] bataille sur cette hauteur, et y avoir placé six de ces terribles machines[2] qui servoient à lancer des boulets de pierre, pour s'opposer au secours que l'ennemi vouloit y donner, il fut avec les quatre mille autres attaquer le bourg dans lequel on avoit jeté trois mille soldats[3] qui s'y étoient retranchés quelques jours auparavant que Cyrus arrivât à la vue d'Artaxate. Cette attaque se fit par trois endroits à la fois, après que quatre béliers eurent abattu la barricade et la muraille, mais avec tant de vigueur que les ennemis en furent épouvantés... La première barricade fut emportée du côté qu'étoit Cyrus, et ceux qui la défendoient, fuyant avec précipitation jusques à la seconde, y furent tués, et servirent encore à faire forcer les autres par l'effroi que leur défaite leur donna. Les soldats, encore animés par l'exemple de leur chef, plantèrent des échelles contre les murs dont les béliers avoient déjà abattu une partie; de sorte que tout d'un coup les soldats et les habitants se virent enveloppés de toutes parts, et contraints de fuir pour sauver leur vie. Les uns jettent leurs armes et se rendent, les autres fuient en tumulte et en désordre;

1. La Gazette pour l'année 1649, nº 17, p. 113, dit : cinq à six mille. Montglat, Coll. Petitot, t. L, p. 158 : six mille.

2. La Gazette : quatre pièces de canon.

3. La Rochefoucauld, dans un endroit, dit : deux mille hommes; et dans un autre trois mille. Coll. Petitot, t. LI, p. 406 et 464.

quelques-uns, pour éviter l'épée de l'ennemi qui les poursuit, trouvant le pont trop étroit et trop embarrassé pour tant de monde, se jettent en la rivière qui passe en ce lieu, et s'y noient misérablement. Quelques-uns tâchent de se défendre encore à ce pont; mais comme la valeur de Cyrus ne s'arrêtoit jamais qu'après la victoire, il les poursuit, il les force, il tue tout ce qui lui résiste, et pardonne à tout ce qui lui cède. Celui [1] qui commandoit les gens de guerre qui étoient en ce lieu-là, et qui étoit un homme de cœur, y fut tué de divers coups, n'ayant pas voulu demander quartier; et des trois mille hommes que l'on avoit mis dans ce bourg, il en échappa fort peu qui ne fussent ou blessés ou prisonniers. Bien est-il vrai que du côté de Cyrus, le prince Artibie (Châtillon) reçut deux blessures mortelles, ce qui affligea extraordinairement Cyrus... Il rencontra quelques soldats et quelques capitaines qui portoient dans ce château le prince Artibie blessé, afin de l'y faire panser plus commodément. Comme Cyrus le vit en cet état, et qu'il remarqua que ceux qui le soutenoient étoient trop foibles et l'incommodoient en le portant, quel-

1. La Gazette : « Le sieur de Clanleu se voyant forcé se mit derrière une petite barricade, où, après s'être encore défendu quelque temps, il fut tué en combattant vaillamment, après avoir refusé vingt fois quartier et même tué l'un de ceux qui le lui offroient. » Mme de Motteville, t. III, p. 131 : « Clanleu qui commandoit la garnison y fut tué se défendant vaillamment, refusant la vie qu'on lui voulut donner, et disant qu'il étoit partout malheureux, et qu'il trouvoit plus honorable de mourir en cette occasion que sur un échafaud. »

: pressé qu'il fût et quelque douleur qu'il eût en ne, il aida de sa propre main à porter cet illustre i jusques à une chambre basse où il fut mis sur lit [1]... Après cela Cyrus monta à cheval... A chaque ; qu'il faisoit, il recevoit avis sur avis de troupes i sortoient d'Artaxate; mais quelque grand qu'on . représentât ce péril, il fut se mettre à la tête des nnes, résolu de combattre, quand même il seroit aqué par cent mille hommes. En effet si le roi d'Arénie l'eût entrepris, il n'y en eût eu guères moins; r depuis une petite vallée (la vallée de Fécamp) qui abaisse presque imperceptiblement, et qui est aussous de l'éminence où Cyrus s'étoit posté, jusques Artaxate, toute la campagne étoit couverte de troupes nnemies, qui firent même semblant d'avoir intenon de combattre. Le roi d'Arménie tint conseil de uerre pour cela, hors des murailles de la ville, et avança jusques à un village où il fit halte, qui est ort proche de ce petit vallon qui séparoit les deux armées [2]. Cependant Cyrus demeura ferme en son

1. Mme de Motteville, *ibid.* : « Le duc de Châtillon fut blessé à mort en cette occasion, dont M. le Prince fut touché. Il le pleura et témoigna pour lui, aussi bien qu'il l'avoit déjà fait pour d'autres, qu'il étoit quelquefois susceptible de beaucoup d'amitié. » Montglat, *ibid.* : « Le duc de Châtillon y reçut un coup de mousquet dont il mourut peu d'heures après, au grand regret de tout le monde, principalement du prince de Condé qui l'aimoit extrêmement. »

2. Montglat, *ibid.* : « Plus de cinquante mille hommes sortis de Paris se mirent en bataille dans la plaine, depuis Picpus jusqu'à la rivière, et furent spectateurs de ce combat, la vallée de Fécamp entre deux, ils virent six mille hommes défaire leurs gens sans jamais oser avancer pour les secourir. » Mme de Motteville, *ibid.* :

poste, regardant toujours fièrement cette mult tude innombrable d'ennemis qui n'osoient l'att quer. Il conduisit même cette grande action ave tant de valeur et tant de prudence, qu'il y avoit plu de six heures que ce château étoit pris que ceux d'A taxate ne le savoient pas encore. Enfin après avo bien consulté, le roi d'Arménie conclut qu'il ne fallo point attaquer un prince accoutumé de combattr comme un lion et de vaincre tout ce qui lui résistoit Le prince Phraate, qui étoit assez brave, vouloit hasar der la chose à quelque prix que ce fût[1] : mais so opinion n'étant pas suivie, parce qu'un chef expéri menté soutint qu'il n'y avoit nulle apparence d'alle choquer avec des troupes nouvelles et des bourgeois des troupes aguerries et le plus grand capitaine d monde posté avec quelque avantage ; Cyrus eut l satisfaction d'avoir pris ce qu'il vouloit prendre à l vue de ses ennemis, et de leur avoir présenté la b taille, depuis le matin jusques à la nuit, sans qu'i eussent osé l'accepter, quoiqu'ils fussent vingt fo plus que lui. La nuit tombant tout d'un coup cach

« M. le Prince rangea son armée en bataille, et eut le loisir de mettre en bon ordre avant que celle de Paris pût arriver à la vue ses troupes. Les deux armées furent assez longtemps à se regard sans se faire aucun mal. Celle du Roi avoit fait ce qu'elle avoit dessein de faire, et celle de Paris n'avoit que de très foibles inte tions de l'attaquer. Cette nombreuse et mauvaise armée ne sor point de ses retranchements qui furent les dernières maisons de Pi pus, et l'arrière-garde demeura toujours bien à son aise dans place Royale. »

1. Tallemant, t. II, p. 334, etc., dit que Retz et le comte Maure furent de cet avis.

ɔartie de la honte qu'avoient tous les habitants
ıxate de rentrer dans leur ville après avoir seule-
vu prendre un château qui leur étoit considé-
à cause de l'Araxe qui y passe [1]... »
le voit : la narration de Mlle de Scudéry est d'une
frappante. On peut juger avec quel empresse-
elle dut être accueillie lorsqu'elle vit le jour à la
ɔ cette même année 1649 ! Paris commençait
s peu de temps à respirer des périls et des
s du siége qu'il venait de soutenir. Les esprits
cœurs étaient encore tout émus des souvenirs
guerre à peine terminée, et ses diverses aven-
les faits d'armes de l'un et de l'autre parti
t l'entretien de tout le monde, de la bourgeoisie
bien que de la magistrature et de la noblesse,
que la bourgeoisie y avait joué un rôle sinon
ıt, du moins considérable. Après avoir été si
ment renfermé dans les murailles de Paris,
comme un plaisir nouveau d'en sortir, d'aller
les lieux où s'était livré plus d'un combat san-

. . . . . juvat ire et Dorica castra
Desertosque videre locos. . .
. . . . . Hic acie certare solebant.

ı moindres détails que racontait Mlle de Scudéry

[me de Motteville, *ibid.* : « Les deux armées se retirèrent cha-
e leur côté, celle du Roi glorieuse et satisfaite, et celle de
onteuse de n'avoir donné d'autre preuve de sa vaillance que
s menaces et des injures. » — La Rochefoucauld, *ibid.* : « La
ɔ Charenton décrédita fort les généraux et les troupes du par-

avaient un intérêt palpitant. On les recherchait av passion. Il en devait être à peu près de même d récits du siége de Dunkerque et des batailles Rocroy et de Lens. La plupart de ceux qui s'y étaie distingués vivaient encore. Eux et leurs familles, d séminés dans toutes les provinces, se faisaient l orgueilleux plaisir de reporter leurs regards sur c flatteuses et véridiques peintures. Il n'y avait pas châteaux où on ne voulût les avoir. Ces brillants f d'armes, entremêlés d'aventures d'amour et de c versations délicates et spirituelles, amusaient les lo loisirs, polissaient les esprits, élevaient les cœu entretenaient et répandaient dans tous les rangs, particulièrement dans la jeune noblesse, la tradit française de l'esprit de galanterie et de l'esprit m taire.

lement, et passa pour miraculeuse en la personne de M. le Pri d'avoir emporté une place en la présence d'une armée et aux p de Paris, dont il étoit sorti dix mille hommes en armes pour ea les émoins. »

CHAPITRE CINQUIÈME

L'ARISTOCRATIE

HRISTINE, REINE DE SUÈDE. — LA COMTESSE DE MAURE ET MADEMOISELLE DE VANDY. — LE COMTE DE FIESQUE. — MADEMOISELLE DE VERTUS ET LA MARQUISE DE COURBON. — RENÉE DE FORBIN.

Il doit être maintenant bien établi que Mandane et rus sont Mme de Longueville et Condé, et que Mlle de déry s'est incontestablement proposé de peindre sœur et surtout le frère dans la première et la plus lle époque de son histoire, avant sa fatale partici- tion aux criminelles folies de la Fronde, jeune, au, plein d'esprit, libéral, dévoué à ses amis, mé- isant la richesse, adorant la gloire, le cœur rempli s plus nobles flammes, et par-dessus tout le pre- ier soldat et le premier capitaine de son siècle.

Et ce n'est pas Condé seul que Mlle de Scudéry nous présente, c'est Condé en compagnie des guerriers s plus renommés de son temps, tels que Gassion à ocroy sous le nom de Mazare [1], à Lens, encore sous

1. Plus haut, chap. III et IV, p. 121, 123, 168, 170, 173.

ce même nom, le maréchal de Grammon
Villequier, Noirmoutiers, d'Erlac[2]; parmi l
mis, don Francisco de Melos et le vieux (
Fontaine[3], l'archiduc Léopold et le général
nul doute qu'on y verrait Mercy et Turen
batailles de Fribourg et de Nortlingen ét
contées.

Naturellement les amis particuliers de Co
ceux auxquels Mlle de Scudéry s'arrête le
reviennent souvent dans *le Cyrus*, et les mêr
quefois sous des noms différents. A la ba
Thybarra, celle de Lens, Châtillon est Hida
commande la cavalerie, et il est encore Art
est tué au siége d'Artaxate[5]. Partout est cél
valeur de La Moussaye; dans le roman il
Tigrane, qui combat toujours auprès de Cyru
même Tigrane, à la bataille de Thybarra, a
bien connu de La Moussaye à Lens : après
diges de courage, il tombe au pouvoir de l'
Feraulas est bien Chabot, descendant de l'a
frère de celui qui commandait la réserve à N
et mourut au siége de Dunkerque avec un
stoïque. Le comte de Chabot, sans fortune, n
bien fait et très-agréable de sa personne, t
cœur de la belle Marguerite, la fille du duc l

1. Chap. IV, p. 138, etc.
2. *Ibid.*, p. 138, etc.
3. *Ibid.*, p. 171, 172, 173, sous le nom de Térez.
4. *Ibid.*, p. 138.
5. *Ibid.*, p. 180.
6. Par exemple, t. IV, p. 1176.

han, et par ce mariage, à la fois opulent et illustre, int le duc de Rohan-Chabot. Toute sa vie il deura l'ami fidèle et dévoué de Condé, et son confît le plus intime. Aussi dans *le Cyrus* Feraulas estonné non-seulement comme un très-brave officier, is comme celui auquel Cyrus ouvre le plus volons son cœur. *Le Grand Cyrus,* t. IV, liv. III, p. 1134 : eraulas (resté seul avec Cyrus livré à la plus grande ıleur) étoit la plus agréable compagnie qu'il pût ›ir, puisque c'étoit lui seul qui avoit toujours eu le ;ret de sa passion... Ce n'avoit été qu'à Feraulas 'il avoit découvert tous les sentiments de son âme, mme étant d'un âge et d'une humeur à excuser ıs ses transports et toutes ses foiblesses. » C'est .core à Feraulas qu'au t. VI, liv. Ier, p. 8, Cyrus ontre une lettre de Mandane. Nous savons, en effet, ıe Chabot avait été le confident de Condé dans sa ıison avec Mlle du Vigean, et Mademoiselle nous)prend [1] que si Condé favorisa si fort Chabot dans s desseins sur Mlle de Rohan, c'est que celui-ci l'avait condé dans sa première et ardente passion. « Ainsi, t-elle, après avoir été servi dans l'occasion qui lui)it la plus sensible de sa vie, il ne faut pas s'étonner l'il prît avec la chaleur qu'il témoigna le soin de re réussir le mariage où Chabot aspiroit. »

Cependant, il faut bien l'avouer, ce n'est pas sur la ute partie de la société française que *le Grand Cyrus* ıus fournit le plus de lumières. Les masques qu'il

. *Mémoires,* t. Ier, p. 88.

avait bien fallu mettre à ces grands seigneurs et à ces grandes dames pour les produire sur la scène, si transparents qu'ils fussent dans le temps, sont devenus trop épais pour nous. La clef dont nous faisons usage doit avoir été aussi, comme nous l'avons dit[1], d'une main bourgeoise, car cette clef va fort bien aux personnages d'un ordre un peu inférieur, surtout aux gens de lettres, et elle ouvre assez mal le monde aristocratique. Elle ne nous dit rien de beaucoup de princes et de princesses qui jouent un grand rôle dans *le Cyrus*, et ce qu'elle nous dit de beaucoup d'autres ressemble à des conjectures bien hasardées.

Par exemple, la princesse Araminte est une des figures les plus importantes du *Cyrus*. Elle est fille de Roi, sœur de Roi, et sa beauté donne de la jalousie à Mandane. Ce doit être quelque dame du plus haut rang. La clef n'en parle point, et nos conjectures se perdent parmi les beautés célèbres du milieu du XVIIe siècle sans pouvoir s'arrêter à aucune.

Qu'est-ce encore que la princesse Panthée dont la touchante histoire remplit une partie du t. V ?

A qui peut s'appliquer l'histoire de Sésostris et de Timarète, au livre Ier du t. VI ?

Les aventures de la princesse Istrine et d'Atergatis, du prince Intapherne et de la princesse de Bithynie ne manquent assurément pas d'intérêt : la clef n'in-

1. Plus haut, Introduction, p. 19.

dique point les personnes du temps qu'il faut mettre sous ces noms-là.

Au livre troisième du t. II, Mlle de Scudéry nous raconte l'histoire d'un prince de Cilicie appelé Agariste que la clef ne nous fait pas connaître, non plus qu'une dame engagée dans cette histoire, et qui a nom Arétaphile « d'une grande beauté, mais d'une extrême ambition. » Dans des lettres manuscrites, Mme de Longueville écrivant de Stenay à son amie Anne de Gonzague, la princesse palatine, appelle Arétaphile la duchesse de Montbazon, par une allusion manifeste à ce personnage du *Cyrus* qui ressemble beaucoup en effet à la belle, intéressée et ambitieuse duchesse. Mais Mme de Longueville et la Palatine pouvaient fort bien désigner ainsi Mme de Montbazon entre elles deux dans la langue énigmatique dont elles étaient convenues pour la sûreté de leur correspondance, sans qu'on soit en droit de supposer que Mlle de Scudéry ait voulu représenter Mme de Montbazon sous les traits d'Arétaphile. Si telle eût été son intention, elle en aurait tracé un portrait qui nous aurait permis de reconnaître aisément la fameuse duchesse, en le comparant avec la description qu'en donne Mme de Motteville et avec le ravissant petit portrait conservé à la galerie de Versailles[1].

Il nous est également impossible de deviner quelle est cette Télamire dont l'histoire et le portrait se trouvent au livre III du t. VIII.

1. Voyez *la Jeunesse de madame de Longueville*, ch. III.

Nous en disons autant de l'Arpalice du livre Ier du t. X. Ses adorateurs, dans le roman, font une assez grande figure: d'où nous conjecturons que ce doit être une grande dame, sans savoir quelle elle est.

Il y a deux sortes de portraits et d'histoires dans *le Cyrus*. Toutes les fois qu'on y débat diverses thèses de morale ou de galanterie, les histoires qui viennent à l'appui sont presque toujours entièrement fictives, et par conséquent les personnages de ces histoires sont décrits d'une façon générale et sans détails caractéristiques. Quand une femme, en effet, est mise là seulement pour exprimer une idée, une des thèses avancées dans la conversation, il n'est pas besoin de lui donner des yeux bleus ou des yeux noirs, des cheveux blonds ou châtains; en sorte que nous établirions presque cette règle que tout portrait vague est imaginaire, et serions bien tenté de dire le contraire de toute description précise et topique. Ainsi, au t. X, Arpalice et Dorinice ne servant à prouver aucune thèse, et leurs portraits étant fort détaillés et soignés, nous en pouvons inférer que ce pourraient être là des personnages réels; tandis que l'histoire de Philidas et d'Anaxandride, et celle d'Aglatonide et d'Iphicrate au livre II du t. IX, et bien d'autres encore, avec leurs portraits vaguement ébauchés, nous semblent inventées pour mettre en relief telle ou telle opinion chère à Mlle de Scudéry.

Mais si nous avons trop souvent à nous plaindre du silence de la clef, nous ne pouvons toujours accepter les explications qu'elle nous donne. Ainsi l'histoire

l'Amestris et d'Aglatidas, au livre Ier du tome IV, est, selon la clef, celle du marquis de Vardes et de la princesse d'Harcourt. Mais quelle est cette princesse d'Harcourt? En 1650, date de ce IVe volume, le seul personnage qui se pût appeler prince d'Harcourt est, ce nous semble, Henri de Lorraine, un des fils du premier duc d'Elbeuf, le comte d'Harcourt, vulgairement surnommé le Cadet à la Perle, grand écuyer de France, l'heureux et célèbre capitaine. Sa femme, Marguerite du Cambout, parente de Richelieu, d'abord mariée à Puylaurens, était aimable et jolie, comme l'atteste le petit portrait de Montcornet; mais on ne lui a jamais attribué aucune liaison galante, surtout avec le marquis de Vardes, le neveu de la maréchale de Guébriant, alors assez peu connu et qui ne s'est distingué que plus tard, et bien à son désavantage, dans le monde de la galanterie, au temps de Madame Henriette[1]. D'ailleurs, qu'a de commun le comte d'Harcourt avec le mari d'Amestris, Otane, dont Mlle de Scudéry donne le portrait suivant, t. IV, p. 443 : « Il faut s'imaginer Otane d'une assez grande taille (d'Harcourt était gros et court, dit la chanson de Condé et la magnifique gravure de Masson), d'une physionomie sombre, fière et fine, d'une action contrainte et déplaisante, d'une humeur inégale et soupçonneuse, d'une conversation pesante et incommode ; et parmi tout cela, il faut pourtant concevoir qu'on

1. Voyez Mme de La Fayette, *Histoire de madame Henriette d'Angleterre.*

ne peut guère avoir plus de cœur ni plus d'esprit que lui. » Nous ignorons à qui ce portrait s'applique, et nous le regrettons fort, car nous saurions quelle était cette Amestris que Mlle de Scudéry nous a représentée sous des traits si touchants. Toute la fin de cette histoire, réelle ou imaginaire, est vraiment pathétique; et la scène d'adieu entre Amestris, qui se consacre à ses devoirs dans une austère solitude, et Aglatidas qui part pour l'armée, rappelle de loin, de bien loin sans doute, l'entrevue de Pauline et de Sévère, et mériterait une place dans *Zaïde* et peut-être même dans *la Princesse de Clèves*.

L'histoire de la princesse de Palmis et de Cléandre dans ce même livre du tome IV, est celle de la princesse Marie, depuis reine de Pologne, et du grand écuyer Cinq-Mars, à ce qu'affirme la clef : mais nous n'y voyons aucun fondement. Dans les aventures, rien de semblable, sinon que Cléandre, comme Cinq-Mars, aime une personne fort au-dessus de son rang. C'est dans les portraits que Mlle de Scudéry met l'histoire, laissant la fiction se jouer dans les aventures; or ici il n'y a aucun portrait de la princesse de Palmis que nous puissions confronter avec les trois admirables gravures de Falck, de Mellan et de Nanteuil. Il en est de même de Cléandre; on loue beaucoup sa beauté, mais on ne nous donne aucune description détaillée de sa personne qui nous puisse faire reconnaître le jeune et beau Cinq-Mars, tel qu'il est à la galerie de Versailles.

Ce qui nous paraît bien plus étrange, c'est que

', quel qu'il soit, de la clef, n'ait pas reconnu
rs contemporaines illustres, admirablement
ı par Mlle de Scudéry, et à peine cachées sous
les légers que, même à la distance de deux
nos faibles yeux percent aisément. Ainsi,
ɔus, il est manifeste que Christine, reine de
est l'original de Cléobuline, reine de Corinthe,
ɜ second du tome VII. Plus tard, Georges de
y dédia son poëme d'*Alaric* à la reine Christine;
de Scudéry a devancé son frère en célébrant
ersonne extraordinaire. L'histoire de Cléobu-
t vraie dans toutes ses parties. La reine de
ıe est bien la fille de Gustave-Adolphe. Le
Basilides « qui regarde la couronne de si près
lon les lois, il doit succéder à Cléobuline, si
ı se marie point », est, à n'en pas douter,
-Gustave qui succéda à Christine sous le nom
rles X. La belle princesse Philimène, sœur de
ɜs, et aimée de Myrinthe, est la princesse Eu-
ıe, sœur du prince Charles-Gustave; et Myrin-
; le comte Magnus de La Gardie, qui fut le
r favori de Christine. Toute cette histoire,
quée et délicate, est fort bien racontée dans
ı[1]. Il doit nous suffire de mettre sous les yeux
eur le portrait de Christine, portrait un peu

t ce qu'a fort bien reconnu Loret, *Muse historique*, 25 fé-
2 :

« Le très-beau roman de *Cyrus*,
Que j'aime encor mieux que Florus,
Que Tacite, ni que Plutarque;
Et c'est donc illec qu'on remarque

flatté, qui laisse les défauts dans l'ombre et relève le qualités, et malgré tout cela présente des traits frap pants de vérité. Il ne faut pas oublier que nou sommes en 1651, et que Christine n'était pas encor venue en France comme pour y détruire le prestig de sa renommée. C'est ici la glorieuse fille de Gustave Adolphe, qui soutenait dignement la rude couronn de son père, gardait l'alliance de la France et concou rut au traité de Westphalie, qui venait d'appeler Des cartes auprès d'elle, et à qui Pascal dédiait la machin arithmétique. Elle était alors l'admiration de l'Europ et l'idole des savants et des gens de lettres. Elle e était à sa première faiblesse, et nul ne pouvait savoi que cette faiblesse-là serait suivie de bien d'autre d'un caractère plus tragique.

Tome VII, liv. II, p. 712 : « Il est vrai que la taill de Cléobuline ne peut être mise qu'au rang des me diocres ; mais il est pourtant certain qu'il y a u caractère de grandeur et de majesté sur son visag qui ne laisse pas d'imprimer de la crainte et du res pect, quoique ce soit un privilége qui semble êtr réservé à celles à qui la nature a donné une taille fo haute et fort avantageuse. Mais si Cléobuline n'es pas aussi grande qu'elle a le cœur élevé, elle a e

Aussi clairement qu'en plein jour
Les intrigues de cette cour.
C'est là que cette reine illustre
Paroît avec un digne lustre,
Et qu'on y voit en mots exprès,
Les sentiments les plus secrets,
Et sa vertu toute divine
Sous le nom de Cléobuline. »

échange les plus beaux yeux bleus qu'on puisse voir, les heveux du plus beau blond du monde, et la meilleure ıine qu'il est possible d'avoir : car, comme elle a le ez un peu grand [1] et l'air du visage fort noble, il y quelque chose d'héroïque en sa physionomie qui laît infiniment, et qui inspire le respect dans le cœur ɔ ceux qui la voient. Mais ce n'est pas toutefois par s grâces de sa personne que je prétends vous la ɪndre recommandable, c'est par la grandeur de son ne, par la noblesse de ses inclinations, par la géné-ɔsité de son cœur et par l'étendue de son esprit; car ıfin il est certain qu'on ne peut avoir de plus grandes ualités. Elle parle à tous les ambassadeurs qui vien-ent à sa cour en la langue de leur nation, mais avec ınt d'éloquence, tant de facilité et tant de grâce, u'ils en sont surpris. Au reste, son sçavoir n'est pas orné à la connoissance des langues étrangères, u'elle parle et qu'elle écrit comme la sienne, car il 'est point de science dont elle ne soit capable; mais ɔ que j'estime encore plus, c'est qu'elle a une telle énération pour toutes les personnes qui ont du sça-ɔir ou de la vertu, ou qui excellent seulement en uelque art, qu'elle a présentement des intelligences ar tous les lieux du monde, afin de connoître tous ɔux qui ont quelque mérite extraordinaire et que, ar ce moyen, il n'y en ait aucun qui ne reçoive uelque marque de sa libéralité. Car il faut que vous ɔachiez que cette grande reine donne, comme si les

1. Ce portrait est entièrement conforme à celui de Nanteuil et à ɔlui de Falck.

dieux l'avoient établie pour enrichir tout ce qu'il y a de gens sçavants en toutes les parties du monde; et certes elle a quelque raison de les regarder comme s'ils étoient ses sujets, puisque je suis assuré qu'il n'y en a aucun qui ne la respecte comme sa reine légitime. Elle ne donne pas seulement à ceux qui lui demandent, elle donne même à ceux qui ne prétendent rien; elle donne tôt, elle donne beaucoup, elle donne de bonne grâce, elle donne avec joie ; et la libéralité est une vertu qu'elle pratique d'une manière si noble et si héroïque, et qu'elle porte si loin, qu'on peut dire qu'elle ne pourroit la faire aller plus avant sans cesser d'être vertu. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette vertu n'est pas une vertu aveugle, qui la fasse agir sans choix et sans discernement, puisqu'au contraire elle ne donne qu'à ceux qu'elle croit dignes de recevoir ses présents, les mesurant toujours plutôt à sa propre générosité qu'à la vertu de ceux qui les reçoivent, aimant beaucoup mieux donner plus que ne méritent ceux à qui elle donne, que de ne donner pas autant que sa condition et son inclination magnifique et libérale le demandent. Et cette vertu, qui est proprement la vertu des rois, n'est pas la seule qu'elle possède avec éclat : elle est bonne, elle est prudente et elle est juste, mais juste jusqu'à violenter ses inclinations plutôt que de faire la moindre injustice au moindre de ses sujets ; et si cette vertu, qui est le fondement de toutes les autres, trouve quelquefois quelque résistance à porter son esprit où elle veut, ce n'est que lorsque la clémence

fait pencher à pardonner à quelque illustre crimi-
l. Enfin, elle a si bien sçu joindre dans son cœur
sévérité de la justice et la douceur de la clémence,
r'il résulte de ces deux vertus mille bons effets qui
font craindre et aimer de tous ses peuples. Cette
rincesse assiste à tous ses conseils, connoît de toutes
s affaires, et les entend si admirablement qu'il ne
roit pas aisé de lui imposer quelque chose. Cepen-
ant, quoiqu'elle supporte elle-même tout le faix de
n état, elle n'en paroît pas plus embarrassée, et elle
e laisse pas d'avoir l'esprit aussi libre que si elle
'avoit rien à faire. On ne voit que fêtes magnifiques
ans sa cour, et que divertissements superbes; mais
près tout, la passion dominante de son âme est
amour des sciences, et l'on peut aussi bien la nom-
ner la reine des Muses que la reine de Corinthe. En
ffet, on voit que de partout elles lui rendent hom-
nage : ce ne sont qu'éloges et panégyriques ou en
ers ou en prose; le nom de Cléobuline est célébré
ar tout ce qu'il y a d'illustre au monde, et sa
loire est si éclatante qu'elle ne le peut être davan-
age[1]. »

1. Nous sommes d'autant plus surpris que ce portrait de la reine
Corinthe n'ait pas d'abord rappelé la reine de Suède, que Mlle de
udéry a pris soin de rassembler à Corinthe, autour de Cléobuline,
re II du t. IX, les fameux sept sages de la Grèce, Solon, Périan-
e, etc.; allusion évidente aux savants et aux beaux esprits de dif-
rentes nations, et surtout de France, que Christine avait invités ou
cueillis à sa cour, tels que Ménage et Huet dans leur jeunesse, les
vants Bochart et Naudé, le médecin Bourdelot, le poëte Marigny,
aventurier Cérisantes, bel esprit et militaire, le sage Chevreau, et

Il nous semble encore qu'une personne un pe familière avec la société de Mlle de Scudéry n'aura pas dû méconnaître, sous les traits d'Onésile, prin cesse d'Arménie, une des grandes dames les plu liées avec Mlle de Scudéry, qui l'avait beaucoup vue l'hôtel de Rambouillet, et la recevait avec empress ment chez elle à la place Royale : nous voulons parl d'Anne Doni d'Attichy, nièce de l'infortuné maréch de Marillac, une des filles d'honneur de la rein mère Marie de Médicis, qui avait épousé le cadet d la maison de Mortemart, Louis de Rochechouar comte de Maure, l'oncle du duc de Vivonne, d Mme de Thiange, de Mme de Montespan et de l'abbes de Fontevrault. La comtesse de Maure tenait un place considérable dans la haute compagnie de so temps, et son nom demeure inséparable de celui d son amie, la marquise de Sablé[1]. Il n'en est parven jusqu'à nous aucun portrait ni peint ni gravé, ma il est certain que c'était une très-belle personn Mme de Motteville la donne comme « une dame do la beauté avoit fait autrefois beaucoup de bruit[2] Mademoiselle, dans l'*Histoire de la princesse de Paphl gonie*, en 1659, l'a célébrée sous le nom de la rein de Misnie ; et parmi les *Divers portraits* qu'elle a con

bien d'autres, sans parler de Descartes, qu'il ne faut pas mêler cette foule.

1. Dans *Madame de Sablé*, nous avons fait connaître avec étend et même avec un peu de luxe la comtesse de Maure, son mari et jeune parente Mlle de Vandy ; voyez les derniers chapitres et l'*A pendice*.

2. *Mémoires*, t. III, p. 226.

posés ou rassemblés vers la même époque, elle a mis celui de la comtesse de Maure, de la main d'un de ses amis, le marquis de Sourdis[1]. A en croire Sourdis, le trait particulier de sa beauté, lorsqu'elle était jeune, aurait été la blancheur et l'éclat du teint : « J'ai vu, dit-il, la blancheur de son teint effacer et ternir celle du satin blanc et des jasmins dont elle portoit hardiment des guirlandes. » Elle avait l'air majestueux, et Sourdis remarque en elle « cet air héroïque qui faisoit en l'antique Rome autant de rois que de citoyens romains. » Pour de l'esprit, qui peut douter qu'elle n'en eût beaucoup, devant les témoignages unanimes des contemporains? Nous ne voulons pas abuser de celui du marquis de Sourdis, dont le portrait est un panégyrique, mais il n'a pu inventer ce qu'il dit, qu' « à la vivacité de son esprit elle avoit ajouté une lecture continuelle, et n'avoit jamais oublié aucune chose de ce qu'elle avoit lu en françois, en italien et en espagnol. » La bienveillante mais véridique Mme de Motteville va plus loin encore : « Elle avoit, dit-elle[2], une vertu éclatante et sans tache, de la générosité, avec une éloquence extraordinaire, une âme élevée, des sentiments nobles, beaucoup de lumières et de pénétration. » Il faut en effet que la vertu de la comtesse de Maure ait été bien irréprochable puisque Tallemant, qui recueille de toute main les mauvais bruits, n'en a pu trouver un seul qui soit défavorable

1. *Divers Portraits*, in-4°, p. 156.
2. *Mémoires*, t. III, *ibid.*

à la comtesse : il ne lui attribue aucune galanterie[1]. Il est vrai qu'il s'en dédommage en étalant complaisamment en elle, comme en Mme de Sablé, toutes les misères dont le mérite et la vertu ne défendent pas toujours. Ces misères que Tallemant lui reproche grossièrement à sa façon, Mademoiselle les avait déjà touchées, et le marquis de Sourdis les indique agréablement à la fin de son portrait : « La nature, qui ne peut faire aucune chose entièrement parfaite, lui a donné une santé si délicate qu'elle est obligée de recourir souvent aux remèdes de la médecine ; et parce qu'elle ne peut avoir le repos si nécessaire à la vie aux heures ordinaires, elle est forcée de le recevoir aux heures qu'il lui plaît de se présenter, lesquelles, étant souvent extraordinaires l'empêchent de régler l'ordre de sa vie à celui de la plus grande partie des mortels; et on peut dire avec vérité que Mme la comtesse de Maure seroit une personne parfaite, si elle pouvoit, comme le reste du monde, s'assujettir aux horloges. » Mais il ne faut pas oublier que Sourdis, Mademoiselle et Tallemant écrivent vers 1659 et 1660, et nous montrent la comtesse de Maure dans le négligé de l'âge, pour ainsi parler, ayant à peu près renoncé au monde et laissé croître ses bien légers travers, tandis que *le Cyrus*, qui a paru six ou sept ans auparavant, la représente plus éloignée de la vieillesse, et à peu près telle qu'elle devait être en ses beaux jours. La description suivante, si riche en dé-

1. Tallemant, t. II, p. 332, etc.

tails aimables, nous peut tenir lieu des portraits qui nous manquent de la célèbre comtesse.

Le Grand Cyrus, t. IX, liv. II, page 548 : « Cyrus avoit beaucoup d'estime pour la princesse d'Arménie, car cette princesse n'étoit pas d'un mérite ordinaire. En effet, Onésile avoit tout ce qu'on peut souhaiter en une femme, soit pour les grâces du corps, pour celles de l'esprit et pour les qualités de l'âme. Onésile étoit grande, de belle taille et de bonne mine. Elle avoit les cheveux bruns, les yeux noirs, le teint blanc et uni, la peau délicate, la bouche incarnate et souriante, et le tour du visage fort agréable, quoique d'une forme assez particulière ; car on ne pouvoit véritablement dire qu'il fût tout à fait ovale, et on ne pouvoit pas dire aussi qu'il fût rond. De plus, elle avoit le nez très-bien fait ; et sans être ni trop grand ni trop petit, il avoit tout ce qu'il falloit pour contribuer à la bonne mine d'Onésile, et pour ne gâter point cet assemblage de belles choses qui en faisoit une des plus belles et des plus charmantes personnes du monde. Car non-seulement elle avoit tout ce que je viens de décrire, mais elle avoit de plus un si grand et un si bel éclat dans les yeux, un air si fin, si noble et si spirituel en sa physionomie, une beauté si particulière à la bouche, une gorge si admirablement belle, et un caractère de grandeur en toutes ses actions qui plaisoit si fort, que, quand elle n'auroit eu de merveilleux que les seules grâces de sa personne, elle auroit été digne de beaucoup d'admiration. Cependant son esprit brilloit encore plus que ses

yeux, et l'on peut assurer que qui que ce soit n'en a jamais eu un plus pénétrant, plus éclairé, plus solide, plus agréable, ni d'une plus vaste étendue. Car encore que son imagination fût si prompte et si vive qu'elle dérobât jusque dans le cœur les pensées de ceux qui lui parloient et qu'on pût quelquefois appeler divination la manière dont elle entendoit les choses, il est pourtant certain que quelque prompte que fût son imagination, elle ne devançoit jamais son jugement, qui, agissant aussi diligemment qu'elle, faisoit que cette princesse jugeoit équitablement de tout. Ce n'est pas qu'on ne pût quelquefois lui reprocher qu'elle n'étoit pas toujours où elle paroissoit être; car il est certain qu'il y avoit peu de gens au monde qui pussent occuper assez son esprit pour l'empêcher longtemps de penser à autre chose qu'à ce qu'ils lui disoient. Mais elle revenoit si à propos et si agréablement de ces légères distractions, dont ses amies particulières lui faisoient la guerre, qu'elle répondoit aussi juste à ce que l'on ne croyoit pas qu'elle eût entendu, que si son esprit n'eût point fait plusieurs petits voyages durant la conversation. Joint qu'à parler véritablement, ce qui paroissoit quelquefois distraction et rêverie étoit un pur effet de l'étendue de son esprit, qui, ne pouvant se renfermer en un seul objet, se partageoit en tant d'objets différents qu'il n'étoit pas possible que, durant qu'il étoit partagé, il n'en parût quelque chose ou au son de sa voix ou en ses yeux ou en quelqu'une de ses actions; et je pense même qu'on en pouvoit accuser sa générosité, étant certain que très-souvent

écoutant une de ses amies, elle pensoit encore
mment elle en serviroit quelque autre. Ainsi on
ut dire sans flatterie que la seule petite chose dont
pouvoit quelquefois accuser la princesse d'Arménie,
rvoit à la rendre plus aimable et plus parfaite, et
oit un pur effet de la grandeur de son esprit et de
lle de sa bonté. Joint aussi que lorsqu'elle revenoit
ut de bon à ceux qui étoient auprès d'elle, sa con-
rsation étoit la plus agréable du monde et la plus
pable de satisfaire pleinement les plus délicats et les
lus difficiles, n'y ayant rien de si élevé dont elle ne
rlât à propos, ni rien de bas dont elle ne pût parler
oblement. On peut encore dire que jamais personne
rieuse n'a eu un enjouement plus aimable que
lui qu'elle avoit quelquefois dans l'esprit, ni n'a su
ire un si agréable mélange de l'air modeste et de
ir galant, ni n'a entendu les choses du monde plus
lement. Mais si Onésile parloit éloquemment, elle
rivoit aussi bien qu'on pouvoit écrire, et l'on peut
e que peu de femmes ont aussi bien écrit qu'elle.
is après tout il falloit encore que son esprit cédât
a générosité, à sa bonté et à sa vertu. En effet, on
ut assurer qu'on ne peut avoir l'âme plus solide-
nt généreuse qu'Onésile, et que qui que ce soit
jamais su obliger d'une manière plus noble, plus
sintéressée ni plus héroïque; car non-seulement
e accordoit de bonne grâce à ses amis tout ce
'ils désiroient d'elle, mais elle leur rendoit même
s offices qu'ils ne lui demandoient pas et qu'ils
ussent osé lui demander. De plus, quiconque avoit

de la vertu étoit assuré de sa protection ; et elle étoit si fort touchée du mérite qu'elle ne pouvoit voir un honnête homme malheureux sans en avoir de la douleur, quoiqu'il ne fût pas de ses amis particuliers. Enfin, Onésile avoit le cœur si grand et si noble que, quoiqu'elle fût destinée à occuper le trône d'Arménie, on peut encore dire qu'elle étoit au-dessus de sa fortune, et qu'elle en avoit moins qu'elle ne méritoit d'en avoir. Aussi tout le monde la plaignoit avec tendresse de ce que sa santé n'étoit pas toujours aussi bonne que tous ceux qui la connoissoient l'eussent désiré. Ce n'est pas qu'elle ne fût tout à la fois agissante et délicate, et qu'elle ne fît bien souvent autant de choses que ceux qui se portoient le mieux, principalement quand il s'agissoit de servir quelqu'un. Onésile étoit aussi libérale qu'on peut l'être ; et l'on peut assurer sans mensonge qu'elle avoit toutes les vertus ensemble, et qu'elle étoit si respectée et si tendrement aimée de tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, qu'il n'étoit pas étrange que le mérite d'une personne si extraordinaire eût fait assez d'impression sur l'esprit de Cyrus pour lui donner la pensée d'agir avec elle avec toute la civilité possible. »

On ne peut mieux désigner la comtesse de Maure ; et encore, pour qu'on ne pût s'y tromper, Mlle de Scudéry montre Onésile toujours accompagnée d'une jeune parente nommée Télagène, un peu petite, mais jolie et pleine d'esprit : frappante image de Mlle de Vandy, une des plus proches parentes de Mme de Maure, que celle-ci avait prise avec elle, et qu'elle

ait comme sa propre fille. Mlle de Vandy était de ıde qualité, mais sans fortune, de la vieille maison premont, et sœur de M. de Vandy qui avait usé une nièce du maréchal de Marillac. De là ses ıs avec la comtesse de Maure, nièce elle-même du réchal. Elle était d'assez petite taille, mais d'une ıre très-agréable, et elle avait beaucoup d'esprit et ıstruction. Elle possédait, comme Mme de Maure, deux langues alors en vogue, l'italien et l'espa- ıl. Dès sa première jeunesse, elle s'était nourrie de ecture des romans, et s'était fait, ainsi que la mar- ise de Sablé, un idéal de haute galanterie à l'espa- ol dont elle n'avait jamais consenti à descendre. op pauvre pour prétendre à de grands partis, trop re pour déroger, elle ne s'était pas mariée, et en me temps s'était tenue éloignée de l'ombre même ne intrigue. N'ayant, avec sa naissance, son esprit l'agrément de sa personne, d'autre bien que sa tu, elle la maintint au-dessus de tout soupçon. demoiselle fait allusion à la pruderie de Mlle de ıdy dans un passage assez piquant de l'*Histoire de ɔrincesse de Paphlagonie*. Cette princesse n'est autre ɔ Mlle de Vandy elle-même. On voit là sa naissance, ı éducation, son arrivée chez la reine de Misnie, la ntesse de Maure, sa passion pour l'étude, son aver- n pour l'amour.

« La princesse de Paphlagonie étoit née avec beau- ıp d'esprit et de beauté; elle étoit fort aimée de sa re, et elle l'avoit été davantage encore de son père qui elle tenoit la vivacité d'esprit et l'agrément

qu'elle avoit en toutes choses... Cette jeune princes dont l'enfance avoit été chérie par ce prince, avo encore cultivé les commencements de ses belles h mières dans sa cour, qui étoit aussi grande, aus agréable, et pleine d'aussi honnêtes gens qu'aucu de tous les princes ses voisins; mais cette cour devi une solitude par sa mort, et ce lieu ressembloit plu à un couvent par la vie que l'on y menoit qu'à cour d'une grande princesse; ce qui donnoit bea coup d'ennui à sa fille, qui s'adonnoit à toute sor de lectures; car c'étoit un esprit à qui il falloit to jours de l'occupation : elle apprit toutes les langu qui étoient à la mode du temps et convenables au personnes de son sexe. Comme elle arriva chez princesse de Misnie, on admira cette jeune merveill et tout le monde en étoit charmé. On ne compreno pas comment elle s'étoit pu faire au point qu'elle éto dans la solitude où sa mère la faisoit vivre, ce qui fai soit d'autant plus admirer la beauté de son natur Mais ce que l'on y remarqua surtout fut un gran éloignement pour la galanterie, quoiqu'elle aimât le esprits galants, et qu'elle eût une délicatesse admi rable à en faire le discernement. Un jour un cavalie en lui racontant une histoire, nomma l'amour; l'instant il lui vint un vermillon aux joues beaucou plus éclatant que celui qu'elle y avoit d'ordinaire, c qui fit remarquer à la compagnie que le chevalie avoit dit quelque chose qui avoit blessé sa pudeur; s'arrêta tout court, car le respect l'interdit jusqu'à l faire perdre la parole, et elle remédia à cela de l

anière du monde la plus ingénieuse et la plus nou-
lle; elle reprit le discours en lui disant : Hé bien!
utre qu'a-t-il fait? ne voulant point nommer
mour, pour lui apprendre à se faire entendre sans
ononcer un nom qui lui déplaisoit; de sorte que
puis on ne parla plus que de *l'autre;* et l'amour fut
nni des conversations de la princesse aussi bien
e de son cœur. »

Non contente d'avoir donné place à Mlle de Vandy
ns son roman allégorique, Mademoiselle l'a intro-
ite dans ses *Divers Portraits*[1], et en a fait elle-même
e description très-détaillée, au physique et au mo-
l : « Pour faire votre portrait tout de votre haut,
est ce qui tiendra le moins de temps et de place,
mme Dieu vous a faite des plus petites, toutefois
rt bien proportionnée, et cela s'appelle une jolie
ille. Quoique vous souhaitiez d'être grasse, je vous
rai en amie que la maigreur vous sied bien. Vos
eveux sont blonds, et par conséquent vos yeux
eus et beaux; la bouche grande, mais pas désa-
éable; enfin, à tout prendre, vous êtes bien faite,
vous avez aussi bonne mine que peut avoir une
etite personne. Pour de l'esprit vous en avez natu-
llement, et cela ne me surprend pas : vous êtes
une race dont tout ce que je connois en a infini-
ent, et j'ai ouï dire la même chose de tout ce que je
ai pas connu. Comme vous l'avez fort vif, et que ces
rtes d'esprit demeurent rarement sans agir, j'ai

1. P. 71.

sçu que les premières années de votre vie, que vou avez passées aux champs, ont été employées à la lec ture de tout ce qu'il y a jamais eu de romans e notre langue, en italien, en espagnol; car il est bo que l'on sache que vous possédez ces deux langues. Vous êtes fière au dernier point et quelquefois gl rieuse, et j'ai découvert que cette fierté et cet gloire vous sont naturelles, et que ce sont des mal dies de race; car, comme votre maison est ven d'Allemagne, quand vous vous souvenez que vous êtes princesse, vous oubliez que les chimères d autres vous donnent sujet de raillerie, et vous seri toute prête à en donner aux autres. Votre vertu e irrépréhensible, et cette haute prudence que vo professez... est assurément comme il faut; et s'il manque quelque chose, c'est que l'humilité n'est p la dominante. Avec tout cela, si vous aviez trouvé u galant qui eût seul toutes les qualités que beaucou de gens ont séparément, je ne sais pas ce qui en f arrivé; mais comme c'est une chose impossible trouver que des gens qui fussent propres à sati faire un goût de chez la comtesse de Maure, c'e pourquoi vous êtes prude; car on ne fait point d bassesse chez elle, de quelque nature que ce soit...

Mlle de Scudéry ne pouvait entrer en tous ces d tails dans *le Cyrus* où Télagène ne joue pas un fo grand rôle. Le portrait qu'elle en donne fait reco naître parfaitement Mlle de Vandy, mais ce n'est qu'u crayon rapide et léger qui indique tout sans ri marquer très-fortement.

lagène étoit d'une des plus illustres maisons nie... Elle étoit de taille médiocre, mais bien lle avoit les yeux grands et bleus, et d'un éclat sant et doux qui plaisoit infiniment. Elle avoit uni et vif, le visage en ovale, et les cheveux châtain si clair et si beau qu'on eût pu les dire sans leur faire grâce. Elle n'avoit pas seule- eaucoup de beauté, beaucoup de douceur et ıp d'esprit, elle avoit encore la mémoire rem- tout ce qu'on avoit écrit d'agréable dans toute e; et depuis Hésiode jusques à Sapho qui vivoit ien n'avoit échappé à sa curiosité de tout ce Muses avoient produit d'excellent. Aussi, cette lecture avoit-elle donné à Télagène une faci- ıien écrire, et d'écrire galamment, qu'on met- e raison entre les bonnes qualités qui la ren- imable. Sa conversation étoit douce, flatteuse et sante; mais ce qui étoit encore fort estimable ıgène, c'est qu'elle avoit l'âme infiniment ı l'amitié, et toutes les inclinations si nobles rtées à la véritable vertu, qu'elle étoit inca- e faire jamais rien qui l'en pût tant soit peu ». »

avoir montré les nombreux défauts de la clef ıs avons trouvée, et nous être efforcé d'en quelques-uns, faisons voir aussi tout ce offre d'indications importantes et certaines sur personnages du *Cyrus* qui, sans elle, reste- ans une ombre impénétrable, et dans lesquels

elle nous révèle, avec une incontestable évidence, des grands seigneurs et des grandes dames dont les noms appartiennent à l'histoire.

Considérons, au livre III du t. IX, ce fameux Pisistrate, le premier tyran d'Athènes, qui parvint au pouvoir suprême à force d'adresse, de patience, de résolution, aimable d'ailleurs autant que fin politique, et adorateur passionné d'Homère. Sur ce modèle, Mlle de Scudéry nous donne son Pisistrate comme un homme de plaisir, qui fait la cour aux dames, cultive les lettres, la peinture, la musique, et, au milieu de ses divertissements, ne néglige pas l'ambition ; tantôt indolent et s'amusant de la moindre chose, tantôt remuant et intriguant, aspirant à réformer autant qu'à gouverner sa patrie. C'est assurément là un Pisistrate imaginaire, ou du moins fort arrangé, et où beaucoup de fiction se mêle à quelque peu de vérité. Cependant, au soin que prend Mlle de Scudéry de décrire en détail sa personne et son caractère, il est facile de se convaincre que ce n'est point un personnage de fantaisie, et qu'un original contemporain a posé pour ce portrait. Mais quel en est l'original? Impossible de faire ici une conjecture un peu fondée, et l'énigme, au moins pour nous, demeurait indéchiffrable. Notre clef touche Pisistrate de sa baguette magique : « Pisistrate, dit-elle, est le comte de Fiesque. » Ce trait de lumière éclaire tout, donne à tout une face inattendue ; mille choses qui nous étaient profondément obscures, nous deviennent tout à coup des allusions transparentes, et, au milieu de fictions tout

l'heure inintelligibles, nous nous trouvons clairement en pleine Fronde. Rien de plus naturel, en effet, si nous y réfléchissons. Comment Mlle de Scudéry, le peintre de la société de son temps, et qui avait eu sous les yeux la Fronde et ses vicissitudes, les commencements trompeurs et bientôt ses tragiques extravagances, n'aurait-elle pas eu l'idée de faire passer dans ses tableaux quelqu'une des scènes qui l'avaient frappée, ou du moins quelques-uns des principaux personnages qu'elle avait sans doute plus d'une fois rencontrés? Aussi on peut dire qu'une partie considérable du me livre du IXe volume est remplie de portraits de Frondeurs.

Nous avons fait connaître ailleurs [1] les Importants, et par conséquent les Frondeurs; car ce n'est pas seulement le même parti, ce sont les mêmes personnes, les anciens ennemis de Richelieu, devenus en 1643 les ennemis de Mazarin, et en 1648, 1649, 1650, 1651 et 1652, demeurés fidèles à leurs vieilles haines jusqu'à mettre en péril le trône et l'État. Richelieu et Mazarin poursuivaient l'entreprise de Henri IV au dedans comme au dehors, le premier avec plus de génie et de grandeur, mais en prodiguant les violences; le second avec tout autant de fermeté et de persévérance, mais en remplaçant les rigueurs par les séductions; tous deux accomplissant les plus grandes choses et couvrant la France de gloire. Au

1. Voyez *la Jeunesse de madame de Longueville*, chap. III; *Madame de Chevreuse*, ch. V et VI; *Madame de Hautefort*, ch. V, etc.

fond, l'œuvre des Importants et des Frondeurs n'a lait pas à moins qu'à faire reculer celle de Henri IV Loin que la Fronde ait été l'aurore promptement di sipée de la révolution française, il serait bien plu vrai de dire qu'elle a été le suprême effort et comm le dernier soupir de la monarchie féodale. C'est un révolte de princes et de gentilshommes contre l'idé naissante de l'État que représentaient Richelieu e Mazarin. Au reste, les Frondeurs et les Importan étaient si divisés entre eux, qu'ils n'eurent jamais u but ni plan bien déterminé. Vaincus, ils ont apré coup composé leur rôle, et les deux beaux esprits d parti, Retz et La Rochefoucauld, ont inventé des de seins qu'ils n'ont jamais pu exposer nettement. L plupart étaient conduits par l'ambition, par la vanit par la cupidité même. Beaucoup de gentilshomme y joignaient l'honneur, un honneur étrangeme entendu, où la patrie n'était pour rien, et qui consi tait dans la fidélité chevaleresque à un chef, à u ami, surtout à une maîtresse. Parmi les parleme taires il y avait quelque sentiment du bien publi mais gâté par les vues étroites et les idées creuses d gens de loi, égarés dans les grandes affaires et la pol tique. Il s'était formé dans les salons une petite s ciété de prétendus hommes d'État, composée d grands seigneurs, de magistrats, de beaux esprit qui affichaient un mécontentement hautain et d maximes à la Caton, ou plutôt à la Corneille; ca presque tous ces Cinnas de ruelle avaient des Émilie qui disposaient d'eux et les faisaient avancer ou re

culer selon leur intérêt ou leur caprice. Le type du genre est le duc de Beaufort, le fils cadet du duc de Vendôme. Le père avait autrefois conspiré contre Richelieu; le fils, en 1643, tenta d'assassiner Mazarin[1] pour les beaux yeux de la duchesse de Montbazon, que gouvernait Mme de Chevreuse. Autour du duc de Beaufort étaient les comtes de Montrésor, de Béthune, de Saint-Ibalt, de Varicarville, de Campion, de Fontrailles, etc., tous gens à qui les complots étaient devenus une habitude et un besoin, d'une légèreté à tout entreprendre, d'un courage à tout braver, familiers avec l'exil et la prison, regardant sans peur l'échafaud, prenant pour modèles Chalais et Cinq-Mars, et ayant voué un culte à la mémoire du chimérique et mélancolique de Thou; en même temps cavaliers servants de beautés frondeuses assez peu farouches, prêts à se jeter pour elles dans toutes les aventures, héros manqués, en apparence capables des plus grandes actions, en réalité capables de rien, parce qu'ils étaient dépourvus de bon sens.

Le moins extravagant d'entre eux était Charles Léon, comte de Fiesque, fils de cette grave et sévère gouvernante de Mademoiselle, que celle-ci a mise dans ses Mémoires, le frère aîné du vertueux chevalier de Fiesque, tué au siége de Mardick, si noblement aimé de la belle et pure Mlle d'Épernon, depuis la digne compagne de Mlle du Vigean aux Carmélites

1. Nous l'avons invinciblement prouvé dans *Madame de Chevreuse*, chap. VI.

du faubourg Saint-Jacques[1]. Il avait épousé Gillone d'Harcourt, fille de Jacques d'Harcourt, marquis de Beuvron, mariée en premières noces au marquis de Piennes, dont elle porta longtemps le nom; fort jolie femme, spirituelle et remuante, qui devint, avec Mme de Frontenac, un des aides de camp de Mademoiselle dans la Fronde[2]. Le comte de Fiesque était plein d'honneur, et jouissait d'une assez grande considération. Sa naissance et son mérite le destinaient aux plus hauts emplois, mais il gâta sa fortune en se mêlant à tort et à travers aux intrigues des Importants et des Frondeurs. Il se lia d'abord d'une assez particulière amitié avec le duc de Beaufort, qui pourtant n'avait rien qui pût lui plaire dans le caractère,

1. *La Jeunesse de madame de Longueville*, chap. Ier.

2. En lisant dans la clef : « Cléocrite est la comtesse de Fiesque, » nous avions cru trouver dans *le Cyrus* un nouveau portrait de Gillone d'Harcourt, déjà peinte dans la *Princesse de Paphlagonie* sous le nom de la reine Gelatille, et sous celui de Gilonide dans la *Princesse Aurélie :* mais c'est encore une erreur de la clef. Car, outre que le portrait de Cléocrite ne s'applique guère à madame de Fiesque, telle qu'on la peut voir à Versailles le casque en tête et le javelot à la main, Tallemant, t. V, p. 275, affirme que Cléocrite est une de ses parentes, une fille du financier Montauron, qui avait épousé Gédéon Tallemant, maître des requêtes : « Vous ne sauriez croire, dit-il, combien les dames sont aises d'être dans les romans de Mlle de Scudéry, ou pour mieux dire qu'on y voye leurs portraits... Il y en a pourtant qui s'en sont plaintes, comme Mme Tallemant, la maîtresse des requêtes, qui s'appelle *Cléocrite*. La comtesse de Fiesque dit là-dessus : la voilà bien délicate; je la veux bien être moi. Mlle de Scudéry en fait une personne qui aime mieux avoir bien des sots que peu d'honnêtes gens chez elle. » Et telle est en effet la Cléocrite du *Cyrus*. Ce passage de Tallemant réfute et en même temps explique assez naturellement l'erreur où la clef est tombée.

ans l'esprit et dans les mœurs. En 1643, il partagea a disgrâce et fut exilé. Mazarin le rappela bientôt, et 'efforça de le gagner sans pouvoir y parvenir. Le omte se piquait d'être toujours contre les favoris et es puissants. Il était dans la noblesse ce qu'étaient dans le parlement le président Barillon en 1643 et 1644, et le président Broussel en 1648 et 1649. Mazarin fut forcé de l'exiler de nouveau vers 1647. Il reparut avec éclat dans la Fronde, et finit par s'attacher à Condé avec sa loyauté accoutumée et son patriotisme à contre-sens, quand ce grand homme égaré mit la puissance de son nom et de son épée au service de la Fronde déchue et décriée.

Pisistrate, dans le *Cyrus*, est bien le comte de Fiesque, l'idéal de l'Important et du Frondeur, brillant et bizarre mélange du galant et du politique. Mlle de Scudéry en trace un portrait frappant et très-détaillé. Nous le donnons dans toute son étendue, comme un précieux complément à tout ce que les mémoires contemporains disent du comte de Fiesque.

Le Grand Cyrus, t. IX, liv. III, p. 923 : « Comme la naissance illustre est un avantage fort grand quand on a assez de vertu pour en soutenir l'éclat, je vous dirai que celle de Pisistrate est digne de lui comme il est digne de ceux dont il est descendu... Je puis pourtant vous assurer que son cœur est encore plus grand que sa naissance, et qu'il y a peu d'hommes en Grèce qui aient de plus grandes qualités. Pour sa personne, elle plaît infiniment; car Pisistrate est

grand et bien fait[1], et il a tous les traits du visage beaux; il est vrai qu'il a le nez un peu grand et élevé vers le milieu; mais cela sert tellement à sa bonne mine qu'il lui est avantageux de l'avoir ainsi; étant certain qu'on ne peut pas avoir l'air plus grand et plus noble, principalement quand il n'est point négligé et qu'il n'est point en un de ces jours où il est si différent de lui-même qu'à peine le connoît-on. En effet, quand il est en une de ses humeurs chagrines et paresseuses qui lui prennent quelquefois, il n'est pas seulement négligé en ses habillements, il semble même encore qu'il soit un autre homme : les cheveux qu'il a si beaux paroissent fort bruns et ne sont plus frisés; la taille qu'il a si bien faite est moins agréable, et il a un certain abandonnement en toute sa personne qui fait qu'on diroit que son esprit ne soutient plus son corps, ou que ce n'est plus le même Pisistrate. Mais aussi quand il est en un de ces jours où il est avec lui-même et où il est propre[2] et magnifique tout ensemble, il n'est pas possible de voir un homme de plus grande mine ni d'un air plus noble et plus agréable. De plus, il n'est pas seulement différent de lui-même, selon les jours où on le voit, mais il a encore dans le cœur des choses toutes contraires et des inclinations toutes opposées. Car Pisistrate est enjoué et chagrin, et d'un naturel ardent, quoiqu'il aime l'oisiveté. Au reste, il faut encore dire à sa louange

1. Il n'existe aucun portrait, du moins gravé, du comte de Fiesque. Ce passage de Mlle de Scudéry en peut fort bien tenir lieu.

2. *Propre* se disait alors pour *élégant*.

qu'il a infiniment de l'esprit, et de l'esprit du monde, et de l'esprit cultivé. Mais il faut dire aussi, qu'encore qu'il soit d'humeur paresseuse, il ne laisse pas d'être le plus agissant de tous les hommes, quand la fantaisie lui en prend; car il est capable de renverser tout l'ordre de sa vie, de dormir quand il faut veiller, et de veiller quand il faut dormir. Cependant il aime naturellement le repos, et quand il en jouit, il en jouit avec plus de tranquillité qu'aucun autre. Cet amour du repos n'empêche pourtant pas qu'il ne se mette facilement dans le tumulte des affaires, parce qu'il a dans l'esprit une certaine droiture délicate qui fait qu'il ne peut souffrir le gouvernement de qui que ce soit, et qu'il se plaint continuellement de ceux qui ont l'administration des affaires, quels qu'ils puissent être; si bien qu'encore qu'il ait le bien public pour objet, et que ses intentions soient les meilleures du monde, il ne laisse pas de faire quelquefois comme ceux qui ne les ont pas, et de se mêler parmi ceux qui sont les plus remuants dans la république. Cela ne l'empêche pas d'aimer tous les plaisirs avec passion, non-seulement ceux qui sont d'un grand éclat, mais encore les plaisirs rustiques et champêtres; car il n'a pas de plus grande satisfaction que de voir danser les bergères au son des hautbois et à l'ombre des saules dans une prairie. Il se joue même avec un enfant quand il est joli, et se trouve capable de se divertir des petites choses quand les grandes lui manquent, et de s'amuser du moins sans ennui, quand il ne peut faire autrement. Au reste l'accoutu-

mance est si puissante sur son esprit, qu'elle lui tient quelquefois lieu de raison, de mérite et de beauté. En effet, il s'accoutume aux lieux qu'il habite, aux rues où il passe, aux maisons où il va, aux portiers qui lui en ouvrent les portes, aux esclaves qu'il y rencontre, et aux personnes qu'il y visite, plus que qui que ce soit ne s'y est jamais accoutumé. Et cette accoutumance est si forte que je suis assuré que des yeux gris, qu'il sera accoutumé de regarder, lui plairont quelquefois davantage que les plus beaux yeux bleus ou les plus beaux yeux noirs du monde, qu'il ne verroit pas souvent et qu'il faudroit qu'il allât chercher en quelque autre quartier que celui où il va d'ordinaire. Cependant il ne laisse pas d'être quelquefois fort changeant dans ses plaisirs; car il y a des temps où la peinture est sa passion dominante, et où il ne parle que de tableaux, ne faisant autre chose que d'aller de peintre en peintre, de cabinet en cabinet, et de parler de la diversité des manières. Mais il y en a d'autres aussi où la musique a son tour, et où, sans se souvenir plus de sa première passion, il se donne tout entier à l'harmonie. En un autre temps la danse l'occupe, et il n'a l'imagination remplie que de bals et d'assemblées. Une autre fois l'amour des livres et des vers le possède entièrement; et il a la mémoire si pleine de tout ce qu'on a écrit de beau que ceux qui ont fait ces belles choses ne savent si précisément les beaux endroits de leurs ouvrages qu'il les sait. De sorte que passant ainsi d'une passion à une autre, Solon lui disoit un jour agréablement,

ı lui reprochant cette espèce d'inconstance, qu'il
oit aimé toutes les Muses les unes après les autres,
puis Melpomène jusques à Terpsichore. Au reste,
isistrate n'aime pas seulement les vers, il en fait
ssi de fort jolis[1] et de fort galants... Mais ce qui
nd Pisistrate le plus louable, c'est qu'il est bon
tant qu'on le peut être, qu'il est ardent et fidèle
ı, qu'il est magnifique et libéral, qu'il est brave et
héreux, et que, quoiqu'il ait plus d'ambition qu'il
n croit avoir, il n'a pourtant pas l'âme intéressée.
ısi la seule chose qu'on peut reprocher à Pisistrate,
st d'être un peu trop attaché à ses opinions, et de
ire un peu trop facilement que ce qu'il a pensé
ivera comme il l'a imaginé. Pisistrate a encore
chose que j'oubliois de vous dire, qui est que
ınd il a été une fois accoutumé avec quelqu'un,
sence ne peut jamais faire qu'il s'en désaccou-
ıe; et quand il auroit été dix ans sans voir un de
amis ou une de ses amies, si la fortune les lui fait
oir, il leur parle avec la même familiarité que s'il
avoit vus tous les jours, et il est aussi aise de leur
ler des choses passées que s'il ne pouvoit vivre
s eux. Cela n'empêche pas qu'il ne soit après cela
ore très-longtemps sans les voir, et sans s'en dé-
pérer; ainsi je pense avoir eu raison de dire au
ımencement de mon discours, qu'il a cent choses

C'est ici le seul endroit où l'on voie que le comte de Fiesque
it des vers, bien entendu des vers de société, selon la mode
rs, comme La Rochefoucauld lui-même. Voyez MADAME DE SABLÉ,
. III, p. 137.

dans l'humeur et dans l'esprit qui semblent être incompatibles, mais après tout il n'en a aucune qui l'empêche d'être un fort honnête homme. Je m'assure qu'après vous avoir dépeint Pisistrate, vous avez quelque peine à comprendre qu'il ait songé à se rendre maître d'Athènes, n'y ayant pas trop d'apparence qu'un homme qui aime tant les plaisirs et qui a l'âme si désintéressée ait pu penser à entreprendre d'usurper l'autorité souveraine, et qu'un même cœur puisse contenir tant d'ambition et tant d'amour. »

Dans le roman, Pisistrate aime tour à tour deux personnes, Cérinthe, et Euridamie, l'une gaie, l'autre sérieuse, qui ont bien l'air de beautés imaginées pour faire paraître successivement les goûts contraires de Pisistrate pour le plaisir et pour la politique. Il finit par aimer une autre belle dame nommée Cléorante, qui unit pour ainsi dire en sa personne Cérinthe et Euridamie, parce qu'elle est tantôt gaie et tantôt sérieuse. Pisistrate trouvant en elle de quoi satisfaire tous ses goûts, en devient fort épris, et lui fait une cour pressante. Il lui adresse d'ardentes protestations d'amour, mais sans oublier la politique ; et comme le père de Cléorante n'est pas du parti de Pisistrate, et que la fille pense et parle comme son père, il en résulte entre les deux amants de piquantes conversations où Mlle de Scudéry se montre très peu frondeuse, et se complaît à mettre aux prises les deux partis extrêmes, celui qui veut réformer l'État au risque de le bouleverser, et celui que la peur du moindre désordre conduit à l'indifférence. Voici un dialogue entre

ı Important et un Frondeur sans expérience, et une rsonne éclairée et spirituelle que sa raison même ınd timide. Combien de fois n'avons-nous pas assisté ce dialogue en France depuis 1848 !

Ibid. : « Un jour la politique et les affaires de la publique firent une contestation (entre les deux mants). Car, comme nous avions appris le matin que puis notre départ d'Athènes il y avoit eu quelque ımeur, Pisistrate se mit à dire cent plaisantes choses ntre ceux qui avoient l'autorité dans notre ville; et éorante se mit à le contredire, et le fit d'autant plus r'Érophile étant occupée dans son cabinet, il n'y oit que Céphise, Pisistrate et moi. Après qu'elle eut ıduré près d'une demi-heure que Pisistrate se fût aint avec exagération des désordres de la républi- ue, elle l'interrompit brusquement : Mais est-il pos- ble, Pisistrate, lui dit-elle, que vous ne compreniez as que, depuis que la force ou les lois ont mis de la istinction parmi les hommes, il y en a presque tou- ours eu qui ont mal commandé et mal obéi, et qu'ainsi 'est perdre le temps inutilement que de s'amuser à es plaintes continuelles qui ne servent à rien? — uoi, dit-il, vous voulez que je ne me plaigne point e voir tant de choses faites contre toute raison; de ir, dis-je, que les Athéniens, qui croyent être libres ırce qu'ils n'ont pas de Roi, sont pourtant esclaves cent tyrans qui ont l'autorité entre les mains et ne n servent que pour s'enrichir et pour appauvrir les ıtres ! Quoi, ajouta-t-il, vous pouvez souffrir sans en en dire mille injustices qu'on voit tous les jours, et

qu'Athènes, qui est la plus fameuse ville de toute la Grèce, soit en état de périr parce que ceux qui la gouvernent la gouvernent mal ! — Je vous assure, lui dit-elle, que plutôt que de vous en tourmenter comme vous faites, il n'est rien que je ne fisse ; car enfin, si vous la pouvez gouverner, gouvernez-la mieux, et vous ferez fort bien ; mais s'il ne plaît pas à la fortune de vous donner la conduite des affaires, croyez-moi, Pisistrate, laissez-les aller comme elles pourront, et soyez fortement persuadé que, comme ce que les autres font ne vous plaît pas, ce que vous feriez ne plairoit point aux autres si vous étiez à leur place. — S'il ne leur plaisoit pas, il leur devroit plaire, répliqua-t-il, car je suis assuré que je ne ferois rien d'injuste. — Quand même vous ne feriez rien d'injuste, reprit Cléorante, on se plaindroit encore de vous. Car enfin, soit royauté, soit république, il faut qu'on se plaigne; c'est pourquoi, comme à parler généralement ces sortes de plaintes se doivent plutôt faire par le peuple que par les gens de qualité, je voudrois me plaindre le moins que je pourrois. — Je vous assure, dit Céphise, que Pisistrate n'est pas le seul de sa condition qui se plaint, et qu'il y en a beaucoup d'autres. — S'il étoit seul, reprit Cléorante, je ne me plaindrois pas tant de ses plaintes, car comme il est fort de mes amis, je lui imposerois silence ou je le prierois de ne me venir point voir quand son humeur politique le tiendroit. Mais tous les gens de sa volée ont fait depuis quelque temps une si grande habitude de parler éternellement de bien public et d'affaires d'État, qu'ils en

ont devenus insupportables. On en voit qui à peine ont hors de la conduite de leurs maîtres et qui apprennent même encore à danser, qui prétendent pourtant être les réformateurs de la république ; et on oit aussi des femmes, qui n'ont pas seulement assez 'adresse pour se bien coiffer, qui disent aussi hariment leurs sentiments sur les affaires de l'État les lus difficiles que si elles avoient la sagesse et l'expérience de Solon. Cependant il seroit bien moins trange de voir tous les sept sages de la Grèce occupés choisir des rubans que de voir tant de jeunes gens e l'un et de l'autre sexe se mêler de régler l'État. — — Il est vrai, dit Céphise en riant, que la politique st une importune chose, quand elle est le sujet d'une onversation d'une après-dînée entière. — Pour moi, joutai-je, pour me ranger à l'avis de ces dames, je 'en parle jamais guères avec les femmes si je n'y uis forcé. — Et moi, reprit brusquement Pisistrate, 'en parle toutes les fois que l'envie m'en prend : car je suis ennemi déclaré de toutes sortes d'injustices, et très-zélé pour le bien public. — Mais à quoi servent toutes les plaintes que vous faites et que font les autres, quand même elles seroient justes, répliqua Cléorante, puisque, quand vous auriez employé tout un jour à parler, on ne feroit rien de tout ce que vous auriez dit? Vous auriez même bien souvent raisonné des journées entières sur des fondements faux, parce que vous auriez sçu les choses sans en sçavoir les motifs. Ainsi, vous auriez prévu des inconvénients qu'il ne plairoit pas à la fortune de faire arriver ; vous

auriez proposé cent expédients qu'on ne suivr point... joint que, quand il seroit possible de trouv à ces maux quelques remèdes en changeant toute forme de gouvernement, j'ai ouï dire à de plus habil qu'il vaudroit encore mieux vivre dans un désord établi que de s'exposer à remuer toutes les partie d'un État pour le régler. C'est pourquoi ne faison autre chose que prier les dieux de mettre d'habile gens au gouvernement des affaires; mais, quand i leur plaira d'y en mettre qui ne le soient point voyons leurs fautes sans en faire, et ne passons pa toute notre vie à parler de politique, si ce n'est ajouta-t-elle en riant, que vous ayez quelque dessei caché que vous ne nous disiez pas, et qu'en voulan décrier le gouvernement, vous ne veuilliez faire sou lever le peuple et vous faire tyran d'Athènes.— Comm je ne le pourrois être sans être le vôtre, répliqua-t-i j'ai presque envie de tâcher de le devenir; car pou avoir une telle sujette, je suis persuadé que le no de tyran ne doit pas être odieux. Aussi bien ne vois pas que vous ayez un zèle si ardent pour la liberté votre patrie, que vous me haïssiez beaucoup si je lui avois fait perdre. — En vérité, dit-elle en rian pourvu qu'en vingt-quatre heures vous rétablissiez calme dans Athènes, qu'il n'y eût ni guerre civile guerre étrangère, et que vous fissiez un édit par l quel vous défendissiez de parler d'affaires d'État ceux qui n'en ont que faire, et particulièrement tous les galants et à toutes les dames, je pense que ne m'en soucierois pas trop, parce qu'en effet je su

persuadée qu'il y a plus de repos et moins de brigues dans un État monarchique que dans une république. Mais comme cela n'arriveroit pas ainsi, et que vous ne pourriez régner sans nous rejeter dans le trouble et dans la division, tenez-vous en repos, je vous en conjure, et, si vous m'en croyez, parlons plutôt de bal, de musique, de vers et de peinture que de politique. »

Ceux qui ont un peu de commerce avec la société française du XVIIe siècle, ont plus d'une fois rencontré dans les mémoires du temps Mlle de Vertus, de l'illustre maison de Bretagne, cette fille aimable et sage de la belle et extravagante comtesse de Vertus, la sœur vertueuse de la déréglée duchesse de Montbazon, moins belle que celle-ci, selon Tallemant[1], mais plus belle que toutes ses autres sœurs, la digne tante d'Éléonore de Rohan, abbesse de Caen, puis de Malnoue, la fidèle compagne de Mme de Longueville, qui, avec Mme de Sablé, l'entraîna vers Port-Royal, et seule osa se charger de lui apprendre la mort de son fils. Malgré toutes nos recherches nous n'avions pu en trouver un seul portrait. En voici un que notre clef nous découvre dans le *Cyrus* sous le nom de Noromate. Nous le donnons, sur la foi de la clef, sans en garantir l'authenticité, et sans prendre la responsabilité des éloges ni des critiques de Mlle de Scudéry.

Le Cyrus, t. IX, liv. 1er, p. 94 : « Noromate est une des femmes du monde qui a le plus de retenue en toutes choses ; et pour vous intéresser en sa fortune,

1. T. III, p. 404.

il faut que je prenne la liberté de vous la représenter telle qu'elle étoit alors, et telle qu'elle est encore aujourd'hui. Imaginez-vous donc une grande fille de belle taille, mais j'entends de la plus belle et de la plus noble, qui a l'air grand et modeste, le teint blanc, vif et uni, les yeux noirs, brillants et doux, le visage rond, la bouche bien faite, le nez un peu grand et la mine haute, sans avoir rien de rude ni d'altier. De plus, Noromate a l'esprit proportionné à sa beauté; elle parle de bonne grâce, et persuade avec une éloquence si douce qu'on ne lui sauroit résister. Elle paroît bonne, flatteuse, civile et sincère ; et quoique ses ennemies lui disputent cette dernière qualité, elles tombent pourtant d'accord que quand elle ne seroit pas aussi sincère qu'elle le paroît, il seroit plus agréable d'être trompé par elle que d'être fidèlement aimé par beaucoup d'autres. Joint qu'à parler véritablement, je suis persuadé que Noromate ne se sert jamais de cette prudence accommodante, nécessaire à ceux qui n'ont pas une véritable sincérité, que pour s'empêcher d'être trompée ; car je la tiens une des meilleures et des plus sincères personnes du monde pour ceux qu'elle aime effectivement. »

Notre clef nous apprend encore que « l'histoire de Thrasibule et d'Alcionide est celle de la marquise de Courbon, femme du lieutenant de roi de Monaco, » et que « l'action du corsaire amant, qui voulait enlever sa maîtresse et s'en empêcha par vertu, fut effectivement faite par un véritable corsaire d'Alger, amoureux de Mme de Courbon. » Ni les mémoires du

temps ni nos manuscrits ne nous parlent de Mme de Courbon. Cependant il nous semble qu'on ne sera pas fâché de connaître un peu plus en détail la personne et l'esprit d'une femme capable d'avoir inspiré un sentiment aussi noble et aussi délicat à un corsaire.

Le Cyrus, t. III, liv. III, p. 1107. C'est Thrasibule lui-même qui parle : « J'étois si charmé de la vue d'Alcionide, que je ne me souvenois pas de donner les ordres nécessaires pour raccommoder mon vaisseau, et je demeurai seul dans la chambre où j'étois alors, sans pouvoir penser à nulle autre chose qu'à cette belle personne. Je fus près d'une heure à rêver fort agréablement, et à me souvenir avec plaisir de la douceur de ses yeux, de la blancheur de son teint, des justes proportions de tous les traits de son visage, de l'agrément qu'on y voyoit, de la modestie qui paroissoit en son action, de l'aisance de sa taille et de l'esprit que l'on remarquoit en sa physionomie. Mais après avoir bien rêvé, tout d'un coup je m'étonnai de me surprendre en une pareille occupation, moi qui, depuis la perte de mon père et de mon état, n'avois jamais été un moment seul sans avoir l'esprit rempli de pensées de haine et de vengeance, et qui ne songeois enfin à autre chose qu'aux moyens de regagner ce que j'avois perdu. J'avoue que ce changement m'étonna et que j'eus même quelque honte de cette première faiblesse. Que veux-je faire de m'exposer à un si grand péril, comme est celui de revoir une si redoutable personne ! Je ne l'ai encore vue que quel-

ques moments, et je ne songe presque déjà plus à mes ennemis; que sera-ce donc quand je lui aurai parlé et que je lui aurai donné loisir d'assujettir mon cœur! Néanmoins, je me moquai moi-même de ma crainte un instant après, et je crus que je n'avois qu'à ne vouloir point aimer Alcionide pour ne l'aimer pas... Quelques jours après, ayant eu le bonheur de me trouver auprès d'Alcionide, je pus remarquer qu'elle avoit l'esprit aussi beau que le visage. En effet, je ne pense pas qu'il y ait jamais eu une personne dont la conversation ait été plus charmante que la sienne; car enfin elle agit de sorte qu'elle dit toujours précisément tout ce qu'il faut dire pour divertir ceux qu'elle entretient. Elle parle également bien de toutes choses, et demeure pourtant si admirablement dans les justes bornes que la coutume et la bienséance prescrivent aux dames pour ne paroître point trop savantes, que l'on diroit, à l'entendre parler des choses les plus relevées, que ce n'est que par le simple sens commun qu'elle en a quelque connoissance. Son éloquence est forte mais naturelle, et quoique ce soit une des personnes du monde qui parle le plus facilement, c'est pourtant une des femmes de toute la terre qui se tait avec le moins de peine et qui écoute le plus paisiblement ceux mêmes qui parlent le plus mal à propos, tant il est vrai qu'elle est complaisante, sage et judicieuse! »

Terminons cette revue de l'ancienne aristocratie française, telle qu'elle est dépeinte dans *le Grand Cyrus*, par un dernier portrait, celui d'une grande

ame, non de la cour, mais de la province, comme tait aussi Mme de Courbon, pour faire connaître et ien mettre en lumière la variété et la richesse de la alerie de Mlle de Scudéry.

Les Scudéry étaient de Provence, bien que translantés en Normandie au commencement du XVIIe siècle; et Georges de Scudéry, ayant été nommé en 1643 gouverneur de la citadelle de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille, y avait fait bien des visites et quelque séjour avec sa sœur Madeleine. Celle-ci s'y était beaucoup plu; elle en avait emporté et y avait aussi laissé les meilleurs souvenirs. La reconnaissance ui faisait donc une sorte de devoir d'introduire dans on roman favori quelque histoire à l'honneur des elles dames du pays. Voulant d'ailleurs être lue de oute la France, elle avait soin de ne pas prendre eulement ses modèles à Paris; elle les prenait un peu artout, et semait *le Cyrus* d'histoires provinciales qui ntéressaient vivement en Poitou, en Bretagne, à yon, à Bordeaux : elle ne pouvait oublier Marseille.

Sur cela, ouvrons les lettres de Mme de Sévigné, et sons celle du 13 mai 1671, adressée à sa fille, Mme de rignan, gouvernante de Provence, qui venait de lui nvoyer une description badine de la société de Marseille, où elle avait fort réussi. Parmi les dames qui vaient le mieux accueilli la nouvelle gouvernante, tait au premier rang Renée de Forbin, fille de Gasard de Forbin, deuxième du nom, marquis de anson, sœur de second lit de Toussaint de Forbin, vêque de Marseille, puis de Beauvais, puis enfin car-

dinal de Forbin-Janson; mariée en 1632 à Marc Antoine de Vento, baron Des Pennes, de la vieille et illustre maison génoise des Vento, établie en Provence depuis le xve siècle, alliée aux plus grandes familles du pays, et presque toujours en possession des charges de viguier ou de premier consul de Marseille. Mme Des Pennes, à la fois Forbin et Vento, relevait encore cet avantage par son mérite et par les grâces de son esprit et de sa personne. Mme de Sévigné répond à sa fille qui s'en était fort louée : « Mme Des Pennes a été aimable comme un ange. Mlle de Scudéry l'adoroit. C'était la princesse Cléobuline; elle avoit un prince Thrasibule en ce temps-là : c'est la plus jolie histoire de *Cyrus* [1]. » Tel est le texte reçu qui a passé d'édition en édition jusqu'à celle de M. de Montmerqué. Le savant académicien ne fait ici d'autre remarque, sinon que « *le Cyrus* est un roman de Mlle de Scudéry [2]. » En vérité, on s'en doutait; mais on aurait voulu savoir quelle est et où se trouve dans le roman cette histoire qui paraît si jolie à une personne du goût de Mme de Sévigné. Or, comment y parvenir en partant de la phrase que nous venons de citer? Elle dit que Mme Des Pennes est la princesse Cléobuline du *Cyrus*. Naturellement, on va chercher l'histoire de la princesse Cléobuline; en la parcourant, on se convainc bien vite que cette histoire ne peut être celle d'une dame de Phocée, c'est-à-dire de

1. Mme de Sévigné reparle encore de Mme Des Pennes dans une autre lettre à sa fille de 1672.

2. T. II, p. 55.

meille, et nous n'avons pas fait de grands frais de acité et d'érudition pour reconnaître et pour établir e Cléobuline, reine de Corinthe, est certainement istine, reine de Suède[1]. Ne voyant donc, dans le s, aucune histoire de Cléobuline qui convienne passage de Mme de Sévigné, on n'avait rien de ux à faire que de laisser ce passage en l'état où on ncontrait. Grâce à notre clef, nous pouvons à la l'éclaircir et le rectifier. Lisez en effet *Cléonisbe*, eu de *Cléobuline;* puis cherchez au tome VIII du s, livre II, l'histoire de Cléonisbe, vous y trouverez ce que vous pouvez désirer, une fort jolie histoire ffet, le portrait d'une très-belle dame, entourée orateurs, dans le plus beau pays du monde qui eut être que l'heureuse Provence. Faut-il accuser de Sévigné qui, parlant en 1671 d'un roman de unesse, aura pris un nom pour un autre, comme se trompe évidemment en rappelant ici un prince sibule qui n'a rien à voir en cette affaire, et qui e corsaire dont nous venons de parler tout à ire, amoureux d'Alcionide, Mme de Courbon? Cela ort possible; mais il est possible aussi que le vrai able soit le premier éditeur de Mme de Sévigné qui, t mal dans l'original le mot de Cléonisbe, l'aura gé, et aura défiguré tout cet endroit, comme on défiguré tant d'autres, en retranchant, ajoutant, geant, pour éclaircir ce qu'on n'entendait pas, ut pour rendre plus coulant et plus agréable aux

[1] Plus haut, en ce chapitre, p. 193.

lecteurs vulgaires le style étincelant et hasardé de l'incomparable marquise. Au reste, nous en parlons fort à notre aise, car nous lisons dans notre clef : « Cléonisbe est Mme Des Pennes, baronne de Peirulis, la première dame de Marseille. » Malheureusement la clef ne nous dit point les noms véritables de plusieurs belles dames de Marseille, amies de Mme Des Pennes, et qui, par leur esprit et leur beauté, sont bien dignes de lui faire cortége; mais elle nous oriente un peu dans la foule de ses adorateurs : elle nous apprend que le farouche Bomilcar était « le Plessis [1], capitaine des galères, cousin de la duchesse d'Aiguillon », qui s'emporte tant contre ses rivaux, que Péranius, le vaillant prince de Phocée, qui parvient à toucher le cœur de Cléonisbe, était « feu le baron de Baulmes. » A ce nom inattendu de Baulmes, ne nous hâtons pas d'accuser la vertu de Mme Des Pennes, avant ou après son mariage; car cet heureux vainqueur de la belle Cléonisbe, le baron de Baulmes ou de Baume ou de La Baume n'est autre que M. Des Pennes lui-même, les Vento réunissant la baronie Des Pennes, depuis érigée en marquisat, et la seigneurie de La Baume, et Marc-Antoine de Vento, dans sa jeunesse, ayant fort bien pu s'appeler M. de Baume avant de prendre le titre de son père, le baron Des Pennes. Mais nous nous garderons de nous engager dans cet

1. Nous lirions volontiers : François de Vignerot, marquis de Pont courlay, général des galères, frère de la duchesse d'Aiguillon, était Plessis, par sa mère Françoise du Plessis, une des sœurs de Richelieu.

ire qui, tout agréablement racontée qu'elle est
lle de Scudéry, pourrait bien ne pas paraître
ectrices du jour aussi jolie qu'elle semblait à
grands'mères et à Mme de Sévigné ; et nous nous
nterons de leur offrir le portrait de M. de Baume
s Pennes et celui de Renée de Forbin, en met-
e beau cavalier et la belle dame au milieu du
pays qui sert de théâtre à leurs amours, et qu'on
naîtra peut-être encore, malgré tant de change-
, car les lieux changent aussi bien que les
nes.

Grand Cyrus, t. VIII, livre II, p. 669. La côte de
nce et le pays de Marseille : « Plus nous appro-
s du rivage, plus le pays où nous allions nous
loit agréable ; car parmi mille arbres différents
le paysage est semé, on voit à la droite de
es roches stériles qui font paroître davantage la
té des autres endroits. On voit aussi de ce même
ne montagne dont le bas est couvert de grands
Sur le sommet, qui est fort droit, est une tour
structure irrégulière [1], qui tout antique qu'elle
donne beaucoup d'ornement à cet endroit du
ge. De l'autre côté est un pays plus uni, mais
e laisse pas d'être entremêlé de collines, de
s, de rochers, de prairies, de fontaines et de
aux, et de faire cent agréables inégalités qui
nt les maisons qu'on y a bâties tout à fait char-
es. De plus on y voit une si grande quantité

[1] Probablement la tour de Buc.

d'oliviers, de grenadiers, de myrtes et de lauriers; et tous les jardins y sont si pleins d'orangers, de jasmins, et mille autres belles et agréables choses, que je ne crois pas qu'il y ait un pays plus aimable que celui-là, ni où le soleil donne de plus agréables printemps, de plus longs étés, de plus riches automnes et de plus courts hivers. »

Le château dont on va lire la description, était-il le château des Vento, à Des Pennes, qui, dit-on, a péri, ou bien celui des Forbin, où Renée avait été élevée, ce château célèbre, bâti par Palamède de Forbin, et qui subsiste encore aujourd'hui, la Barben, près de Lambesc ?

« Ce château est en une des plus belles situations que je vis jamais; car encore qu'il soit en un lieu où il y a cent sources admirables et des prairies merveilleuses, il y a une vue d'une si vaste étendue du côté de la mer, que les yeux n'y trouvent point d'autre limite que leur propre foiblesse, qui ne leur permet pas de discerner ce qu'ils voient au delà des bornes que la nature leur a prescrites. En y arrivant, nous vîmes une grande allée de lauriers de huit cents pas de long; et en passant le long d'une balustrade rustique, nous vîmes aussi un grand verger où il y avoit mille orangers plantés par ordre, entremêlés de grenadiers et de citronniers, qui contentant plus d'un sens à la fois parfumoient agréablement l'air que nous respirions. Nous vîmes encore qu'il y avoit une source admirable au milieu de ce jardin, qui parmi mille bouillons d'eau que la seule nature faisoit élever

n murmurant, formoit un grand rond alentour
'eux qui se déchargeoit par un ruisseau dans une
airie au delà de ce jardin. Nous remarquâmes
:core en approchant du château que toutes les
urailles de la cour étoient couvertes de myrtes, et
'il y avoit encore un grand parterre formé d'herbes
oriférantes, derrière le château, et qu'on y voyoit
s cabinets de lauriers, des fontaines et des ruis-
aux. Mais ce qui nous surprit davantage fut de voir
magnificence du dedans de cette superbe maison.
1 effet, quoiqu'il n'y eût ni peintures, ni tentures de
don, ni de pourpre, ce que nous vîmes étoit beau-
up plus riche et beaucoup plus beau que tout ce
ie j'ai vu ailleurs. Car enfin il faut vous imaginer
ie cette chambre, dont le haut est en dôme, est
bjet le plus ravissant qui puisse tomber sous les
ux ; et pour le faire comprendre, je n'ai qu'à vous
re que toutes les murailles et toute la voûte en sont
uvertes d'une espèce d'arabesque irrégulière, de
ièces de rapport toutes de nacre et de corail, mais
nacre qui fait de si belles réflexions que l'arc-en-
el n'a pas des couleurs si éclatantes ni si bien nuan-
ées. »

Mlle de Scudéry n'oublie pas même ce qui gâte un
eu le plaisir d'habiter ces belles contrées, le mistral,
ce vent impétueux qui abat souvent les plus grands
bres. »

Sur la scène ainsi décrite, introduisons le héros
l'héroïne, en commençant par le héros, qui est ici
eranius, prince de Phocée, c'est-à-dire Marc-Antoine

de Vento, baron Des Pennes et seigneur de La-Baume.

Nous ne savions rien de ce gentilhomme provençal, célèbre en son temps, aujourd'hui presque inconnu, sinon qu'il épousa Renée de Forbin en 1632, qu'il était premier consul de Marseille en 1643, et qu'il était mort en 1657, puisque l'auteur de la clef, alors composée, dit : « feu le baron Baulmes. » A en croire Mlle de Scudéry, ce doit avoir été un officier de marine d'une grande bravoure, fort bien dans sa jeunesse, galant aussi, aimant et cultivant les lettres et les arts. Mais laissons parler l'aimable romancière.

Ibid., p. 602. « Comme le prince de Phocée est né d'un père qui a d'excellentes qualités, il eut un soin extrême de l'éducation de son fils ; de sorte que ne se contentant pas de celle qu'il eût pu lui faire donner à Phocée (Marseille), il voulut qu'il allât à Athènes (Paris) pour y apprendre toutes les choses nécessaires à un homme de sa condition, et à un homme encore dont l'inclination guerrière sembloit, dès sa plus tendre enfance, le devoir porter à de grandes choses. Ce fut donc à Athènes qu'il reçut tous les enseignements dont son âge le rendoit capable. Il ne voulut pas toutefois apprendre l'art militaire devant que de le mettre en usage; car il soutint toujours que la guerre étoit une chose dont il falloit apprendre les règles en les pratiquant, et non pas par de simples préceptes; et en effet il fut à la guerre à quinze ans, et il s'y signala si hautement que sa réputation

donna de la jalousie aux plus braves dans un temps où il sembloit ne devoir être connu que de ses maîtres. Je ne m'amuserai point à vous dire exactement tout ce qu'il fit aux diverses guerres où il se trouva depuis l'âge de quinze ans jusques à vingt-quatre... Il n'y a pas eu une occasion en toute la Grèce où il ne se soit trouvé. Mais ce qu'il y a d'admirable est qu'il est aussi expérimenté sur la mer que sur la terre, et qu'il ne sait pas moins être pilote que capitaine des vaisseaux qu'il commande. Enfin il n'est rien dont la valeur de ce prince n'ait été capable : on l'a vu[1] aller attaquer les galères qui étoient à couvert sous les remparts d'une place, dont tous les créneaux étoient bordés d'archers, et malgré une grêle de flèches et de dards y aller porter le feu et embraser toute la flotte ennemie. On l'a vu avec un seul vaisseau don-

1. Presque tout ce que Mlle de Scudéry raconte des succès de Marc-Antoine de Vento sur mer, l'histoire le dit aussi de l'un de ses fils, Gaspard Des Pennes, qui entra dans l'ordre de Malte, se distingua particulièrement pendant la guerre de la Succession, et fut fait chef d'escadre en 1701. Voici ce qu'on lit dans l'*Histoire de la noblesse de Provence*, t. II, p. 488, à l'article de la *Branche des marquis Des Pennes, anciens seigneurs de La Baume :* « Avec trois galères qu'il commandait il défendit le fort de Matagorde devant Cadix. Il canonna avec un succès extraordinaire les retranchements des ennemis, et malgré leur feu continuel et celui de l'escadre angloise qui les soutenoit, il les en chassa, sauva le fort, la ville de Cadix, et peut-être toute l'Espagne, que la prise de cette place et la descente des Anglois, à laquelle il s'opposa aussi, auroit ouverte au parti de l'Archiduc. Le ministre de la marine, au nom et de la part du Roi, lui écrivit plusieurs lettres qui ne laissent aucun doute sur le mérite de cette action. Gaspard se distingua dans plusieurs autres occasions, et notamment au combat de Malaga, en 1704. Il mourut pourvu d'une commanderie de son ordre en 1711. »

ner la chasse à trois autres, et en prendre deux ; et on l'a vu au contraire être poursuivi par cinq, quoiqu'il n'en eût qu'un, et ne se laisser point prendre. De plus que n'a-t-il point fait en des combats particuliers et en des combats généraux, et sur la terre et sur la mer! Cependant cet homme qui a toute la fureur de la guerre dans le cœur et dans les yeux, quand il est dans l'occasion, a toute la douceur imaginable dans l'air du visage et dans l'esprit quand il n'y est pas, et il n'aime guères moins la conversation des dames que la gloire; et c'est assurément en sa personne qu'on peut voir que la guerre et l'amour ne sont pas incompatibles. En effet, il aime toutes ces jolies choses qui sont les divertissements de la paix, je veux dire les beaux vers, la musique, la peinture, et en général tout ce qui est de l'appartenance des Muses. Il écrit même fort juste et fort éloquemment, soit qu'il s'agisse d'affaires sérieuses ou de galanterie; et je suis assuré qu'il décriroit également bien une bataille où il se seroit trouvé, et un combat d'amour qui se seroit passé dans son cœur, s'il vouloit déclarer sa passion. Pour sa personne, elle plaît infiniment, quoique les voyages qu'il a faits sur mer aient diminué cette grande beauté qu'il avoit dans sa première jeunesse: il est grand et de belle taille; il a la mine haute et noble, l'air du visage souriant et sérieux tout ensemble; mais il a de plus une si grande douceur et une si grande civilité qu'on n'en peut pas avoir davantage. La première fois qu'on le voit, il parle d'ordinaire peu; mais il paroît tant de

ment à ce peu qu'il dit qu'il est aisé de conce-
que s'il vouloit, il en diroit davantage et le diroit
Au reste on ne l'entend jamais parler de guerre
i des femmes, s'il n'y est forcé, et bien moins
elles choses qu'il a faites, car il ne peut pas
souffrir qu'on l'en loue. Mais en échange il
vec chaleur et avec plaisir la valeur des autres
l'occasion s'en présente, sans faire même
ce à ses plus grands ennemis. De plus il est le
dent ami du monde, et le plus violent amant
ra jamais, étant certain que je ne pense pas
puisse aimer avec plus d'emportement que le
de Phocée. Outre ce que je viens de dire, il a
une autre qualité excellente, c'est qu'il est
béral que brave ; mais en échange il est aussi
e d'ambition que d'amour, et n'est pas moins
de sa gloire que de sa maîtresse. Après cela,
plus qu'à vous dire que le prince de Phocée
sage en tout ce qu'il entreprend, et que toute
uosité de son humeur ne se fait jamais voir
mour et à la guerre ; car hors de là, il est tel-
concentré qu'on ne diroit pas qu'il y eût jamais
gitation dans son cœur, ni nul trouble dans
rit. »

maintenant Renée de Forbin. Si quelque
e subsistant de la noble famille a conservé un
t de la belle Renée, il le pourra comparer avec
, et dire si l'amitié de Mlle de Scudéry n'a pas
on pinceau.

p. 653 : « Imaginez-vous une grande per-

sonne dont la taille haute et noble a quelque chose de si aisé et de si majestueux qu'on ne peut s'empêcher de croire que Pentasilée l'eut ainsi ; mais imaginez-vous en même temps qu'encore qu'elle ait la taille de cette belle et jeune amazone, qui mourut de la main d'Achille, elle n'en a pourtant pas la fierté. Au contraire elle a tant de douceur et tant de charme dans l'air du visage, quoiqu'elle ait la mine très-haute, qu'on peut dire que si on ne la peut aimer sans la craindre, on ne la peut aussi craindre sans l'aimer, puisqu'il est vrai que personne n'a jamais eu ni tant de modestie ni plus de beauté. Ne vous imaginez pourtant pas que le teint de Cléonisbe ait cette blancheur éblouissante qui cache bien souvent tant de défauts, ou du moins qui les amoindrit. Au contraire Cléonisbe a le teint un peu brun ; mais il est vrai que tout brun qu'il est, il est si uni et si lustré que c'est un des plus beaux teints du monde. Pour ses cheveux, ils sont de cette admirable couleur qui sied bien à toutes sortes de teints, et qui, sans avoir l'âpreté de ceux qui sont du dernier noir, ni le jaunâtre de ceux qui sont véritablement châtains, ont un éclat brun et cendré tout ensemble qui les rend beaux en eux-mêmes, et qui sert à faire paroître la beauté de celle qui les a de cette sorte. De plus Cléonisbe a le visage de la plus agréable forme du monde ; car encore qu'on ne puisse pas dire qu'il soit en ovale, on ne peut pas dire aussi qu'il soit tout à fait rond, ainsi on peut assurer qu'il a toutes les grâces que ces deux sortes de tour de visage sont

ables de donner à la beauté. Mais ce n'est pas
t, car outre ce que je vous ai dit, Cléonisbe a une
plus belles bouches que je vis jamais, car enfin
ne l'a pas seulement bien faite, et ses lèvres ne
t pas seulement de ce bel incarnat qui anime la
uté, mais elle y a encore un charme inexplicable,
vous persuade même, quoique vous ne regar-
: que cette seule partie de son visage, qu'il faut
elle soit éloquente, et qu'elle ait infiniment de
prit ; étant certain qu'il y a je ne sais quelles petites
onçures au coin de sa bouche, et je ne sais quel
rire spirituel et mélancolique tout ensemble, qui
aroît presque toujours, qui forcent ceux qui la
ent à croire ce que je viens de vous dire. Mais
ès avoir représenté imparfaitement la taille, la
ne mine, le teint, les cheveux, le tour du visage
le la bouche de Cléonisbe, comment ferai-je pour
s représenter ses beaux yeux? Il faut pourtant,
que je me suis engagée à vous la dépeindre, que
ous dise qu'ils sont noirs, grands, brillants et
x ; en effet, ils ont un feu si vif, une modestie si
ide, et une douceur si passionnée, qu'ils inspirent
iour jusques dans le fond du cœur de ceux qui les
ent. Au reste ce ne sont pas de ces yeux qui ont
: certaine agitation tumultueuse qui ne permet pas
on puisse juger d'eux équitablement, parce qu'ils
souffrent presque point qu'on les voie bien, tant
sont pétillants et sujets à changer d'objet; au con-
ire, quoique Cléonisbe ait les yeux très vifs et
elle ait les regards très pénétrants, elle a pourtant

les yeux tranquilles. Elle regarde avec ap
ce qu'elle veut regarder ; et sans abandonn
profonde modestie qui est inséparable de t
actions, elle n'évite pas les yeux de ceux qui
lent, et souffre par conséquent qu'on admire
siens mille charmes que je ne vous saurois
car enfin il y paroît tout ensemble de l'es
l'amour, de la langueur, de la modestie, de
sion, de la vivacité, de la vertu, de la bonté,
jouement, de la mélancolie. De sorte que si
gnez des yeux tels que je vous les dépeins
les autres belles choses que je vous ai décri
un embonpoint où la jeunesse est peinte, vo
rez pas de peine à croire que des gens qui
de voir durant une tempête de trois jours l'i
la mort errer à l'entour d'eux, furent bien a
ment surpris de voir l'admirable Cléonisb
bout de la barque où elle étoit... Elle étoit c
coiffée à l'africaine, c'est-à-dire les cheveux
épars, dont une partie étant rattachés avec
dons d'une couleur fort vive, s'entortillo
diverses tresses au derrière de sa tête, d'où
un grand voile de gaze rayée de diverses
qu'elle avoit relevé pour nous voir mieux. So
lement, qui étoit incarnat et blanc, étoit d'ur
agréable et galante, qui, sans cacher la beau
taille, avoit pourtant de la majesté. La ceir
cette robe étoit marquée par des écailles c
de diamans, aussi bien que le tour de la g
devant de la robe, le tour des épaules, et tou

marquoit la taille de cet habillement, dont les manches à demi retroussées faisoient voir que Cléonisbe avoit d'aussi belles mains qu'elle avoit une belle orge, qu'on entrevoyoit à travers une légère gaze qui la couvroit. »

CHAPITRE SIXIÈME

HOTEL DE RAMBOUILLET

LA MARQUISE DE RAMBOUILLET ET SES DEUX FIL JULIE ET ANGÉLIQUE D'ANGENNES.

L'hôtel de Rambouillet, où Mlle de Scudéry va n introduire, nous est une transition naturelle monde de l'aristocratie à celui de la bourgeoisie struite et lettrée. Car si les personnes du plus h rang, et jusqu'à des princes et des princesses de s royal, fréquentaient la maison de Mme de Ramboui la spirituelle marquise considérait encore plus le rite que la naissance; elle ne demandait point quartiers de noblesse de ceux qui recherchaien société, et on était parfaitement reçu chez elle qu'on y apportait de l'esprit et du talent, accompag de bonnes manières. Les illustrations les plus verses s'y mêlaient et y vivaient fort bien ensem Tout le monde gagnait à ce commerce, la nobl s'y polissait, y prenait le goût et le respect des ch de l'esprit, et les gens de lettres sentaient s'élever l intelligence avec leurs mœurs.

ersonne n'a plus connu l'illustre hôtel que Mlle de déry. Elle le fréquenta de bonne heure ; elle fut le .oin de son plus grand éclat et aussi de sa déca- .ce, quand la maîtresse de la maison commença à ;entir les atteintes de la vieillesse, quand ses deux :s durent suivre leurs maris en province, et que le ıps emporta ou dispersa toute la brillante compa- e. Aussi la description qu'elle nous a donnée de ce .ctuaire de la société polie au XVIIe siècle, est-elle ›lus complète, la plus fidèle comme aussi la plus 'éable qui soit parvenue jusqu'à nous.

:atherine de Vivonne était fille unique de Jean de 'onne, marquis de Pisani, ambassadeur de France lome, et de Julia Savelli, grande dame romaine. e naquit à Rome pendant l'ambassade de son père, l'année 1588 [1], et fut mariée en 1600, à l'âge de ıze ans, à Charles d'Angennes, marquis de Ram- ıillet [2], alors vidame du Mans, capitaine d'une des

Le marquis de Pisani épousa Julia Savelli le 8 novembre 1587. emant, t. II, p. 255, dit que sa fille naquit pendant les états de s, par conséquent en 1588, et en effet elle doit être née cette an- là, pour avoir pu mourir le 27 décembre 1665, à l'âge de soixante ix-sept ans, comme le dit positivement Segrais, *OEuvres diverses*, terdam, 1723. t. Ier, *Mémoires anecdotes*, p. 31. La date certaine nariage de son père et celle de sa propre mort ne permettent de la faire mourir à soixante et dix-huit ans, comme le font la art des biographes.

Un contrat qui nous a été communiqué, de juillet 1603, nous ıe les trois signatures autographes suivantes : Giulia SAVELLA, :hesa di Pisani ; Charles d'ANGENNES ; Caterine de VIVONNE. La e Giulia Savella y est déjà veuve de feu messire Jehan de Vivonne, quis de Pisani, chevalier des ordres du Roi, conseiller en ses eils d'État et privé, capitaine de cinquante hommes d'armes, co-

compagnies de cent gentilshommes de la maison du Roi, qui devint successivement maître de la garde-robe, chevalier des ordres, colonel général de l'infanterie italienne, maréchal de camp, ambassadeur extraordinaire en Piémont en 1620, puis en Espagne en 1627; personnage, à tous égards, très-considérable, qui avait été bien avec le maréchal d'Ancre et fut encore mieux avec le cardinal de Richelieu, de beaucoup d'esprit, d'une assez grande fierté, de peu d'ordre en ses affaires, et dépensant fort noblement sa fortune [1]. A la mort de son père en 1611, il prit le titre et le rang de marquis de Rambouillet. Mais dès 1606, l'hôtel qui portait alors ce nom, et qui était la demeure de la famille avait été vendu; et c'est des mains du nouveau propriétaire qu'en 1624 Richelieu l'acheta pour le démolir et bâtir sur son emplacement le fameux Palais-Cardinal [2].

Parmi les biens que Catherine de Vivonne avait apportés à son mari était l'hôtel Pisani, l'ancien hôtel d'O et de Noirmoutiers, rue Saint-Thomas-du-Louvre. La jeune marquise, qui avait pris en Italie le goût des belles choses, ne trouvant pas cet hôtel assez beau, le fit mettre à bas, et, nul architecte ne lui proposant de plan à son gré, elle s'érigea elle-même en architecte, et fit construire un hôtel nouveau sur des dessins tra-

lonel de la cavalerie italienne. Caterine de Vivonne est femme de messire Charles d'Angennes, vidame du Mans, sénéchal du Maine, capitaine des cent gentilshommes de la maison du Roi.

1. Tallemant, t. II, p. 207-213.

2. Sauval, t. II, p. 199 et 200.

tés de sa propre main. La principale nouveauté de ce bâtiment consistait dans la place de l'escalier; d'ordinaire on le mettait au milieu, avec des salles d'un côté et de l'autre, ce qui donnait divers appartements, chacun de médiocre étendue; Mme de Rambouillet mit l'escalier de côté, à l'un des coins, en sorte qu'on avait des appartements considérables et une enfilade de chambres toutes de plain-pied, arrangement favorable à de grandes réceptions. Au rez-de-chaussée, du côté du jardin, des fenêtres régnant de haut en bas, depuis le plafond jusqu'au plancher, laissaient entrer abondamment l'air et la lumière, et, lorsqu'elles s'ouvraient, agrandissaient, pour ainsi dire, les appartements en les unissant aux vastes jardins qui s'étendaient, sur les derrières de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, jusqu'au Carrousel et aux Tuileries [1]. Ce nouvel hôtel de Rambouillet, placé entre celui de Chevreuse et les Quinze-Vingts, avec son élégante architecture, sa distribution spacieuse et commode, et le riche ameublement que Catherine de Vivonne se plut à y rassembler, excita l'admiration générale et donna naissance à bien des imitations [2]. On met la date de sa construction au temps du maréchal d'Ancre [3], c'est-à-dire de 1610 à 1617.

A peu près vers cette époque, dès l'âge de vingt ans, dit-on [4], Mme de Rambouillet commença à trouver

1. Sauval, t. II, p. 200-202; Tallemant, t. II, p. 215 et 216; Segrais, t. Ier, *Mémoires anecdotes*, p. 30.
2. Sauval, *ibid.*
3. Tallemant, *ibid.*
4. *Ibid.*

tant de fatigue et d'ennui aux bruyantes assemblées du Louvre, qu'elle prit la résolution de n'y plus aller et de rester chez elle. Cette résolution dut être bien secondée par l'agrément et la beauté de l'habitation qu'elle se donnait; et, sans prétendre ici à des précisions qui nous échappent, il nous semble que c'est vers 1617 ou 1618, et très-certainement avant 1620, qu'on doit placer les commencements de la célèbre société de Rambouillet. Née avant 1620, elle jette le plus grand éclat pendant trente années, jusqu'à ce qu'à la fin surviennent presque coup sur coup le mariage de Julie en 1645, la Fronde en 1648, la mort de M. de Rambouillet en 1652, la vieillesse et les infirmités de la noble femme qui l'avait créée et si longtemps soutenue.

Nous avons ailleurs [1] rappelé les qualités diverses et peu communes, nécessaires pour rassembler et retenir autour de soi une compagnie d'élite : Mme de Rambouillet présente toutes ces qualités dans leur harmonie à la fois et leur perfection.

Il faut en effet que ç'ait été une personne d'un mérite bien extraordinaire, pour avoir réuni les suffrages de tous ceux qui l'ont approchée, quels que fussent leurs opinions, leurs intérêts, leur rang, leur caractère. Nous avons en vain cherché sur son compte, ce qui ne manque d'ordinaire à aucune destinée un peu brillante, quelque calomnie ou quelque médisance, un mot équivoque, l'épigramme la plus légère : par-

1. *Madame de Sablé*, chap. II.

ıs n'avons trouvé qu'un concert d'éloges vive-
ntis qui traversent plusieurs générations[1]. Il
ıs jusqu'aux gens de lettres, race peu portée à
ısiasme, habile et prompte à saisir tous les ri-
, qui, divisés sur tout le reste et prêts à se
r entre eux, ne s'accordent d'une façon mer-
e, dès qu'il est question de la marquise de
ıillet. Elle a désarmé Tallemant lui-même.
caricaturier du XVIIe siècle, qui recherche avec
et ramasse avec complaisance les bavardages
bas étage pour en salir les renommées les
res ou les plus dignes d'indulgence, qui par-
il entrevoit quelque faiblesse imagine une
ou une ordure, reçu on ne sait comment à
le Rambouillet, assez tard, à ce qu'il semble,
avoir été fort remarqué, puisque son nom ne
e pas même une seule fois dans les lettres de
impitoyable sur tous les habitués de l'illustre
en épargne la maîtresse, ou plutôt la loue
e effusion bien touchante, venant d'un pareil
age. Il la fait connaître avec un soin particu-
onte sa vie, celle de son mari, de son fils et

ouvera l'indication de tous les auteurs du XVIIe siècle, de-
jusqu'à Fléchier, qui ont loué Mme de Rambouillet, dans
ains de notre temps qui font autorité sur la matière,
r, *Mémoires sur la société polie;* et M. Walckenaër, *Mé-
chant la vie et les écrits de madame de Sévigné,* t. Ier,
t t. II, *Notes et éclaircissements de la Ire partie.* Rappe-
nent que, pendant longtemps, Mme de Rambouillet fut
ıs le nom d'Arthénice, anagramme de celui de Catherine.
ctionnaire des Précieuses, Mme de Rambouillet est *Roze-*
ı fille Julie, *Ménalide.*

de ses filles, de son gendre Montausier, et de ses pr cipaux amis. On comprend donc que la bienveilla et reconnaissante Mlle de Scudéry, qui avait fait pa des beaux jours de l'hôtel de Rambouillet, n'est restée au-dessous de Tallemant. Elle en répète effet tous les éloges, ou plutôt elle les devance, Tallemant écrivait cette partie de ses Mémoires 1657, et le tome VII du *Grand Cyrus* est de noven 1651. Elle fait plus : elle nous fournit quelques dé nouveaux sur un point qui n'est pas sans im tance.

Comment ne nous reste-t-il aucun portrait aut tique, peint ou gravé, d'une personne d'une renommée ? Le fait est étrange, mais il est cer Pour des portraits gravés, il paraît qu'il n'y jamais eu, ou, du moins, la *Bibliothèque histo de la France*[1] n'en indique aucun. Cependant i hors de doute qu'il y avait, au XVIIe siècle, bien portraits de la célèbre marquise, de la main des r leurs peintres. Scudéry[2] nous apprend qu'il en sédait deux, l'un de Ducayer, où elle était peint Romaine, sous les traits de Porcie ou de Lucr par conséquent, selon toute vraisemblance, au te de sa jeunesse ; l'autre où Van Moll l'avait représe regardant le corps de son fils, le marquis de Pis tué à Nortlingen, en 1645, à l'âge de trente ans

1. T. IV, *Liste des portraits gravés des François et des Fran illustres.*

2. *Le Cabinet de M. de Scudéry*, in-4°, 1646. Voyez plus p. 267.

ie en 1588, avait alors cinquante-sept ans.
eul cabinet de Scudéry avait deux portraits
e Rambouillet à deux époques différentes de
st-il possible de supposer que ses deux filles,
rignan et Mme de Montausier, n'avaient pas un
le leur mère, et que le marquis de Ram-
qui adorait sa femme, n'en eût pas aussi
portrait digne de sa tendresse et de sa for-
demoiselle, dans *la Princesse de Paphlagonie* [1],
la chambre de Mme de Rambouillet, la plus
l'hôtel, dit que la maîtresse de la maison y
é les portraits de tous ceux qu'elle aimait :
a noble mère de famille pouvait-il ne s'y pas
Ce nous serait du moins une sorte de com-
ı, si Mademoiselle avait mis Mme de Ram-
lans ses *Divers portraits :* nous posséderions
description assez détaillée de cette illustre
our la pouvoir reconnaître dans l'occasion
nt de toiles charmantes du XVIIe siècle qui
enues jusqu'à nous et qu'on rencontre çà et
désignation des personnages qu'elles repré-
Mais ni Mademoiselle ni nul autre auteur
rain n'ont décrit Mme de Rambouillet; en
aujourd'hui, si nous nous trouvions devant
ait véritable sans y lire le nom de l'original,
rait impossible de l'y mettre, dans le manque
toutes données caractéristiques. A ce silence
naire, on pourrait croire que Mme de Ram-

tion de 1659, p. 120.

bouillet n'était pas belle. Mais Tallemant dit po ment qu'elle l'était[1]. Il dit aussi qu'elle avait le beau et la peau délicate[2]. Tout cela est du d vague; et, à l'heure qu'il est, nous n'aurions moindre idée de ce qu'était Mme de Rambouil notre clef du *Grand Cyrus* ne nous apprenai l'hôtel de Cléomire, dans la ville de Tyr, est l de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, que Cléo née à Athènes et demeurant à Tyr, n'est autr Mme de Rambouillet, née à Rome et l'orneme Paris, et si Mlle de Scudéry ne nous traça Cléomire un portrait bien insuffisant encore, qui, du moins, contient quelques traits précis néglige de nous dire si Cléomire était brui blonde, si elle avait des yeux bleus ou noir deux points essentiels de tout portrait de femm moins, elle affirme qu'elle était grande, d'une belle taille, d'une figure régulière, sereine et quille comme son âme; que toute sa personne pleine à la fois de majesté et d'agrément; et, à l qu'elle fait de l'éclat particulier de ses yeux, on rait conjecturer qu'ils n'étaient ni bleus ni mais d'une nuance délicate difficile à bien expr Voici cette description, où on aimerait sans d trouver, au lieu d'emphatiques louanges, des i tions mieux marquées, mais qui est encore le trait le moins imparfait que nous connaissio Mme de Rambouillet.

1. Tallemant, t. II, p. 215 et 216.
2. *Ibid.*

Grand Cyrus, t. VII, liv. Ier, p. 489 : « Imaginez-
la beauté même, si vous voulez concevoir celle
ette admirable personne. Je ne vous dis point que
; vous figuriez celle que nos peintres donnent à
us, pour comprendre la sienne, car elle ne seroit
assez modeste ; ni celle de Pallas, parce qu'elle
it trop fière ; ni celle de Junon, qui ne seroit pas
z charmante ; ni celle de Diane, qui seroit un
trop sauvage ; mais je vous dirai que, pour repré-
ter Cléomire, il faudroit prendre de toutes les
ires qu'on donne à ces déesses ce qu'elles ont de
u, et l'on en feroit peut-être une passable pein-
e. Cléomire est grande et bien faite : tous les traits
son visage sont admirables ; la délicatesse de son
t ne se peut exprimer ; la majesté de toute sa per-
ne est digne d'admiration, et il sort je ne sais quel
t de ses yeux qui imprime le respect dans l'âme
ous ceux qui la regardent ; et pour moi, je vous
ie que je n'ai jamais pu approcher Cléomire, sans
ir dans mon cœur je ne sçais quelle crainte res-
ueuse, qui m'a obligé de songer plus à moi, étant
rès d'elle, qu'en nul autre lieu du monde où j'aie
ais été. Au reste, les yeux de Cléomire sont si
irablement beaux, qu'on ne les a jamais pu bien
résenter : ce sont pourtant des yeux qui, en don-
t de l'admiration, n'ont pas produit ce que les
res beaux yeux ont accoutumé de produire dans
cœur de ceux qui les voient ; car enfin, en don-
it de l'amour, ils ont toujours donné en même
ps de la crainte et du respect, et, par un privilége

particulier, ils ont purifié tous les cœurs qu'ils embrasés. Il y a même parmi leur éclat et parmi douceur une modestie si grande, qu'elle se com nique à ceux qui la voient, et je suis fortement suadé qu'il n'y a point d'homme au monde qui l'audace d'avoir une pensée criminelle en la prés de Cléomire. Sa physionomie est la plus belle e plus noble que je vis jamais, et il paroît une t quillité sur son visage qui fait voir clairement qu est celle de son âme. On voit même que toutes passions sont soumises à sa raison et ne font poin guerre intestine dans son cœur; en effet, je ne pe point que l'incarnat qu'on voit sur ses joues jamais passé ses limites et se soit épanché sur t son visage, si ce n'a été par la chaleur de l'été ou la pudeur, mais jamais par la colère ni par au déréglement de l'âme : ainsi Cléomire, étant touj également tranquille, est toujours également be Enfin, si on voulait donner un corps à la Chas pour la faire adorer par toute la terre, je voud représenter Cléomire; si on en vouloit donner u la Gloire pour la faire aimer par tout le monde, voudrois encore faire sa peinture, et, si l'on en d noit un à la Vertu, je voudrois aussi la représente

Même en ôtant quelque chose à ce portrait aimal il reste toujours que la marquise de Rambouillet é fort belle, et cet avantage, joint à celui de la naissa et de la fortune, ne dut pas peu contribuer à donner d'abord une cour brillante et nombre avant même que ses filles vinssent augmenter l'é

agrément de la maison. Mais Catherine de Vivonne t deux autres qualités bien puissantes pour attirer onserver une société choisie : elle était la vertu et aison mêmes. Pleine de considération et d'affec- pour un mari qui l'aima toujours comme un int[1], une honnêteté simple et sans pédanterie la bien vite à l'abri et au-dessus de toute prétention ticulière, et nulle galanterie ne troubla ni sa vie son salon. Accueillante pour tout le monde, sans neur, sans caprice, on la trouvait toujours la ne. Sur ce fond uni et solide brillaient impuné- nt les plus heureux dons, beaucoup d'esprit natu- une culture très-variée, de rares connaissances toutes choses, une assez grande lecture dans les ratures italienne et espagnole, alors à la mode ; s parler des qualités de son âme, qui relevaient rveilleusement celles de son esprit et de sa per- ne, la modestie, le désintéressement, la bonté, la stance en tous ses attachements. Le portrait sui- t comprend et résume les éloges épars dans les érents auteurs contemporains, et particulièrement s Segrais et dans Tallemant.

Grand Cyrus, ibid., p. 492 : « Au reste, l'esprit et ne de cette merveilleuse personne surpassent de ucoup sa beauté : le premier n'a point de bornes s son étendue, et l'autre n'a point d'égale en géné- té, en constance, en bonté, en justice et en pu- [2]. L'esprit de Cléomire n'est pas un de ces esprits

Tallemant, t. II, p. 215 et 216.

Segrais, *Mémoires anecdotes*, t. Ier, p. 30 : « Mme de Rambouil-

qui n'ont de lumière que celle que la natur
donne, car elle l'a cultivé soigneusement ; et je
pouvoir dire qu'il n'est point de belles connoiss
qu'elle n'ait acquises. Elle sçait diverses langue
n'ignore presque rien de ce qui mérite d'être
mais elle le sçait sans faire semblant de le sçav
on diroit, à l'entendre parler, tant elle est mo
qu'elle ne parle de toutes choses admirable
comme elle fait, que par le simple sens comm
par le seul usage du monde. Cependant elle s
noît à tout : les sciences les plus élevées ne p
pas sa connoissance ; les arts les plus difficile
connus d'elle parfaitement... Jamais personne
une connoissance si délicate qu'elle pour les
ouvrages de prose ni pour les vers ; elle en juge
tant avec une modération merveilleuse, ne q
jamais la bienséance de son sexe, quoiqu'ell
beaucoup au-dessus... Il n'y a personne en to

let étoit admirable : elle étoit bonne, douce, bienfaisante et
lante... Elle étoit aussi bonne amie et obligeoit tout le n
Tallemant, *ibid.*, p. 217 : « Il n'y a pas au monde de personn
intéressée. Elle dit qu'elle ne conçoit pas de plus grand pl
monde que d'envoyer de l'argent aux gens sans qu'ils puisser
d'où il vient. Elle passe bien plus avant que ceux qui dis
donner est un plaisir de Roi, car elle dit que c'est un plaisir d
Jamais il n'y aura eu de meilleure amie... »

1. Segrais, *ibid.* : « Elle s'étoit formé l'esprit dans la lec
bons livres italiens et espagnols. » Tallemant, *ibid.*, p. 21
mère eut soin de l'entretenir dans la langue italienne, afin
sçut également cette langue et la françoise... Elle a toujours
belles choses, et elle alloit apprendre le latin, seulement p
Virgile, quand une maladie l'en empêcha : depuis elle n'
songé et s'est contentée de l'espagnol. »

qui ait quelque esprit et quelque vertu, qui chez elle [1]. Rien n'est trouvé beau, si elle ne l'a ıvé : il ne vient pas même un étranger qui ne voir Cléomire et lui rendre hommage ; et il as jusqu'aux excellents artisans qui ne veuillent urs ouvrages aient la gloire d'avoir son appro-. Tout ce qu'il y a de gens qui écrivent en Phé-nt chanté ses louanges ; et elle possède si mer-sement l'estime de tout le monde, qu'il ne s'est trouvé personne qui l'ait pu voir, sans dire nille choses avantageuses, sans être également é de sa beauté, de son esprit, de sa douceur et énérosité. »

nt de qualités joignez encore celle-ci, sans e il eût été absolument impossible de mainte-e société quelconque, à travers les perpétuelles ons de ces temps orageux : nous voulons dire endance. « Elle ne sçavoit, dit Segrais, ce que que prendre parti. » Et elle le fit bien voir au de la toute-puissance de Richelieu. Le cardinal eaucoup de considération pour elle ; mais, en-de sourdes inimitiés et même de tragiques com-il étendait partout l'œil de sa police, et aurait oulu savoir ce qui se passait et ce qu'on disait dans une compagnie telle que celle de l'hôtel mbouillet. Un de ses émissaires en toucha quel-ıose à la marquise, qui se tira de ce mauvais pas

grais, *ibid.* : « Les princesses la voyoient, quoiqu'elle ne fût hesse. »

avec sa dignité accoutumée. Segrais et Tal
racontent tous deux cette anecdote un peu c
ment, mais d'une manière également hono
Mme de Rambouillet. Selon Segrais, l'émiss
Richelieu aurait été Boisrobert; il aurait c
marquise « que le cardinal la prioit en amie
donner avis de ceux qui parloient de lui d
assemblées qui se tenoient chez elle. Elle r
qu'ils étoient si fortement persuadés de la co
tion et de l'amitié qu'elle avoit pour Son Ém
qu'il n'y en avoit pas un seul qui eût la hardi
parler mal de lui en sa présence, et ainsi qu'el
roit jamais occasion de lui donner de sem
avis. » Dans Tallemant, il s'agirait du cardin
Valette et de la princesse de Condé, très-as
l'hôtel de Rambouillet, et dont le soupçonne
dinal aurait désiré connaître les véritables re
et, pour cela, il aurait envoyé le P. Joseph à
Rambouillet pendant que son mari était amba
en Espagne. « Celui-ci, sans faire semblant
dit Tallemant, la mit sur le discours de cette
sade, et après lui dit que M. son mari étant e
à une négociation importante, M. le cardinal
prendre son temps pour faire quelque chose
sidérable pour lui, mais qu'il falloit qu'elle y
buât de son côté et qu'elle donnât à Son Ém
une petite satisfaction qu'il désiroit d'elle; qu'
mier ministre ne pouvoit prendre trop de
tions; en un mot, que M. le cardinal souha
savoir par son moyen les intrigues de Mme l

et de M. le cardinal de La Valette. Mon père, t-elle, je ne crois point que Mme la Princesse et cardinal de La Valette aient aucunes intrigues; quand ils en auroient, je ne serois pas trop e à faire le métier d'espion. »

autre trait du caractère de Mme de Rambouillet, qu'avec toute sa vertu et toute sa sagesse elle d'une humeur enjouée, qu'elle aimait fort à s'a- er, et qu'elle garda ce goût jusque dans la vieil- . « Mme de Rambouillet, écrit Tallemant en 1657, ncore présentement d'humeur à se divertir de » Comment sans cela expliquer la vie ordinaire hôtel de Rambouillet, le perpétuel amusement n y trouvait, les inventions souvent bouffonnes oiture, et tout l'esprit qui s'y dépensait en diver- ments de toute sorte[1] ? Voilà pourquoi l'hôtel de ibouillet était si recherché de tout ce qui aimait plaisirs de l'esprit. L'apprêt en était banni; on tait à son aise; tout y était mis sous un air de santerie, et jamais rien ne différa davantage que ociété naturelle et agréable de ces premières et stres Précieuses et les pédantesques réunions des cieuses qui vinrent après et soulevèrent la verve leuse de Molière.

maginez maintenant une pareille compagnie, e, spirituelle, enjouée, dans le plus charmant el, que Mme de Rambouillet avait fait bâtir pour

Voyez les lettres de Voiture, et les scènes racontées dans le cha- qui suit sur Mlle Paulet.

elle-même et à l'usage du monde élégant qu
voulait rassembler, d'une médiocre étendue,
où l'espace avait été habilement ménagé, et
gnaient une opulence et un luxe dirigés par le
leur goût.

« Cléomire, dit Mlle de Scudéry, s'est fait fa
palais de son dessin, qui est un des mieux en
du monde, et elle a trouvé l'art de faire en une
d'une médiocre grandeur un palais d'une
étendue. L'ordre, la régularité et la propreté
dans tous ses appartements et à tous ses me
tout y est magnifique chez elle, et même parti
les lampes y sont différentes des autres lieux
cabinets sont pleins de mille raretés qui font
jugement de celle qui les a choisies; l'air est to
parfumé dans son palais; diverses corbeilles r
fiques pleines de fleurs font un printemps con
dans sa chambre; et le lieu où on la voit
naire est si agréable et si bien imaginé, qu'o
être dans un enchantement lorsqu'on y est
d'elle... »

Cette description, qui parut en 1651, est le
de départ et le modèle de toutes celles qui o
données de l'hôtel de Rambouillet au XVIIe siècl
demoiselle, en 1659, dans la *Princesse de Paphl*
en parlant du lieu où on voyait d'ordinaire
Rambouillet, désignée sous le nom symboliq

1. N'oubliez pas le vrai sens de *propreté* à ce moment de la
2. Ce détail d'ameublement ne se trouve nulle autre part,
à regretter que Mlle de Scudéry ne se soit pas ici expliquée da

déesse d'Athènes, reproduit les principaux traits de description de Mlle de Scudéry, et indique aussi ux gracieux ornements de la chambre de la marise, bien faits pour attirer l'attention de Mlle de udéry, si elle les avait vus en 1651, des portraits et ne bibliothèque : « L'antre de la déesse d'Athènes t entouré de grands vases de cristal, pleins des plus elles fleurs du printemps, qui durent toujours dans s jardins qui sont auprès de son temple pour lui roduire ce qui lui est agréable. Autour d'elle il y a rce tableaux de toutes les personnes qu'elle aime : es regards sur ces portraits portent toute bénédiction ux originaux; il y a aussi force livres sur des tablets qui sont dans cette grotte : on peut juger qu'ils ne aitent de rien de commun. » Tallemant nous aprend que Mme de Rambouillet fut la première qui avisa « de faire peindre une chambre d'autre couleur que de rouge ou de tanné »; et Voiture célèbre souvent la grande chambre bleue, ainsi appelée, dit Sauval, parce qu'elle était parée d'une tenture de velours bleu rehaussée d'or et d'argent. Mme de Rambouillet se complaisait dans cette demeure charmante. Dès vingt ans, comme nous l'avons dit, elle avait renoncé aux plaisirs bruyants, aux bals et aux assemblées de la cour, et s'était réservée pour le cercle choisi qui se réunissait chez elle. Bientôt elle dut s'y réduire par suite d'une incommodité toute particulière et fort étrange. Environ à l'âge de trente-cinq ans, elle s'aperçut que le feu lui échauffait le sang. Quelque temps après, le soleil produisit sur elle le même effet.

Elle eut bien de la peine à ne plus se chauffer et su tout à fuir le soleil; « car, dit Tallemant, personne n jamais tant aimé à se promener et à considérer l beaux endroits du paysage de Paris. Cependant fallut y renoncer au moins pendant le soleil; car, u fois qu'elle voulut aller à Saint-Cloud, elle n'étoit p encore à l'entrée du cours qu'elle s'évanouit, et o lui voyoit bouillir le sang dans les veines, car elle la peau fort délicate. Avec l'âge son incommodi s'augmenta. La voilà donc réduite à demeurer pre que toujours chez elle et à ne se chauffer jamais. L nécessité lui fit emprunter des Espagnols l'inventio des *alcôves,* qui sont aujourd'hui si fort en vogue Paris. » Mademoiselle fait allusion à cette incommodité de Mme de Rambouillet avec une délicatesse qui, dans le temps, était facile à comprendre : « Je la croi voir dans cet enfoncement où le soleil ne pénètr point et d'où la lumière n'est pas tout à fait bannie. » Mlle de Scudéry s'explique un peu plus clairement « Cléomire, parmi tant d'avantages qu'elle a reçus de dieux, a le malheur d'avoir une santé délicate que l moindre chose altère; ayant cela de commun ave certaines fleurs qui, pour conserver leur fraîcheu ne veulent être ni toujours au soleil ni toujours l'ombre, et qui ont besoin que ceux qui les cultiver leur fassent une saison particulière, qui, sans êtr froide ni chaude, conserve leur beauté par un just mélange de ces deux qualités. Cléomire, ayant don besoin de se conserver, sort beaucoup moins souver de chez elle que les autres dames de Tyr... »

Au moment où Catherine de Vivonne commençait ressentir les plus fâcheux effets de cette indispo- tion bizarre et les premières atteintes de l'âge, la onne étoile de l'hôtel de Rambouillet ou plutôt celle e la société française voulut qu'elle trouvât dans sa ropre famille la personne au monde la mieux faite our la seconder, pour continuer et accroître la re- ommée des assemblées de la rue Saint-Thomas-du- ouvre.

La marquise de Rambouillet avait eu de son ma- iage sept enfants, deux garçons et cinq filles. Le plus une des garçons, qu'elle eut en 1624, et qui prit le emier titre de son père, celui de vidame du Mans, ourut de la peste à l'âge de sept ans. L'aîné, Léon ompée d'Angennes, marquis de Pisani, né en 1615, ait de l'esprit et du cœur; compagnon et un peu sciple de Voiture, il contribuait fort bien de son té au mouvement et à la vie de la maison; mais, ant toujours voulu suivre le duc d'Enghien à la ierre, il périt à Nortlingen, en 1645, à l'âge de ente ans; noble trépas, pleuré et célébré par toutes s Muses de l'hôtel de Rambouillet[1]. Sur les cinq filles, ois furent religieuses; deux, successivement abbesses u couvent d'Hières, à quelques lieues de Paris; la oisième, plus distinguée et qui avait quelque chose s éminentes qualités de sa famille, devint supé- eure de l'abbaye de Saint-Étienne de Reims. Les

. G. de Scudéry, *Sonnet pour feu M. le marquis de Pisani*, Poé- s DIVERSES, p. 90, in-4°, 1649. — Gombaut, POÉSIES, p. 193, in-4°, 16. — Tristan, VERS HÉROÏQUES, p. 297, in-4°, 1648, etc., etc.

deux autres filles destinées au monde étaient la fa meuse Julie-Lucie d'Angennes, depuis duchesse d Montausier, gouvernante du dauphin, et premièr dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse; et Angé lique-Clarisse d'Angennes, qui fut la première femm d'Adhémar de Monteil, comte de Grignan, le futu gendre de Mme de Sévigné; toutes deux très-aimable et très-spirituelles, et les dignes héritières de Mme d Rambouillet.

Angélique d'Angennes était de beaucoup la plu jeune. Il paraît quelle était la filleule de la fameus Angélique Paulet, qui lui donna, dit Tallemant, e son nom et quelque chose du blond très-ardent de se cheveux. Elle avait de sa mère sa belle taille, et au rait pu être assez belle, si la petite vérole ne lui eû un peu gâté le visage. Elle ne se maria qu'en 1658 et on l'appelait ordinairement Mlle de Rambouillet[1] Voici ce qu'en dit l'implacable Tallemant[2] : « Elle de l'esprit, et dit quelquefois de fort plaisantes chose mais elle est maligne et n'a garde d'être civil comme sa sœur. On dit pourtant qu'elle est bonn amie. » On peut retrouver ces différents traits, adouci ou par la vérité ou par une flatterie de bon goû dans le portrait d'Anacrise, une des deux filles d Cléomire qui l'aidaient si bien à faire les honneu de son palais.

1. Dans un contrat de vente du 10 septembre 1653, après la m de M. de Rambouillet, nous trouvons ces quatre signatures autogr phes : « Caterine de VIVONNE SAVELLA, Charles de SAINTE-MAUR Julie d'ANGENNES, Angélique Clarice d'ANGENNES. »

2. Tallemant, t. II, p. 261.

e grand Cyrus, t. VII, liv. 1er, p. 499 : « Anacrise st pas si grande que sa sœur, quoiqu'elle soit de t belle taille, mais l'éclat de son teint est si sur-ɜnant et la délicatesse en est si extraordinaire que, elle n'avoit pas les yeux entièrement beaux et mer-illeusement fins, on en feroit mille exclamations on lui donneroit mille louanges. Mais il est vrai ıe, quoique la personne d'Anacrise soit toute belle toute aimable, il est pourtant certain qu'il y a je sçais quoi dans sa physionomie de spirituel, de icat, de fin, de fier, de malicieux et de doux tout ɜemble, qui arrête les yeux agréablement et qui la : craindre et aimer en même temps. Et certes ce st pas sans raison, si elle inspire ces deux senti-nts à la fois : car elle est tout ensemble une des s aimables et une des plus redoutables personnes toute la Phénicie. Ce n'est pas qu'elle ne soit gé-ɜeuse, et qu'elle n'ait même de la bonté; mais sa ıté n'étant pas de celles qui font scrupule de faire ɣuerre à leurs amis, Anacrise est sans doute fort raindre; car je ne crois pas qu'il y ait une per-ıne au monde qui ait une raillerie si fine ni si par-ulière que la sienne. Il y a tout ensemble de la ıveté et un si grand feu d'imagination aux choses ɜéables et malicieuses qu'elle dit, et elle les dit si fa-ement, elle les cherche si peu et les dit même d'une ɜon si négligée, qu'on pourroit douter si elle y a nsé, si on ne la connoissoit pas. Cependant elle ne : jamais que ce qu'elle veut dire, et elle sçait si par-tement la véritable signification des mots dont elle

se sert en raillant, et sçait encore si bien condui son de sa voix et les mouvements de son vi selon que plus ou moins elle a dessein qu'on sen qu'elle dit, qu'elle ne manque jamais de faire l' qu'elle veut. »

Mais le principal ornement de l'hôtel de I bouillet était Julie, l'aînée des deux sœurs. M Rambouillet a mérité de donner son nom à la so qu'elle a su former autour d'elle : Julie demeure type le plus accompli de cette société. L'une dans le caractère quelque chose de plus élevé; l'autre était l'amabilité même.

Julie d'Angennes[1] était la quatrième fille de M Rambouillet, qui l'eut vers 1607[2]. Avec son e naturel et les leçons de sa mère, elle prit par bonne heure aux assemblées de l'illustre hôte elle ne cessa de les animer pendant plus de années, jusqu'en 1645 où elle se maria, après être longtemps défendue, par pure déférence au stances de tout le monde et au désir de sa fam comme si elle eût senti qu'elle était le génie de l tel de Rambouillet, que sa destinée s'y devait acc plir, et qu'elle était faite pour être l'âme d'une ciété d'élite, et non pour paraître à la cour et y su

1. Elle s'appelait Julie du nom de sa grand'mère Julia Savell lui avait aussi donné celui de Lucie ou Lucine, nom d'une sai la maison Savelli, qu'en cette maison l'on donnait toujours aux en les baptisant, à ce que dit Tallemant.

2. Tallemant dit qu'à son mariage en 1645, Julie avait trente ans; et le père Anselme, t. V, p. 20, dit qu'elle mourut en nove 671, âgée de soixante-quatre ans : ce qui met sa naissance en

ı carrière des honneurs aux dépens de ses plus no-
les facultés !

« Après Hélène, dit Tallemant, il n'y a guère eu de
ersonne dont la beauté ait été plus généralement
ıantée. Cependant ce n'a jamais été une beauté. A
vérité elle a toujours la taille fort avantageuse. On
t[1] qu'en sa jeunesse elle n'étoit point trop maigre
qu'elle avoit le teint beau. Je veux croire, cela
ınt ainsi, que, dansant admirablement comme elle
soit, avec l'esprit et la grâce qu'elle a toujours eus,
toit une fort aimable personne. Ses portraits feront
de ce que je viens de dire. » Mais Tallemant en
lait à son aise; pour nous, comment en juger,
cun des portraits de Julie n'étant parvenu jusqu'à
ıs? Il paraît bien que la taille et le port faisaient
plus grande beauté de la fille comme de la mère;
c'est là ce que signale particulièrement Scudéry,
i avait sous les yeux, outre les deux portraits de
e de Rambouillet dont nous avons parlé, celui de
e *la marquise de Montausier, peinte sur marbre, en*
illement de Pallas, par Stella[2]. » M. Waagen[3] a
ıcontré en Angleterre, dans la fameuse galerie
lthorp, appartenant à lord Spencer, un portrait
i passe pour celui de Julie d'Angennes, duchesse
Montausier, et qui est attribué à Mignard; mais il
contente de remarquer que ce portrait est un des

Ceci prouve que Tallemant ne l'avait pas connue jeune et qu'il
t arrivé tard à l'hôtel de Rambouillet.

Voyez *Le cabinet de M. de Scudéry*, etc. Paris, 1646, p. 124.

Kunstwerke und Künstler in England, etc. Berlin, 1838
eiter Theil, p. 544.

plus soignés et des plus agréables qu'il ait vus du peintre français; il ne nous dit pas s'il y a une inscription qui désigne positivement Julie, et sur quels motifs on donne cette toile à Mignard. Assurément rien ne s'y oppose, et, si Mignard presque en sortant de l'école de Vouet, a quitté la France, et n'y est revenu que vers 1660, et par conséquent n'a pu peindre Julie lorsqu'elle était jeune encore, il est assez vraisemblable que, de 1660 à 1671, lui, dont toutes les belles dames de la cour se disputaient le pinceau, aura fait le portrait de la marquise de Montausier, devenue duchesse, bien que Monville, dans sa vie de Mignard, énumérant les portraits les plus illustres sortis de sa main, ne fasse pas mention de celui-là [1]. D'ailleurs, M. Waagen ne donne pas le moindre détail sur la personne représentée dans le tableau de la galerie d'Althorp [2], si elle a les cheveux bruns ou blonds, les yeux bleus ou noirs, les traits réguliers et le port majestueux. Ainsi nous n'en savons guère plus sur la beauté de Mme de Montausier

1. *La Vie de Pierre Mignard*, etc., par l'abbé de Monville. Amsterdam, 1731.

2. Lord Spencer a bien voulu nous permettre de faire prendre une exacte photographie de ce portrait, assurément fort agréable, mais où, malgré le cercle de fleurs qui l'entoure, un embonpoint marqué et un air un peu vulgaire interdisent absolument de reconnaître l'aimable Julie avec sa belle taille et sa suprême distinction. Les deux jolis portraits appelés la marquise de Rambouillet et la duchesse de Montausier, dans la collection de tableaux de M. le général Despinoy, nos 321 et 703, n'ont reçu ces deux noms que du bon plaisir du général. Ils appartiennent aujourd'hui, l'un à M. le duc d'Uzès, l'autre à M. le marquis de Sainte-Maure.

ıe sur celle de Mme de Rambouillet. Nous savons
ɔulement que c'étaient des beautés de même ordre,
ont le trait principal était la grandeur et la perfec-
ion de la taille, avec des agréments et des grâces de
oute sorte répandus sur toute leur personne.

Mais, en retour, nous connaissons à merveille l'es-
rit, le caractère, les mœurs et toutes les habitudes
e Julie d'Angennes et de la marquise et duchesse
e Montausier. Les contemporains lui ont prodigué
es éloges qui peuvent paraître excessifs à la légè-
ɛté et à l'esprit de dénigrement, mais qu'une longue
ıude de sa vie justifie pleinement à nos yeux. Envi-
ɔnnée d'hommages dès le berceau, recherchée et
lorée par tout ce qu'il y avait de plus illustre et de
lus aimable, de l'humeur la plus libre et la plus
ɔjouée, et, ainsi que Mme de Rambouillet, exempte
e toute pruderie, jamais aussi le moindre soupçon
e l'atteignit; à l'hôtel de Rambouillet ou à la cour
ı plus galante, sa vertu demeura sans tache, et
le soutint avec éclat de son exemple, comme plu-
ieurs autres belles dames du même temps, la su-
lime et périlleuse maxime de la marquise de Sablé,
ue les femmes, ornements de la terre, sont faites
ɔur être adorées et répandre autour d'elles tous les
rands sentiments, en accordant comme une assez
igne récompense leur estime et leur amitié. Cette
ıaxime qui eût été ridicule sous le règne d'Henri IV,
e l'était pas sous celui du chaste amant d'Angélique
e La Fayette et de Marie de Hautefort, et quand le
ıinqueur de Rocroy dédaignait toutes les beautés

faciles pour un regard de la pure et vertueuse Mlle d Vigean. Jamais on n'excita tant de passions idéale et réelles que Julie d'Angennes; sans les éteindre, l temps les adoucissait peu à peu et les tournait e amitiés tendres et solides. Comme son cœur n'étai troublé par aucun sentiment particulier, elle suffisai et répondait à toutes les affections. Bonne, non-seulement accueillante comme sa mère, mais caressante et empressée, elle se faisait aimer des personnes les plus dissemblables, et des femmes aussi bien que des hommes. Mlle de Bourbon ne pouvait la quitter, et se plaisait à la voir et à l'entendre. La duchesse d'Aiguillon avait pour elle le ferme et sérieux attachement qui convenait à son caractère. Mme de Sablé l'aimait au point d'en donner du dépit à sa fière et ombrageuse amie, Mlle d'Attichy, depuis la comtesse de Maure; et elle disait que le plus grand bonheur qu'elle concevait dans la vie serait de la passer avec Mlle de Rambouillet. Sœur dévouée, quand son petit frère, le vidame du Mans, tomba malade de la peste dont il mourut, elle s'enferma dans la chambre du pauvre enfant, avec sa mère, sans craindre la contagion, et ne le quitta qu'après lui avoir fermé les yeux. Mlle de Bourbon prend-elle la petite vérole; elle lui prodigue les soins les plus touchants[1]. Avec cela, aiman à s'amuser comme sa mère, elle portait partout ave elle le mouvement et la joie, et elle se complaisai dans les fêtes et les grandes réceptions. Son espri

1. *Madame de Sablé*, chap. Ier.

était de la qualité la plus rare, parfaitement naturel, comme il appartenait à son rang et à sa condition, avec une certaine pointe de vivacité contenue par une politesse exquise, ayant moins d'élévation et de fermeté que celui de Mme de Rambouillet, mais plus simple, s'abandonnant et risquant davantage, toujours négligé et toujours distingué. Où ne serait-elle pas parvenue, si elle avait fait le moindre effort, si elle eût eu Ménage et Rapin pour maîtres, si Segrais eût corrigé ce qu'elle faisait, si quelqu'un lui eût appris dans sa jeunesse, de 1625 à 1630, la nouvelle langue française qui commençait à se former, qu'on parlait déjà, mais que personne n'écrivait encore! Tallemant, en regrettant qu'on ait perdu ses lettres à Voiture, sur lesquelles celui-ci se confond en exclamations, dit avoir vu quelques lettres d'elle à Mme la Princesse, écrites avant le siége de La Rochelle, « qui est un temps, remarque-t-il, où l'on ne s'étoit pas encore avisé de bien écrire : il y a pourtant des choses dites avec beaucoup de délicatesse. » Nous aussi nous avons vu, et nous avons mis au jour des lettres de Julie d'Angennes écrites en 1642 ou en 1643[1], où Tallemant, s'il les eût connues, n'eût pu s'empêcher de reconnaître encore bien de la délicatesse; et nous en possédons d'autres d'une époque différente, lorsque Julie était devenue Mme de Montausier, qui nous paraissent fort agréables. Pour dire enfin toute notre pensée, nous tenons Julie d'Angennes comme un

1. *Madame de Sablé*, chap. Ier.

esprit très-rare, et au premier rang des femmes éminentes de la première moitié du XVIIe siècle.

Mais telle est la misère de la nature humaine, que nous portons dans nos meilleures qualités la source même de nos défauts. Julie d'Angennes était aimable, d'une humeur facile et accommodante. Tant qu'elle resta à côté de sa mère, dans une société assez peu courtisanesque, où l'on pensait et parlait avec une juste liberté, cette heureuse facilité de caractère n'avait que de bons effets et servait à entretenir la concorde et la gaieté parmi les habitués de la noble maison. Mais, quand Montausier l'eut mise à la cour et en eut fait une gouvernante des enfants de France et la première dame d'honneur de la Reine, son indulgence dégénéra en une complaisance qui, en portant très-haut sa fortune, nuisit à sa considération: l'ancienne amie de Mme de Longueville s'accommoda aux faiblesses du Roi, et de marquise devint duchesse[1]. Même auparavant, à partir de son mariage, elle avait successivement perdu la noble indépendance qui avait fait les beaux jours de l'hôtel de Rambouillet, et tant élevé sa mère dans l'estime publique. Nous adhérons donc bien à regret, mais avec une entière conviction, à cette sentence portée sur elle par Tallemant, qui dit, dès l'année 1657 : « Je tiens que Mlle de Rambouillet valait mieux que Mme de Montausier. Elle est pourtant bonne et facile, mais il s'en faut bien que ce soit sa mère, car sa mère n'a

1. Voyez le chapitre neuvième sur Montausier.

pas comme elle les vices de la cour. » Mais, en 1651, Mme de Montausier ressemblait encore beaucoup à Julie d'Angennes, et Mlle de Scudéry nous l'a peinte un peu avant son mariage, lorsqu'avec sa sœur elle était la vie et la gloire de l'hôtel de Rambouillet. Le portrait suivant, tout flatteur qu'il est et devait être, et en faisant paraître toutes les grandes qualités que possédait en effet l'original, contient plus d'une réserve légère, ingénieusement déguisée, mais qui ne devait pas échapper à l'œil exercé des contemporains.

Le Grand Cyrus, t. VII, liv. Ier : « Philonide est une personne dont la naissance est des plus heureuses du monde; car elle a tout ensemble beaucoup de beauté, beaucoup d'agrément, beaucoup d'esprit, et toutes les inclinations nobles et généreuses. Sa taille est des plus grandes et des mieux faites; sa beauté est de bonne mine; sa grâce est la plus naturelle qui sera jamais; son esprit est le plus charmant, le plus aisé et le plus galant du monde; elle écrit aussi bien qu'elle parle et elle parle aussi bien qu'on peut parler. Elle est merveilleusement éclairée en toutes les belles choses et n'ignore rien de tout ce qu'une personne de sa condition doit sçavoir, et elle danse bien jusques à donner de l'amour quand même elle n'auroit rien d'aimable que cela. Mais, ce qu'il y a de merveilleux est qu'elle est tellement née pour le monde, pour les grandes fêtes et pour faire les honneurs d'une grande cour, qu'on ne peut pas l'être davantage. La parure lui sied si bien et l'embarrasse si peu, qu'on diroit qu'elle ne peut être autrement, et les

plaisirs la cherchent de telle sorte que je ne pense pas qu'elle ait jamais été enrhumée en un jour où il y ait eu un divertissement à recevoir ; et si je l'ai vue quelquefois malade, ça été en certains temps mélancoliques où il n'y avoit rien d'agréable à faire; encore ne l'étoit-elle qu'autant qu'il le falloit être pour attirer toute la cour dans sa chambre et non pas assez pour se priver de la conversation. Au reste, elle a une multitude d'amies et d'amis si prodigieuse, pour ne rien dire de ses amants, qu'on est quelquefois épouvanté comment elle peut faire pour répondre à l'amitié de tant de personnes à la fois. Cependant elle ne laisse pas de les satisfaire toutes. Je suis pourtant persuadé, quoi qu'elle puisse dire, qu'il n'est pas possible qu'elle aime autant de gens qu'il y en a pour qui elle semble être obligée d'avoir de l'amitié, et je suis assuré qu'il faut qu'il y en ait un grand nombre pour qui elle n'a que de l'estime, de la civilité et quelque reconnaissance. Cependant on ne laisse pas d'être content d'elle et de l'aimer comme si elle aimoit effectivement. Ce n'est pas que je ne croie qu'elle a un petit nombre d'amis et d'amies qui sont assez avant dans son cœur; mais ce nombre choisi n'est pas aisé à discerner d'avec les autres, et je crois qu'elle seule sçait positivement qui elle aime et combien elle aime. Elle a pourtant une tendresse générale pour tous ceux qui s'attachent à la voir, qui fait qu'elle est la plus officieuse du monde ; ayant encore un charme si particulier dans la conversation, pour peu que les gens qui sont avec elle lui plaisent, qu'il

suffiroit, pour devenir amoureux de Philonide, de passer une après-dînée à sa ruelle, quand même on y seroit sans la voir, et en un de ces jours d'été où les dames font une nuit artificielle dans leurs chambres pour éviter la grande chaleur. »

Mademoiselle, en 1659, dans *la Princesse de Paphlagonie*, représente Mme de Montausier à peu près sous les mêmes traits, et en relevant particulièrement l'esprit accommodant qui était à la fois son plus grand attrait et son défaut : « La princesse Aminte, fille de la déesse d'Athènes, avoit un esprit de pacification, et portoit la paix partout où elle alloit. C'étoit une personne aimable et aimée de tout le monde, qui n'a jamais fait que du bien et qui a toujours empêché le mal autant qu'elle a pu. Elle avoit des charmes dans l'esprit qui se faisoient connoître à tous ceux qui l'approchoient, mais qui ne se peuvent exprimer. Jamais personne n'a mieux sçu qu'elle conserver l'affection de ceux qui étoient le plus mal ensemble, ni être si bien venue chez les ennemis des gens qu'elle venoit de quitter. Rien n'étoit bien sans elle : les maisons qu'elle ne vouloit pas honorer de ses visites étoient désertes et décriées. Enfin son approbation seule faisoit valoir ceux qu'elle en jugeoit dignes, et pour bien débuter dans le monde il falloit avoir l'honneur d'être connu d'elle. »

Pour achever de nous faire bien connaître Julie d'Angennes et sa sœur Angélique, qui, sous les auspices de leur mère, se partageaient la conduite de la maison, Mlle de Scudéry compare et oppose les deux

sœurs l'une à l'autre, et ce contraste, présenté avec assez de liberté, nous initie au double esprit qui se pouvait discerner à l'hôtel de Rambouillet. La noble marquise, parmi toutes ses grandes qualités, avait une délicatesse que blessait toute grossièreté, surtout celle du langage, et qui repoussait de certains mots que Tallemant cite sans se gêner [1], et que cependant, depuis elle, on n'a plus prononcés devant des femmes dans la moindre compagnie bourgeoise un peu polie. Mais, en telle matière, il est aisé de passer la juste borne. Mme de Rambouillet ne poussa-t-elle pas un peu loin le scrupule? Nous inclinons à le croire: cependant ce scrupule qui ne pouvait être excessif dans une femme d'une vertu si vraie et d'un esprit si juste et si fin, a été si utile à la société française qu'au lieu d'en faire un crime à la marquise de Rambouillet, nous serions tenté bien plutôt de l'ajouter à ses autres mérites. Il paraît que sa jeune fille Angélique avait pris quelque chose de cette délicatesse un peu outrée, qu'elle l'avait encore exagérée, et que, s'il en faut croire Tallemant, l'aversion des mots la menait aisément à celle des personnes. Elle représente particulièrement le côté précieux de l'hôtel de Rambouillet; et on en cite des traits qui, plus tard, auraient fort bien pu trouver leur place dans la bouche de Bélise et de Philaminte; elle exigeait le langage correct, et la pauvre Martine eût été fort mal venue chez elle. « Un gentilhomme dit hautement

1. Tallemant, t. II, p. 233.

n'iroit point voir Mme de Montausier tant que
e Rambouillet y seroit, et qu'elle s'évanouissoit
l elle entendoit un méchant mot. Un autre,
nt à elle, hésita longtemps sur le mot d'avoine:
r tous les diables, dit-il, on ne sait comment
céans [1]. » Elle ne souffrait auprès d'elle que
aux esprits et des gens de cour: et, dès que la
é était un peu commune, elle avait des ennuis
ne prenait pas la peine de dissimuler. Ayant
pagné sa sœur et son beau-frère dans leur gou-
nent de Saintonge et d'Angoumois, elle ne se
ire au ton de la province. « Il y eut bien des
hommes mal satisfaits de Mlle de Rambouillet.
is elle dit tout haut à quelqu'un qui venoit de
r : Je vous assure qu'on a grand besoin de
nes rafraîchissements, car sans cela on mour-
entôt ici [2]. » Nous pensons bien que Tallemant,
pporte ces anecdotes, et qui aimait le naturel
au cynisme, a un peu exagéré; mais il est cer-
ue Mlle de Rambouillet porta jusqu'à l'excès et
'au désagrément la légère préciosité de sa mère.
elle avait besoin de la société la plus raffinée.
que sa sœur aînée, avant comme après son
age, passait, avec l'aisance la plus gracieuse, des
hautes compagnies aux compagnies ordinaires,
urs charmante et caressante, capable à la fois
utenir contre Voiture et les plus beaux esprits du

'allemant, t. II, p. 251.
'allemant, *ibid.*

temps les luttes les plus galantes dans la rue Thomas-du-Louvre ou à l'hôtel de Condé, et raître contente, dans le fond d'une province, a gentilshommes médiocrement façonnés aux manières et au beau langage. Tallemant, qu pas suspect, nous la peint, à Angoulême, rép force de civilité et de bonne grâce, les brusqu les insupportables dédains de son mari et de sa « Mme de Montausier, dit-il, dès qu'elle voyoit un gentilhomme, s'informoit de son nom et le reste, et, à table ou en causant, le nomm son nom, lui demandoit des nouvelles de sa fa cela les charmoit[1]. » Ce contraste entre les sœurs, au milieu de tant de rapports de goût prit, est déjà marqué avec tous les ménag nécessaires, mais avec une clarté suffisante, d passage de Mlle de Scudéry, écrit en 1651 :

Le Grand Cyrus, t. VII, liv. 1er : « Il y a une rence entre Philonide et Anacrise, qui est c rable et qui en met beaucoup en leur bonheu la première ne s'ennuie presque jamais; elle de tous les lieux où elle est ce qu'il y a d'ag sans se mettre en chagrin de ce qui ne l'est porte partout où elle va un esprit d'accommod qui lui fait trouver du plaisir dans les provin plus éloignées de la cour. Mais, pour Anacrise si peu de choses qui la satisfassent, si peu sonnes qui lui plaisent, un si petit nombre de

1. Tallemant, t. II, p. 251.

touchent son inclination, qu'il n'est presque pas ssible que les choses s'ajustent jamais si parfaite-ent qu'elle puisse passer un jour tout à fait heu-ase en toute une année, tant elle a l'imagination licate, le goût exquis et particulier et l'humeur dif-ile à contenter. Anacrise est pourtant si heureuse, e ses chagrins même sont divertissants : car, lors-'on lui entend exagérer la longueur d'un jour passé la campagne, ou celle d'une après-dînée en mau-ise compagnie, elle le fait si agréablement et d'une anière si charmante qu'il n'est pas possible de ne dmirer point, et de ne pardonner pas à une per-nne d'autant d'esprit que celle-là d'être plus diffi-le qu'une autre au choix des gens à qui elle veut onner son estime et accorder sa conversation. »

Avec toutes ces ressemblances et toutes ces diffé-ences qui unissaient et distinguaient Mme de Ram-ouillet et ses deux filles Julie et Angélique, on com-rend aisément comment, ainsi que le dit Tallemant, hôtel de Rambouillet fut, de 1620 à 1650, « le théâtre e tous les divertissements, le rendez-vous de tout ce u'il y avoit de plus galant à la cour et de plus poli armi les beaux esprits. » C'est là que se formèrent et Mme de Longueville et Mme de La Fayette [1], et tant l'autres femmes qui brillèrent plus tard dans la econde moitié du XVIIe siècle. Tous les soirs il y avait ssemblée, et on se séparait assez tard. Mais, dit

1. Segrais, *Mémoires anecdotes*, t. Ier : « Mme de La Fayette a beau-coup pris d'elle, etc. »

Mlle de Scudéry, « pour comprendre la douceur d cette société, il faut faire un léger crayon de ceux qu la composoient, j'entends de ceux qui étoient ami particuliers, car il seroit trop long de parler de ce grand nombre d'honnêtes gens qui se rencontren chaque jour au palais de Cléomire. Si je l'entreprenois, il faudroit que je vous fisse plus de portraits qu'il n'y a de statues d'or et d'argent dans les trésors de Crésus : de sorte que, me renfermant dans des bornes plus étroites, je vous ferai seulement la peinture de cinq ou six de ceux qu'on y estime le plus, et qui sont en effet les plus dignes d'être estimés. » Ces cinq ou six amis particuliers sont Montausier, qui fut pendant treize ans, le mourant de la belle Julie, et finit par être son mari; Godeau, évêque de Grasse et de Vence, qu'à cause de sa petite taille on appelait, rue Saint-Thomas-du-Louvre, le *Nain de Julie;* Arnauld de Corbeville, homme d'esprit et homme de guerre renommé, que nous avons déjà rencontré au siége de Dunkerque [1]; Conrart, le premier secrétaire de l'Académie française; le jeune et beau neveu de Malherbe, M. de Chandeville, qui mourut à la fleur de l'âge, ayant à peine eu le temps de donner d'assez grandes espérances; enfin, le fameux Chapelain, un des plus honnêtes gens et des meilleurs esprits du XVIIe siècle, qui eût gardé aisément un rang élevé dans l'estime publique, s'il se fût contenté d'être un excellent critique, un juge accompli des ouvrages de

1. Voyez plus haut, chap. IIIe, p. 106, etc.

ıtres, au lieu de viser à la gloire de poëte épique, par là de s'exposer à l'humeur et aux traits ineffa-ıbles du grand satirique.

Nous ferons connaître successivement ces divers ersonnages, tels que Mlle de Scudéry les représente; ıais il en est d'autres plus importants encore qu'il i a plu de disperser à travers *le Cyrus*, et dont la vé-table place est ici, parce que leurs noms sont atta-ıés à celui de l'hôtel de Rambouillet : Voiture, par xemple, qu'on peut appeler le génie même du lieu; me de Sablé, l'amie particulière de Mme de Ram-ouillet, et qui l'a en quelque sorte continuée à la lace Royale et à Port-Royal; et aussi cette aimable ersonne que Mme de Rambouillet traitait comme une lle ou plutôt comme une sœur, et qui a tant contri-ué à l'agrément et à la renommée de la maison par ı beauté, son esprit, ses talents de toute sorte, la lèbre Mlle Paulet. Elle a été le grand attachement ; Mlle de Scudéry qui l'a peinte avec amour dans le *yrus*, et elle mérite bien ici une mention parti-ılière.

CHAPITRE SEPTIÈME

ANGÉLIQUE PAULET

La clef que nous employons à pénétrer les secrets du *Grand Cyrus* nous dit « qu'Élise est Mlle Paulet »; ajoutant cette remarque que « presque toute l'histoire d'Élise est véritable. » Il semble donc que nous pouvons nous laisser conduire au fil de cette histoire avec assez de confiance et beaucoup de circonspection.

Angélique Paulet était fille de ce Charles Paulet, un des secrétaires du roi Henri IV, inventeur de l'impôt célèbre connu sous le nom de la Paulette, qui consistait en une certaine somme que les membres des parlements, et en général les officiers de judicature et de finance payaient annuellement à l'État, afin qu'après leur mort leurs charges fussent maintenues dans leurs familles et passassent à leurs héritiers; sans quoi elles faisaient retour à l'État qui en pouvait disposer à son gré : impôt qui ne foulait pas le peuple et pesait seulement sur des gens riches, agréé avec empressement par Henri IV et par Sully, et établi en 1604[1]; d'abord

1. *Le Mercure françois*, t. II, p. 360. De l'édit appelé la Paulette :

assez léger, mais qui plus tard s'accrut à tel point qu'il devint un des principaux griefs de la magistrature et des parlements pendant les troubles de la Fronde. L'inventeur de cet impôt en fut le premier fermier, y fit fortune, et devint un homme assez considérable. Angélique Paulet naquit vers 1591 ou 1592[1]. Elle était donc à peu près de l'âge de Mme de Rambouillet. Sa beauté la fit remarquer de très-bonne heure; et, toute jeune encore, elle eut les plus grands succès à la cour galante d'Henri IV. Son père, qui avait de l'ambition, releva encore les agréments de sa fille en lui donnant toutes sortes de maîtres qui développèrent ses moyens de plaire. Elle dansait et chantait à ravir, et touchait du luth avec un rare talent. De plus, elle avait beaucoup d'esprit, une vivacité et une ardeur dans les yeux, et un air de fierté qui, avec ses cheveux d'un blond un peu trop doré, la firent surnommer plus tard *la belle lionne*. Voici le portrait qu'en fait Tallemant, très peu porté, comme on sait, à l'admiration[2] : « Mlle Paulet avoit beaucoup de vivacité, étoit jolie, avoit le teint admirable, la taille fine, dansoit bien, jouoit du luth et chantoit mieux que personne de son temps. On raconte que l'on trouva deux rossignols morts sur le bord d'une fontaine où elle avoit chanté tout le jour; mais elle

« Paulet, outre le profit qu'il a reçu, a rendu son nom de durée. » La Paulette a subsisté jusqu'en 1710 que Louis XIV l'abolit, mais elle fut rétablie par Louis XV en 1722.

1. Voyez à la fin de ce chapitre.

2. T. Ier, p. 196. *Historiette de mademoiselle Paulet.*

avoit les cheveux si dorés qu'ils pouvoient passer pour roux. » Il suffirait de ce portrait du moins flatteur et du plus dénigrant de tous les peintres pour nous faire juger qu'Angélique Paulet était charmante. Mlle de Scudéry va nous en faire une description moins jalouse et nous donner en même temps de curieux détails sur son éducation et ses premiers succès.

Elle commence par une peinture de l'état de la France, de Paris et de la cour sous Henri IV, pour mieux faire comprendre l'histoire qu'elle va raconter.

Le Grand Cyrus, t. VII, p. 216 : « Malgré tant de traverses de la fortune, le royaume de Phénicie (la France) a depuis quelque temps recouvré sa première splendeur... Comme il n'y a rien qui contribue tant à perfectionner les arts que la richesse, ni qui attire plus promptement tous les étrangers excellents en quelque chose que l'abondance, on peut dire qu'on trouve la Grèce en Phénicie, car il y a des ouvriers de toutes les villes célèbres ; de sorte que par ce moyen les palais sont non-seulement superbes à Tyr (Paris), mais régulièrement bâtis. Les peintres y sont bons, les sculpteurs excellents, et la musique presque aussi charmante que celle de Lydie. Les dames n'y sont pas seulement belles, mais magnifiques, propres[1], et adroites à tout ce qu'elles veulent entreprendre, n'y ayant pas même une femme parmi le peuple de Phénicie qui ne sache faire quelque ouvrage excellent, soit pour les ornements des femmes

1. Pour *élégantes*. Voyez plus haut, p. 216 et 260.

de qualité ou pour celui des temples. Pour ce qui est de la cour, je puis dire, sans croire dire trop, qu'elle est une des plus polies du monde. La forme de vie qu'on y mène est sans doute assez agréable parce que le mérite y donne plus de rang que la qualité. La conversation des dames y est permise, mais c'est avec une honnête liberté qui est également loin de la cérémonie et de l'incivilité. Le bal, la promenade, les jeux de prix et la musique sont les divertissements ordinaires de cette cour; la conversation est la principale occupation de ceux qui ont quelque esprit, et principalement la conversation des dames chez qui ils se rencontrent tous les jours, et qui semblent être les dispensatrices de la gloire et de la réputation des honnêtes gens : étant certain que quiconque n'a point l'approbation de quatre ou cinq dames, qui sont l'ornement de leur sexe comme de cette cour, ne peut prétendre à cette estime universelle que ceux qui sont possédés d'une ambition désintéressée désirent avec tant d'ardeur et que si peu de personnes méritent. Pour les hommes, on peut dire qu'il y en a de toutes les manières dont il y en peut avoir. En effet, on y voit des gens de grande qualité dont le mérite est infiniment au-dessus de leur condition, et l'on y en voit aussi qui n'ont rien de recommandable que leur qualité. Il y en a qui font consister la gloire en la magnificence de leur train et de leurs habillements; il y en a qui ne la mettent qu'en leur propre vertu. On y voit sans doute comme ailleurs des gens qui ont une fausse galanterie insupportable; mais, à

parler généralement, il y a je ne sais quel esprit de politesse qui règne dans cette cour qui la rend fort agréable, et qui fait qu'on y trouve un nombre incroyable d'hommes accomplis. Et ce qui les rend tels est que les gens de qualité de Phénicie ne font pas profession d'être dans une ignorance grossière de toute sorte de sciences, comme on en voit en quelques autres cours, où on s'imagine qu'un homme qui sait se servir d'une épée doit ignorer toutes les autres choses; au contraire, il n'y a presque pas un homme de condition à notre cour qui ne sache juger assez délicatement des beaux ouvrages, et qui ne cherche du moins à se faire honneur en honorant ceux qui savent plus que lui. Voilà quelle étoit la cour de Phénicie, lorsque l'admirable fille dont j'ai à vous parler vint au monde, et voilà quelle elle est encore présentement. »

Au milieu de cette cour brille le roi Henri IV. *Ibid.*, p. 221 : « Le feu roi de Phénicie étoit un prince qui, comme vous savez, a mérité de porter le nom de grand et de conquérant, s'étant signalé en cent occasions mémorables et ayant acquis une réputation de valeur extraordinaire. Mais il étoit né sous une constellations si amoureuse que jamais homme de sa condition ne l'a tant été; aussi peut-on dire qu'il a toujours eu plus de joie des conquêtes qu'il a faites en amour que de celles qu'il a faites à la guerre. Il avoit une civilité universelle pour tout le sexe qui faisoit qu'il en étoit généralement aimé, et qui, ayant passé de son esprit dans celui de sa cour, fait encore que

ous les hommes qui ont vécu sous son règne ont ne extrême vénération pour toutes les dames, et je ense pouvoir assurer que les dieux ne pouvoient mais faire naître la personne dont j'ai à vous en- etenir dans un siècle où il y eut plus de disposition adorer sa beauté, à admirer son esprit et à révérer vertu. »

Mlle de Scudéry arrive ainsi à l'histoire d'Élise : Cette incomparable fille est d'une naissance fort[1] ble; elle a même eu l'avantage d'être née dans bondance, étant certain que lorsqu'elle vint au onde, son père, appelé Straton, étoit extrêmement che. Cet homme avoit infiniment de l'esprit, mais l'esprit du monde et de l'esprit ambitieux; il étoit n naturel ardent et vif qui animoit tous les plai- s, et qui n'étoit jamais content si sa maison n'étoit mplie de tout ce que la cour avoit de plus grand. tenoit table ouverte et magnifique: c'étoit chez lui e se faisoient toutes les parties de plaisir, soit de omenade, de musique ou des festins : de sorte l'on peut dire qu'Élise est née dans la joie. La nme de Straton, nommée Barcé, étoit belle, mais pricieuse[2].... Je ne m'amuserai point à vous dé- indre l'extraordinaire beauté de cet enfant dès les emiers jours qu'elle vit la lumière; mais il faut

1. Tallemant, t. Ier, p. 195 : « Elle disoit que son père étoit gen- homme. »

2. Tallemant, *ibid.* : « Le père qui vouloit se prévaloir de la beauté sa fille, et la mère, qui étoit coquette, reçurent toute la cour chez x. »

néanmoins que vous enduriez que je commence l'histoire de sa vie presqu'au sortir du berceau; car on parla à Tyr de la petite Élise comme d'une grande merveille qu'elle n'avoit encore que cinq ou six ans. Ce ne fut pourtant pas seulement par ce prodigieux éclat de beauté que sa réputation remplit toute la cour, ce fut encore par un esprit admirable, par mille réponses spirituelles et surprenantes que tout le monde savoit; ce fut, dis-je, par une grâce merveilleuse, par une facilité étrange à apprendre tout ce qu'on lui enseignoit, par une beauté qui charmoit les cœurs, par un enjouement qui divertissoit toute une grande compagnie, et par une fierté qui dans un âge si tendre lui donnoit la majesté d'une Reine. Outre tout ce que je viens de dire, elle avoit encore deux qualités qui contribuoient à la rendre plus aimable; car elle étoit née avec une si belle voix et une telle disposition à la danse, que dès l'âge de cinq ans elle chantoit juste et dansoit en cadence, commençant même de toucher la lyre, mais avec tant de grâce qu'elle charmoit tous ceux qui la voyoient... Élise étant donc telle que je vous la représente, et plus aimable encore que je ne vous la puis représenter, il vous sera aisé de croire que son père l'aima tendrement, et il l'aima d'autant plus qu'il remarqua que sa femme ne l'aimoit pas trop, et que la beauté de sa fille, quoique ce ne fût qu'un enfant, la fâchoit. Aussi ne lui en laissa-t-il pas la conduite; au contraire, il donna à la petite Élise un appartement séparé du sien, et mit auprès d'elle une gouvernante aussi ver-

'elle étoit habile et capable de cultiver les
ıobles inclinations de cette jeune personne.
ıu'ayant un aussi beau naturel qui fut cul-
ın soin extrême, il ne faut pas s'étonner si
fille fît plus de bruit dans le monde à neuf
ɔs plus belles n'ont accoutumé d'en faire à
»

ue Paulet eut pour maître de musique le
uédron, chef de musique de Henri IV et de
[1], que le roman appelle Crysile.
. 226 : « Un Tyrien appelé Crysile qui savoit
ıe admirablement, et qui étoit allé voyager,
Tyr; et comme c'étoit un fort honnête
t connu de toute la cour, il fut chez Straton
ıez les autres : il fut si charmé de la jeune
I voulut être son maître et lui enseigner

phie universelle des musiciens, de M. Fétis : « GUÉDRON
aître de musique et compositeur de la chambre du roi
ıu commencement du XVIIe siècle, a publié chez Ballard
ueils d'airs de cour à voix seule, et à quatre ou cinq par-
's ont eu un succès de vogue en France depuis environ
n 1630. Gabriel Bataille a inséré plusieurs chansons de
ıs la collection de ses *Airs mis en tablature de luth*, Pa-
, 1608-1613, in-4°. Les mélodies des airs de ce musicien
ses et naïves. Guédron a composé en société avec Bataille,
Bochet, le ballet dansé par Louis XIII en 1617, le *Ballet*
s victoires du Roi en 1620, et plusieurs autres qui fu-
s dans les appartements du roi. » Quelques-uns des airs
sont encore chantés aujourd'hui, par exemple, l'air :
s, qui est de 1608. Guédron est tout à fait le musicien
C'est lui qui aurait dû mettre en musique la chanson si
ɔlière :

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand' ville, etc.

pour la lyre et pour chanter tout ce qu'il avoit app d'Arion avec qui il avoit fait amitié particulière. »

Le premier grand succès que Mlle Paulet eut à cour, fut dans ce fameux bal de l'hiver de 1609 q Malherbe nous fait connaître dans une de ses lettres et dont la tradition a conservé plus d'une particu rité. C'est à ce bal que Henri IV s'éprit plus q jamais[2] de Charlotte-Marguerite de Montmorenc princesse de Condé, qui était alors dans tout l'éclat la jeunesse et de la beauté. Mlle Paulet y brilla au dans le rôle d'Arion, et montée sur un dauphin e ravit toute la cour, en chantant admirablement c vers de Lingendes qui commençaient ainsi :

Je suis cet Arion[3], etc.

Mlle de Scudéry va nous raconter à sa manière ce fête, la part qu'y prit Mlle Paulet, et l'effet merveille qu'elle y produisit par la douceur et la force de voix et les grâces de toute sa personne.

Le Grand Cyrus, ibid., p. 229 : « On choisit pc sujet de cette fête l'aventure d'Arion, parce qu'en el cette aventure donnoit lieu de faire de belles mac nes et une belle représentation. De sorte que, sa tarder davantage, les peintres, les sculpteurs, les i génieurs et les musiciens commencèrent d'être en ployés ; car comme le Roi étoit amoureux d'une dan

1. Lettre de Malherbe, édition de Blaise, p. 62 et 63.
2. Tallemant, t. Ier, *Historiette de madame la princesse de Cond*
3. Tallemant, t. Ier, p. 197.

cour[1], on peut dire que cette magnificence se
en autant pour elle que pour Neptune. Cepen-
les machinistes, les peintres et les sculpteurs,
oient bien invention de représenter la mer, de
voir Neptune dans son char, et Amphitrite dans
n, de faire paroître un vaisseau, de représenter
'ritons et les Néréides, et de faire voir un dau-
qui semblât nager; mais ils n'imaginoient pas
ourroit être Arion, alors jeune et beau, à ce que
t Crysile; car comme tous ceux qui chantoient
alors n'étoient ni fort jeunes ni fort beaux, ils
ouvèrent un peu embarrassés. Mais à la fin Cry-
qui ne cherchoit que la gloire de la jeune Élise,
osa au Roi de commander à Straton de souffrir
a fille représentât Arion; ce qu'il ne pouvoit re-
, puisque la reine elle-même devoit représenter
hitrite. L'avis de Crysile ne fut pas d'abord ap-
vé du Roi qui craignit que la jeune Élise ne
nât et ne gâtât le plus bel endroit de la fête;
Crysile répondit si affirmativement au Roi de
reux succès de la chose, que ce prince qui vou-
fortement tout ce qu'il vouloit, qui ne songeoit
noins à bien ordonner une belle fête lorsqu'il
amoureux qu'à bien ranger une armée lorsqu'il
t donner une bataille, envoya tout à l'heure
r Straton pour lui proposer ce qu'il souhaitoit.
afin de n'être pas refusé, il pria et commanda
à la fois, et fit si bien connoître à Straton qu'il

a princesse de Condé.

ne vouloit pas qu'il résistât, qu'il ne lui rés
en effet. Ce prince fit même que la Reine
demander Élise à Barcé', afin que par son
elle ne fît pas obstacle à son dessein... Crysil
à la jeune Élise les mêmes paroles et le m
dont Arion s'étoit servi pour adoucir la cru
ceux qui le vouloient faire mourir, Crysil
trouvé moyen de les avoir de lui, quoiqu'il
donnât à personne; et ce qu'il y eut de mer
fut qu'Élise les apprit si admirablement que C
étoit lui-même étonné. Mais ce qu'il y eut en
plus admirable fut de voir que la jeune Éli
hardiesse de faire ce qu'elle fit, sans s'éton
plus que si elle eût été dans sa chambre sa
témoin que sa gouvernante, quoique ce fût
sence de toute la cour. Je ne m'amuserai
vous dépeindre la magnificence de cette belle
suffit que je vous dise que jamais il ne s'en fit u
belle en Phénicie, et que je ne m'arrête qu'
touche la jeune Élise. Je ne vous dirai don
que la mer fut représentée, qu'il y avoit
craindre que ses vagues ne s'épanchassent
compagnie qui la regardoit, que le char de
et celui d'Amphitrite étoient ornés de tout c
mer produit de plus riche, que les perles, le
la nacre faisoient la parure de ces deux di
que celle des Néréides et des Tritons étoit d
de coquilles et de joncs marins; que le vaiss
Arion s'étoit jeté dans la mer paroissoit en
ment comme s'il eût vogué pour rattraper le d

toutes choses étoient enfin si parfaitement re-
tées qu'elles trompoient les yeux. Mais je vous
ue lorsque la jeune Élise parut sur le dauphin
portoit, toute l'assemblée fit un cri d'admira-
ıi, au lieu de l'étonner l'enhardit, et fit que
dmiration qu'on avoit déjà pour elle redoubla.
ɜt, je ne pense pas qu'on puisse jamais rien voir
s beau que l'étoit Élise sur ce dauphin, qui,
nt lentement et levant la tête hors de l'eau,
e étant tout glorieux d'une si belle charge,
oit se vouloir faire voir tour à tour à tous ceux
ssemblée; car il nageoit tantôt en biaisant d'un
ɜt tantôt de l'autre. La jeune Élise, dont les
ıux étoient d'un blond tel qu'on représente ceux
llon, les avoit rattachés avec beaucoup d'adresse
ɥu'ils ne pendissent pas trop; il y en avoit pour-
liverses boucles négligées qui lui tomboient sur
ɔaules. Son habillement étoit d'un tissu de di-
s couleurs mêlées avec de l'or, ayant des brode-
ɜ qui laissoient voir en quelques endroits la blan-
r de ses jambes et de ses pieds, qu'elle avoit les
ıx faits du monde et qui paroissoient quelquefois
lessous cette robe volante que le mouvement du
hin agitoit selon les tournoiements qu'il faisoit
nitant la manière de nager de ces poissons. Mille
ıants semés en divers endroits de son habillement
ent un feu qui eût ébloui si on les eût regardés
temps. Mais les yeux de la jeune Élise éclatoient
ɜlle sorte qu'on ne s'amusoit guère à considérer
ɔierreries qui la paroient. Les manches de son

habit étoient retroussées jusqu'au coude, et laissoi
voir des bras et des mains qui, ayant encore cet e
bonpoint particulier à l'enfance, ne laissoient po
tant pas de paroître bien formés. Comme il fais
assez chaud, et que naturellement Élise avoit un l
incarnat sur le teint qui se mêloit au plus beau bla
qui sera jamais, sa beauté en augmenta encore et
parut plus vive et plus éclatante; de sorte que joigna
à tout ce que je viens de dire une bouche dont l
lèvres ternissoient le corail dont Amphitrite étoit p
rée, des dents plus blanches que les perles qu'el
portoit, un nez le mieux fait qui sera jamais, u
tour de visage le plus accompli et le plus agréabl
du monde, et les plus beaux yeux de la terre, il vo
sera aisé de concevoir qu'il y avoit beaucoup de pla
sir à voir la jeune Élise, qui, sans s'étonner ni d
mouvement du dauphin qui la portoit, ni de cel
des vagues qui étoient si bien représentées, ni de
présence du Roi ni de celle de la Reine, ni de cet
prodigieuse quantité de monde qui la regardoi
tenoit sa lyre avec une grâce admirable, et chante
avec une assurance et une justesse si merveilleu
que toute la cour en étoit et surprise et charmée. Ce
sile, qui s'y connoissoit mieux qu'un autre et qui s
intéressoit étrangement, pensa en mourir de joie: e
effet c'étoit une chose étonnante, de voir que la voi
d'une si jeune personne pût avoir assez d'étendu
pour remplir un aussi grand lieu que celui-là, et pou
le remplir d'une harmonie si charmante et si capabl
de toucher les cœurs. Aussi lorsqu'elle eut abordé l

› qu'on avoit représenté comme étant le cap de
e, et que le dauphin l'eut mise sur le rivage,
en fut si transporté d'admiration que, sans at-
› la fin de la cérémonie, il fut l'embrasser et lui
nille caresses, en suite de quoi il la mena à la
qui étoit sortie de son char, qui lui donna aussi
louanges qu'elle reçut avec beaucoup de res-
Mais pour celles que tous les hommes de la cour
nnèrent chacun à leur tour, elle les reçut avec
› aimable fierté du monde, et comme une chose
›lle ne tiroit pas grande vanité. »
élique Paulet devient en grandissant une beauté
plie qui plaît de plus en plus à toute la cour et
Henri ; et ici Mlle de Scudéry nous donne une
ption détaillée de sa personne ainsi que de son
et de son caractère ; et quand même on re-
ıerait quelque chose aux éloges de l'aimable
ıcière, il ne faudrait pas moins admettre que
nal d'un semblable portrait devait être une
re ravissante.
'rand Cyrus, *ibid.*, p. 237 : « Depuis cette fête,
fut souvent chez la Reine ; mais elle n'y fut
› sans augmenter l'admiration de tous ceux qui
›nt vue. Comme le Roi étoit alors engagé dans
es plus violentes passions qu'il ait jamais eues,
Élise n'étoit en effet qu'une enfant, il ne la
la sans doute en ce temps-là que comme un
le. Il lui faisoit pourtant toujours mille caresses
donnoit mille louanges toutes les fois que l'oc-
s'en présentoit ; il ne voyoit jamais Straton

qu'il ne lui demandât des nouvelles de sa fille, et n'y avoit jamais nul divertissement extraordinai chez la Reine que la jeune Élise n'en fût. Cependa sa beauté croissant avec elle, et chaque printem mettant plus de lys et de roses sur son teint qu'il n'e faisoit éclore dans nos jardins, elle fut à quator ans la plus belle chose qu'on eût jamais vue en Ph nicie. En effet, je ne pense pas qu'on puisse jama trouver une beauté plus accomplie ni une personn plus parfaite ; car enfin, après vous avoir dépeint beauté d'Élise lorsqu'elle n'étoit qu'une enfant, faut que je vous la dépeigne telle qu'elle commen d'être à quatorze ans et telle qu'elle est présentemen Il faut aussi que je vous fasse connoître en mêm temps son cœur et son esprit, afin que, vous affec tionnant à cette merveilleuse fille, vous écoutiez apr cela ses aventures avec plus de plaisir et plus d'atten tion. Imaginez-vous donc une personne de la plu haute et de la plus noble taille du monde, si vou voulez concevoir celle d'Élise. Ce n'est pas une d ces personnes qui ne sont simplement que grand et droites, et qui sont même quelquefois et tro droites et trop grandes ; au contraire, la taille d'Élis quoiqu'elle soit beaucoup au-dessus de la médiocr est si aisée et si bien faite, que l'imagination se por d'elle-même à croire qu'elle a le corps aussi beau q le visage ; de plus, elle a le port si noble, si libre pourtant si majestueux, qu'on n'a jamais vu pe sonne ni marcher de meilleure grâce ni se tenir une place avec une contenance plus modeste et pl

surée tout ensemble. Son action n'est pas moins
;réable que sa taille est belle et que son port est
ajestueux : on n'y voit ni contrainte ni négligence ;
le regarde sans affectation, et regarde pourtant
ujours comme il faut regarder pour paroître plus
elle. Si elle est devant son miroir à raccommoder
uelque chose à sa coiffure, elle le fait de si bonne
râce et avec tant d'adresse qu'on diroit que ses che-
eux obéissent avec plaisir aux belles mains qui les
angent. Si elle s'assied, c'est d'une manière agréable,
t tout ce qu'elle fait plaît d'une telle sorte qu'on ne
ı sauroit voir sans l'aimer. La nature n'a jamais
onné à personne d'aussi beaux yeux que les siens ;
s ne sont pas seulement grands et beaux, ils sont
ıcore tout à la fois et fiers et doux et brillants, mais
rillants d'un feu si vif qu'on n'a jamais pu définir
ur véritable couleur, tant ils éblouissent ceux qui
s regardent. Sa bouche n'est pas moins belle que
s yeux ; la blancheur de ses dents est digne de l'in-
ırnat de ses lèvres, et son teint, où la jeunesse et
fraîcheur paroissent également, a un si grand éclat
un lustre si naturel et si surprenant, qu'on ne peut
empêcher de la louer tout haut dès qu'on la voit. Il
a même une délicatesse en son teint qu'on ne sau-
ɔit exprimer, et pourtant une épaisseur de blanc
lmirable où un certain incarnat se mêle si agréable-
ıent, que celui qu'on voit à nos plus beaux jasmins
u au fond des plus belles roses blanches n'en ap-
roche pas. Son nez est le mieux fait qu'on ait jamais
ı ; car, sans s'élever ni trop ni trop peu, il a tout

ce qu'il faut pour faire que de tant de beaux trait ensemble il en résulte une beauté de bonne mine e une beauté parfaite. En effet, le tour de son visag n'étant ni tout à fait rond ni tout à fait ovale, quoiqu' penche un peu plus vers le dernier que vers l'autr est un chef-d'œuvre de la nature qui, ramassant ta de merveilles ensemble, ne laisse rien à y désir Élise n'a pas la gorge moins belle que tout ce que viens de dire, de sorte que les plus envieuses de beauté n'ont jamais pu y trouver rien à reprend s'habillant même si bien et se coiffant si avantag sement qu'on ne peut pas l'être mieux. Vous pou donc juger qu'une fille telle que je vous présente ce là, jouant de la lyre fort agréablement et chant mieux que personne n'a jamais chanté, et dans de meilleure grâce et avec plus de disposition[1] personne ne dansera jamais, étoit toute propr gagner des cœurs. Je puis pourtant vous assurer ce n'est pas encore par tout ce que je viens de qu'Élise est la plus louable, car enfin il faut que sachiez que son esprit a mille charmes et mille b tés, et qu'elle sait si bien l'art de mêler la gaie l'enjouement avec la sagesse et la modestie que sonne ne l'a jamais si bien su. Il y a même dans humeur je ne sais quel fonds de joie qui réjouit t une grande compagnie, quoique ce soit pourtant des plus sérieuses personnes du monde; et elle si bien ce qu'il faut dire à tous ceux qui la visi

1. Agilité. L'adjectif *dispos* a gardé ce sens.

les divertir, pour leur plaire et pour les obliger sont tous infiniment satisfaits d'elle, de quelque ur qu'ils soient. Comme elle a toujours vu tout il y a eu d'honnêtes gens en Phénicie, on peut ue leur conversation a fait qu'elle sait tout ce savent ; aussi peut-on assurer qu'elle parle de choses fort agréablement et fort à propos, quoi- parle de cent choses qu'elle n'a jamais apprises. i elle est propre à une conversation générale, l'est pas moins à une particulière, étant certain passe avec aussi peu d'ennui une après-dînée ntière avec une de ses amies que si elle étoit grande fête. Elle aime sans doute la compagnie, lle ne s'ennuie pas dans la solitude ; et, alors faut, elle se divertit aussi bien à la campagne, rd d'un ruisseau et à écouter le chant des ros-, que lorsque toute la cour est chez elle. Ce as qu'elle n'ait l'esprit fort délicat, mais c'est ne l'a pas difficile et qu'au contraire elle l'a commodant. Jamais personne n'a eu une civi- ıs régulière ni plus exacte ; elle évite autant peut à désobliger quelqu'un et cherche au ire avec soin à obliger tout le monde. Mais son st bien encore plus grande que sa beauté et plus que son esprit, et je pense pouvoir affirmer ne peut exprimer ce qu'elle est sans dire que re anime son cœur, tant il est rempli de senti- généreux et héroïques. Elle est fière, mais l'une fierté qui ne l'empêche pas d'être douce, y de la hauteur dans son âme, il y a de la

tendresse dans son cœur. En effet, jamais personne n'a aimé ses amis avec plus de chaleur que celle-là, ni traité ses amants avec plus de rudesse ; jamais ceux à qui elle a promis n'ont pu avoir le moindre sujet de se plaindre ; elle leur a toujours rendu toute sorte d'offices avec joie, même aux dépens de son bien et de sa santé, en prenant trop de soins pour leurs intérêts. Elle les a aimés absents, exilés, prisonniers, sans crédit, sans bien, et a même quelquefois porté son amitié jusqu'au delà du tombeau. La grandeur n'a jamais ébloui Élise ; elle a vu des princes et des rois à ses pieds, sans se sentir l'âme atteinte de cette fausse gloire qui ne s'attache qu'aux apparences et qui séduit toutes les âmes foibles. L'intérêt des richesses ne l'a pas touchée davantage, comme vous le verrez par la suite de son histoire. Elle n'a pas même été capable d'envie, quoique presque toutes les belles soient envieuses ; au contraire, elle a toujours exagéré la beauté des autres, et un des plus grands plaisirs qu'elle ait est celui de faire valoir les bonnes qualités de ceux qui en ont. La vertu a pour elle des charmes inévitables, elle aime tout ce qui est digne d'être aimé, et hait le vice avec autant d'ardeur qu'elle aime la vertu. Elle a de la modestie, mais une modestie véritable qui n'est pas moins dans son cœur que sur son visage et qui ne trompe point ceux qui l'admirent. Au reste, elle a autant de prudence que d'esprit, quoiqu'elle soit incapable de ce qu'on appelle finesse, qui se trouve bien souvent jointe à cette vertu dans l'âme de plusieurs personnes.

ır Élise, elle a de la sincérité autant qu'on
voir, et est capable d'un secret inviolable et
neté qui a peu d'exemples parmi celles de
enfin, Élise est une merveille... »

Scudéry raconte ensuite comment, avec
perfections, Mlle Paulet eut, dès l'âge de
ans, une multitude d'adorateurs dans tout
avait de mieux à la cour. Non-seulement
es qui faisaient son portrait tombaient amou-
le, non-seulement elle tourna la tête à son
e musique, mais elle vit à ses pieds trois
rères qui rivalisèrent entre eux dans le désir
ire, et notre clef dit que « ces frères rivaux
de Guise », vraisemblablement les fils du
le duc et le chevalier de Guise et le duc de
e. Enfin le Roi lui-même prit pour elle une
on, qui parvint à le distraire de celle que
ıspirée la belle princesse de Condé. Mlle Pau-
Mlle de Scudéry, aurait été fort peu sensible
ommages, mais elle aurait été touchée des
s du roi Henri, toutefois sans les partager,
encourager, ou plutôt en faisant tout au
our les affaiblir et les réduire à une noble
Mais Tallemant, comme on le pense bien,
pas la chose aussi platoniquement : où Mlle
y met des adorateurs, lui ne manque pas
es amants heureux ; il prétend que MM. de
ent les premiers qui obtinrent les faveurs de
emoiselle, et il nous dit tout cela en des
s qu'il faudrait un autre Tallemant pour les

citer[1]. Il va sans dire que dans sa cynique historiette Henri IV n'est pas plus maltraité que MM. de Guise; mais c'est se moquer du lecteur un peu instruit que de soutenir que le jour où le Roi fut assassiné il allait à un rendez-vous chez Mlle Paulet, et qu'il y menait son fils, le duc de Vendôme, pour se former à l'amour[2]. Il n'y a pas jusqu'au chaste Louis XIII qui étant encore dauphin, n'ait voulu, selon Tallemant posséder la belle musicienne[3]. En lisant toutes ces turpitudes, dont il n'y a pas le moindre indice dans aucun des Mémoires contemporains, on gémit à penser que c'est là, de nos jours, la triste source où l'on va puiser la connaissance des mœurs et de la so ciété du XVIIe siècle. La nature humaine traîne assu rément avec elle bien des corruptions, et la femme est fragile; mais faut-il pour cela se faire l'écho de tous les bavardages, et semer à travers les siècles la diffamation? L'histoire n'admet ni le mal ni le bi sans preuve. La preuve, voilà la règle unique et so veraine: où elle manque il n'y a que des conjectu bonnes tout au plus à amuser une malignité bas Nous n'avons aucune raison particulière de nous fa le chevalier de la vertu de Mlle Paulet; mais nu part nous ne trouvons le moindre motif de n'y

1. Nous n'osons même les rappeler dans cette note, et nous de nous contenter de renvoyer le lecteur au t. Ier, p. 197.

2. Tallemant, t. Ier, p. 197.

3. Ici Tallemant se fonde sur une chanson, belle autorité co on voit. Louis XIII, né le 27 septembre 1601, avait huit ans à ce de 1609, où Tallemant le fait tomber amoureux de Mlle Paulet, c parut montée sur un dauphin. Tout le reste est de la même forc

us supposons bien que Mlle de Scudéry a
mêlé, selon son droit, la fiction à la vérité;
'à preuve contraire, nous inclinons à pen-
vérité domine dans son récit.

248 : « A l'âge de quatorze ans, elle fit tant
tes et assujettit tant de cœurs, que vous
t-être peine à me croire si je vous en disois
. Car enfin elle fut presque aimée de tout
it capable d'aimer; tout ce qu'il y avoit
orinces à la cour furent ses esclaves; on
rères de cette condition rivaux en un
ips; tous les gens un peu au-dessous de
té reconnurent sa puissance; et il ne fut
jusques à ses maîtres dont elle ne fût la
Crysile en lui apprenant à chanter apprit à
our elle, et il l'aima avec tant d'ardeur qu'il
jamais enseigner qu'à elle ce qu'il savoit à
e, afin qu'elle fût seule à chanter parfaite-
peintres qui faisoient son portrait en brû-
nour, et il n'y avoit pas même jusques à
avoient perdu la raison qui ne connussent
it aimable et qui ne l'aimassent en effet.
Élise au milieu de tant de victoires de-
ujours elle-même, et par un noble orgueil
loit plus charmante elle ne faisoit aucune
es conquêtes, et l'on peut dire que Straton
lus de joie qu'elle n'en avoit. Il n'en étoit
ême de Barcé qui, ne pouvant souffrir la
putation de sa fille, la persécutoit conti-
it de cent manières différentes. La jeune

Élise enduroit tous ses caprices avec une patience admirable, et avec une complaisance aveugle pour toutes les volontés de son père. Aussi étoit-ce principalement pour lui plaire qu'elle étoit aussi exposée au grand monde qu'on l'y voyoit, étant certain qu'il l'aimoit beaucoup plus qu'elle. Mais pour achever d'honorer le triomphe de la beauté d'Élise, le roi de Phénicie, cet illustre conquérant, devint lui-même son esclave, mais son esclave d'une manière différente de celle dont il avoit accoutumé de l'être; car comme son amour n'étoit pas pour l'ordinaire fort détachée des sens, il ne donnoit guère son cœur qu'il n'ôtât quelque chose de la réputation de celles à qui il le donnoit. Il n'en fut pas de même de la passion qu'il eut pour Élise; car, excepté quelques envieuses de sa beauté, personne n'en a jamais rien dit ni rien pensé qui lui pût être désavantageux. Et certes ç'auroit été bien sans sujet, étant certain que je ne crois pas qu'il y a jamais eu une personne dont la vertu ait été plus pure ni qui ait été mise à de plus difficiles épreuves que celle d'Élise. Comme j'avois l'honneur d'être assez bien avec le Roi en ce temps-là, je fus le confident de sa passion et par conséquent le témoin de la vertu d'Élise. Ce n'est pas qu'elle ne m'ait avoué depuis qu'elle avoit eu d'abord quelque joie de voir à ses pieds un prince aimé de tous ses peuples, redouté de tous ses voisins, estimé de toute l'Asie; mais elle recevoit si bien cette joie et recevoit toujours le Roi avec une civilité si indifférente que j'ai ouï dire plus de cent fois à ce prince qu'il ne l'abordoit jamais qu

nblant. Je sais bien que ceux qui ont voulu dimi-
r la gloire d'Élise ont dit qu'il n'étoit pas si diffi-
de résister à un prince qui n'étoit pas extrême-
ıt bien fait de sa personne, qui avoit autant l'air
ı soldat que d'un Roi et qui n'étoit pas trop
pre [1]; mais après tout, ce Roi étoit un des plus
ɜtres rois du monde, et qui, dans la familiarité
l souffroit qu'on prît avec lui, avoit l'esprit infini-
ıt agréable et divertissant. Il railloit même de
ne grâce et agissoit avec tant de bonté qu'il ga-
it les cœurs de tout le monde. De plus, jamais
ınt n'a été si civil, si soigneux, ni si respectueux
celui-là ; et par conséquent on peut dire qu'Élise
·ite une gloire infinie d'avoir pu résister à un si
ıd prince. Je ne m'arrêterai point à vous dire
ls furent les soins qu'il lui rendit, quelles furent
'êtes qu'il fit à sa considération, et quelle assiduité
ɔporta à la voir, cela seroit trop long; je vous
i seulement qu'il fit pour elle seule autant qu'il
t fait pour toutes les autres qu'il avoit aimées.
endant Straton, qui étoit ambitieux, étoit bien
de voir que le Roi étoit amoureux de sa fille; mais
e laissoit pourtant pas de dire toujours à Élise
l ne prétendoit que se servir de la faveur du Roi
ınt quelque temps, et non pas la sacrifier à sa
ıne : pour cet effet il étoit bien aise de voir que
ɔi lui faisoit l'honneur d'aller souvent chez lui, et
:e qu'il voyoit que tout le monde lui faisoit la

[1] Toujours dans le sens d'*élégant*.

cour. Pour Élise, elle se lassa bientôt de cette éclatante galanterie; car, outre qu'elle la trouvoit un peu dangereuse pour sa réputation, c'est qu'elle lui ôtoit mille plaisirs et mille divertissements. Le respect qu'on avoit pour le Roi fit que tous les amants d'Élise cachèrent leurs chaînes; il y en eut même qui firent semblant d'aimer ailleurs de peur d'être brouillés avec ce prince, et qui n'osèrent plus parler à Élise qui s'en souvint bien, lorsqu'ils voulurent revenir à elle. Comme la vertu de cette personne étoit fort connue de la Reine, l'amour du Roi ne la mit point mal avec elle; au contraire, lorsque ce prince avoit quelque chagrin dans l'esprit, la Reine cherchoit à faire naître quelque occasion de lui faire voir Élise. S'il étoit malade, elle la prioit de chanter auprès de lui pour charmer son mal, et ne lui donnoit guère moins de marques d'estime que le Roi lui en donnoit d'amour. Comme ce prince avoit une grande inclination à railler, Élise fut très longtemps à recevoir les témoignages de sa passion, comme une chose qu'il faisoit simplement pour se divertir; mais enfin cette passion augmentant, et ce prince assez violent de son naturel se lassant de ne recevoir nulle marque d'affection d'une personne qu'il aimoit si ardemment, elle se vit dans la nécessité de résoudre comment elle devoit agir avec lui quoiqu'elle s'y trouvât pourtant bien embarrassée. Si elle eût suivi son inclination et la fierté de son naturel, elle auroit fait consister sa gloire à maltraiter le Roi comme le moindre de ses sujets; mais elle n'ignoroit pas que son père ne le

ɔuveroit pas bon; de sorte que comme elle savoit ıe ce prince avoit naturellement l'âme assez légère capable d'avoir même plus d'une passion à la fois, le fit ce qu'elle put pour affoiblir celle qu'il avoit ɔur elle, en renouvelant dans son cœur l'amour ı'il avoit eue et qu'il avoit peut-être encore pour une ersonne admirable en beauté et en vertu, qu'il avoit uittée pour elle, lui semblant que s'il ne la quittoit ıe pour celle-là, il n'iroit point de sa gloire, et ı'ainsi elle se trouveroit plus libre et plus en repos. ɣant donc pris cette résolution, elle ne chantoit mais devant le Roi que des chansons qui avoient été ites pour cette illustre rivale[1] qu'elle vouloit qui ignât seule dans l'esprit de ce prince, afin que l'en isant souvenir avantageusement en lui chantant ses uanges, il se rattachât à cette personne. Élise ne se ɔntenta pas encore de se servir de mille semblables ɛtits artifices, pour affoiblir la passion qu'il avoit ɔur elle; car cette vertueuse fille sachant que j'avois ıelque crédit sur son esprit m'en parla un jour... élamis, me dit-elle, le Roi me fait le plus grand honeur du monde de me visiter, et de faire quelque stinction de moi à toutes les personnes de ma contion; néanmoins, à vous dire la vérité, je voudrois en que vous voulussiez me rendre un service aurès de lui, qui me seroit très-agréable; mais je crains ıe vous ne veuillez pas... Je veux que vous fassiez ıe le Roi m'aime moins qu'il ne fait, et qu'il recom-

1. Mme la princesse.

mence d'aimer cette admirable personne qu'il a aimée si ardemment. Quoi, madame, lui dis-je, vous voulez que le Roi vous aime moins? Oui, répliqua-t-elle, je le veux, et je le veux parce que j'aime la véritable gloire, et que je ne veux pas qu'on me mette un jour au rang de trois ou quatre personnes qu'il a aimées et que l'éclat d'une fausse gloire a éblouies. Je vous avoue, ajouta-t-elle, que si le Roi me quittoit par mépris, j'aurois la faiblesse d'en être fâchée; et je pense même que s'il m'abandonnoit pour je ne sais quelles personnes, dont elle me nomma quelques-unes, j'en aurois encore quelque dépit; mais s'il ne me laisse que parce qu'il se repentira d'avoir fait infidélité à une dame aussi accomplie comme est celle qu'il a quittée pour moi, je vous assure que j'en aurai une extrême joie. C'est pourquoi je vous conjure de lui parler le plus souvent de cette illustre rivale; faites qu'il en voie des portraits, et rallumez enfin s'il est possible cette flamme qui a jeté un feu si éclatant. Car enfin, Télamis, le Roi n'est pas en état de me faire reine, je ne suis point de condition à l'être, et il ne seroit pas assez préoccupé pour en concevoir la pensée; mais aussi vous puis-je assurer que j'ai le cœur trop haut et l'âme trop bien faite pour vouloir sacrifier ma réputation pour une vanité mal fondée : c'est pourquoi, Télamis, je vous conjure de ne me refuser pas. Je vous avoue que ce discours d'Élise me surprit; d'abord je crus qu'elle avoit quelque inclination secrète qui faisoit peut-être une partie de sa vertu, ne pouvant m'imaginer qu'une personne

aussi jeune qu'elle étoit pût être capable d'une résolution comme celle-là. Mais je fus bientôt désabusé, et je fus contraint d'admirer encore plus la vertu d'Élise que sa beauté... Il ne me fut pourtant pas possible de faire ce qu'elle vouloit; si bien que se résolvant de lui parler elle-même, elle le fit avec tant de hardiesse et de générosité, que ce prince l'en aima encore davantage, parce qu'il l'en estima beaucoup plus. Elle eut même tant de pouvoir sur lui qu'il lui protesta qu'il n'auroit jamais d'injustes desseins sur elle, et qu'il feroit même ce qu'il pourroit pour modérer une partie de la violence de sa passion. »

Après la mort du roi Henri, lorsque Mlle Paulet reparut à la cour en grand habit de deuil, on la trouva dans ce costume plus belle que jamais.

Ibid., p. 276 : « Cet habillement noir et simple, ce grand voile tombant jusqu'à terre sur ses cheveux d'un blond si éclatant, cette gaze plissée à l'entour de sa gorge et rattachée avec divers rubans noirs, comme si c'eût été une écharpe, ces grandes manches retroussées qui laissoient voir la blancheur de ses bras, et tout cet habillement lugubre qui donnoit un nouvel éclat à ses yeux et un redoublement de blancheur à son teint, lui étoit si avantageux, que ses plus grands adorateurs avouoient ne l'avoir jamais vue plus belle. »

Parmi les adorateurs d'Élise étaient deux grands seigneurs que le roman appelle Polygène et Agénor, dans lesquels la clef nous fait voir le duc de Bellegarde, grand écuyer, maréchal de France, et son jeune frère le marquis de Termes. Mlle de Scudéry

nous trace un portrait agréable et vrai de ce Belle garde si fameux dans les annales de la galanterie.

« Polygène pouvoit avoir trente-cinq ans lorsque le feu roi de Phénicie mourut, quoiqu'il ne parût pas en avoir plus de vingt-huit. Il étoit sans doute d'une naissance fort illustre et d'une maison plus éclatante que celle d'Élise. Il étoit extrêmement bien fait de sa personne, magnifique et propre en habillements; mais par où il étoit plus remarquable, c'est que jamais homme n'a eu plus de politesse dans l'esprit que celui-là. La galanterie est née avec lui, la civilité en est inséparable, et, quoiqu'il soit d'une humeur un peu sérieuse, sa conversation est fort agréable. Il est vrai qu'il est un peu particulier et qu'il ne parle jamais guère en ces conversations tumultueuses où il y a beaucoup de monde. S'il donne une collation, il la donne de si bonne grâce, avec tant d'ordre et si poliment, qu'on croit toujours qu'elle lui coûte plus de la moitié qu'elle ne fait; joint aussi que, dans toutes les choses qu'il entreprend, soit de jeux de prix, de musique, de bal, de promenades et de festins, il y a toujours quelque chose de surprenant et d'extraordinaire; de sorte que tout d'une voix on lui a donné la réputation d'être le plus poli de tous les hommes et l'on peut dire que toute la jeunesse de la cour n'en approche pas. »

Voici maintenant le jeune frère de Bellegarde, le marquis de Termes : « Quand le frère de Polygène revint à Tyr, il pouvoit avoir vingt-quatre ans, de sorte que, comme il y avoit assez de différence d'âge entre

lygène et lui, il le respectoit presque comme son re ; et en effet Polygène prit autant de soin d'Agénor ıe s'il eût été son fils. Il fut donc ravi de le voir ıssi bien fait qu'il étoit et aussi agréable en toutes ıoses ; car enfin je puis vous assurer qu'on ne peut s l'être davantage que l'étoit Agénor. Il n'étoit pas ılement beau et de bonne mine, il étoit encore infiment adroit à tous les exercices du corps, mais parulièrement à la danse. De plus, il avoit infiniment l'esprit, mais de l'esprit enjoué et de l'esprit diversant qui occupoit toute une grande compagnie réablement par sa seule conversation. Au reste, il ›it le plus propre de tous les hommes à faire des trigues, à découvrir ceux [1] des autres et à cacher siens quand il le vouloit. Il est vrai que cette lonté ne lui duroit pas longtemps et même ne lui ɜnoit pas souvent, car il avoit une vanité qui faisoit 'il ne pouvoit être aimé sans désirer qu'on le sût. ıvoit pourtant les passions de l'âme fort violentes ; ıis la vanité ne laissoit pas d'être presque toujours plus forte dans son cœur. Et certes si Agénor n'eût int eu ce défaut-là, il eût été bien plus aimable qu'il ›toit pour celles qu'il aimoit ; car, pour les autres, ɜepté pour ses rivaux, c'étoit le plus doux et le ıs civil des hommes, sa vanité étant toute renfer-ɜe en ses galanteries. »

ı ces deux adorateurs de Mlle Paulet, Tallemant nt le maréchal de Montmorency ; mais le roman ne

Remarquez qu'*intrigue* est ici masculin comme l'italien *intrigo*, ı il vient.

l'indique point ; en retour, il donne à la belle dame un autre soupirant d'une qualité bien moins haute, mais d'une humeur moins volage, qui, aimant passionnément Élise et étant de la même condition qu'elle, songeait sérieusement à obtenir sa main. Cet amant sérieux est appelé dans le roman Phocilion ; la clef le nomme Pontac ; et en effet Tallemant nous dit que « un garçon de bon lieu de Bordeaux et à son aise, nommé Pontac, la vouloit, à ce qu'on dit, épouser. » Est-ce M. de Pontac de Bordeaux, qui épousa la sœur du malheureux de Thou, et devint par la suite premier président du parlement de cette ville? Quoi qu'il en soit, il est évident que le récit de Mlle de Scudéry est vrai, puisqu'il est à peu près le même que celui de Tallemant. Mlle de Scudéry raconte avec beaucoup d'agrément les diverses façons dont les trois rivaux font la cour à la belle Élise, chacun suivant son caractère. La fin de l'aventure est un duel entre Agénor et Phocilion [1].

Partout Mlle de Scudéry représente la pureté, la fierté et la vertu d'Élise en des termes si forts et en quelque sorte si recherchés que, si la conduite de Mlle Paulet n'avait pas été irréprochable, Mlle de Scudéry n'eût pas osé parler de la sorte, ou qu'en le faisant elle eût bien mal servi son amie en soulevant contre elle la conscience des contemporains par un si choquant contraste entre le roman et la vérité.

1. Tallemant, au lieu d'un duel, prétend que M. de Termes donna des coups de bâton à M. de Pontac, qui se serait alors éloigné de la cour et retiré à Bordeaux.

ces entrefaites, Mlle Paulet perdit son père, et
ui sa fortune et son avenir; et, quelque temps
ayant aussi perdu sa mère, « elle se retira chez
ame de ses amies qui vivoit dans une retraite
rande et dont la vertu étoit tout à fait extraor-
e. » Tallemant dit aussi que Mlle Paulet alla
ırer chez une honnête femme « nommée Mme Du
ı, qui étoit dévote, et se retira elle-même bientôt
ille-l'Évêque où elle étoit comme en religion. »
lle Angélique vécut quelque temps chez cette
pauvre, mais toujours fière et fuyant les ado-
s.

ın qu'Élise pût faire paroître tout ce qu'elle avoit
ınd et d'héroïque dans le cœur, les dieux vou-
t abaisser sa fortune pour élever sa gloire par un
ın où beaucoup ont accoutumé de la perdre.
ıe Straton avoit eu de grands emplois sous le
ıi de Phénicie, tous ceux qui avoient eu quelque
à démêler avec lui inquiétèrent Élise et s'em-
ent même de tout son bien, mais avec tant de
ıce et tant d'injustice, qu'il s'en fallut peu
ise ne fût aussi pauvre que belle. Cependant,
u'elle se vît dans un embarras effroyable, son
ne s'ébranla pas et elle sut supporter la mauvaise
ne avec autant de fermeté qu'elle avoit eu de
ration dans la bonne. Elle n'en fut pas même
s fière; et lorsque Polygène, Agénor et Phocilion
t guéris et voulurent la revoir, elle le leur
dit avec la même autorité que si elle eût été sur
ne et qu'ils eussent été ses sujets. Il sembloit

encore qu'Élise affectât d'être plus sévère qu'a
vant, et qu'elle voulût faire voir qu'étant maître
sa conduite elle vouloit suivre les règles le
exactes de la bienséance et de la vertu. »

Mlle de Scudéry raconte ici une anecdote, vr
fausse, qui met en relief la générosité de Mlle P
Un grand seigneur, nommé dans le roman, Asi
tomba éperdument amoureux d'Élise, qui s'
fort importunée. Asiadate, selon notre clef, est
de Candale. Ce ne peut être le fils du duc Be
d'Épernon, le frère de Mlle d'Épernon la carn
celui qu'on appelait le beau Candale, et qui
l'amant de Mlle de La Rocheposay, la jolie M
Saint-Loup, car ce beau Candale est mort en
n'ayant guère plus de trente ans. Pour trouv
contemporain de Mlle Paulet qui porte ce nom,
ne voyons que le premier duc de Candale, le f
Jean-Louis d'Épernon, le frère aîné du cardin
La Valette et du duc Bernard d'Épernon, l'ador
de la fameuse duchesse de Rohan qui l'enleva
famille, à sa carrière, à son Roi, à sa religion,
sonnage, en effet, ardent et violent, qui mour
1639, bien avant la belle Lionne.

« Asiadate, dit Mlle de Scudéry, est un homm
beaucoup d'esprit, mais d'un esprit violent et
naturel ardent, qui fait qu'il veut tout ce qu'il
avec une impétuosité qu'on ne sauroit expri
Vous pouvez donc juger qu'étant amoureux d'l
il étoit capable de faire beaucoup de choses pour
séder ce qu'il aimoit, s'il en eût pu trouver les v

« Comme Élise ne recevoit plus de visites, si ce n'étoit
ses amies ou de ses amis très-particuliers et qu'on
pouvoit soupçonner de galanterie, il ne la pouvoit
ir chez la dame avec qui elle demeuroit, mais il la
ivoit partout ailleurs. Il fit même à la fin amitié
ec une personne de qualité qui étoit amie d'Élise;
comme il y a peu d'hommes en Phénicie plus
hes qu'Asiadate et qu'il savoit le désordre des
aires d'Élise, il crut qu'une fille dont l'âme étoit
ute jusqu'à être superbe ne pourroit souffrir la
uvreté et que peut-être une libéralité excessive,
te avec toute l'adresse nécessaire à une personne
rieuse et qui avoit beaucoup de vertu, l'obligeroit
e souffrir comme son ami si elle ne le pouvoit en-
rer comme son amant. Il n'osa pourtant pas s'ex-
er à faire offrir des présents à Élise, avec aucune
itulation de donner son cœur pour toutes ses
hesses; mais il lui fit dire par cette amie, à qui il
suada que la générosité le faisoit autant agir que
nour, que, ne pouvant souffrir de voir la vertu
lheureuse, il lui offroit tout son bien, sans vouloir
re chose d'elle que la grâce de le recevoir; met-
t même une si prodigieuse quantité de pierreries
re les mains de cette dame pour les présenter à
e, que toute autre qu'elle, en l'état qu'étoit sa
une, en auroit peut-être été éblouie, car enfin,
e subsistoit alors par la seule générosité de la per-
ne avec qui elle logeoit. Cependant quelque élo-
nce qu'eût celle qui s'étoit chargée de lui faire
epter cette libéralité, elle ne la persuada point; ce

n'est pas qu'elle ne conduisît son dessein avec beaucoup d'adresse ; car enfin ayant sensiblement engagé Élise à l'aller voir, elle la fit entrer dans un cabinet où elle vit sur la table cette abondance de pierreries qu'Asiadate vouloit lui donner; de sorte qu'Élise, sans savoir qu'elle y pût avoir nulle part, se mit à les regarder, à les trouver admirablement belles, et à demander à cette dame à qui elles étoient, sachant qu'elles n'étoient pas à elle. Auparavant que de vous répondre, lui dit cette dangereuse amie, il faut que je vous demande ce que vous penseriez d'un homme qui voudroit donner tout ce que vous voyez de perles, de diamants, de rubis et d'émeraudes. Je dirois, répliqua Élise, ou qu'il seroit bien amoureux, ou bien libéral, ou qu'il ne seroit guère sage; car je ne sache que cela que je puisse dire de lui. Il y a pourtant quelque autre chose à dire, répliqua-t-elle, de celui qui veut faire ce présent; car enfin, Élise, il faut avouer qu'Asiadate est le plus généreux des hommes et le plus véritable ami que j'aie jamais connu; et pour vous le témoigner, poursuivit-elle, sachez qu'il est si charmé de votre vertu que, ne pouvant plus souffrir que la fortune vous traite avec tant d'injustice, il m'a chargée de vous conjurer qu'il fasse ce qu'elle ne fait point, et qu'il vous enrichisse de ce qu'elle lui a donné. Il croit, ajouta-t-elle, que le bien qu'il possède n'est point à lui tant que vous n'en aurez pas, et il est persuadé que vous avez droit sur celui de tous ceux qui en ont. Au reste, ne pensez pas qu'il ait nulle mauvaise intention : il ne vous

:rra point si vous le voulez, et il ne prétend pas faire n échange, mais une libéralité toute pure; encore e sais-je s'il approuveroit ce que je dis, et s'il ne 'oit point vous payer un tribut qui vous est dû, ou ous faire une restitution au lieu d'un présent. C'est ourquoi n'ayez point de scrupule de recevoir assis- ınce d'un homme de cette vertu qui vous l'offre par ıoi, qui ne voudrois pas vous conseiller une chose ui vous pût être préjudiciable, et qui ne vous don- ıerois pas ce secours par autrui si j'étois en état de ous le donner par moi-même. Tant que cette per- onne parla, Élise sentit ce qu'on ne sauroit expri- ner; tantôt la colère la faisoit rougir et regarder avec népris celle qui lui parloit, tantôt la confusion lui aisoit baisser les yeux, et tantôt l'étonnement mettoit sur son visage ce que la crainte et l'effroi ont accou- umé de faire voir sur celui de ceux qui en sont apables. Mais à la fin, ne pouvant plus s'empêcher le parler : Je n'aurois jamais cru, lui dit-elle, que la ortune m'eût pu mettre en état que quelqu'un eût la ardiesse de me faire une telle proposition; mais omme il est certaines personnes qui font du venin es choses les plus innocentes, je veux au contraire rer de la gloire de la plus infâme chose du monde. t pour faire que vous ne croyiez pas que je parle omme je fais par un sentiment de pauvreté arro- ante, je veux bien vous rendre raison de ce que je ense. Sachez donc que je suis fortement persuadée ue les biens de nos amis peuvent être les nôtres en ertaines occasions; mais je la suis encore davantage

qu'à moins que de se vouloir rendre infâme on ne doit jamais rien prendre ni rien accepter d'un amant. J'ai pourtant toujours ouï dire, reprit cette amie intéressée, que la libéralité et l'amour doivent être inséparables. Et j'ai toujours entendu assurer, répliqua Élise, qu'une femme qui reçoit des présents se donne, ou, pour mieux dire, se vend... Croyez donc, s'il vous plaît, que, quelque malheureuse que je sois, j'ai toujours le cœur plus haut que ma fortune n'est basse: et quand je verrois la mort à mon choix, ou toutes les magnifiques pierreries que je vois, je la préférerois sans doute à ces perles et à ces diamants, aimant beaucoup mieux mourir avec gloire que de vivre avec honte. Mais, reprit cette peu généreuse amie, Asiadate ne demande rien de vous. Il me demande insolemment toutes choses, répliqua Élise, en me faisant offrir tant de richesses, et je suis fortement persuadée que jamais femme n'a reçu de présent un peu considérable d'un amant qu'il n'y ait eu plusieurs heures où cet amant, même dans le plus fort de sa passion, aura moins estimé celle qui aura accepté ce qu'il lui aura offert, et qui ne l'ait regardée comme étant à lui par le même droit que s'il avoit acheté une esclave. Dites donc, poursuivit-elle, à Asiadate que je le trouve peu judicieux d'avoir su se servir si mal à propos de l'inclination qu'il a sans doute à être libéral, puisqu'au lieu d'acquérir mon estime par cette vertu il acquiert mon aversion. Dites-lui encore que je le fuirai autant que la bienséance me le permettra, et que si je suivois mon

ıclination, je me vengerois de lui avec plus de colère t plus de plaisir que s'il m'avoit dérobé toutes les ichesses qu'il m'offre. Et pour vous, ajouta-t-elle à elle à qui elle parloit, je veux croire, pour ma propre loire, que vous croyez les intentions d'Asiadate fort ures et fort innocentes; mais puisqu'il a pu vous réoccuper jusques au point que vous l'êtes, je ne ois pas continuer de voir une personne qui pourroit e laisser persuader encore quelque autre chose oppoée à la justice et à la vertu. En disant cela, elle se eva et sortit, malgré tout ce que cette dame lui put ire, la laissant avec une confusion si grande qu'elle ı'osa jamais depuis voir Élise qui, de son côté, évita a rencontre avec un soin étrange. »

Mlle Paulet parvint enfin à sortir de la gêne où elle tait, et en s'occupant sérieusement de ses affaires lle retrouva une partie de sa fortune ; en sorte que, orsqu'elle perdit Mme Du Jardin, elle put prendre ıne maison et vivre à sa guise dans une modeste isance. Ici Tallemant et Mlle de Scudéry s'accordent ›arfaitement. « Elle retira, dit Tallemant, environ ingt mille écus, avec quoi elle a fait de grandes chaités. Elle nourrissoit une vieille parente chez elle. » – Écoutons Mlle de Scudéry : « Élise agit si vigoureuement pour ses affaires et avec un tel succès, qu'elle etira une partie de son bien des mains de ceux qui avoient usurpé, et se vit en état de n'avoir plus ›esoin de personne et de vivre avec tout ce que la ›ienséance de sa condition demandoit. Elle ne deneura sans doute pas aussi riche qu'elle avoit cru

l'être, mais l'étant assez pour se pouvoir passer de tout le monde, elle fut contente de sa fortune et ne songea plus qu'à régler la conduite de sa vie. Elle eut pourtant encore un déplaisir bien sensible, car elle perdit la dame chez qui elle logeoit ; après quoi elle résolut de demeurer tout à fait maîtresse d'elle-même et de jouir de la liberté tout entière le reste de ses jours. Comme c'étoit la plus sociable personne de la terre, elle songea à apporter autant de soin à se faire des amis et des amies qu'elle en apportoit à éviter d'avoir des amants ; et certes je ne pense pas que personne en ait jamais eu de plus illustres qu'Élise, ni que qui ce soit ait jamais mené une vie plus douce ni plus agréable que celle qu'elle mena durant quelque temps. »

La beauté et les aventures de Mlle Paulet à la cour d'Henri IV, et dans les premières années de la régence de Marie de Médicis, n'avaient pas manqué d'élever sur son compte bien des bruits dont plus tard Tallemant s'est fait l'interprète. La vie régulière et réservée qu'elle mena depuis la mort de ses parents, quand elle jouit d'une entière liberté et qu'elle eut regagné une partie de sa fortune, dissipa tous les nuages, et la fit accueillir et même rechercher par les plus gens de bien et par les femmes les plus justement considérées. C'est alors qu'elle se lia avec une personne d'une vertu exemplaire et du caractère le plus aimable, la marquise de Clermont d'Entragues, la digne amie de Mme de Rambouillet, dont les deux charmantes filles, Louise et Marie de Balzac, étaient les compagnes de

de Mlle de Bourbon, de Mlle de Bouteville, de Mlles du Vigean et de Mlles de Rambouillet dans cette jeune société d'élite, que nous avons ailleurs essayé de peindre [1] et qui s'assemblait tour à tour pendant la belle saison à Chantilly ou à Merlou chez la princesse de Condé, ou à Mézières chez Mme de Clermont, ou à La Barre, près Montmorency, chez Mme du Vigean, ou à Rambouillet chez l'illustre marquise. Mme de Clermont aimait tant Mlle Paulet qu'elle ne s'en pouvait passer et finit par obtenir qu'elle s'établît chez elle. Ce fut là qu'elle rencontra Godeau, depuis évêque de Grasse et de Vence, qui étant de Dreux [2] et l'habitant pendant sa première jeunesse, allait fréquemment en visite à Mézières, au château de Mme de Clermont. Celle-ci la présenta à Mme de Rambouillet, qui la prit aussi en grande affection et l'admit dans son cercle le plus intime. Depuis, Tallemant lui-même reconnaît que Mlle Paulet « fut chérie et estimée de tout le monde. Elle ne laissa pas, dit-il, d'avoir des amants; mais on n'a médit de pas un. » L'amour en effet était banni de l'hôtel de Rambouillet; tous les contemporains sont unanimes sur ce point [3]. Il y régnait seulement cette noble et gracieuse galanterie qui, sans rien coûter à la vertu, fait la douceur et le charme de la vie humaine. On y faisait la cour aux dames, mais une cour à la fois enjouée et respectueuse. De là bien

1. La Jeunesse de madame de Longueville, chap. II.
2. Sur Godeau, voyez le chapitre onzième.
3. Voyez particulièrement le *Menagiana*, t. II, p. 8, de l'édit. de 1715.

des tendres amitiés et nulle intrigue. Pour une femme, être reçue chez Mme de Rambouillet était un brevet d'honneur ; et les hommes même qui n'étaient pas fort scrupuleux au dehors, dès qu'ils avaient franchi le seuil de la noble maison, se tenaient pour avertis d'en prendre le ton et les manières. Voiture seul s'y licenciait un peu, mais Voiture était sans conséquence, et sur ce pied-là on lui passait bien des bouffonneries. Cependant un jour, s'étant aventuré jusqu'à baiser les bras de la belle Julie, elle le regarda de façon à lui ôter l'envie d'y plus revenir [1]. Les mémoires du temps disent à quel point Mlle Paulet était aimée et considérée dans les salons de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Il n'est pas facile de bien déterminer quand elle y entra ; mais ç'a été de fort bonne heure, puisqu'on trouve déjà son nom dans les plus anciennes lettres de Voiture. Par exemple, il parle d'elle dans une lettre adressée au cardinal de La Valette, au temps du siége et de la prise de La Rochelle, vers 1627 ou 1628, et il en parle en des termes qui témoignent d'une familiarité assez ancienne [2]. Nous pensons donc qu'elle dut paraître à l'hôtel de Rambouillet à peu près vers l'année 1625 ou 1626. Elle avait alors un peu plus de trente ans, une douzaine d'années plus que Julie, et elle était dans tout l'éclat de sa beauté.

1. *Menagiana, ibid.*

2. *Œuvres de Voiture*, édit. de 1745, t. II, p. 224 : « ... Mlle de Rambouillet et Mlle Paulet s'en hérissèrent toutes et en rugirent horriblement. » Mlle Paulet était donc déjà *la Lionne*, et ses rugissements étaient admis et partagés.

Voici, selon Tallemant, comment elle fut reçue, la première fois qu'elle vint au château de Rambouillet. Les plus jolies filles du lieu l'attendaient à l'entrée du village, ainsi que les demoiselles de la maison toutes couronnées de fleurs et fort élégamment vêtues. Une d'entre elles, plus parée que ses compagnes, lui présenta les clefs du château, et quand elle vint à passer sur le pont, on tira deux petites pièces d'artillerie placées sur une des tours. Sa belle voix et son talent de musicienne lui faisaient un rôle à part dans les divertissements que se donnait sans cesse l'aimable compagnie soit à la ville soit à la campagne. L'abbé Arnauld, un des fils de M. d'Andilly, qui était alors militaire et servait dans le régiment des carabiniers de son oncle Arnauld de Corbeville, nous raconte qu'étant allé passer quelques jours à Rambouillet on représenta la *Sophonisbe* de Mairet, et que dans les entr'actes « Mlle Paulet, habillée en nymphe, chantoit avec son théorbe. » « Et cette voix admirable, dit-il, ne nous faisoit point regretter la meilleure bande de violons qu'on emploie dans les intermèdes [1]. »

1. Collect. Petitot, IIe série, t. XXXIV, Mém. de l'abbé Arnauld, p. 752-754. Tirons de ces Mémoires, p. 127, une anecdote qui montre combien on aimait à s'amuser chez Mme de Rambouillet : « Ce n'étoit pas les jours que jeux d'esprit et parties galantes. Un jour que nous étions à Pomponne, Mme la marquise de Rambouillet, avec une troupe choisie, résolut d'y venir surprendre mon père. M. Godeau en étoit ; il ne pensoit point en ce temps-là à devenir prince de l'Église, comme il le fut quelques années après. Ceux qui l'ont connu savent qu'il étoit fort petit, et à l'hôtel de Rambouillet on l'appeloit pour cette raison le nain de la princesse Julie. Ils partirent de Paris en deux carrosses ; et sur les cinq heures du soir deux ou trois cavaliers vien-

Les lettres et les vers de Voiture parlent souvent de cette voix admirable :

Dans le fond d'un bois antique,
Un rossignol disputa
Sur *ut re mi fa sol la*
Avec la belle Angélique.
Mais le rossignol perdit
Au doux son qu'elle épandit.

Tous les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet l'entouraient des plus galants hommages. Voiture essaya d'aller un peu plus loin. Elle avait beaucoup

nent à Pomponne comme s'ils eussent été des maréchaux des logis d'une compagnie de cavalerie, et demandent à faire le logement. Aussitôt on court au château en avertir M. d'Andilly, qui, n'étant pas accoutumé à recevoir ces sortes d'hôtes, vint fort échauffé trouver ces messieurs, les interroge de leur ordre, s'étonne qu'on lui ait voulu causer ce déplaisir, et les prie de ne rien faire qu'il n'ait parlé à leurs officiers. Pendant qu'il raisonne avec eux, on entend sonner la trompette : il s'avance croyant que ce fût la compagnie; mais il fut étrangement surpris de voir le nain de la princesse Julie, lequel, armé à l'antique et monté sur un grand coursier, sans lui donner le loisir de le reconnoître, pousse sur lui à toute bride, et lui rompt au milieu de l'estomac une lance de paille qu'il avoit mise en arrêt, lui jetant en même temps un cartel de défi en vers fort galants. Il ne fut pas longtemps à revenir de l'étonnement où cette surprise l'avoit jeté, car les deux carrosses parurent aussitôt, et les éclats de rire lui firent perdre sa mauvaise humeur. Il reçut cette agréable compagnie de meilleur cœur qu'il n'auroit fait l'autre; mais ce ne fut pas sans avoir puni par quelques soufflets ce petit nain audacieux de sa téméraire entreprise. » — Mme de Rambouillet donnait aussi la comédie. Les comédiens en renom jouaient chez elle; Tallemant raconte, t. VI, p. 13, que « la troupe du célèbre Mondori et de la Villiers y jouèrent la *Virginie* de Moisel. Le cardinal de La Valette y étoit, qui fut si satisfait de Mondori, qu'il lui donna pension. Mondori eut toujours de la reconnoissance pour Mme de Rambouillet, car ce fut ce jour-là qu'il commença à entrer en quelque crédit. »

ût pour son esprit, et il se forma entre eux une iarité assez tendre, dans la mesure permise en ble compagnie ; mais quand il s'avisa de vouloir r cette mesure, elle le ramena plus rudement re que ne l'avait fait Julie [1]. Godeau s'attacha si culièrement à elle que l'abbé de la Victoire l'ap- t Madame de Grasse ; mais l'affection qu'il lui jusqu'à la mort fut toujours aussi sainte que e, ainsi qu'on le voit dans les lettres qu'il lui sait, où le ton de l'évêque domine celui du bel t galant, sans l'effacer tout à fait et en s'y mêlant uefois avec une préciosité qui n'est pas exempte dicule [2]. Chapelain fit pour elle le *Récit de Paulet au ballet des Dieux, représentant l'astre du* , que Tallemant, sévère d'ordinaire jusqu'à l'in-

allemant, t. II, *Historiette de Voiture*, p. 285 et 286 : « Un lui disant adieu, il lui mit la main sous le menton, pour la r, ainsi qu'on fait des petites filles : il y eut une grande que- our cela... Depuis, étant aigrie, elle interprétoit tout en mal ; choses qu'elle eût trouvées bonnes autrefois, elle les trouvoit ises. Il n'y a jamais eu d'amour entre eux, mais seulement itié tendre mêlée de quelque galanterie. La bonne fille avoit e l'esprit et bien du cœur (l'abbé Arnauld dit aussi, *ibid.*, : « Mlle Paulet qui avoit du cœur); mais pour du juge- elle n'en avoit pas de reste. « Il nous semble au contraire fit preuve de beaucoup de jugement en remettant Voiture à ce.

oyez-en un assez piquant exemple dans les *Lettres de M. Go- évêque de Vence, sur divers sujets*, Paris, 1713, p. 84, XXVIII, à Mlle Paulet, de Grasse, 11 juillet 1639.

ette pièce a été imprimée sous le nom de Montfureau, dans le l de Sercy, en 1660, t. V, p. 337. Un peu plus bas dans le recueil, p. 405, est celle de *Zirphé*, reine d'Argène à la cour énice.

justice, s'avise de mettre parmi le pe
« fort raisonnables » que Chapelain ait
mais, selon nous, ces vers ne sont pas
nables que ceux de *Zirphé*, autre pièce
main et du même genre que loue aus
dans un de ses rares moments d'indulg
lain[1] a quelquefois de la noblesse et de l
il est entièrement dépourvu de grâce
badine, il est à la fois d'une lourdeur i
et du plus choquant mauvais goût. M
avait bien autrement d'esprit et d'agrém
vu quel portrait gracieux et fidèle elle r
de Mlle Paulet. Elle la suit à l'hôtel de
et s'arrête avec complaisance sur la
éprouva de rencontrer, après tant de
d'agitations, un asile tel que celui-là.
montre se faisant aimer de toute la mais
ticulièrement de Mme de Rambouillet. M
rendit son amitié avec usure, et lui
attentions, les soins, toute l'affection d
d'une fille, et mit à son service les divers
elle était douée.

Le Grand Cyrus, *ibid.*, p. 487, etc. :
bonheur d'être chèrement aimée d'une d
du monde la plus illustre en toutes chos
être aimée avec estime et tendresse ;
depuis cela, Élise en fut inséparable. »
« Jugez quelle joie devoit avoir Élise d

1. Sur Chapelain comme sur Godeau, voyez le
de cet ouvrage.

ımitié de Cléomire et de ses deux filles, qui ne se ›ntentèrent pas de l'aimer, mais qui voulurent en- ›re que tous leurs amis l'aimassent. Il est vrai qu'Élise oit si aimable qu'il ne falloit que la connoître pour ıttacher à elle; mais quand elle l'auroit été moins, seule passion qu'elle avoit pour Cléomire l'auroit ı faire aimer, étant certain que je ne crois pas que ıi que ce soit ait jamais tant aimé une autre qu'Élise moit Cléomire. Et certes elle le lui témoignoit bien ır son assiduité, étant continuellement auprès d'elle, artageant tous ses plaisirs et tous ses divertissements t ne passant jamais un jour sans la voir. Elle cher- hoit même avec soin quelque agréable invention de ı divertir, tantôt par quelque sérénade qu'elle lui ıisoit donner dans les jardins de son palais, ou u'elle lui donnoit elle-même, tantôt par quelque ınocente tromperie ou par quelque déguisement gréable[1] qu'elle faisoit avec quelques-unes de ses mies; et comme il n'y avoit jamais rien de rare ou e beau à voir qu'on ne le vît au palais de Cléomire, lise étoit en une joie continuelle. Mais la plus solide t la plus grande étoit sans doute que tous les-soirs, lle voyoit rassemblés chez Cléomire ses plus chers mis qui n'en sortoient que lorsque la bienséance et ı nécessité de dormir vouloient qu'ils se reti- assent..... » *Ibid.*, p. 551 : « Il faut encore que je vous

1. Tallemant raconte qu'un jour, dans une mascarade que l'on ›nnait à Rambouillet, Mlle Paulet y alla déguisée en marchande ›ublies, et joua si bien son rôle qu'elle trompa tout le monde, et l'on ne la reconnut que lorsqu'elle chanta la chanson.

fasse comprendre que tous les amis d'Élise n'on pour elle une certaine amitié qui se contente (civile et exacte, et qui a si peu de chaleur qu'à] ceux qui l'éprouvent s'en aperçoivent-ils ; au traire, c'est une amitié ardente et soigneuse ju à l'empressement, selon les occasions ; c'est r une amitié flatteuse et galante qui fait qu'on a de de lui plaire et de la divertir, et, à parler r nablement, je pense que cette sorte d'affection a pour Élise se pourroit nommer un amour sa sirs, étant certain qu'elle est beaucoup plus ar que l'amitié ordinaire, quoiqu'elle n'ait aucun inquiétudes de l'amour. Mais enfin, après ce (viens de vous dire, vous comprenez bien sans qu'Élise étant tous les jours au palais de Clée où elle voyoit tant d'honnêtes gens, et où l'on tout ce qu'il y avoit de digne d'être vu, meno vie fort douce ; car sa fierté s'étoit tellement mi dessus de tous ses amants qu'ils n'osoient plus portuner... Il est certain qu'il n'y a pas une per au monde dont la vertu ait été mise à de plu ciles épreuves. Cependant elle ne peut même s les louanges qu'on lui en donne : elle dit qu'ell que ce qu'elle est obligée d'être ; et elle a si b accorder la fierté et la modestie dans son cœur en résulte je ne sais quoi de grand et de divi tous ses sentiments qui la rend infiniment aim

Malheureusement Mlle de Scudéry a cru devo ler à l'histoire des inventions extraordinaire relever la vertu de son héroïne et ne pas la

urir d'une façon vulgaire. Voici la nue vérité, par
-même assez touchante. Mlle Paulet vécut assez
gtemps à Paris honorée et aimée, se partageant
re Mme de Clermont et Mme de Rambouillet. Elle
Mlles de Clermont s'établir, Marie de Balzac épou-
M. d'Avaugour, le frère de Mlle de Vertus, et la
s jeune des deux sœurs, Louise de Balzac, le plus
istre lieutenant de Condé, Marsin, homme de
erre consommé, dont le fils, bien inférieur à son
re, est devenu maréchal. Elle vit aussi Montausier
ouser Julie ; et quelque temps après, Mme de Cler-
ont étant allée en Gascogne, elle s'y rendit pour
tenir compagnie. Là elle tomba dangereusement
lade. Godeau, qui était à son évêché de Grasse,
it de Provence pour assister son amie au moment
prême. Angélique Paulet mourut en des souffrances
elles qu'elle supporta avec un courage admirable,
milieu de l'année 1650[1], à l'âge de cinquante-neuf
s, ne paraissant pas en avoir quarante.

Le Grand Cyrus, *ibid.*, p. 592 : « Il est vrai que l'ex-
ssive douleur qu'il avoit (le mage de Sidon) de voir
ise en cet état, ne lui permettoit pas d'avoir la rai-
n bien libre, mais en échange celle de cette géné-
use personne l'étoit tant qu'elle le consoloit et lui
nnoit la force de lui dire des choses qu'il ne lui eût

1. Tallemant se trompe en la faisant mourir en 1651 ; elle dut mou-
entre le mois de février et celui d'octobre 1650, puisque Mlle de
déry, dans une lettre à Godeau, du 22 février 1650, en parle
me d'une personne déjà bien malade, et que dans une autre lettre
tobre de la même année, elle pleure sa mort. *Lettres de made-
selle de Scudéry*, t. VI de Tallemant.

pu dire si elle ne les lui eût suggérées p
tance et sa fermeté. Mais enfin, pourquoi a
funeste discours? Élise mourut comme elle
c'est-à-dire avec gloire, et mourut en env
mort avec le même courage que les plus gr
la peuvent regarder dans les occasions le
gereuses et les plus glorieuses tout ensem
regretta Élise comme une des plus aimables
de la terre, et il n'y a point de jour que to
ne s'assemblent pour célébrer son nom et p
leurs larmes et leurs soupirs, cherchant à fa
leur illustre amie par leurs discours et par
qu'ils lui donnent afin d'éterniser sa mém

Comme le dit si bien Mlle de Scudéry,
qui avaient connu cette belle et noble per
sentirent cruellement sa perte. Godeau,
plus particulièrement aimée, servit d'inte
douleur commune, en des vers aujourd'h
mais qui, dans le temps, parurent touchan
que beaux par la vérité des sentiments
priment. Ils sont dédiés à Mme de Clern
tragues [1]. Godeau ne manqua pas de les
Mlle de Scudéry, qui s'empressa de lui ré
ces termes : « Il faut [2] que je vous dise qu
que vous avez adressés à Mme de Clermont
verser plus de larmes qu'ils n'ont de syllal
semble qu'en vous dépeignant la douleur

1. *Œuvres chrétiennes et morales* d'Antoine Godea
Vence, Paris, 1663, t. III, p. 75.
2. Tallemant, t. VI, p. 381.

citée dans mon cœur, c'est en faire l'éloge. En effet, vous représentez si agréablement cette merveilleuse lle qu'on peut assurer que jamais portrait n'a si bien ssemblé que celui que vous avez fait d'elle. Vous uchez avec tant de délicatesse l'endroit où vous arlez de l'amitié que vous aviez pour elle et de celle u'elle avoit pour vous, qu'il ne faut pas s'étonner si, yant l'âme aussi tendre que je l'ai, j'en ai été extrardinairement satisfaite et si mon cœur s'en est attenri, car enfin vous dites cent choses que j'ai senties our elle, mais que je n'eusse jamais pu si bien dire. n vérité, je ne me console pas de la perte de cette énéreuse amie, et je trouve une si notable différence e l'amitié qu'elle avoit pour moi à celle qu'ont quelues autres personnes qui m'aiment pourtant autant u'elles peuvent aimer, que, quand elle n'auroit eu u'un médiocre mérite, je la regretterois toute ma vie ugez donc ce que je dois faire, vous qui savez mieux qu'elle valoit que qui que ce soit. »

Mais Mlle de Scudéry ne s'est point contentée d'épanter son admiration, sa tendresse et sa douleur en s lettres confidentielles ; elle a voulu les faire paître au grand jour, et sauver, autant qu'il était en le, la mémoire de son amie en lui donnant une ace d'honneur dans ce tableau brillant et fidèle des rsonnes illustres du XVIIe siècle.

APPENDICE.

NOTE PREMIÈRE.

CLEF INÉDITE DU GRAND CYRUS.

Nous donnons ce document tel que nous l'avons ɔuvé à la bibliothèque de l'Arsenal[1], sans y faire ucun autre changement que de mettre les différents oms dans un meilleur ordre, et sans reproduire ssi avec trop de scrupule l'orthographe du temps.

CLEF DE L'ARTAMÈNE OU LE GRAND CYRUS, MDCLVI.

Mandane est Mme la duchesse de Longueville; où il se voit ɜ l'idée de la beauté du corps et de l'esprit de l'héroïne est se de cette princesse.

La bibliothèque Mazarine possède aussi parmi ses manuscrits, au n° L, 3, une clef du *Cyrus* un peu abrégée, où les noms sont quelquefois opiés, et qui nous a paru, en général, inférieure à celle de l'Arsenal.

Iaxare, feu M. le Prince (le père de Mme de Longueville et de Condé).

Cyrus est M. le Prince (actuel, Condé), comme la description d'une partie de ses grandes actions le fait voir dans la suite de l'ouvrage, lorsqu'il étoit général des armées du roi de France.

L'on peut voir M. le Prince fidèlement peint comme on le voit quand il va combattre, lorsque Cyrus quitte Araminte.

Le château où étoit Araminte est Charenton, que M. le Prince prit à la vue de cinquante mille hommes, qui n'osèrent l'attaquer à la vallée de Fécamp, où il s'étoit posté, et rentrèrent honteusement dans la ville. Toute cette grande action est purement écrite selon la vérité.

Le prince Artibie, blessé à mort, étoit feu M. le duc de Châtillon, que M. le Prince aida à porter de ses propres mains, ainsi que le fait Cyrus.

La grande ville d'Artaxate est celle de Paris.

Le siége de Cumes est le siége de Dunkerque, exactement décrit selon la vérité.

La bataille de Thybarra est une vraie description de celle de Lens, que l'armée du Roi gagna sur les Espagnols, commandée pour lors par M. le Prince. Et voici tous ceux qui se virent sous lui et les chefs des ennemis :

Lens, Thybarra.
L'archiduc Léopold, Crésus, roi de Lydie.
Le comte de Fuensaldagne, le roi de Pont.
Le général Bec, Arinaspe.
Le comte de Buquoi, Myrsile.
Le prince de Ligne, Pactias.
Le prince de Salm, le prince de Mysie.
Le comte de Ligneville, Artibe.
Les Cravates, les Mariandins.
Les Lorrains, les Égyptiens.

Le maréchal de Grammont, Mazare.
Le maréchal d'Aumont, le roi d'Assyrie.
Le maréchal de La Ferté-Seneterre, Gobrias.
Le duc de Châtillon, Hidaspe.
Le marquis de Noirmoutier, Artabase.
Erlac, le roi de Phrygie.
Le marquis de la Moussaye, Tigrane.
Le Plessis-Bellière, Chrysante.
M. de Rohan [1], Feraulas.
Le comte de Lillebonne, Phraarte.
Le comte de Cossé, Abradate.
Le marquis de Saint-Mégrin, Adusius.
Le marquis de Faur (Fors, frère de Mlle du Vigean), Artabane.
Le comte de Brancas, Anaxaris.
Barbantane, Gadate.

Amestris est Mme la princesse d'Harcourt. Otane est le prince on mari. Aglatidas est M. le marquis de Vardes, à présent :apitaine des Cent-Suisses de la garde du Roi. Le jardin où se ait leur entretien est celui des Thuilleries.

L'histoire de la princesse Palmis et de Cléandre est une parie de celle de la reine de Pologne et de feu M. le grand écuyer le France, nommé Cinq-Mars.

La princesse de Salamis est la marquise de Sablé, et Polylamas étoit feu le duc de Montmorency. Callicrate étoit feu Voiture.

Pisistrate est le comte de Fiesque. Cléocrite, la comtesse de Fiesque.

1. Le manuscrit de l'Arsenal : *de Rose*. Mais Rosen n'était pas à Lens, et pour être l'ennemi de Turenne il n'était pas l'ami de Condé. Le manuscrit de la Mazarine donne *M. de Rohan*, évidemment le duc de Rohan-Chabot, qui n'était pas non plus à Lens, mais qui était l'ami particulier de Condé, et auquel conviennent parfaitement une grande partie des actions de Feraulas.

Lysidice est Mme la marquise de Laval, fille de M. le chancelier de France.

Noromate, Mlle de Vertus.

Cléonisbe est Mme des Pennes, baronne de Pervis, la première dame de Marseille. Baumilcar est le feu Plessis, capitaine des galères, cousin de la duchesse d'Aiguillon. Péranius, prince de Phocée, étoit le feu baron de Baume.

L'histoire de Thrasibule et d'Alcionide est celle de Mme la marquise de Courbon, femme du lieutenant de Roi dans Monaco. Cette action du corsaire amant, qui vouloit enlever sa maîtresse et qui s'en empêcha par vertu, fut effectivement faite par un corsaire d'Alger, amoureux de cette dame.

Presque toute l'histoire d'Élise est véritable. Élise étoit Mlle Paulet. Le roi de Phénicie étoit Henri le Grand. Polygène étoit le feu duc de Bellegarde, ci-devant grand écuyer de France. Agénor étoit le baron de Termes, son frère. Phocillon s'appeloit Pontac. Liriope étoit Gannèse. Les trois frères rivaux, MM. de Guise. Croisille étoit Guédron, maître de la musique. Celle que le Roi quitta pour Élise étoit feue Mme la Princesse. Asiadate étoit le feu duc de Candale.

Cléomire est la marquise de Rambouillet.

Philonide est la marquise de Montausier.

Mégabate est le marquis de Montausier.

Le mage de Sidon est M. Godeau, évêque de Grasse et de Vence.

Cléarque étoit feu M. Arnauld, maître de camp des carabins.

Théodamas est M. Conrart.

Pherecide étoit feu Chandeville, neveu de M. Malherbe.

Aristée est M. Chapelain.

Sapho est Mlle de Scudéry.

Doralise, dans l'histoire de Panthée, est une fille de grand esprit, nommée Mlle Robineau.

Cléodore est une personne d'un mérite extraordinaire, connue et estimée de toute la cour, qui se nomme Mlle Legendre.

Zénocrite est une dame d'un esprit divertissant, mais extraordinaire, qui se nomme Mme Cornuel.

Philoxène est une dame veuve, de grand mérite, Mme Aranonais.

Agathirse est M. de Raincy.

Philiste, Mme de Vaur [1].

Méliante, Mme d'Ourceville [2].

Bérise, Mme de Congy [3].

1. *Sic.* Philiste est bien une dame du roman, t. III, liv. Ier; mais nous ne connaissons pas Mme de Vaur; à moins que ce ne soit la femme de Scarron née *Vaure*, parente de Paul Scarron.

2. *Sic.* Nous est également inconnue. D'ailleurs le Méliante du Cyrus étant un homme, il faudrait au moins M. d'Ourceville. Nous supposons qu'il faut lire : M. de Doneville, conseiller au parlement de Toulouse. Voyez le tome onzième de notre ouvrage, et les papiers de Conrart, in-fol., t. V, p. 153.

3. Nous est entièrement inconnue. Il y a dans le *Dictionnaire des précieuses* une *Clorinie* que Somaize appelle *Madame de Congis*, et qu'il dit de fort bonne naissance, mais d'une très-équivoque renommée. Avertissons que les quatre derniers noms manquent dans la clef de la Mazarine.

NOTE DEUXIÈME.

LA BATAILLE DE LENS.

N'ayant cité de la description de la bataille de Thybarra que le très-court passage sur le vrai motif de la résolution prise par Condé de défiler en plein jour devant l'ennemi, nous donnons ici cette description tout entière, afin que le lecteur puisse juger par lui-même de la manière de Mlle de Scudéry, et comparer son récit avec ceux de la Gazette, du maréchal de Grammont et de Montglat, surtout avec la relation de Coste.

Le Grand Cyrus, tome V, livre III, page 1241 : Thybarra (Lens[1]) étoit une ville d'une médiocre grandeur, située sur une agréable colline, à cent trente stades de Sardis. Au pied de cette colline passoit une petite rivière (le Souchet), qui, en formant tout à l'entour un marais assez étendu, en rendoit l'abord difficile[2] ; de sorte qu'il paroissoit assez que Crésus (l'archiduc Léopold) croyoit avoir besoin de tout contre un

1. Lens est aujourd'hui une petite ville du Pas-de-Calais à 4 lieues de Béthune et à trois lieues et trois quarts d'Arras, sur une petite rivière appelée le Souchet.

2. Circonstance importante qui ajoutait beaucoup à la force de la position de l'Archiduc, et que la Gazette a le tort de ne pas mentionner; elle est soigneusement indiquée dans la relation donnée par Coste.

prince tel que Cyrus. Comme ce héros étoit accoutumé à chercher ses ennemis et à ne les fuir jamais, il fut se mettre en bataille sur la hauteur la moins éloignée de Thybarra et la plus opposée à celle où étoit Crésus, témoignant avoir une si violente envie de combattre qu'il eut besoin de toute sa prudence pour s'opposer à l'ardeur de son courage, qui vouloit qu'il hasardât tout plutôt que de ne combattre point. Toutefois, venant à considérer que, s'il perdoit la bataille, sa gloire recevroit une tache, il examina la chose de plus près. Il vit donc que l'aile droite de Crésus étoit à couvert de la ville de Thybarra, qui de ce côté-là étoit fortifiée naturellement par la chute de plusieurs torrents qui, par la suite des temps, s'étoient fait des passages si profonds et si tortueux qu'ils en rendoient l'abord très-difficile. Cyrus sut encore que le corps de la bataille des ennemis étoit si judicieusement posté qu'il ne l'eût pu être mieux; car enfin il étoit dans de petits bois que la nature avoit tellement retranchés que l'art ne l'eût pas si bien fait; et pour l'aile gauche, comme elle étoit sur une éminence où pour y aller il falloit passer plusieurs défilés, il y auroit eu beaucoup d'imprudence d'en concevoir le dessein, principalement l'armée de Crésus étant bien plus nombreuse que celle de Cyrus. Le Roi de Lydie avoit pourtant espéré que Cyrus feroit ce qu'il avoit fait auprès d'Artaxate (au combat de Charenton, près Paris) et en Assyrie (à Nortlingen, en Bavière), et qu'ainsi, ne hasardant rien et Cyrus hasardant tout, il pourroit remporter la victoire. Mais, comme la prudence consiste principalement à changer de sentiment selon les occurrences, Cyrus, qui avoit tout hasardé en Arménie, où il le pouvoit faire sans choquer la raison, ne voulut pas faire la même chose en Lydie, où il ne le pouvoit sans s'exposer à perdre la victoire. Il fit pourtant tout ce qui fut en son pouvoir pour tâcher de faire quitter à Crésus le poste qu'il occupoit, et pour l'obliger à combattre; et l'on peut dire que tout ce que l'art militaire enseigne pour forcer des ennemis à faire plus qu'ils

ne veulent fut employé inutilement en cette occasion; de sorte que, tout ce jour-là, les deux armées furent en de continuelles escarmouches, sans que Cyrus pût jamais engager les ennemis à un combat général. Cependant le lieu où il étoit campé étoit extrêmement incommode; car, comme les ennemis étoient maîtres de la petite rivière qui passe auprès de Thybarra, on ne savoit où mener boire les chevaux de son armée ni même où trouver du fourrage. Cyrus se résolvant donc à décamper, il fit dessein d'aller se poster assez près du Pactole (à Neus), où son armée trouveroit abondance de tout ce qui lui manquoit au poste qu'elle abandonnoit, et d'où il pourroit observer la contenance des ennemis et être en état de pouvoir facilement les joindre, et les forcer à combattre, de quelque côté qu'ils marchassent.

La difficulté étoit de résoudre s'il décamperoit de jour ou de nuit. La prudence vouloit que ce fût de nuit, mais le grand cœur de Cyrus n'y pouvoit consentir et n'y consentit pas en effet. *Il est vrai qu'une des raisons qui l'obligèrent à suivre plutôt en cette occasion les mouvements de son courage que les conseils de la prudence ordinaire fut qu'il espéra que peut-être Crésus et le Roi de Pont voudroient-ils du moins faire semblant de le suivre, et que, profitant de cette occasion, il tourneroit tête et les forceroit à combattre.* De sorte qu'encore qu'il connût bien qu'il y avoit un danger évident à faire ce qu'il prétendoit, et que le bon succès en étoit douteux, il ne laissa pas d'entreprendre de se retirer à la vue d'une armée beaucoup plus forte que la sienne et commandée par des princes qui savoient admirablement la guerre, et qui par conséquent devoient vraisemblablement prendre la résolution de faire en sorte que la retraite de Cyrus se changeât en fuite, et que sa fuite fût suivie de sa défaite entière.

Cependant le courage héroïque de Cyrus l'emporta sur toute autre considération, et, dès que la pointe du jour lui permit de voir la route qu'il devoit prendre, le corps de réserve marcha, la seconde ligne le suivit et précéda la première,

i marcha immédiatement après; ensuite de quoi et les ıchines et les chariots marchèrent à la tête de l'infanterie [1]. s ordres de Cyrus furent si bien exécutés que cette retraite fit sans confusion et sans péril, excepté la première ligne de ile droite, où étoit Cyrus, parce que l'aile gauche de Crésus, i lui étoit opposée et où étoient les Lydiens et les Marians (les Lorrains et les Croates), étoit la plus dégagée et celle ıi pouvoit plus facilement fondre sur ce prince, parce qu'il y oit moins d'obstacles de son côté que des autres. Aussi fut- celle qui commença de quitter son poste pour aller charger ı prince que les Lydiens n'eussent osé attaquer de pied rme, et qn'ils n'attaquoient que parce qu'il se retiroit.

Cependant Cyrus avoit voulu que le corps de cavalerie que ommandoit Hidaspe (le duc de Châtillon) fît ferme dans la laine, afin que la ligne pût se retirer par les intervalles de la ıvalerie, comme en effet elle le fit. Mais les troupes que comıandoit ce jour-là Artabase (le marquis de Noirmoutier, maèchal de camp, qui, avec Villequier, lieutenant général, depuis maréchal d'Aumont, commandait sous M. le Prince l'aile roite), qui faisoient la retraite de toute l'armée, aussi bien ue celles que commandoit Anaxaris (le comte de Brancas, ıestre de camp, c'est-à-dire colonel du régiment de cavalerie ègère de M. le duc d'Orléans), furent attaquées par les Maiandins, de qui ils soutinrent l'effort avec beaucoup de couage, principalement Anaxaris, qui fit des miracles en cette ccasion. Mais, quoi qu'ils pussent faire, les troupes qu'ils

1. Il faut faire grande attention à cet ordre de marche : il atteste l'espéance d'engager une bataille. L'arrière-garde ouvrait la marche commandée ar d'Erlac, officier d'une solidité à toute épreuve, et qui avait avec lui les estes de cette fameuse cavalerie weimarienne formée par le duc Bernard, et ui, à Nortlingen, sous Turenne, avait rétabli le combat et sauvé l'armée. La igne véritablement exposée était la première qui, en défilant, se trouvait à eu près en face de l'aile gauche de l'ennemi commandée par Beck et comosée de la célèbre cavalerie croate et lorraine. Aussi Condé avait-il pris le ommandement de cette première ligne, que couvrait d'ailleurs Châtillon avec a gendarmerie.

commandoient plièrent; Anaxaris fut blessé et fait prisonnier, et Artabase, plus heureux que lui, se dégagea d'eux et rejoignit ceux de son parti [1]. Les ennemis, voyant un commencement si heureux, eussent poussé leur victoire plus avant si Hidaspe ne les eût arrêtés et ne les eût repoussés si vigoureusement qu'il en mérita des acclamations et des louanges de toutes les deux armées qui le virent aller à la charge avec une ardeur qui faisoit assez connoître qu'il étoit digne de l'amitié que Cyrus avoit pour lui. Hidaspe, combattant donc et pour sa propre gloire et pour celle de son maître, repoussa les Mariandins et les Lydiens qui les soutenoient jusques à demi-hauteur de la colline dont ils étoient descendus; mais, un moment après, trois escadrons les venant soutenir, et ces trois étant suivis de toute la cavalerie de Crésus, qui fut commandée pour s'opposer à la valeur d'Hidaspe, il fallut que les siens cédassent à la multitude et se retirassent en confusion, principalement parce qu'ils se retiroient en descendant.

Cyrus, de qui la prudence ne pouvoit être trompée et qui avoit prévu ce qu'il voyoit, avoit commandé à une partie de ses troupes de se mettre en bataille sur la hauteur la plus proche, et avoit voulu que sa ligne s'arrêtât dans la plaine, afin de favoriser en personne la retraite d'Hidaspe. Pour cet effet il avoit été d'escadron en escadron exhorter tous ceux qui les composoient à se montrer dignes de l'opinion avantageuse qu'il avoit de leur courage; et en effet il crut qu'ils feroient ce qu'ils avoient accoutumé de faire, et qu'ils ne l'abandonneroient pas. Cependant, comme il étoit prêt d'aller charger ceux qui forçoient les siens à se retirer avec tant de désordre, et que l'on voyoit déjà dans ses yeux cette fierté qui avoit accoutumé d'inspirer une nouvelle ardeur à ses soldats et

1. Relation de Coste : « Le comte de Brancas fit dans cette occasion tout ce qu'un homme de cœur peut faire, il y demeura blessé et prisonnier. Le marquis de Noirmoutier, se trouvant embarrassé parmi les Cravates, se fit jour l'épée à la main. »

ouvanter ses ennemis, ces mêmes escadrons qui lui avoient mis de ne le quitter point, et qui ne l'avoient jamais quitté, rouvèrent capables de la peur qu'ils avoient accoutumé de ner aux autres. Ainsi, soit que la multitude des ennemis étonnât, soit que la retraite tumultueuse des leurs ébranlât r courage, ou soit qu'il y ait certains momens dangereux à guerre où les plus braves ne peuvent répondre d'eux-mêmes, abandonnèrent Cyrus ; de sorte qu'il ne put faire autre ose que songer enfin à sauver sa personne pour sauver son née. Ce ne fut pourtant qu'à l'extrémité qu'il prit cette résolution, et après s'être vu plus d'une fois en danger d'être is ou tué; tant il avoit de peine à se retirer devant les ennemis, lui qui n'en avoit jamais rencontrés qu'il n'eût battus. ous ceux à qui la frayeur ôta le jugement ne purent s'empêcher de fuir jusques au pied de la hauteur où la seconde gne étoit postée, aussi bien que l'aile gauche de la première, nfanterie de bataille et le corps de réserve. Mais ceux à qui péril ne fit pas perdre la raison s'arrêtèrent à un endroit de plaine où un petit rideau les couvroit en quelque sorte. yrus, qui dans cette fâcheuse rencontre avoit l'esprit aussi bre que s'il n'eût pas été en péril, voyant quelques-uns des ens qui avoient fait halte, commença de les rallier; et il le t avec tant de courage et si à propos que, tournant tête aux nnemis, non-seulement il les arrêta tout court, mais il les epoussa vigoureusement et les força de se retirer sur l'éminence que les gens de Cyrus avoient quittée, et qui étoit opposée celle où ils étoient postés [1].

Après que Cyrus eut fait cette généreuse action et qu'il eut ejoint le Roi d'Assyrie (Villequier), de Phrygie (d'Erlac),

1. La Gazette, Grammont et Coste racontent de même ce moment critique e la bataille, et vantent le sang-froid de Condé qui eut le bon sens de ivre le mouvement de retraite précipitée de sa cavalerie ébranlée, et la allia à propos près de sa seconde ligne postée au bout de la plaine sur une auteur.

d'Hircanie, et tous les autres princes qui étoient à cette armée, il résolut absolument de donner bataille et de ne changer rien au premier ordre qu'il avoit donné : comme en effet il n'y eut point d'autre changement, sinon que la première ligne de l'aile droite devint seconde ligne, Cyrus ne jugeant pas qu'elle fût assez bien remise de l'effroi dont elle avoit été capable pour l'exposer au premier choc du combat. Ce n'est pas que ce ne fût une chose aussi dangereuse que hardie de vouloir changer un ordre de bataille à la vue des ennemis ; cependant le changement de ces deux lignes se fit avec tant d'ordre et d'un mouvement si réglé qu'il n'y eut aucune confusion, car, faisant une contre-marche, elles passèrent à la place l'une de l'autre par leurs intervalles, et le firent avec tant de justesse qu'en fort peu de temps elles se trouvèrent en état de combattre s'il le falloit[1]. Tout ce que Cyrus avoit rallié de cava-

1. Ce changement de front, si nécessaire pour donner un peu de repos à la cavalerie de Châtillon qui venait de faire une charge si heureuse, et en même temps si périlleuse parmi le trouble et la confusion dont on commençait à peine à sortir, cette manœuvre hardie est indiquée dans la Gazette, sans nulle remarque : « Dans cette apparence de confusion, le prince de Condé, avec un jugement et une diligence incroyables, remit ses troupes en bataille et fit avancer la seconde ligne au poste de la première comme étant plus fraîche et moins ébranlée, et repasser la première au poste de la seconde. » Montglat, dont tout le récit est obscur et confus, se contente de dire : « Dans cette surprise, il ne perdit point le jugement, mais avec une présence d'esprit admirable, il mit son armée en bataille, et alla lui-même de ligne en ligne donner ses ordres. » Le maréchal de Grammont qui, en apprenant la déroute de l'arrière-garde, était accouru auprès de son général, raconte qu'ils eurent là une courte conversation où Condé, tout ému qu'il était, lui exprima la ferme résolution de livrer sur-le-champ la bataille : « connoissant à merveille qu'en telles occasions il n'est ni prudent ni sage de barguigner. Le prince de Condé dit seulement au maréchal de Grammont de lui donner le temps de faire passer sa seconde ligne au poste de la première, parce qu'il la trouvoit si effrayée qu'elle seroit certainement battue s'il la ramenoit une seconde fois à la charge. Et ce fut un effet de sa présence d'esprit et de cette connoissance parfaite qu'il avoit des hommes et qui le mettoit toujours au-dessus des autres dans les plus périlleuses et les plus grandes occasions, car tout ce qu'il y avoit à faire se présentoit à lui dans l'instant. Ce sont de ces génies rares pour la guerre dont entre cent mille il s'en rencontre un d'une pareille espèce. » Coste exactement comme Mlle de Scudéry : « Il n'y eut rien d'innové

lerie fut renvoyée au poste qu'elle devoit occuper; et toutes choses enfin furent si bien et si tôt rétablies que l'on ne s'aperçut pas que l'on eût perdu quelques hommes à cette retraite, dont le nombre se trouva en effet être fort petit[1].

Cependant Cyrus, qui vouloit toujours choisir le lieu le plus dangereux, principalement à un jour de bataille, prit l'aile droite et fut se poster à la première ligne, dont les escadrons étoient composés de Persans, de Mèdes et de Cappadociens: ayant placé un petit corps de volontaires qui voulurent avoir l'honneur de combattre auprès de lui en cette journée dans l'intervalle des deux escadrons que Gadate (le comte de Barbantane) commandoit, à la tête desquels ce prince voulut combattre. Les plus remarquables de ces volontaires étoient Persode, Andramite, Ligdamis, Timocréon, Sosicle, Hermogène, Bélésis, Orsane et Tégée; Féraulas et Ortalque suivant aussi leur maître de fort près. Ceux qui servirent ce jour-là sous ce prince furent le Roi d'Assyrie (le marquis de Villequier, depuis

qu'à la première ligne de l'aile droite, que l'on fit seconde ligne de première qu'elle étoit, tant pour la rafraîchir que pour ne pas la commettre au premier choc des ennemis, dans l'épouvante où elle sembloit être. C'étoit une entreprise bien hardie de changer quoi que ce fût dans l'ordre de bataille en présence des ennemis, mais le mouvement de ces deux lignes se fit sans confusion. Elles firent une espèce de contre-montre, et passèrent par leurs intervalles avec un ordre merveilleux à la place l'une de l'autre. Les gendarmes ralliés furent remis en leur poste, ce qui défailloit fut rétabli et rangé en fort peu de temps, et le nombre de ceux qui furent pris ou tués à la retraite ne se trouva pas considérable. »

1. Le comte de Brancas fut pris, le comte de Guitaut, un des amis particuliers de Condé, fut blessé et pris à la tête de la compagnie des chevau-légers du Prince. Le régiment des gardes perdit beaucoup de ses officiers, et Grammont dit que Condé lui-même « courut grande fortune d'être tué ou pris... On le poursuivit assez longtemps l'épée dans les reins, et bien lui prit d'avoir un bon cheval, sans quoi il eût essuyé le même sort de son page qui fut blessé et pris derrière lui. » Est-ce à ce moment ou à un autre de la journée qu'il faut placer ce trait du jeune Bouteville, alors âgé de dix-neuf ans, et qui faisait à Lens sa seconde campagne? Voyant la petite troupe où était Condé près d'être écrasée, il se mit à la tête d'une compagnie des chevau-légers de la garde, et, prenant en flanc l'escadron ennemi, dégagea le Prince; première action d'éclat du futur maréchal de Luxembourg. *Histoire du maréchal duc de Luxembourg*, in-4°, La Haye, 1758, p. 2.

maréchal d'Aumont), qui commandoit la première ligne, assisté d'Aglatidas (le marquis de Vardes, depuis capitaine des cent Suisses de la garde du roi); Tigrane (le marquis de La Moussaye), qui demeura auprès de la personne de Cyrus pour faire auprès de lui ce qu'Aglatidas faisoit auprès du Roi d'Assyrie, et Artabane (le marquis de Fors, frère de Mlle du Vigean), qui commandoit la cavalerie de cette brigade. Cependant Mazare (le maréchal de Grammont) prit l'aile gauche, dont la première ligne étoit égale en nombre d'escadrons à la première ligne de l'aile droite; Gobrias (le marquis de La Ferté Senneterre, lieutenant général, plus tard le maréchal de La Ferté), commandant cette première ligne, assisté d'Adusius (le marquis de Saint-Mégrin, le frère de la belle Saint-Mégrin); Phraarte (le comte de Lillebonne, un des fils du duc d'Elbeuf), commandant aussi la cavalerie de cette brigade. La première ligne d'infanterie marchant entre les deux ailes étoit de cinq bataillons, les machines et les tours marchant à la tête de l'infanterie, aussi bien que les cent chariots armés de faulx que commandoit Abradate (le comte de Cossé, qui était à la tête de l'artillerie, ayant sous lui La Guette et Des Hayes), dont le magnifique chariot avoit quatre timons et étoit tiré par huit chevaux de front, les plus beaux du monde. La seconde ligne de l'aile droite étoit commandée par Artabase (le marquis de Noirmoutier), comme la seconde ligne de l'aile gauche par Chrysante (Le Plessis Bellière); la seconde ligne d'infanterie étoit de cinq bataillons; plusieurs escadrons de cavalerie étoient postés entre les deux lignes d'infanterie, et tout le gros de la cavalerie persienne, où étoient les Homotimes et l'infanterie assyrienne, que commandoit Hydaspe (Châtillon), composoit le corps de bataille. Le corps de réserve, composé de Phrygiens et d'Hircaniens, étoit commandé par les Rois de Phrygie (d'Erlac) et d'Hircanie [1]. Les choses étant en cet état.

1. La clef ne dit pas quel est le roi d'Hircanie; mais nous pensons que c'est le marquis de Rasilly, maréchal de camp, qui servait de second à Erlac.

rus en eut une joie intérieure qui parut sur son visage, et ıi inspira de la hardiesse à tous ceux qui la remarquèrent. ais, afin que le même esprit de valeur qui l'animoit animât ute son armée, il fit une revue de toutes ses troupes, et, lant de ligne en ligne, d'escadron en escadron et de rang en ıng, il dissipa la crainte de ceux qui en avoient et augmenta ıême le courage des plus vaillants. « Souvenez-vous, mes ɔmpagnons, » disoit-il en parlant aux premiers escadrons à ui il adressa la parole, « qu'il s'agit aujourd'hui de combattre, on-seulement pour la victoire que nous voulons remporter, ıais encore pour conserver la gloire que nous avons acquise n tant d'autres occasions. » Ensuite, se tournant vers d'autres roupes : « N'oubliez pas, leur disoit-il, qu'il y a bien souvent lus de péril pour ceux qui combattent mal que pour ceux ui combattent bien, et qu'en toutes sortes de combats il y a lus de sûreté à tenir ferme qu'à fuir. » Passant outre, et 'adressant à d'autres : « C'est aujourd'hui, soldats, » s'écrioit-l, « qu'il faut faire voir que nous savons l'art de vaincre, et ue nous ne triomphons pas par hasard. N'oubliez pas, » ajouoit-il en regardant d'autres escadrons, « qu'une partie de ces nêmes ennemis que nous allons combattre ont déjà été vainıus par nous en d'autres rencontres, et que nous ne l'avons amais été par personne. Que la multitude de nos ennemis, » disoit Cyrus à ceux qu'il croyoit être les moins vaillants, « ne vous épouvante pas ; car si nous avons plus de cœur qu'ils n'en ont, nous ne laisserons pas de les vaincre facilement. Je vous ferois tort, » disoit-il à ceux qu'il vouloit flatter, « si je vous exhortois à combattre ; et il suffit de vous dire que vous fassiez ce que vous avez accoutumé de faire. Au reste, mes compagnons, » poursuivoit ce prince en avançant toujours, « souvenez-vous que notre cause est juste, que les dieux sont équitables, que vous êtes braves, que vous n'avez jamais été vaincus, et que vous pouvez sans craindre d'être trompés espérer de grandes récompenses. C'est pourquoi je puis, ce me

semble, très-hardiment vous promettre la victoire, si vous faites seulement ce que je suis résolu de faire moi-même[1]. » Après cela Cyrus leur recommanda particulièrement trois choses : l'une de s'entre-regarder marcher, afin que, s'observant l'un l'autre, l'ordre de la bataille ne fût point rompu, et que les lignes fussent droites et leurs distances égales ; l'autre chose qu'il leur recommanda encore fut de ne se précipiter point en allant à la charge, et de n'y aller qu'au pas seulement : et la dernière, de laisser tirer tous les premiers traits des ennemis et lancer tous leurs javelots, devant que de jeter les leurs[2] ...

Alors on vit la cavalerie lydienne, qui paroissoit sur la hauteur qui étoit vis-à-vis de Cyrus, s'ouvrir tout d'un coup à droite et à gauche pour faire place à la bataille[3] de Crésus. Cyrus, jugeant alors par ce qu'il voyoit qu'enfin les ennemis étoient résolus à accepter le combat qu'il leur présentoit, eut

1. Ces discours ont bien l'air d'être de Mlle de Scudéry. Le maréchal de Grammont parla aussi aux troupes, à ce qu'il rapporte : il leur dit : « que la bataille venoit d'être résolue, qu'il les conjuroit de se ressouvenir de leur ancienne valeur et de ce qu'ils devoient au Roi, comme aussi de bien observer les ordres qu'on leur avoit donnés, que l'action dont il s'agissoit étoit de telle importance, vu la situation présente des affaires, qu'il falloit vaincre ou mourir, et qu'il alloit leur montrer l'exemple, en entrant le premier dans l'escadron des ennemis qui seroit opposé au sien. Ce discours court et pathétique plut infiniment aux soldats, etc. » « Châtillon, dit Mme de Motteville, t. II, p. 321, conta à la Reine que le prince de Condé pour toute harangue avoit dit aux soldats : « Mes amis, ayez bon courage. Il faut nécessairement combattre aujourd'hui ; il sera inutile de reculer, car je vous promets que, vaillants ou poltrons, tous combattront, les uns de bonne volonté, et les autres par force. »

2. La Gazette, Grammont et Coste disent la même chose.

3. On appelait alors la bataille le corps de bataille, c'est-à-dire le centre où étaient ordinairement l'infanterie et l'artillerie. Coste : « On aperçut en même temps que la cavalerie des ennemis, qui se tenoit sur la hauteur opposée à celle du Prince, s'ouvroit à droite et à gauche : c'étoit pour faire place à la bataille de l'Archiduc, qui étoit sorti de son poste de Lens avec tout son canon, toute son infanterie et tout ce qui lui étoit resté de cavalerie. Le général Beck, qui avoit été à la chasse de nos troupes de retraite, l'avoit envoyé solliciter de venir sur sa parole, non pas à la bataille, mais à la défaite du Prince. »

une joie inconcevable de voir que *sa feinte retraite les avoit trompés, et les avoit malgré eux attirés au combat, dans l'espérance qu'ils avoient de le vaincre plus facilement ce jour-là qu'un autre*, à cause du petit désordre qui étoit arrivé. Cependant l'armée de Cyrus étoit en état de combattre, et celle de Crésus ne l'étoit pas; de sorte que la diligence de cet illustre conquérant surprit ceux qui le vouloient surprendre. En effet, sans perdre de temps et sans donner loisir aux ennemis de se ranger, Cyrus marcha droit à eux, y ayant déjà trois heures et demie que le soleil étoit levé. Jusques alors l'espérance de la victoire avoit été dans l'armée de Crésus: mais dès que les ennemis virent que Cyrus alloit à eux, comme ayant absolument déterminé de combattre, ils perdirent une partie de leur assurance, et tinrent du moins la victoire un peu douteuse. ... Toutefois Crésus et le Roi de Pont, voyant qu'ils étoient forcés de combattre, ne laissèrent pas de témoigner de la fermeté et de marcher au combat avec assez de résolution. Ils avoient pourtant un notable désavantage; car ils étoient contraints de se ranger en bataille en marchant, si bien qu'il étoit difficile qu'un si grand corps, dont toutes les parties étoient si mal affermies, pût être en état de soutenir le choc d'un autre plus ferme[1]. Mais à la fin ils vinrent pourtant à bout de ranger leurs troupes. Le prince Myrsille (le comte de Bucquoi) commanda les deux lignes de l'aile droite, assisté de Pactias (le prince de Ligne), qui donnoit des ordres pour lui. Le prince de Mysie (le prince de Salm) et un homme de qualité de Lydie nommé Artibe (le comte de Ligneville) commandoient les deux lignes de l'aile gauche. Arinaspe, vaillant

1. La Gazette et Grammont ne signalent pas ce point essentiel qu'en descendant de leur hauteur les troupes ennemies étaient un peu en désordre et étaient forcées de se former à mesure qu'elles avançaient, tandis que nos troupes étaient depuis longtemps rangées en bon ordre à leur place La relation de Coste a bien soin de signaler ce désavantage de l'ennemi: « Ils faisoient deux choses embarrassantes tout à la fois lorsqu'on va à un combat décisif; car ils marchoient et se rangeoient en bataille en même temps. »

capitaine d'Ionie (le général Beck) commandoit toute l'infanterie ; et le Roi de Pont (le comte de Fuensaldagne) toutes les autres troupes, qui soutenoient celle-ci, Crésus s'étant posté à la tête d'un corps de cavalerie lydienne au milieu de sa bataille.

Ces deux grandes armées pouvoient être à trente pas près l'une de l'autre, lorsque Cyrus s'aperçut que de l'aile gauche des ennemis, on tira trois coups de traits sur l'aile droite de la sienne ; de sorte que ce prince, appréhendant que ses soldats allassent tirer avec précipitation devant que leurs ennemis eussent lancé leurs javelots, fit faire halte pour les en empêcher, et leur défendit encore une fois de tirer leurs traits jusqu'à ce que les ennemis eussent tiré les leurs. Ce commandement fut aussi exactement exécuté que judicieusement fait, de sorte qu'il en arriva trois avantages considérables : car cela redoubla l'ardeur des troupes en la retenant, remit l'ordre dans les lignes et dans les rangs, et confirma puissamment tous les soldats dans le dessein de laisser passer sur leur tête cette grêle de flèches, de traits et de javelots, qui partent tout d'un coup d'une armée ennemie au premier choc d'une bataille [1].

Les choses étant en ces termes, le prince de Mysie, qui se vouloit signaler en cette journée, s'avança avec sa première ligne contre celle de Cyrus, qui marcha au même instant pour les recevoir. Ces deux lignes étant arrivées à la juste distance de pouvoir lancer leurs javelots, furent un temps assez considérable sans que de part ni d'autre on voulût commencer de le faire, chacun voulant que le parti ennemi commençât. Toutefois à la fin, les Lydiens, plus impatients que les autres, commencèrent d'obscurcir l'air par une multitude incroyable de

1. C'est presque un des paragraphes de la relation de Coste : « Les deux armées étoient à trente pas l'une de l'autre, lorsque trois coups de fusil furent tirés de l'aile gauche des ennemis sur l'aile droite de l'armée du Roi. Le Prince, qui craignoit la précipitation de ses soldats, les arrêta et défendit de tirer que les ennemis n'eussent tiré à bout portant. Cette halte fit trois effets : elle tempéra l'ardeur de nos troupes, ajusta l'ordre de leur marche, et les confirma dans la résolution de souffrir le feu de l'ennemi. »

raits et de javelots. Mais au même instant Cyrus, commandant ux siens de faire ce qu'il feroit, lança le premier un javelot u'il tenoit, et mettant l'épée à la main enfonça l'escadron qui ui étoit opposé, et fit des choses si prodigieuses que tout ce u'il avoit fait jusques alors n'étoit rien en comparaison de ce u'il fit en cette occasion. Toute sa première ligne le suivit ourageusement, et chargea avec tant de vigueur la première gne des Lydiens qu'elle la rompit et la renversa entièrement[1]. yrus, voyant que sa valeur avoit appris aux siens en ce lieu- comment il falloit achever de vaincre, se dégagea en se fai- nt jour à coups d'épée, afin de voir en quel lieu on avoit esoin de son secours. Mais il ne fut pas plutôt dégagé que la econde ligne des ennemis soutenant leur première repoussa elle d'où Cyrus venoit de partir[2], et la repoussa avec tant de igueur que toute la valeur du Roi d'Assyrie (Villequier), qui y trouva, ne put même l'empêcher d'y être pris : il est vrai ue ce ne fut qu'après une résistance fort opiniâtre, et qu'après voir percé les deux lignes des ennemis. Tigrane (le marquis e La Moussaye) eut aussi le malheur d'y être blessé et fait risonnier, malgré toute sa valeur et toutes les belles choses u'il avoit faites à la vue de Cyrus; aussi ne se rendit-il u'après que son cheval eut été tué sous lui et qu'après que nombre l'eut accablé[3].

Les choses étant en ces termes, la seconde ligne, qui voulut parer en cette occasion le malheur qu'elle avoit eu à sa re-

1. La Gazette, Monglat et Coste.

2. Coste seul attribue à l'éloignement de Condé le désavantage momentané l'éprouva l'armée française dans cette partie de la bataille : « Un si beau ommencement donna occasion au Prince de se dégager de la mêlée pour ler ailleurs et pourvoir au reste selon l'occurence des cas et le succès de la taille. »

3. La Gazette, Montglat et la relation de Coste. La relation : « Le marquis e la Moussaye, maréchal de camp, y demeura blessé et prisonnier, après voir combattu vaillamment à la tête du régiment de Villequier et à la vue u Prince. Son cheval tué sous lui le mit hors de défense, et sa valeur céda a nombre de ceux qui l'enveloppoient. »

traite, eut commandement de soutenir la première ; ce qu'elle fit fort courageusement sous la conduite d'Artabase (Noirmoutier). Cependant Cyrus, ayant rallié la première ligne, donna par son côté durant qu'Artabase donnoit de l'autre ; non-seulement ce prince fit des miracles en cette rencontre, mais Aglatidas[1] y fit aussi des merveilles, de sorte que toute la force des ennemis fut arrêtée par la valeur de Cyrus. Le combat fut pourtant quelque temps douteux, et la victoire ne détermina pas tout d'un coup de quel côté elle pencheroit, car tantôt les troupes de Cyrus poussoient les troupes lydiennes avec tant d'impétuosité que l'on eût dit qu'elles alloient être taillées en pièces ou réduites à prendre la fuite ; et tantôt aussi, reprenant courage, elles retournoient à la charge et faisoient reculer ceux qui les avoient renversées. Ce qu'il y eut de remarquable pour la gloire de Cyrus fut qu'il n'y eut point d'escadron rompu par les Lydiens que Cyrus ne rallîât et ne ramenât au combat, mais avec tant de cœur, de jugement et de promptitude qu'il paroissoit être en plus d'un lieu à la fois, tant il avoit de diligence à faire tout ce que son grand cœur et sa prudence lui conseilloient. Aussi ne sçauroit-on presque imaginer le nombre de fois qu'il retourna à la charge, et combien de combats il fit en un seul combat. Il n'avoit pas plutôt vaincu en un lieu, qu'il cherchoit une nouvelle matière à sa valeur[2]...

1. La clef dit qu'Aglatidas est le marquis de Vardes, mais nous pensons que c'est plutôt Arnauld, mestre de camp des carabiniers, si connu comme militaire et comme un des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, d'ailleurs un des plus fidèles amis de Condé. Il était à Lens, et la Gazette et la relation de Coste s'accordent pour lui attribuer en cette occasion le rôle que joue ici Aglatidas. La Gazette : « Le prince de Condé avec le sieur Arnauld, qui avoit aussi très bien fait, et les ramena au combat avec la seconde ligne qu'amenoit le marquis de Noirmoutier. » La Relation : « Le Prince étoit assisté en cette occasion d'Arnauld, maréchal de camp, qui fit bien partout, mais très-bien en cette rencontre où l'effort des ennemis fut arrêté. — Sur Arnauld, voyez le chapitre dixième de cet ouvrage.

2. La Gazette, Grammont et Coste s'accordent sur ce point. Gazette : « Sa valeur l'a porté plus de dix fois à charger leurs escadrons et bataillons. »

Cependant quelques efforts qu'il pût faire pour achever de vaincre, il trouvoit toujours une nouvelle résistance, et l'opiniâtreté des ennemis donnoit une ample matière à sa prudence et à sa valeur; de sorte que, ne voulant pas que la victoire fût plus longtemps incertaine, il fit avancer son corps de réserve. Le roi de Lydie (l'archiduc Léopold) fit la même chose; mais le succès ne fut pas égal des deux côtés, car le roi de Phrygie et d'Hyrcanie (Erlac et Rasilly, qui commandaient la réserve) chargèrent si rudement les ennemis et furent si puissamment animés par l'exemple de Cyrus, à qui ils voyoient faire des actions de valeur si incroyables qu'ils ne pouvoient s'empêcher de croire qu'il y avoit quelque chose de divin en ce prince, qu'ils eurent la gloire de mettre en déroute l'aile gauche et le corps de réserve des ennemis, qui fut contraint de prendre la fuite et de céder à la valeur d'un prince que rien ne pouvoit surmonter.

Cependant comme toute l'armée de Cyrus étoit animée d'un même esprit, Mazare (le maréchal de Grammont)[1] fit aux

Grammont : « Il chargea dix fois en personne, et fit des actions dignes de cette valeur et de cette capacité si connues de l'univers. » Coste : « Il n'y eut point d'escadron rompu ou repoussé par les Lorrains que le prince ne rallliât et ne ramenât à la charge, ce qu'il faisoit avec une vitesse et une rapidité qu'on ne peut concevoir. Le nombre des charges qu'il fit n'est pas imaginable. Il passoit comme un éclair d'un lieu à un autre. »

2. Il est certain que le maréchal de Grammont contribua beaucoup à la victoire. Il n'a bien su que ce qui se passait où il était, mais sa narration incomplète est très-exacte dans tout ce qu'elle dit. Commandant notre aile gauche, il avait à combattre l'aile droite des ennemis composée des troupes d'Espagne. Le maréchal s'exprime ainsi : « Le maréchal de Grammont avoit les troupes d'Espagne à combattre; car comme elles avoient la droite et lui la gauche, elles lui étoient opposées, le comte de Buquoy étoit à la tête de la première ligne, et le prince de Ligne à la seconde. Elles étoient postées sur une petite éminence; et l'on peut dire que c'était un duel plutôt qu'une bataille, puisque chaque escadron et bataillon avoit le sien en tête. Les ennemis demeuroient armes dans l'avantage de leur hauteur, se tenant cinq ou six pas en arrière, sans que nos escadrons allant à la charge, ils se pussent embarrasser, et les leurs nous charger en ordre. Ils n'avoient point l'épée à la main; mais comme nous les cuirassiers espagnols portent en Flandre des mousquetons, ils les avoient en arrêt sur la cuisse, de même que si c'eût été des lances. A vingt

lieux où il étoit tout ce qu'un prince brave pouvoit faire, car il avança vers le prince Myrsile (le comte de Bucquoi) et vers Pactias (le prince de Ligne), qu'il avoit en tête, avec une valeur extrême. Il fut non-seulement à eux avec résolution, mais voyant encore qu'ils ne vouloient pas avancer, parce qu'ils étoient postés à dix pas au delà d'un rideau qu'il falloit monter pour aller où ils étoient, il y fut avec une ardeur incroyable, quoique ce fût sans désordre et sans précipitation : aussi les poussa-t-il si vigoureusement qu'ils furent contraints de se retirer en confusion et de fuir. Il y eut toutefois un escadron qui, voulant monter le rideau par l'endroit le plus difficile, fut repoussé par un escadron des ennemis ; mais Gobrias (La Ferté-Senneterre) arrivant en cet endroit, après avoir rompu un escadron de Lydiens, soutint ceux de son parti et força les autres à faire ce que faisoient presque tous les leurs, c'est-à-dire d'avoir recours à la fuite[1]. La seconde ligne des ennemis

pas d'eux, le maréchal de Grammont fit sonner la charge et avertit les troupes qu'elles avoient à souffrir une furieuse décharge, mais qu'après cela il leur promettoit qu'ils auroient bon marché de leurs ennemis. Elle fut faite de si près et si terrible qu'on eût dit que les enfers s'ouvroient; aussi n'y eut-il guère d'officiers à la tête des corps qu'ils commandoient qui n'y demeurassent morts ou blessés; mais l'on peut dire aussi que le retour valut matines; car nos escadrons entrant dans les leurs, la résistance fut quasi nulle. On fit peu de quartier et il y eut beaucoup de monde tué. » Coste « Le maréchal, de Grammont marcha au pas contre le comte de Buquoy qui l'attendoit de pied ferme à dix pas d'un rideau qu'il falloit monter pour aller à lui. Le maréchal, sans rompre son ordre et son pas, gagna le haut du rideau, essuya tout le feu des ennemis, les chargea et les mena battant de telle sorte qu'il ne leur donna presque pas le temps de se reconnoître : il les rompit, la tête du régiment Mazarin, où il combattoit accompagné de M. de Saint Mégrin et du comte de Lillebonne, qui firent des merveilles durant tout le cours de la bataille. »

1. Coste : « Un escadron des nôtres, montant par un endroit des plus escarpés du rideau, avoit été repoussé par un escadron ennemi, et au retour l'ennemi alloit prendre en flanc le bataillon de Persan, lorsque La Ferté Senneterre, lieutenant général qui venoit de rompre un régiment de cavalerie espagnole, chargea celui-ci avec tant de vigueur qu'il le mit en fuite et l'ayant poussé jusqu'au gros des ennemis, augmenta le désordre qui étoit parmi eux. »

voulut pourtant soutenir la première ; mais Chrysanthe (Le Plessis-Bellière) étant venu joindre Mazare, elle lâcha le pied, de sorte que par ce secours l'aile droite des Lydiens fut entièrement rompue, et Mazare eut l'avantage qu'il ne vit pas seulement un instant la victoire douteuse pour son parti, quoiqu'il se vit lui-même deux ou trois fois en état d'être pris par les ennemis[1].

Le corps de bataille, qui avoit donné en même temps que les deux ailes, à la tête duquel étoient les chariots armés de faulx, n'eurent pas moins de part à la victoire : et Abradate (le comte de Cossé, commandant de l'artillerie) fit en cette occasion... plus même qu'il ne devoit faire, car il s'exposa de telle sorte qu'on eût dit qu'il sçavoit qu'il ne pouvoit être blessé ou qu'il vouloit mourir... Hidaspe (Châtillon) étant arrivé en cet endroit, et Gadate (le comte de Barbantane, lieutenant des gardes du duc d'Enghien) l'étant venu soutenir, ils chargèrent si vertement l'ennemi qu'il fut contraint de se retirer en confusion dans le gros de la bataille. Ensuite Hidaspe ramena les troupes qu'il commandoit contre les troupes d'Arinaspe (le général Beck) et contre Arinaspe lui-même; et tous les bataillons de la première ligne chargèrent ceux des ennemis qui leur étoient opposés avec tant de vigueur qu'Arinaspe, tout grand capitaine qu'il étoit, fut contraint de céder à la valeur d'Hydaspe, ne pouvant pas même lui résister longtemps. Le roi de Pont (le comte de Fuensaldagne), qui avoit combattu ce jour-là avec autant de courage que de malheur, voyant le désordre qui étoit dans l'armée de Crésus, fit tout ce qu'il put pour rallier ses troupes; il se mêla vingt fois dans celle de Cyrus et faillit même à être pris; mais qu'eût-il pu

1. Coste : « La seconde ligne des ennemis voulut soutenir la première, mais elle lâcha le pied à l'approche du maréchal de Grammont, que Le Plessis-Bellière avoit joint avec sa seconde ligne, et ce renfort acheva de rompre l'armée des Espagnols. Le maréchal se conduisit avec tant de prudence et de valeur durant tout le combat, que son aile ne fut pas seulement ébranlée. Il défit tout ce qu'il chargea, et se trouva si souvent engagé parmi les ennemis qu'il faillit deux ou trois fois à être pris dans la mêlée. »

faire au déplorable état où il se voyoit ? Crésus (l'archiduc), aussi bien que lui, donna beaucoup de marques de courage[1], sans pouvoir, non plus que ce prince, trouver de remède à son malheur. Il voyoit ses deux ailes rompues et son corps de bataille enfoncé; toute la campagne étoit couverte de morts, et de morts de son parti. L'épouvante étoit dans ses troupes; elles fuyoient partout où Cyrus les attaquoit, et fuyoient même où on ne les attaquoit pas, tant la frayeur s'étoit emparée des troupes lydiennes. De sorte que Crésus, voyant qu'il ne s'agissoit plus que de mettre sa personne en sûreté et d'aller défendre Sardis, et le roi de Pont, jugeant aussi qu'il fallait se mettre en état d'aller songer à la conservation de Mandane, ces deux princes prirent enfin la résolution de se retirer; ce qu'ils firent sans que Cyrus, qui les cherchoit partout, le pût empêcher, ni sans qu'il sçut même par où ils s'étoient retirés.

Cependant Cyrus et Mazare, étant chacun à la tête des ailes qu'ils avoient si glorieusement conduites, se joignirent au derrière de la bataille des ennemis qui n'étoit plus composée que d'un reste d'infanterie, toute la cavalerie ayant fui; de sorte que Cyrus, ne voyant plus rien qui fût en état de lui résister qu'un bataillon d'Égyptiens qui faisoit ferme, commanda à Féraulas[2] de prendre ses gardes, dont le capitaine avoit été tué, et de donner dans ce bataillon. . . . . Puis, voyant que partout son armée étoit victorieuse et que partout celle

1. Coste rend aussi justice au courage déployé par l'archiduc Léopold : « L'archiduc qui vit ce désordre fit tout ce qu'il put pour rétablir les choses. Il anima ses troupes à une généreuse résistance par l'exemple de sa valeur, et se mêla dans nos escadrons où il faillit à être pris. Mais que pouvoit-il faire, ses deux ailes étant rompues et son corps de bataille enfoncé ? Il se retira et l'on ne sait pas où. Le Prince qui le chercha partout n'en put apprendre aucune nouvelle. » Monglat : L'Archiduc et le comte de Fuensaldagne se sauvèrent à Douai. »

2. Ailleurs Féraulas est le duc de Chabot-Rohan, l'ami et le confident bien connu de Condé. On l'aura mis ici pour lui faire honneur, car il n'était pas à Lens; et la relation communiquée à Coste dit que ce fut à De Roche, lieutenant de ses gardes, que Condé donna la périlleuse commission.

es ennemis étoit vaincue, il fit cesser le combat. . . . . .
nsuite de quoi, se mettant à poursuivre sa victoire en pour-
ıivant les fuyards, il les poussa jusques à un défilé qui étoit
ıprès de Thybarra (Lens), qu'il investit à l'heure même et
ui se rendit à discrétion. Ainsi en un même jour, il gagna
ne bataille, prit une ville, délivra le roi d'Assyrie (Villequier),
igrane (La Moussaye) et Anaxaris (le comte de Brancas),
ue les ennemis y avoient envoyés aussitôt après les avoir
ris; et ce qu'il y eut de remarquable fut que ce roi prison-
ier (Villequier) fut celui qui fit la capitulation de la ville où
n l'avoit mené ; car les habitants, se voyant sans espoir d'être
ecourus et sans pouvoir de se défendre, furent se jeter à ses
ieds, pour lui demander la grâce de faire que Cyrus les
:aitât bien; ce qu'il leur promit, et ce qu'il leur tint, Cyrus
e manquant jamais de donner des marques de clémence et de
onté quand les occasions s'en présentoient. Cette victoire ne
ıt pas de celles qui laissent quelques consolations aux vain-
us, car les Lydiens furent battus partout et défaits partout;
s perdirent toutes leurs machines, toutes leurs enseignes,
ous leurs chariots et tout leur bagage. Il y eut un nombre si
rand de morts et de prisonniers que l'on ne l'a jamais pu
;avoir [2]. Arinaspe, ce vaillant capitaine ionien (le général
eck), y fut pris et si blessé qu'il en mourut le lendemain. Et

1. Montglat : « La plupart des fuyards se sauvèrent dans Lens, où Ville-
ıier étoit prisonnier; mais voyant la bataille perdue, ils se rendirent tous à
i avec la ville. Il reçut l'un et l'autre et leur promit quartier après leur
oir fait quitter les armes. » La relation de Coste : « Le Prince investit le
ème jour Lens, qui se rendit à discrétion. Villequier se trouva dedans : ceux
i l'avoient pris, se voyant perdus par la perte de la bataille, se rendirent à
ır prisonnier, et le prièrent de faire leur capitulation avec celle de six cents
ldats que l'archiduc avoit laissés dans cette place. » La Gazette dit la même
ose.

2. La Gazette et le maréchal de Grammont le portent à cinq mille. On peut
voir du moins le nombre des officiers prisonniers, en lisant la liste donnée
ır la Gazette, depuis les généraux jusqu'à des lieutenants, des enseignes et
s sergents.

tout cela, sans que Cyrus eût perdu qu'un très-petit de gens [1]...

Tel est le récit de Mlle de Scudéry. A cette intelligence de l'ensemble de la bataille et nœuvres les plus importantes, il est impos méconnaître la main d'un militaire, et nou peine à comprendre comment le maréchal d mont, qui fréquentait l'hôtel de Rambouillet, doute avait lu *le Cyrus* et ces pages si remar n'y a pas puisé une connaissance plus com l'affaire à laquelle il avait pris une part si glo qui devait tant l'intéresser ; comment surtou glat, qu'on appelait *la bibliothèque,* à cause d breux documents qu'il rassemblait, ne s'est p de celui-ci. Ainsi que nous l'avons dit, Cost par Saint-Évremont, s'était procuré, et il a i dans la troisième édition de son ouvrage, relation authentique, non pas celle de la mais celle qui se conservait à l'hôtel de Cond Condé lui-même avait revue et corrigée. En

1. Coste dit cinq cents hommes tués ou pris. Relevons ici une grave qui lui est échappée. Il dit: « Le marquis de Noirmoutie comte de La Suze, blessé de deux coups à la bataille, mourut après de ses blessures. Il n'avoit pas dix-sept ans accomplis, e seconde campagne qu'il servoit d'aide de camp et qu'il servoit ment. » Le marquis de Noirmoutier était de la maison de La Tr non de celle de La Suze. Il ne fut pas tué à Lens, car quelques il était à Paris, parmi les généraux de la Fronde. Coste a mal lu dont il a fait usage; il aurait dû lire le marquis de Normanv s'applique fort bien tout ce que Coste dit de Noirmoutier. C'est qui nous suggère cette rectification en citant le jeune marquis de comme s'étant tenu dans le combat près de la personne de Con été blessé.

: le récit de Coste, fait d'après cette relation, et
i de Mlle de Scudéry, on est frappé de leur res-
blance, qui trahit un commun original ; mais la
ériorité est incontestablement du côté de la roman-
e, qui marque avec plus de précision et développe
; plus d'intelligence les points essentiels de la
ille. De plus, Coste accumule une foule de petites
es matérielles qui ne peuvent avoir été dans la
tion communiquée. Nous avons signalé [1] l'énorme
ue qui fait périr à Lens, à dix-sept ans, le marquis
Noirmoutier, qui, selon Coste lui-même, comman-
: la seconde ligne de l'aile droite en qualité de
réchal de camp, et qui, en 1649, à Paris, faisait
tie des généraux de la Fronde. Coste doit avoir
l lu la relation manuscrite ; évidemment, au lieu
Noirmoutier, elle avait mis *Normanville*, avec la
ette. De même Coste cite un prince de *Salve* qui
ıs est inconnu, au lieu du prince de *Salm*. Quoi-
il déclare avoir transcrit *mot à mot* la pièce si pré-
use qu'on lui avait prêtée, souvent il s'est borné à
faire un extrait, et il a abrégé ce qui demandait
en plutôt à être développé. Et, en parlant ainsi,
us l'accusons preuve en main, car nous venons de
couvrir la relation sur laquelle il a travaillé, ainsi
ıe Mlle de Scudéry.

Nous avons rencontré cette relation où nous ne
ıvions ni espérée ni cherchée, comme il arrive
esque toujours. Nous l'avions cherchée manuscrite,
; nous l'avons trouvée imprimée, et déjà même,

1. Dans la note de la page précédente.

nous l'avouons, indiquée dans la *Bibliothèque historique de la France*, t. II, n° 22289, sous ce titre : *La bataille de Lens, donnée le 21 août 1648; par Isaac de La Peyrere, Paris, 1649, in-folio.* Cet auteur est mort en 1677. » Cet écrit contient vingt-deux pages ; il est imprimé à l'imprimerie royale, sans nom d'auteur, mais avec une dédicace à Christine, reine de Suède, signée *La Peyrere*. La *Bibliothèque historique* indique au même endroit, n° 22288, une autre « *Relation de la bataille de Lens, gagnée par le prince de Condé sur les Espagnols, Paris, 1648,* in-4°. » Mais ces deux écrits ne diffèrent guère que par le format. L'in-4° n'a point de date, quoi qu'en dise la *Bibliothèque historique;* il n'a pas non plus la dédicace à la reine Christine, ni aucun nom d'auteur. Mais dans l'in-folio et dans l'in-4° le récit est absolument le même. La Peyrere a pu signer la dédicace, publier et retoucher un peu cette relation, comme Bessé a publié et vraisemblablement poli celle que La Moussaye avait écrite des batailles de Rocroy et de Fribourg ; cela n'empêche point que le véritable auteur n'en soit un officier de Condé ou du moins que cette relation ne vienne de chez Condé, car c'est la même pièce que Coste déclare avoir reçue de l'hôtel de Condé et qu'il a publiée, en y mêlant bien des fautes. Mlle de Scudéry l'a connue, encore manuscrite ou déjà même imprimée, car elle a paru en 1649, en même temps que *le Cyrus,* et on l'y retrouve employée librement, mais avec une parfaite intelligence, et, ce nous semble, avec une netteté et une précision supérieures. L'édition in-folio, sortie des presses de l'imprimerie

ale, a dû être tirée à fort peu d'exemplaires et lement pour en faire des cadeaux ; et la réimpres- n in-4° était une de ces pièces volantes, qui parais- ent pour disparaître bien vite, et qui sont devenues rares qu'on les peut considérer comme inédites. us croyons donc bien faire de reproduire celle-ci ir rectifier sur quelques points le récit de Coste, ttre en pleine lumière l'exactitude et le mérite du it de Mlle de Scudéry, et achever ce petit travail la bataille de Lens.

BATAILLE DE LENTS, A PARIS, DE L'IMPRIMERIE ROYALE, MDCLIX [1].

'archiduc Léopold, général de l'armée d'Espagne aux Pays- , avoit réussi dans tous ses desseins au delà de son espé- ce, et il se pouvoit promettre une fin de campagne très rieuse, si les suites étoient toujours semblables à leurs mencements. Il avoit forcé la ville et la citadelle de Cour- , à trois heures d'Ipres, et presque à la vue du prince de dé, qui assiégeoit cette place. L'entreprise d'Ostende avoit funeste à ses entrepreneurs ; et douze cents François, mal- reusement échoués sur le rivage, étoient retenus prison- rs dans la ville même qu'ils avoient voulu prendre. L'irrup- qu'il (l'Archiduc) avoit faite sur la frontière de Picardie it eu l'effet qu'il s'étoit proposé. L'armée françoise avoit tté la Flandre pour venir au secours de la Picardie ; et les tis qu'il avoit envoyés dans cette province y avoient fait de grands ravages, qu'il s'étoit persuadé que le bruit de son n avoit donné de l'effroi à la ville de Paris. Mais de tous avantages nul ne le flattoit si agréablement que d'avoir

Tel est le vrai titre de l'in-folio, et non celui que donne la *Bibliothèque rique*.

réduit le prince de Condé, ce victorieux et ce conquérant, qui avoit gagné tant de batailles et qui avoit pris tant de villes, à cette dure nécessité d'avoir été spectateur de la prise de Furnes, avec ce déplaisir de n'avoir pu secourir cette place, dont la perte attiroit apparemment celle d'Ipres, que le prince venoit de prendre, et celle de Dunkerque, qu'il avoit prise deux ans ans auparavant.

Un progrès de félicités si considérables avoit élevé si haut le courage de l'Archiduc, qu'il estima que c'étoit une chose indigne de sa réputation et de la grandeur de la maison d'Autriche de se tenir au delà de la rivière de la Lys, en des postes retranchés de canaux, que les Flamands appellent *watergans*. La Lys étoit son Rubicon. Il se résolut de la passer pour entrer dans la plaine, et pour aller bien plus avant, si la fortune répondoit à sa pensée. On avoit publié que les Parisiens étoient possédés du même esprit de trouble et de confusion qui travaille nos voisins [1]. Il vouloit tenter s'ils ne seroient pas d'humeur à revoir les étendards d'Espagne, et à lui ouvrir les portes de la ville la plus belle, la plus riche et la plus superbe de toutes les villes du monde.

Le prince de Condé, général de l'armée du Roi dans les mêmes Pays-Bas, voyoit le succès des affaires de l'Archiduc et le désordre des siennes avec une douleur sensible, mais secrète. La fortune, qui l'avoit toujours favorisé, sembloit à ce temps-là ne le regarder que de mauvais œil, et le reproche des fautes qui n'étoient pas siennes tomboit en quelque façon sur lui par la créance que l'on avoit conçue qu'étant le maître de son armée rien ne s'y passoit que par son ordre ; ce qui n'étoit pourtant pas si absolument vrai que tout le monde le croyoit.

Le siége d'Ipres avoit été résolu dans le conseil de guerre tenu à Paris, sur un faux rapport de celui qui avoit mal

1. Les Anglais.

nu la place. Et si le Prince, qui ne se donne point de
et qui n'en donne à personne dans toutes les actions de
ırre, n'eût apporté à ce siége une résolution, une vigi-
et une assiduité toutes particulières, il est certain qu'il
été plus long, et par conséquent plus douteux.

ınt à la perte de Courtray, le même conseil de guerre
ordonné, sur la parole du gouverneur, le nombre
mes qui devoient sortir de cette garnison pour fortifier
e du Prince; et le gouverneur n'avoit mené que seize
hommes de deux mille qu'il avoit promis. Mais de ce
·e encore le Prince avoit renvoyé deux cents chevaux
a place, sur la créance qu'il eut qu'elle seroit dépourvue
ense, en cas qu'elle fût attaquée, quoique le gouverneur
otestât que rien n'y manquoit, et lui répondoit positive-
qu'elle étoit munie d'hommes et de choses nécessaires,
là de ce qu'il en falloit pour soutenir un siége et attendre
cours.

ıtreprise d'Ostende n'avoit été ni du conseil ni de la
issance du prince, et il n'en eut avis que sur le point
exécution s'en devoit faire. Il eut ordre de la cour d'en-
douze cents hommes au maréchal de Rantzau, auteur et
teur de l'entreprise, et de s'avancer en même temps avec
ste de ses troupes proche de Dixmude pour y attirer les
nis et les éloigner d'Ostende. Le Prince avoit effectué l'un
utre si adroitement, que les Espagnols crurent que les
cents hommes envoyés à Dunkerque n'étoient qu'une
, et qu'en effet on en vouloit à Dixmude. Ils coururent
utes parts au secours de cette place. Ostende même y
envoyé ses meilleurs hommes, et Ostende étoit pris si on
su prendre. Si le Prince fut mal secondé à Ostende, il fut
béi à Furnes. Le maréchal de Rantzau ne s'étoit pas
sur les canaux des avenues, où le Prince lui avoit com-
lé de se tenir, lorsqu'il partit de Flandre pour suivre
hiduc en Picardie; et si l'ordre qu'il avoit laissé eût été

observé, il est constant que les ennemis n'auroient jamais pensé au siége de Furnes.

Mais de tout ce qui avoit traversé la campagne du Prince, rien ne le touchoit comme de voir périr son armée, qui avoit été des plus belles et des plus lestes qui fussent entrées dans le pays ennemi, et qui étoit devenue la plus chétive et la plus délabrée qui se vît jamais. Il avoit perdu une bonne partie de ses meilleurs soldats sur la plage d'Ostende. La campagne avoit été rude et pénible, et son armée n'avoit fait qu'une demi-montre. La pauvreté, la faim, la nudité, la maladie et la désertion l'affoiblissoient à vue d'œil; et cette foule de calamités l'avoit réduite à un si petit nombre, qu'elle étoit diminuée des deux tiers de ce qu'elle étoit au siége d'Ipres.

Une si longue suite de mauvaises rencontres auroit étonné tout autre que le Prince. Il témoigna une fermeté inébranlable au milieu de tous ces désordres, et ne laissa pas de contenir ses troupes dans une discipline aussi exacte que si elles avoient été exactement payées. Il donna tout l'ordre qu'il put à ce qui dépendoit de lui et de sa conduite, et souffrit sans murmure ce qui venoit du dehors et de la fortune. Il n'ignoroit pas que le sort des armes est variable et inconstant. Il attendoit une résolution meilleure, et sa patience étoit de ces vertus qui irritent une haute valeur, bien loin de la décourager.

L'Archiduc assembla toutes ses forces pour le dessein qu'il avoit, et passa la Lis. Il assiégea en passant le château d'Éterre, qui fit peu de résistance. Le Prince, qui étoit campé proche de Béthune, avoit tâché, tout foible qu'il étoit, de soutenir cette place. Mais il ne le put, parce que l'Archiduc, qui avoit gagné les devants, étoit posté sur les avenues du secours, aisées à garder, difficiles et presque impossibles à forcer.

Les ennemis, en suite de cette prise, vouloient passer la Lave, qui est la rivière de Béthune, aux villages de la Gorgue et de l'Estrain, et refirent les ponts qui étoient rompus. Ce passage, qu'il importoit de défendre, obligea le Prince d'

· en diligence le duc de Châtillon, lieutenant général, ıelques troupes détachées de l'avant-garde, et de le avec tout le gros de l'armée, pour le soutenir. Le le Bucquoy étoit passé avec quantité de troupes espa- et le reste de l'armée ennemie filoit toujours, quand le Châtillon alla droit à ce comte, et le chargea si vigou- ɜnt qu'il ne fut pas seulement contraint de repasser les nais de les repasser en confusion, avec perte de beau- ɜ soldats et de plusieurs officiers. Le marquis de Persan, ɜl de camp, qui se porta en cette occasion très vaillam- elon sa coutume, y fut blessé d'un coup de mousquet .

:ince, ayant chassé les ennemis au delà de la rivière de ɜ, avoit de l'inquiétude pour le général Erlac, qui étoit ı Arras, et il craignoit avec raison que l'Archiduc ne ût empêcher de se joindre pour les combattre séparé- Iazeroles, gentilhomme volontaire, étoit à Arras de la Prince pour concerter cette conjonction ; et Vaubecour, ɜl de camp, attendoit à Béthune le commandement de r pour aller recevoir ce général avec une escorte de e et d'infanterie. L'ordre fut donné si à propos que les de Vaubecour et celles d'Erlac se rencontrèrent la nuit ıême jour et à même heure au village de Souché, lieu pour le rendez-vous de l'un et de l'autre.

'françois et les Allemands joints ensemble arrivèrent le ain matin à Béthune ; où le Prince étant allé voir le et ses troupes, apprit par le maréchal de Grammont, it demeuré au camp, que les ennemis avoient délogé. Il à l'heure même à la tête de la cavalerie et des corps et de Vaubecour, et découvrit l'Archiduc dans la plaine, rchoit avec toute son armée le long de la grande route e à La Bassée. On lui rendit en même temps une lettre ɜsis-Belière, gouverneur de La Bassée, qui portoit que emis alloient au pont Adon, et que le bruit étoit parmi

eux qu'ils retournoient en France. Le Prince dépêcha au vidame d'Amiens, qui étoit à Arras, pour donner ordre à la frontière de Guise et de Rocroy; et ne doutant plus de la route que prenoient les Espagnols, il fit état que l'Archiduc ne se pouvoit dédire de la bataille à laquelle il le vouloit engager.

Avant que d'aller à lui, il trouva à propos d'aller à son camp, où étoit le maréchal de Grammont, et résolut de reprendre Éterre, tant pour regagner en chemin faisant un poste important sur la Lys, que pour ne pas laisser cet avantage aux ennemis de pouvoir dire ce mot de rodomontade espagnole : *Qu'ils lui avoient pris une place sur la moustache.* Éterre fut forcé en moins d'un jour; et le prince reprit par assaut ce que l'Archiduc avoit pris par capitulation.

Le gouverneur de La Bassée manda sur ce temps que l'armée ennemie passoit au pont Avantin, et qu'elle gagnoit la plaine, à dessein d'attaquer Lents. Le Prince, impatient de sçavoir où iroit l'Archiduc, commanda que son armée le suivît à La Bassée, et s'avança avec quelques troupes de cavalerie pour connoître en personne les ennemis, qui parurent au nombre de quarante escadrons sur une des hauteurs de Lents. Il reçut une joie qui ne se peut exprimer, de les voir en si beau lieu pour les combattre, et retourna fort content à La Bassée, où toutes ces troupes arrivèrent vers le soir, et fit son ordre de bataille dès la même nuit. Le lendemain au point du jour il marcha aux ennemis, qu'il croyoit postés sur la même hauteur où il les avoit laissés; mais il les trouva à Lents, qui s'étoit rendu cette nuit-là même au bruit de la marche espagnole, sans attendre le canon.

Lents est une petite ville du comté d'Artois, assise sur une éminence entre Arras et La Bassée, à quatre lieues d'Arras sur la main droite, et à deux lieues de La Bassée. Une petite rivière coule au pied de l'éminence du côté d'Arras, et y forme un marais. La campagne du côté de La Bassée est composée

ces grandes plaines ondées, dont les coteaux et les vallons baissent imperceptiblement, et qui semblent n'avoir été ites que pour y donner des batailles. Cette place a été prise reprise diverses fois par l'un et par l'autre parti, et qui a é maître de la campagne a été maître de Lents. Elle étoit gnalée par la mort des grands capitaines qui y ont été és [1]. Elle est devenue illustre par la bataille qui en a pris le om.

L'Archiduc avoit désiré de voir le Prince, ou, selon l'humeur spagnole, avoit feint de le désirer. Le Prince se présenta evant lui en bataille rangée sur la hauteur la plus proche de ents, du côté de La Bassée, et lui parut étincelant dans ses rmes à la tête de son armée, comme une comète que l'Empire et l'Espagne n'ont jamais vue impunément.

L'Archiduc étoit campé de cette sorte. Son aile droite étoit ous la ville de Lents, remparée par le devant de ravins et de hemins creux. Son corps de bataille étoit posté dans de petits ois naturellement retranchés, et son aile gauche occupoit un eu élevé, au devant duquel il y avoit quantité de défilés.

L'armée de l'Archiduc étoit plus forte que celle du Prince le trois à quatre mille hommes, et il n'y avoit pas d'apparence que le plus foible dût attaquer le plus fort dans des postes si vantageux. C'étoit pourtant cela même à quoi l'Archiduc s'étoit ttendu ; et il avoit pensé que le Prince feroit à Lents ce qu'il avoit fait à Friburg et à Nortlingen. Mais ses raisons étoient lifférentes, et les rencontres n'étoient pas semblables. Il tâta es ennemis de tous côtés, et fit tout ce qu'il put pour obliger l'Archiduc à sortir hors de son poste. Il lui fut impossible de l'atirer au combat. Et tout ce jour se passa à escarmoucher entre es deux armées, et à un grand feu de canon de part et l'autre.

Le camp du Prince étoit si stérile et si sec qu'il n'y avoit ni

1. Le maréchal de Gassion, en 1647.

eau ni fourrage aux environs, que du côté des ennemis ; et les chevaux de son armée n'avoient bu ni mangé de tout le jour. Cela le fit résoudre à changer de poste, et à retourner sur ses pas à un lieu nommé Neus, à côté de La Bassée, où il y avoit abondance d'eau et de fourrage, où son armée pouvoit être secourue de vivres et d'où il étoit en état d'observer la démarche des ennemis, pour aller à eux de quelque côté qu'ils eussent envie d'avancer ou de reculer.

La résolution prise de décamper, il délibéra s'il partiroit de nuit ou de jour. Déloger de nuit étoit le plus sûr. Marcher de jour étoit incomparablement plus digne d'un grand prince, et le flattoit de cette espérance, que les ennemis s'engageroient à le suivre, et qu'il les engageroit à la bataille. Il y avoit beaucoup de péril à se retirer de jour devant une armée d'Espagne, commandée par les plus braves capitaines de l'Europe. Le pas étoit glissant de la retraite à la fuite, et de la fuite à la défaite. Mais l'honneur et l'espérance de combattre l'emportèrent sur le péril : il se résolut de ne marcher que de jour. Et laissant agir cette chaleur intérieure qui lui présageoit le combat et la victoire, il jeta hardiment le dé sur la confiance qu'il prit de son destin et de sa propre valeur.

Le corps d'avant-garde marcha dès que le jour commença de poindre. Ce fut le vingtième d'août mil six cent quarante-huit, remarquable par la bataille qui l'a rendu célèbre. La seconde ligne suivit le corps de réserve. La première ligne suivit la seconde ; le canon marcha à la tête de l'infanterie. Le tout se retira en bon ordre et sans danger quelconque, hormis la première ligne de l'aile droite où étoit le Prince. Elle avoit en tête les Cravates et les Lorrains de l'aile gauche de l'Archiduc, qui étoit la moins embarrassée de chemins coupés, et la plus dégagée des troupes ennemies. Ce fut elle aussi qui sortit la première de son poste sur notre retraite.

Le Prince avoit donné ordre que le corps de la gendar-

nerie, commandé par le duc de Châtillon, s'arrêtât dans la plaine, et fit front aux ennemis, pour soutenir la ligne qui se retira par les intervalles des gendarmes. Le régiment du duc d'Orléans, qui avoit la grande garde ce jour-là, faisoit la retraite de tout. A sa tête étoit le marquis de Noirmoutier, maréchal de camp, et le comte de Brancas, maître de camp du régiment, qui soutinrent courageusement et assez longtemps le choc des Cravates. Mais leur effort fut si impétueux que le régiment plia. Le comte de Brancas fit dans cette occasion tout ce qu'un homme peut faire. Il y demeura blessé et prisonnier. Le marquis de Noirmoutier se trouva engagé par les Cravates. Il se fit faire jour l'épée à la main, et se dégagea d'eux.

Les ennemis auroient passé outre, sans le duc de Châtillon qui en arrêta le cours. L'une et l'autre armée qui le vit fondre avec les gendarmes, demeure d'accord qu'il ne s'est jamais vu de plus belle charge ni faite de meilleure grâce. Les Cravates et les Lorrains, qui les soutenoient, furent repoussés jusqu'à demie hauteur de l'éminence de laquelle ils étoient descendus; mais ils furent soutenus de trois gros escadrons frais; ces trois escadrons, de toute la cavalerie que l'Archiduc avoit détachée, et ce torrent tomba sur les gendarmes avec tant de force et de rapidité qu'ils furent renversés les uns sur les autres.

Le Prince, qui avoit prévu le désordre, avoit pourvu à deux choses : l'une que les troupes qui devoient aller à Neus se missent en bataille sur la prochaine hauteur; l'autre, que sa ligne fît ferme dans la plaine, pour favoriser la retraite du duc de Châtillon. A quoi il avoit exhorté les huit escadrons qui composoient cette ligne, escadron par escadron; et il croyoit qu'ils périroient tous plutôt que de l'abandonner. Mais comme il étoit sur le point d'aller à la charge pour soutenir ses troupes qui se retiroient en confusion, les huit escadrons qui lui avoient témoigné tant de résolution, voyant la chasse des gendarmes, le nombre et la furie des enne-

mis qui les poursuivoient, furent saisis d'une épouvante si soudaine que le Prince, abandonné et pressé, ne put prendre lui-même autre parti que celui de sa sûreté; et comme il ne s'y résolut que tard, ce ne fut pas sans risque d'être pris ou tué dans l'embarras de la retraite.

Ceux que la peur emporta ne s'arrêtèrent qu'au pied de la hauteur, où la seconde ligne et l'aile gauche de la première s'étoient postées, avec l'infanterie de la bataille et le gros de réserve. Ceux qui conservèrent le jugement dans la fuite, firent halte à un rideau qui se rencontra dans la plaine, assez proche de cette hauteur. Ce fut là que le Prince fit un ralliement des moins étonnés, et qu'ayant tourné tête aux ennemis, il les arrêta tout court. Il n'osèrent pas sans doute se commettre, dans le désordre de la poursuite où ils étoient, au hasard des troupes que le rideau pouvoit couvrir, ni au voisinage de celles qu'ils voyoient rangées en bataille sur la hauteur. Ils se retirèrent sur l'éminence que les François avoient quittée, vis-à-vis de celle où ils étoient postés.

D'abord que le Prince eut rejoint le maréchal de Grammont, il résolut avec lui et tous les officiers de son armée qu'on donneroit bataille sans marchander, et que rien ne seroit changé de l'ordre qui avoit été fait à La Bassée. Il n'y eut en effet rien d'innové qu'en la première ligne de l'aile droite, que l'on fit seconde ligne de première qu'elle étoit : tant pour la rafraîchir, que pour ne la pas commettre au premier choc du combat dans l'épouvante où elle sembloit être. *C'étoit une entreprise bien hardie de changer quelque ordre de bataille que ce fût en présence de l'ennemi, mais le mouvement de ces deux lignes se fit sans confusion. Elles firent une espèce de contre-marche, et passèrent par leurs intervalles avec un ordre merveilleux à la place l'une de l'autre.* Les gendarmes ralliés furent remis dans leurs postes. Ce qui défailloit fut rétabli et rangé en fort peu de temps; le nombre de ceux qui furent tués ou pris à la retraite ne fut pas considérable.

L'ordre de la bataille fut tel. Le Prince prit l'aile droite, et ie posta à la première ligne, composée de neuf escadrons. Il voit formé une petite troupe de seize à vingt de ses domesques braves et choisis, qui ne quittoient jamais sa personne, les plaça dans l'intervalle des deux escadrons de Vilette, la tête duquel il voulut combattre, comme il avoit comıttu à Rocroy à la tête du même régiment, qui étoit en ce mps-là de Gassion. Les hauts officiers qui servoient près de i étoient : Villequier, lieutenant général, qui commandoit la emière ligne, assisté d'Arnauld, maréchal de camp. Le marıis de La Moussaye, avec la même dignité de maréchal de mp, se tenoit près de la personne du Prince, pour recevoir s ordres plus particuliers. Le marquis de Faur étoit maréıal de bataille; et Beaujeu commandoit la cavalerie de cette igade.

Le maréchal de Grammont avoit l'aile gauche, dont la preière ligne étoit composée de pareil nombre d'escadrons que première ligne de l'aile droite. La Ferté-Senneterre, lieuteınt général commandoit la première ligne, assisté du marquis e Saint-Maigrin, maréchal de camp. Leinville servoit de maèchal de bataille; et le comte de Lillebonne commandoit la ıvalerie de cette brigade.

La première ligne d'infanterie, entre les deux ailes, étoit de inq bataillons. Et le canon marchoit à la tête de l'infanterie, ommandée par le comte de Cossé, qui avoit pour lieutenants a Guette et De Hayes.

La seconde ligne de l'aile droite étoit composée de huit escarons, que le marquis de Noirmoutier, maréchal de camp, ommandoit. La seconde ligne de l'aile gauche n'en avoit que ept sous Le Plessis-Bellière, aussi maréchal de camp. La econde ligne d'infanterie étoit de cinq bataillons.

Six escadrons de gendarmes étoient postés entre les deux gnes d'infanterie. Et tout ce gros de gendarmes et d'infanerie composoit le corps de bataille, dont le duc de Châtillon,

lieutenant général, avait la conduite; ayant près de lui \
mèle, et Beauregard, maréchaux de bataille.

Le corps de réserve étoit composé de cinq escadror commandé par le général Erlac, qui avoit sous lui le mai de Razilly.

Le Prince fit une revue de ses troupes, et les hara toutes. Sa présence, sa parole, et la gaieté qu'il portoit su visage, inspirèrent une vigueur nouvelle au cœur de ses dats. La couleur revint aux plus pâles, la force aux plus bles, et ceux dont les habits déchirés tomboient en lambe parurent dans une posture plus audacieuse et plus fière n'étoit l'orgueil même des Espagnols qu'ils alloient comba

Le Prince leur commanda trois choses: la première (regarder marcher les uns les autres, pour observer leurs tances et leurs intervalles, et que la cavalerie se renco toujours avec l'infanterie sur une même ligne droite; la conde, de n'aller à la charge qu'au pas; la troisième, de ser tirer les ennemis les premiers.

On aperçut en même temps que la cavalerie des enne qui se tenoit à la hauteur opposée de celle du Prince, s'o à droite et à gauche. C'étoit pour faire place à la bataill l'Archiduc, qui étoit sorti hors de son poste de Lents, tout son canon, toute son infanterie, et tout ce qui lui resté de cavalerie. Le général Beck, qui avoit été à la cl de nos troupes de retraite, l'avoit envoyé solliciter de sur sa parole, non pas à la bataille, mais à la défaite du Pr qu'il lui donnoit tout assurée. Et l'Archiduc étoit sorti cette créance, qu'il n'y avoit rien plus à faire, s'il le faut dire, qu'à prendre la victoire avec la main.

La satisfaction du Prince fut non pareille de voir l'Arch en présence. *Son dessein lui avoit réussi, comme il l'* *projeté; et il sembloit que sa retraite n'avoit été qu* *feinte pour engager les ennemis au combat. Ce fut en* *un panneau subtilement tendu aux plus grands capita*

lui parti d'Espagne, et l'Archiduc donna dedans. L'illusion ui le trompa fut bizarre. Il courut à la victoire, et n'eut pas le emps de prendre haleine pour la bataille. Le Prince étoit prêt. 'Archiduc ne l'étoit pas; et les François s'étoient hâtés de se nettre en ordre, pour surprendre les Espagnols dans le désordre.

Il étoit environ huit heures du matin quand l'armée du Roi ommença à marcher aux ennemis, et les ennemis, qui la virent ller à eux dans la résolution de combattre, commencèrent à outer de la victoire. Qui se représentera la fierté de cette armée oyale, et le bel ordre dans lequel elle marchoit, au bruit des ompettes, des tambours et des canons, se figurera cette eauté terrible à laquelle le Dieu des batailles comparoit la eauté de son épouse. Le Prince lui faisoit faire halte de temps ı temps, pour la contenir dans ses lignes et dans ses disnces. Et ce qui est considérable, le canon que commandoit comte de Cossé fut si bien et si diligemment servi, qu'il tira ujours en marchant, avec cet avantage que, tirant de la plaine ır l'éminence où étoient les ennemis, tous les coups portoient ı dedans leurs escadrons ou dedans leurs bataillons, et n'autoient pas peu de confusion à celle où ils étoient pour se ettre en ordre. Le canon des ennemis, qui tiroient de haut ı bas sur l'armée du Roi, ne faisoit pas le même effet, quoique le nombre fût très inégal, que l'Archiduc en eût trente-uit pièces, et que le Prince n'en eût que dix-huit.

Les ennemis, pressés de combattre, faisoient bonne mine, et ıarchoient résolûment à nous. Mais ils faisoient deux choses mbarrassantes à la fois lorsque l'on va à un combat décisif; ar ils marchoient et se rangeoient en bataille tout en même emps. Leur armée étoit composée de seize bataillons et de oixante-deux escadrons. Leur ordre étoit tel: Le comte de tucquoy et le prince de Ligne commandoient les deux lignes le l'aile droite. Le prince de Salme et le comte de Ligneville, es deux lignes de l'aile gauche. Le général Beck l'infanterie. Le omte de Fuensaldagne le reste des autres troupes qui soute-

noient, celles-ci. Et l'Archiduc pour avoir l'œil à tout, s'étoit posté à la tête de la cavalerie des ordres[1] au milieu de sa bataille.

Les deux armées étoient à trente pas l'une de l'autre, lorsque trois coups de fusil furent tirés de l'aile gauche de l'ennemi sur l'aile droite de l'armée du Roi. Le Prince, qui craignit la précipitation de ses soldats, les arrêta par une halte qu'il fit faire, et défendit de tirer que les ennemis n'eussent tiré à bout portant. Cette halte fit trois effets: il tempéra l'ardeur de nos troupes; il ajusta l'ordre de leur marche, et les confirma dans la résolution de souffrir le feu des ennemis.

Sur ce temps, le prince de Salme s'avança au trot avec sa première ligne contre celle du Prince, qui ne marcha que le pas pour le recevoir. Les deux lignes se joignirent tête contre tête de cheval, bouche contre bouche de pistolet, et demeurèrent en cette posture assez longtemps, en attendant, sans branler les deux côtés, qui tireroient les premiers.

Les ennemis plus impatients que nous commencèrent la décharge. Le Prince, qui commanda en même temps de tirer, tira le premier et enfonça l'épée à la main l'escadron qui lui étoit opposé. Toute sa première ligne le suivit, et à son exemple chargea si rudement qu'elle renversa la première ligne des Lorrains.

Un si beau commencement donna sujet au Prince de se dégager de la mêlée pour aller ailleurs, et pourvoir au reste selon l'occurrence des cas et le succès de la bataille. Il advint que la seconde ligne des ennemis, qui soutint leur première ligne, repoussa la nôtre et la malmena. Ce ne fut pas sans combat et sans résistance. Villequier, lieutenant général, y fut pris, après avoir percé les deux lignes de l'ennemi, et donné des marques signalées de son courage et de sa conduite. Le marquis de La Moussaye, maréchal de camp, y demeura blessé et prisonnier, après avoir combattu vaillamment à la tête du régiment de

1. C'est la plus ancienne et la meilleure cavalerie d'Espagne.

ette, et à la vue du Prince. Son cheval tué sous lui le mit s de défense, et sa valeur céda au nombre de ceux qui veloppèrent.

Notre seconde ligne, qui n'attendoit que le moment de ré-er dans le combat la surprise de sa retraite, eut ordre de tenir la première ligne; et le marquis de Noirmoutier qui commandoit la mena vertement à la charge. Le Prince avoit ié sa première ligne, et donnoit par un endroit en même ps que le marquis de Noirmoutier donnoit à l'autre. Il étoit isté en cette occasion du maréchal de camp Arnauld, qui bien partout, mais très bien dans cette rencontre où l'effort ennemis fut arrêté, le combat rétabli, et si bien soutenu part et d'autre qu'il demeura assez longtemps douteux et balance. C'étoit un flux et reflux de troupes poussées d'un é et repoussées de l'autre, tantôt par les nôtres et tantôt par ennemis. Ceci est très considérable, qu'il n'y eut point escadron rompu ou repoussé par les Lorrains, que le Prince ralliât et ne ramenât à la charge; ce qu'il faisoit avec une esse et promptitude d'action qui ne se peut concevoir, et le mbre des charges qu'il fit en divers endroits n'est pas ima-nable. Il passoit comme un éclair d'un lieu à un autre, et n eût dit que, comme un éclair, il étoit partout et en même nps.

Mais les ennemis ne se relâchoient pas, et disputoient la ctoire opiniâtrément. Ce qui obligea le Prince de faire avan-r son gros de réserve. Les Espagnols firent marcher le leur ssi, et les coups furent redoublés à mesure que les forces rent redoublées. A la fin le général Erlac, animé par sa opre vertu et par la présence du Prince, à qui il voyoit faire s actions de valeur plus qu'humaines, poussa les Allemands ntre les Lorrains avec tant de cœur et de roideur qu'ils furent ntraints de plier et de prendre la fuite; et la défaite des rrains fut la déroute de l'aile gauche et du corps de réserve s ennemis.

Dans le même temps que le prince de Salme s'avançoit au trot contre notre Prince qui le reçut au pas, le maréchal de Grammont marchoit au trot contre le comte de Bucquoy, qui l'attendoit de pied ferme à dix pas d'un rideau, qu'il falloit monter pour aller à lui. Le maréchal, sans rompre son ordre et son pas, gagna le haut du rideau, essuya tout le feu des ennemis, les chargea, et les mena battant de telle sorte qu'il ne leur donna pas le temps de se reconnoître. Il les rompit à la tête du régiment Mazarin où il combattoit, accompagné du marquis de Saint-Maigrin et du comte de Lillebonne, qui firent des merveilles dans tout le cours de la bataille.

Un escadron des nôtres, montant par un endroit le plus escarpé du rideau, avoit été repoussé par un escadron ennemi: et l'ennemi alloit prendre au retour le bataillon de Persan en flanc, lorsque La Ferté-Senneterre, lieutenant général qui venoit de rompre un régiment de cavalerie espagnole, chargea celui-ci avec tant de vigueur qu'il le mit en fuite, et l'ayant poussé jusqu'au gros des ennemis, augmenta le désordre qui étoit parmi eux.

La seconde ligne que commandoit le prince de Ligne vint soutenir la première; mais elle lâcha le pied à l'approche du maréchal de Grammont, que Le Plessis-Bellière avoit joint avec sa seconde ligne; et ce renfort acheva de rompre ce qui restoit de l'aile droite espagnole. Le maréchal fit si vaillamment, et fut si heureux dans tout le combat, que son aile ne fut pas seulement ébranlée. Il défit tout ce qu'il chargea, et se trouva si souvent engagé parmi les Espagnols qu'il faillit deux ou trois fois à être pris dans la mêlée.

Le corps de bataille qui avoit marché d'un même temps avec les deux ailes, avoit eu le même succès. Un même ordre avoit fait mouvoir l'armée du Prince, et un même esprit agissoit dans toutes les parties de ce corps. Les deux bataillons des gardes qui tenoient le milieu de la première ligne, s'étoient emportés par un excès de courage au delà de la ligne, pour

ler attaquer un régiment d'Espagnols, et deux d'Allemands. u'ils avoient en tête. La cavalerie de l'Archiduc qui soutenoit es régiments, prit les gardes par les deux flancs, tua quatre e leurs capitaines sur la place, blessa les autres, et auroit illé en pièces les deux bataillons, sans le duc de Châtillon ui les soutint avec les gendarmes : lui d'un côté et Barbanne, lieutenant des gendarmes du duc d'Enghien, de l'autre. es ennemis furent chargés si brusquement des deux côtés, u'ils furent contraints de se retirer dans le gros de la bataille. e duc de Châtillon ramena les gardes au combat, contre l'interie que le général Beck commandoit. Et tous les bataillons e notre première ligne chargèrent les bataillons opposés des nemis avec tant de résolution et de chaleur, que le général eck, tout brave qu'il étoit, ne résista pas longtemps à l'effort u duc de Châtillon.

L'Archiduc qui vit ce désordre fit tout ce qu'il put pour le parer. Il anima ses troupes à une généreuse résistance par exemple de sa valeur, et se mêla dans nos escadrons, où il illit à être pris. Mais que pouvoit-il faire? Ses deux ailes oient rompues, et son corps de bataille enfoncé. Il falloit der ou se perdre; et il estima qu'il y avoit de la faiblesse ans le désespoir. Il se retira, et l'on ne sçait par où. Le Prince, ui ne demandoit que l'Archiduc, et qui le chercha partout, 'en put apprendre aucune nouvelle.

Les deux ailes victorieuses du Prince et du maréchal se rencontrèrent au derrière de la bataille des ennemis, qui n'étoit lus composée que de l'infanterie. Toute la cavalerie avoit pris a fuite, et ces pauvres fantassins abandonnés s'étoient ralliés ans un seul gros bataillon. Ils serroient leurs rangs et leurs les, et se tenoient en posture de défense; lorsque le Prince ommanda à De Roche, lieutenant de ses gardes, de les aller harger. De Roche qui n'avoit de reste que dix-huit ou vingt gardes, de cinquante qu'il avoit au commencement de la baaille, donna déterminément dedans ce gros hérissé de piques

et de mousquets. Mais tout le bataillon qui ne songeoit à rien moins qu'à combattre, se voyant environné de toute notre cavalerie, et entamé par cette charge, jeta ses piques et ses mousquets, et demanda quartier les mains jointes et le genou en terre. Cette soumission désarma les vainqueurs comme les vaincus. Le Prince leur donna à tous la vie, et les fit prisonniers de guerre. Ce fut là que finit la bataille, et les ennemis ne firent plus de ralliement.

Les généraux Erlac et La Ferté-Senneterre, avec les marquis de Noirmoutier et de Saint-Maigrin, maréchaux de camp, avoient poussé les fuyards jusqu'au défilé de Lents. Le Prince y étant arrivé les fit suivre jusqu'à Douai, et investit lui-même Lents, qui se rendit à discrétion. Villequier se trouva dedans. Ceux qui l'avoient pris, se voyant perdus par la perte de la bataille, se rendirent à leur prisonnier, et le prièrent de faire leur capitulation, avec celle de six cents soldats que l'Archiduc avoit laissés dans cette place. La chaleur du combat, depuis la première charge jusqu'à l'entière déroute des ennemis, ne dura pas plus d'une heure en tout. Notre armée choqua de tous côtés en même temps et d'une même ardeur. L'aile droite du Prince trouva plus de résistance : aussi avoit-elle à combattre les Lorrains, qui étoient les meilleures troupes de l'armée espagnole. La victoire fut complète en toutes ses parties, et il ne manquoit pour le triomphe que la prise de l'Archiduc. Mais il avoit pourvu à sa sûreté, et le Prince ne put le joindre.

Les ennemis perdirent tout leur canon, toutes leurs munitions, leurs ponts de bateaux, tout le bagage qu'ils avoient, six-vingts drapeaux ou étendards. Il y eut plus de huit cents officiers prisonniers. De ce nombre furent le général Beck, le prince de Ligne, général de la cavalerie, et le comte de Saint-Amour, général de l'artillerie. Trois mille morts demeurèrent sur la place. On fit cinq mille prisonniers, sans les officiers, et il y eut un nombre incroyable de blessés.

.e prince de Ligne se voyant abandonné de toute la ligne il commandoit, se mit à la tête de l'infanterie, à côté du éral Beck, où il combattit et où il fut pris. Le général Beck pris aussi, blessé d'un coup de mousquet qui lui brisoit aule droite. Le Prince le fit conduire à Arras, où il mourut endemain, les uns disent de déplaisir, les autres du coup l avoit reçu. Le plus sûr sera de croire que son déplaisir on coup étoient mortels, et qu'il mourut de tous les deux. perte que fit le Prince ne fut pas de cinq cents hommes en t, soit de tués, soit de prisonniers Les morts les plus con-śrables furent six capitaines aux gardes, et quelques autres ciers de cavalerie et d'infanterie. Le marquis de Norman-e, cadet du comte de la Suze, blessé de deux grands coups a bataille, mourut deux jours après de ses blessures. Il voit que dix-sept ans accomplis, et c'étoit la seconde cam-gne qu'il faisoit d'aide de camp, et qu'il faisoit très digne-nt dans les armées du Prince.

Le nombre des prisonniers ne fut pas de beaucoup si grand e celui des morts. Les plus notables furent Villequier, lieu-ıant général, le marquis de La Moussaye, maréchal de camp, comte de Brancas, maître de camp du régiment de cavalerie . duc d'Orléans, et Guitaut, cornette des chevau-légers du ince. Il fut pris à la retraite de la première ligne qui fut ıussée avant la bataille : se voyant pressé des ennemis, il fit ı tour sur eux et chargea ; il reçut dans cette charge un coup ı pistolet près de la gorge, et ce coup qui le mit hors de ımbat l'obligea de se rendre.

Villequier fut mis en liberté à Lents. On demeura quelques urs sans savoir au vrai qu'étoit devenu le marquis de La oussaye. Plusieurs l'avoient vu blessé dans la mêlée, et le isage tout en sang. On reconnaissoit son cheval tué sur la lace ; mais on ne le trouvoit ni parmi les morts, ni parmi les risonniers. A la fin par les soins du Prince qui favorise ce énéreux marquis d'une particulière estime, pour la fermeté

de son cœur et l'excellence de son esprit, on eut avis certain qu'il étoit prisonnier à Douai.

Jamais l'orgueil ne fut plus justement puni que celui des ennemis. Leurs gazettes avoient publié, quinze jours avant leur défaite, que l'on avoit fait jeter des monitoires pour apprendre où étoit l'armée de France; et l'Archiduc avoit souffert qu'on lui dît en le flattant que le prince de Condé n'osoit paroître devant lui. Les amis les plus familiers du Prince rioient de la fanfaronnerie espagnole, et en parloient avec mépris. A quoi le Prince répondoit avec modestie, qu'il ne falloit jamais ni se moquer de son ennemi, ni le mépriser; que les Espagnols qui le cherchoient, le trouveroient, et que s'il pouvoit engager l'Archiduc à un combat, on verroit qui auroit peur de l'un ou de l'autre.

Le Prince ne respiroit qu'une bataille. Il avoit souvent passé et repassé de Lents à La Bassée et de La Bassée à Lents. Mais on ne l'avoit jamais vu sur l'une ou sur l'autre des deux éminences, d'où les deux armées descendirent pour combattre, qu'il ne souhaitât de donner bataille dans la même plaine où il la gagna.

Une nouvelle de cette importance ravit de joie tous les bons François, et ne les surprit pas. La victoire étoit digne du Prince qui l'avoit remportée. C'étoit la quatrième bataille qu'il avoit donnée, et le nombre de ses victoires devoit être égal à celui de ses batailles.

Vous [1], brave Villequier, les deux La Ferté, d'Hocquincourt, Grancé, et toute la généreuse noblesse du royaume, qui avez exposé généreusement vos vies sous les commandements de ce valeureux Prince, imitez sa vertu et défaites les ennemis du Roi.

1. Ce dernier paragraphe manque dans l'édition de l'Imprimerie royale : il a été ajouté dans l'édition in-4°.

NOTE TROISIÈME.

LA BATAILLE DE ROCROY.

Cette bataille est si intéressante qu'il ne peut suf-
'e de connaître les points essentiels du récit de
le de Scudéry; il faut donner ce récit tout entier, et
joindre à ceux que nous avons rassemblés dans
APPENDICE de *La jeunesse de Mme de Longueville.*

Mlle de Scudéry raconte fort bien, et comme le fait
ı Moussaye, les difficultés que Condé eut à vaincre
ıns son propre conseil pour livrer la bataille de
ocroy, l'art avec lequel il dissimula son dessein à
usieurs de ses généraux, disant toujours qu'il s'agis-
it seulement de secourir Rocroy, ce qui était incon-
stable, et amenant par degrés la nécessité d'une
ıtaille sans le dire, jusqu'à ce qu'enfin il tranchât
utes les difficultés en déclarant qu'il prenait sur lui
événement. Tout cela est assez bien exposé dans
lle de Scudéry. Mais pour grossir les difficultés de
ntreprise et augmenter d'autant la gloire de son
éros, outre le défilé qu'il fallait passer et où l'armée
ançaise pouvait être arrêtée et défaite, Mlle de
udéry met encore le fleuve Araxe à traverser,

invention malheureuse et dont on ne se rend pas compte, à moins que Mlle de Scudéry n'ait voulu représenter par là les marécages qui environnaient la plaine de Rocroy et ses avenues.

Le Grand Cyrus, t. IX, liv. II, p. 823 : « Cyrus, voulant, en une chose aussi importante que celle-là, avoir l'avis de tout ce qu'il y avoit de gens habiles auprès de lui, tint conseil de guerre, assemblant Crésus, Artamas, Mazare, Myrsile, Intapherne, Gadate, Gobrias, Indathirse et tous les autres qui avoient accoutumé d'être du conseil, et leur proposa l'état des choses. D'abord la pluralité des voix fut que Cyrus se retirât à trois journées de l'Araxe... Mais comme Cyrus n'étoit pas accoutumé à reculer, on vit bien que cette proposition ne lui plaisoit pas... Ce seroit, dit-il, décréditer nos armes que de reculer... Ainsi je conclus que pour agir prudemment et glorieusement tout ensemble, il faut passer l'Araxe, quand même Thomiris le défendroit. Mais, seigneur, lui dit Indathirse, l'avis qu'on vous a donné mérite quelque réflexion; car enfin votre armée ne peut avancer par la plaine à cause qu'elle périroit faute d'eau ; et le côté des bois où est le fort des Sauromates (Rocroy) a tant de défilés que je n'oserois répondre de l'événement, si vous entreprenez de le passer devant son armée. Quand nous serons au delà du fleuve, dit Cyrus, nous irons reconnoître les passages... Il faut passer l'Araxe de quelque façon que ce puisse être. J'ai su ce matin que les bateaux et toutes les choses nécessaires pour faire un pont sont prêtes : ainsi on commencera ce pont dès demain... Cyrus dit cela d'un ton de voix si ferme qu'il n'y eut personne qui s'osât opposer à sa volonté ; de sorte que tout le monde s'y conformant, ce prince assura ceux à qui il parloit qu'il espéroit que la resolution qu'il leur faisoit prendre lui succéderoit heureusement. Et à dire vrai il ne manqua pas à sa parole; car il

vec tant de diligence, il donna ses ordres avec tant de ent, et ils furent exécutés avec tant de promptitude, que t qu'il fit faire sur l'Araxe sembla être fait par enchan- t. »

ivent encore plusieurs inventions romanesques, lesquelles l'histoire reparaît dans toute sa §.

l., liv. III, p. 1183 : « Comme il avoit envoyé plusieurs ıs parmi les ennemis, il en revint un qui lui apprit que e de Thomiris (don Francisco de Melos, généralissime rmée d'Espagne) grossissoit tous les jours ; que Térez mte de Fontaine), qui étoit fort expérimenté à la guerre t, quoiqu'il fût fort incommodé de ses anciennes bles- ; qu'Octomasade (le duc d'Albukerque) étoit arrivé avec ıupes que le prince des Callipides lui avoit permis de dans son pays... Il lui dit de plus qu'Agathirse (?) étoit arrivé avec un puissant secours d'Issédons ; que les es royaux (les Issédons et les Scythes royaux sont l'in- ie allemande et wallonne) avoient aussi envoyé de fort troupes ; et qu'Aripithe (le général Beck) arriveroit peu de temps avec un corps d'armée d'autant plus consi- le, que les Sauromates étoient des gens fort aguerris. ce qui le fâcha le plus, fut d'apprendre que, selon toutes ıparences, le fort des Sauromates (Rocroy) étoit investi, seroit sitôt qu'il n'y pourroit être à temps pour l'empê- En effet il sçut le lendemain au matin avec certitude que ınemis en commençoient le siége. Il reçut en même temps ·is qui venoit des frontières de Médie, par où l'on assuroit Cyaxare (Louis XIII) étoit mort. Quoique cette nouvelle geât sensiblement, il crut de telle importance de ne la er pas, de peur d'abattre le cœur des soldats par un si

funeste commencement de campagne, qu'il renferma tou
douleur dans son cœur.

Cependant pour ne perdre point de temps, il donna orc
toutes choses... Mais comme Cyrus sçavoit bien que les
solutions hardies se doivent prendre avec peu de gens. il
féra avec Mazare (Gassion) seulement[1]; et lui ouvrant
cœur il lui découvrit que quoi qu'on lui pût dire qua
tiendroit conseil de guerre, il avoit résolu de donner l
taille... Il résolut qu'il feroit sa marche comme s'il n'eu
autre dessein que de secourir le fort des Sauromates; et
cependant Mazare (Gassion) avanceroit avec des troupes,
seulement pour reconnoître les passages, mais pour tâch
jeter quelque secours dans la place, qui donnât moyen à
raulas[2] d'arrêter quelques jours les ennemis. En effet, le
suivant, toute l'armée de Cyrus commença de marcher co
si ce n'eût été que pour aller secourir le fort des Saurom
C'étoit toutefois une chose très difficile, parce que ce
quoique situé proche d'une forêt, étoit pourtant au m
d'une espèce de plaine environnée de bois, et de bois si
fus et si marécageux qu'il étoit impossible d'éviter des d
très longs, de quelque côté qu'on y vînt. Il est vrai qu
côté de l'Araxe le bois n'avoit pas plus de douze ou q
stades de profondeur; mais après avoir trouvé un chemin
et difficile, il s'élargissoit insensiblement, et l'on décou
la plaine peu à peu à mesure qu'on avançoit. Ce chemin
devenoit pourtant pas plus aisé; car comme tout cet en
n'étoit qu'une bruyère fangeuse, à cause de la grande qu
d'eaux qui s'y amassoient en divers lieux, il n'étoit pas
sible d'y marcher en bataille rangée, et ce n'étoit pas
sans difficulté qu'on y pouvoit faire passer des escadro
est vrai qu'en s'approchant du fort des Sauromates toute

1. La Moussaye : « Il ne s'en ouvrit qu'à Gassion. »

2. On fait ici de Féraulas le gouverneur français de Rocroy, afin de plus important ce personnage qui ailleurs est le duc de Rohan-Chabot.

ficultés cess c le étoit plus élevé il
oit aussi plus l y a d e pour y pouvoir
ager deux grandes armées en l .
Cependant Mazare (Gassion , résolution que Cyrus
lui avoient prise, marcha il nt avec la partie qu'il
mmandoit, qu'à peine le nce Aryante (personnage qui
t de second et de lieutenant général à Thomiris, et qui
nble tantôt se confondre avec d'Albuquerque qui commanit la gauche des Espagnols, et tantôt avec Isembourg qui
mmandait leur droite) s'étoit-il posté devant le fort des Saunates, quand il arriva au commencement des bois. Ce fut
rs que le prince Mazare... se résolut, quelque obstacle qu'il
t trouver, de faire toutes choses possibles pour faire entrer
elque secours dans la place, afin que Féraulas qui la défenit pût donner le temps à Cyrus de forcer les ennemis ou à
mbattre ou à se retirer... En effet il ne fut pas plus tôt arré à l'entrée des bois qu'il détacha cent cinquante chevaux [2]
petit corps qu'il commandoit et leur ordonna d'aller se jeter
ns la place. Mais pour le pouvoir faire, il leur commanda
aller par le derrière des bois, afin d'en être couverts; et pour
re réussir plus sûrement son dessein, il leur défendit exessément d'entreprendre de se jeter dans ce fort, jusques à
qu'ils entendissent qu'il donnât une forte alarme au camp
nemi avec toutes les troupes qu'il avoit, leur ordonnant de
endre ce temps-là pour se jeter dans la place. Mazare passa
ureusement le défilé que les ennemis n'avoient pas encore
le temps d'occuper; ainsi au milieu de la nuit il attaqua la
ande garde des Massagètes, et il la poussa avec tant de vieur qu'il la renversa presque jusques dans leur camp, où

1. La Moussaye : « Parce que le pays est rempli d'une bruyère fort marégeuse, on n'y peut aller que par petites troupes, hormis assez près de croy où le terrain, s'élevant peu à peu, devient plus sec, fournit un champ acieux et capable de contenir de grandes armées. »
2. La Moussaye.

l'alarme fut si forte et si générale que les cent cinquante chevaux que Mazare avoit commandés pour se jeter dans la place, et qui étoient en embuscade en attendant cette occasion, le firent facilement : car ils n'ouïrent pas plus tôt le grand bruit des trompettes ennemies qui sonnoient l'alarme de toutes parts, qu'ils avancèrent diligemment vers le fort. Il est vrai qu'ils trouvèrent un petit corps de garde de Massagètes qui voulut les arrêter ; mais ils le forcèrent si facilement que cela ne les empêcha pas de se jeter dans la place, où ils entrèrent sans avoir perdu un seul homme. Cependant dès que Mazare eut appris par un signal qu'on lui fit du fort des Sauromates, suivant l'ordre qu'il en avoit donné, que le secours y étoit entré, il songea à se retirer ; et il y songea d'autant plus tôt qu'il connut que toute la cavalerie du camp de Thomiris se mettoit sous les armes. Cette retraite sembloit sans doute difficile à faire ; et elle eût assurément été très périlleuse, si par une diligence extraordinaire Mazare n'en eût ôté tout le danger. Mais en se retirant comme le jour commençoit de poindre, il remarqua l'importance du défilé qu'il avoit passé, et jugea très prudemment que de ce passage difficile dépendoit le bon ou le mauvais succès de cette guerre.

Ainsi le dessein de Mazare (Gassion) ayant été aussi heureusement exécuté que hardiment entrepris, il en fut rendre compte à Cyrus qui le reçut avec toutes les caresses imaginables... Mais après que Mazare lui eut rendu compte de son action, Cyrus lui apprit qu'il avoit sçu depuis son départ... que Thomiris (don Francisco de Mélos) étoit venu dans son armée; qu'Ariante commandoit sous ses ordres; que le vaillant et sage Térez (le comte de Fontaine), tout estropié qu'il étoit, étoit lieutenant général dans cette armée ; que tout ce qu'il y avoit de braves gens parmi les Massagètes et d'officiers expérimentés y étoient, et qu'elle étoit fort nombreuse. Il lui dit de plus qu'il avoit encore sçu qu'Ariante (ici Albuquerque) avoit partagé ses troupes en six quartiers tout à l'entour du fort des

romates ; qu'il avoit mis ses principales forces à ceux qui ent du côté de l'Araxe..., et qu'il n'avoit point voulu s'a-ser à faire une circonvallation par des tours ni par des ies, espérant qu'il emporteroit le fort en peu de temps. Il dit encore qu'Ariante avoit placé ses corps de garde fort icieusement, comme il le pouvoit juger par celui qu'il avoit ıvé à l'avenue du défilé qui étoit du côté de l'Araxe : ajou-; encore que ce prince avoit si bien disposé ses sentinelles, lonné un si bon ordre à ses batteurs d'estrades que de tous côtés il ne pouvoit rien entrer dans cette plaine environnée bois, qu'il n'en fût averti.

Mais après que Cyrus eut dit à Mazare tout ce qu'il sça-t, il ajouta qu'il ne falloit point hésiter et qu'il falloit ab-ıment donner la bataille. Et en effet ayant tenu conseil guerre à l'heure même où tous les hauts officiers de son ıée se trouvèrent, il leur dit ce que Mazare avoit fait, ce qu'il avoit sçu d'ailleurs, leur disant fortement en-te, qu'il étoit absolument résolu de secourir le fort des Sau-nates (Rocroy) ; que pour cet effet, il pensoit qu'il étoit ıne absolue nécessité de s'avancer diligemment au défilé 'il falloit passer pour aller aux ennemis, car enfin, leur dit-, si les Massagètes entreprennent de le vouloir défendre, ils ·ont forcés de dégarnir leurs postes, et de nous laisser par ıséquent un passage libre pour secourir le fort ; et s'ils nous laissent passer sans nous combattre, nous entrerons dans plaine sans difficulté, et nous serons alors en état de leur ʒsenter la bataille avec avantage égal. Joint, ajouta-t-il pour amener plus facilement à ses sentiments, que quand même ne trouveroit pas alors à propos de la donner, il ne faudroit ʒ laisser de faire ce que je dis, puisqu'on pourroit toujours gner divers postes et les fortifier et forcer par là les enne-

. Tout cela, et ce qui suit, est dans La Moussaye, mais peut-être moins n présenté qu'ici.

mis à changer les leurs, et à nous laisser quelque passage pour secourir le fort. Après cela Cyrus, pour les porter encore plus fortement à ce qu'il vouloit, leur parla de l'avis qu'il avoit reçu de la mort de Cyaxare, ajoutant que cette funeste nouvelle étoit encore une raison qui devoit les obliger de se hâter de vaincre; car enfin, dit-il avec une grâce admirable, il faut, s'il est possible, n'apprendre cette mort à nos soldats que sur le champ de bataille, après avoir remporté la victoire; du moins suis-je bien assuré que je ne laisserai pas prendre le fort des Sauromates à la vue de mon armée, sans m'exposer plutôt à périr qu'à recevoir cet affront... Cyrus ayant cessé de parler, tous ceux qui l'avoient écouté se rangèrent de son opinion; et Crésus (le maréchal de L'Hôpital) lui-même fut de cet avis. Ce n'est pas qu'il ne trouvât qu'il y avoit beaucoup de danger à hasarder la bataille; mais comme il pensa que les Massagètes se seroient emparés du défilé depuis l'action de Mazare (Gassion) et qu'ils le disputeroient, il ne s'opposa point au sentiment de Cyrus, parce qu'il crut que la chose n'iroit pas à un combat décisif, et qu'il n'y auroit tout au plus qu'une grande escarmouche à l'entrée des bois, pendant laquelle on pourroit peut être faire entrer un secours considérable dans le fort, et qu'ainsi toute l'armée n'étant point engagée au delà de ces passages difficiles, Cyrus seroit lui-même forcé par sa propre prudence de se retirer, et n'engager point son armée à être contrainte de combattre en des postes désavantageux. Ainsi n'y ayant aucune contestation, Cyrus résolut que son armée avanceroit dès le même jour jusques à un lieu que les habitants du pays appellent la plaine des Gelons (le village et la plaine de Bossu), et que le jour suivant il marcheroit droit aux ennemis.

Mais avant que de partir Cyrus commença de donner tous les ordres, de régler le rang de toutes ses troupes, de distribuer les divers postes à ses officiers, de résoudre l'ordre général de la bataille, et d'exhorter tous les siens à combattre si

courageusement qu'il pût sortir avec gloire d'une occasion où il paroissoit y avoir tant de périls que tous ceux qu'ils avoient surmontés jusques alors, n'étoient rien en comparaison, à cause des passages difficiles où il falloit s'engager pour aller aux ennemis. Il est vrai que la joie que Cyrus vit dans toutes ses troupes, lorsqu'il partit de la plaine des Gelons, sembla lui présager la victoire ; étant certain que quand tous les soldats eussent été assurés de vaincre, ils n'eussent pas marché avec plus d'allégresse que celle qu'ils témoignoient en allant partager les périls où le plus grand prince du monde alloit s'exposer. Cependant Cyrus résolut que son armée combattroit sur deux lignes : que ces deux lignes seroient appuyées d'un corps de réserve qu'Hidaspe[1] commanderoit ; qu'Aglatidas (ici d'Espenan) seroit à la tête de l'infanterie ; que Crésus (le maréchal de L'Hôpital) et le roi d'Hircanie (La Ferté-Senneterre) commanderoient l'aile gauche ; et que Mazare (Gassion) commanderoit sous lui à l'aile droite ; où le prince Artamas, Intaferne, Atergatis, Gobrias, Gadate, Myrsile, Indathirse, Persode, et tous les autres braves qui n'avoient point d'emploi (les fameux petits-maîtres), combattroient auprès de sa personne. Mais comme Cyrus étoit aussi grand capitaine que vaillant soldat, il crut que, parce qu'apparemment il faudroit combattre les Massagètes dans des passages difficiles, il falloit mêler quelque infanterie à de la cavalerie ; pour cet effet il mit entre chaque intervalle de ses escadrons un peloton de cent archers commandés par un capitaine, ordonnant ensuite que les archers à cheval, les gardes de Crésus, ceux du roi d'Hircanie, les siens, et ce qui restoit de cavalerie assyrienne, se tinssent à droite et à gauche sur les ailes. Mais afin que rien ne l'embarrassât, il envoya son bagage au bord de l'Araxe, et marcha après cela à la tête de son armée, qui, semblant n'être qu'un grand corps

1. Pour ne pas trop multiplier les personnages qu'elle veut célébrer, Mlle de Scudéry donne ici à Sirot le nom d'Hydaspe qu'a Lens elle a donné à Châtillon.

dont toutes les parties avoient rapport au vaillant chef qui la conduisoit, arriva au commencement des bois, sans qu'il parût qu'aucun soldat eût quitté son rang, tant les ordres avoient été sagement donnés par Cyrus et exactement exécutés par les officiers. Aussi commença-t-il alors d'espérer un heureux succès...

Mais pendant que ce grand prince avançoit avec une ardeur si héroïque, et qu'il employoit tous ses soins à secourir le fort des Sauromates..., Ariante sous les ordres de Thomiris agissoit aussi avec beaucoup de vigueur pour prendre ce fort avant que son rival pût être arrivé. En effet il le pressoit si vivement et ses attaques se suivoient de si près, qu'on peut raisonnablement penser que, sans le secours que Mazare y avoit jeté, il n'eût pu tenir assez longtemps pour donner loisir à Cyrus d'exécuter le dessein qu'il avoit d'empêcher qu'il ne fût pris. Ce fort étoit si mal muni de toutes les choses nécessaires à soutenir un siége, que quelque valeur qu'eût Féraulas qui le défendoit, il ne pouvoit empêcher que presque tout ne réussît aux Massagètes. Aussi Ariante n'avoit-il pas cru qu'il fallût s'amuser à faire de circonvallation... De plus... Thomiris et Ariante n'étoient pas trop bien informés ni de la marche de l'armée de Cyrus, ni de sa grandeur; car comme tous ceux qui étoient le long de l'Araxe avoient fui dès que ce prince avoit eu passé ce fleuve, ils n'en pouvoient avoir que des nouvelles fort incertaines : aussi ne la croyoient-ils pas si nombreuse qu'elle étoit, et ils ne sçurent véritablement sa force que lorsqu'ils apprirent qu'elle étoit à l'entrée des bois, et que Cyrus sembloit être résolu de passer le défilé [1]. De sorte qu'ils se virent contraints de résoudre en tumulte s'ils entreprendroient de le défendre, ou s'ils attendroient ce redoutable ennemi dans la plaine, afin de terminer un si grand différend par une bataille décisive. L'avis d'Ariante fut qu'il étoit à pro-

1. La Moussaye.

ıs de s'opposer au passage de Cyrus : que pour cet effet il lloit jeter une partie de leur infanterie dans le bois, et la ire soutenir d'un grand corps de cavalerie, parce qu'après la il seroit presque impossible que Cyrus pût exécuter son ssein ; qu'ainsi durant qu'on occuperoit son armée on prenoit aisément le fort avec peu de troupes ; car il étoit bien erti qu'il ne pouvoit plus tenir que deux jours. Cet avis Ariante fut celui du sage et vaillant Térez qui par tant d'exrience qu'il avoit de la guerre devoit être cru ; et ce fut enite celui d'Agathirse, d'Octomasade et de tous ceux qui se ɔuvèrent à cette délibération. Mais... Thomiris... ne fut pas ı cette opinion [1] ; au contraire elle dit que ce dessein seroit ınteux ; et que si son armée ne faisoit autre chose que de endre un petit fort..., ce seroit n'avoir rien fait ; puisque ırès cela ils auroient toujours une puissante armée en tête : ıncluant ensuite qu'il valoit bien mieux donner promptement bataille, puisque de nécessité il la faudroit toujours donner, ıe d'attendre que les Massagètes fussent plus pleinement insuits de la force et de la valeur des ennemis qu'ils avoient à ıincre. Joint, ajouta-t-elle, qu'il nous sera bien plus avangeux de les combattre loin de l'Araxe, et dans cette plaine ui est au milieu de ces bois, dont nous savons tous les pasıges et tous les défilés, que si nous les combattions plus près u pont qu'ils ont sur ce fleuve. Ariante s'opposa pourtant ncore à ce que disoit Thomiris; mais sans lui dire de nouelles raisons, elle lui dit seulement qu'elle vouloit que la hose se fît ainsi ; et en effet il fut résolu qu'ils laisseroient ntrer toute l'armée de Cyrus dans la plaine sans s'y opposer.

1. Sans entrer dans tous ces détails, La Moussaye affirme aussi que ce fut ɔn Francisco de Melos qui fut d'avis de laisser passer Cyrus et de livrer une ıtaille. « Le parti (d'arrêter Cyrus au défilé) paroissoit le plus sûr, et il n'y voit personne qui ne crût que Melos le prendroit. Mais son ambition ne se ornoit pas à la prise de Rocroy : il s'imaginoit que le gain d'une bataille lui ıvriroit le chemin jusque dans le cœur de la France. »

Il est vrai que quand la résolution que Thomiris pri tairement n'eût pas été suivie, ils eussent été for prendre ; parce que durant que l'intérêt de Thomiris d'Ariante leur donnoient des sentiments différents, et soient à délibérer sur ce qu'ils feroient ou ne feroient premiers escadrons de Cyrus commencèrent de paroî près du camp des Massagètes. De sorte qu'Ariante jug alors que tout ce qu'il pourroit faire seroit d'avoir le rassembler tous ses quartiers, il ne s'opiniâtra plus à sur une chose qui n'étoit plus en état d'être mise er tation, puisqu'il ne s'agissoit plus de savoir si on con mais seulement de se préparer à combattre. Cepend ne perdre point de temps, Thomiris et Ariante er diligemment vers Aripithe (le général Beck), qui leu un puissant secours de Sauromates, afin qu'il hâtât s et qu'il les vînt joindre diligemment.

Mais pour n'oublier rien de tout ce que fit Cyru occasion si importante, il faut sçavoir que lorsqu'il pa plaine des Gelons pour avancer vers les bois, il n bataille sur deux colonnes jusques à l'entrée du défilé pour ne rien hasarder légèrement, il envoya Mazare (pour le reconnoître ; et il le choisit pour cela, parce (noissoit déjà ces bois, à cause que ç'avoit été lui qui le secours dans le fort. Mais Mazare... n'ayant trouvé défendu que d'une garde de cinquante chevaux seul les poussa sans peine, et fut retrouver ce prince, pou qu'il étoit aisé de s'emparer du passage, et d'empêcl les ennemis de le disputer pourvu qu'il avançât dilig De sorte que Cyrus prenant cette résolution, on con qu'infailliblement il y auroit bataille, puisque les en gardoient pas le défilé et que Cyrus vouloit s'engage des bois. Crésus (le maréchal de L'Hôpital), qui r d'avis qu'il la fallût donner alors, voulut s'opposer sein, et dire tout ce qu'il pensoit être propre à le fa

mais Cyrus] peu de mots les principales
s qui le fais à la bataille, lui commanda
· diligemment se mettre à la tête des troupes qu'il devoit
ire, fit avancer son aile droite, passa le défilé, et y logea
ıfanterie pour s'en assure
deur que ce prince avoit de combattre... étoit si forte,
raignant que quelque chose ne fît obstacle au dessein
voit de donner la bataille, il ne voulut pas suivre ce que
dence lui conseilloit : au contraire il voulut... s'avancer
des ennemis qu'il fût impossible de le désengager que
combat général... L'illustre Cyrus ayant donc pris une
lie et si généreuse résolution, il fut avec toute sa cava-
e l'aile droite jusque sur une petite éminence qui étoit
ɔche des ennemis, où il s'arrêta. Il est vrai que dès qu'il
il envoya ordre sur ordre au reste de ses troupes
ɔer avec toute la diligence possible, et de le venir
. Cependant comme Cyrus sçavoit admirablement la
, il sçavoit bien que l'amour de Mandane et l'amour
loire lui ayant suggéré le hardi dessein de s'approcher
; des ennemis sans avoir toute son armée jointe,
nt étrangement exposé ; car il est certain que si dans
ps-là les Massagètes l'eussent attaqué avec toute leur
ie, il eût été impossible qu'il eût pu être soutenu
reste de ses troupes, ni qu'il eût pu soutenir l'effort
es de Thomiris[1]. *Mais pour faire réussir par sa*
e ce que son grand cœur lui avoit fait entreprendre,
sortir glorieusement du péril où il s'étoit jeté, il se
une posture si ferme, et il disposa si adroitement le
troupes qu'il avoit, qu'il en couvrit entièrement le
la petite éminence sur laquelle il étoit : de sorte
ce moyen il ôta aux Massagètes la connoissance de

[1] Moussaye porte le même jugement ; mais Mlle de Scudéry insiste sur ce point essentiel.

ce qui se passoit derrière les troupes qu'il avoit ; si bien que ne pouvant concevoir qu'un aussi considérable corps de cavalerie que celui qui leur paroissoit se fût avancé tout seul si près d'eux, ils s'imaginèrent qu'il étoit soutenu de toute l'armée, et ne songèrent point à l'attaquer. Ils eurent pourtant dessein de tâcher de pénétrer ce corps-là pour voir ce qui se passoit derrière. C'est pourquoi ils firent diverses escarmouches ; mais comme elles leur succédèrent mal, ils ne s'y opiniâtrèrent point, et ne pensèrent qu'à rassembler tous leurs quartiers et qu'à se mettre en bataille. Il est vrai que, comme Chrysante [1], qui étoit auprès de Cyrus, ne sçavoit pas leur dessein ; il fut en une crainte continuelle jusques à ce que toutes les troupes de ce prince l'eussent joint : car lorsqu'il voyoit de dessus cette petite éminence où ce grand prince étoit avec ce corps de cavalerie, que si Ariante eût sçu le véritable état où il étoit, il eût été perdu, il ne pouvoit être maître de son esprit. En effet, quand il regardoit du côté de l'armée ennemie, il la voyoit si nombreuse en comparaison de ce petit corps, qu'on pouvoit dire qu'Ariante n'avoit qu'à vouloir vaincre pour être vainqueur ; et quand il tournoit la tête vers les troupes de Cyrus qui avançoient, à peine les voyoit-il paroître, tant elles étoient encore loin. Mais enfin comme la Fortune avoit résolu que ce grand prince ne périt pas pour avoir fait une action de courage, où il y avoit pourtant de la prudence, toute hardie qu'elle étoit, il ne lui en arriva que ce qu'il avoit espéré. De sorte que comme si ces deux armées fussent convenues de combattre, elles s'occupèrent également à se ranger en bataille : celle de Cyrus, à passer le défilé avec ordre ; celle de Thomiris, à joindre diligemment ses quartiers, et l'une et l'autre à prendre leurs postes avec avantage.

Celui dont Cyrus s'étoit emparé pour en faire son champ de

1 Peut-être La Moussaye lui-même. Tout ce passage est bien remarquable.

bataille, étoit d'une z vaste étendue pour y ranger toute son armée, d s l'o qu'il avoit résolu qu'elle combattît. En effet, il avoit choisi une hauteur qui régnoit dans toute la largeur de la plaine, principalement depuis un marais qui étoit à la gauche jusques à l'entrée du bois qui, n'étant point épais en cet endroit, n'empêcho t pas que les escadrons ne s'y fornassent sans peine. D'autre part il y avoit à l'opposite du lieu où Cyrus s'étoit posté une hauteur égale à celle dont il s'étoit emparé, où les Massagètes se postèrent. Ainsi on voyoit entre les deux armées que le terrain, ayant une pente également insensible, formoit une espèce de petite plaine, basse et enfoncée, qui faisoit penser à ceux qui sçavoient bien la guerre [1], que le premier qui attaqueroit son ennemi se mettroit en danger d'être vaincu. De plus on voyoit encore au devant de l'aile droite des Massagètes et sur le devant du rideau, un bois taillis fort épais qui s'étendoit jusques au fond de la vallée; de sorte qu'il y avoit lieu de croire qu'Ariante (ici encore très évidemment Albuquerque), se servant de cette situation avantageuse, y logeroit des archers qui incommoderoient étrangement Cyrus, quand il iroit le combattre. Mais enfin voilà quels étoient les postes que Cyrus et Ariante choisirent pour servir de champ de bataille aux plus belliqueuses troupes du monde... Cependant, s'ils avoient bien choisi leurs postes, ils ne rangèrent pas moins bien leurs troupes, et ils les rangèrent même avec beaucoup de loisir et beaucoup de tranquillité. Car, comme les uns et les autres avoient résolu de donner bataille, ils ne s'escarmouchèrent point pendant qu'ils se mettoient en état de la donner. Ainsi de part et d'autre on voyoit les deux capitaines ranger diligemment leurs troupes à mesure qu'elles arrivoient, comme s'ils en fussent demeurés d'accord. Il est pourtant vrai que les machines de l'armée de Thomiris firent plus de mal à l'armée de Cyrus que celles de

1. Réflexion qui n'est pas dans La Moussaye.

Cyrus n'en firent à l'armée de Thomiris, parce qu'elle en avoit beaucoup davantage. En effet, Cyrus ne pouvoit déployer les ailes de son armée ni étendre ses bataillons sans les exposer à la batterie des machines des ennemis. Cependant sa fermeté en donna une si extraordinaire à toutes ses troupes que, malgré l'horrible fracas que firent ces machines, elles demeurèrent fermes à leur poste quoiqu'elles vissent beaucoup des leurs tués ou blessés. Mais enfin après un travail incroyable et une vigilance inouïe, Cyrus eut la satisfaction de voir que toute son armée avoit passé le défilé, que son gros de réserve, après être sorti du bois, alloit prendre la place qui lui étoit assignée, qu'il lui restoit assez de temps pour combattre, puisqu'il y avoit encore près de deux heures de travail. De sorte qu'encore que ce vaillant prince connût bien qu'à cause de cet enfoncement qui étoit entre les deux armées, il y avoit plus de difficulté à aller attaquer qu'à attendre d'être attaqué, il ne laissa pas de s'imaginer, dans l'impatiente ardeur qu'il avoit de combattre... qu'il lui seroit plus avantageux de ne donner pas plus de temps à ses ennemis d'assurer leurs postes, et qu'il lui étoit même plus glorieux d'être l'attaquant que d'attendre d'être attaqué ; si bien qu'étant toujours accoutumé de suivre tous les mouvements de son cœur quand ils n'étoient pas directement opposés à la prudence, il donna l'ordre de marcher et se disposa à vaincre en se disposant à combattre.

Il fallut pourtant malgré lui qu'il changeât de dessein par une aventure si étrange, qu'elle pensa être funeste à toute son armée, et la jeta dans un si effroyable péril que toute la hardiesse et toute la prudence de Cyrus n'eurent pas peu de peine à les garantir. En effet, un sentiment d'envie et une valeur précipitée du roi d'Hircanie (La Ferté-Senneterre) [1] pensa causer

[1] Remarquez qu'au moment où ce récit parut au grand jour, La Ferté était vivant et maréchal de France, et qu'il n'a pas pu ne pas se reconnaître. La relation de la Gazette est bien moins sincère. Ces pages sont les premières où la vérité ait été dite sur ce triste prélude de la bataille de Rocroy. Voyez la *Jeunesse de madame de Longueville*, *Appendice*, Bataille de Rocroy.

ıeur qu'il n'étoit pas possible de prévoir · car. comme ıuche de l'armée de Cyrus étoit le long d'un marais, ce ıvoit lieu de croire qu'elle étoit en sûreté de ce côté-ue ses ennemis n'y pourroient rien entreprendre ; de ı'il avoit toujours été à la droite comme à la plus dan-ı. De plus, comme il savoit bien qu'il étoit l'âme de son et qu'il ne vouloit se fier qu'en lui-même des choses ıllement importantes, il s'étoit fort occupé à observer ıvements de l'armée des Massagètes, afin de régler ses s sur les leurs. Crésus (le maréchal de L'Hôpital) de é qui sçavoit qu'il n'y avoit rien à appréhender pour ıuche qu'il devoit conduire, étoit alors auprès de Cyrus, reposoit sur le roi d'Hircanie (La Ferté) qui y étoit é. Mais comme ce roi avoit un dépit étrange que lui fût préféré... il eût été bien aise de faire quelque le grand en son absence; joint qu'il vouloit assez de Mazare (Gassion) qu'il pensoit avoir porté Cyrus à si bien Crésus à son préjudice, de sorte que portant ıp d'envie à la belle action qu'il avoit faite en jetant ıurs dans le fort des Sauromates, il se résolut de faire qu'il pourroit pour acquérir une gloire que personne pût disputer et qui fût entièrement à lui. Dans cette il s'imagina que si l'aile dont il avoit alors la conduite ue Crésus (L'Hôpital) n'y étoit pas, pouvoit traverser is qui la bornoit, il lui seroit aisé de jeter un secours rable dans la place en gagnant le derrière des bois, ırsuadé que l'armée des Massagètes qui avoit celle de ın présence, ne pourroit pas s opposer à son dessein ; que, comme il étoit préoccupé par les passions qui ıoient son cœur, il ne considéra point les dangereuses e cette marche, et fit passer le marais à toute sa cava-à une grande partie de son infanterie, et il le fit ıans en envoyer rien dire à Cyrus. Ainsi par cette ıe excessive qui renversoit tous les ordres militaires,

il hasarda la gloire du plus grand prince du monde.
part Cyrus, qui ne sçavoit rien de ce que faisoi
d'Hircanie (La Ferté), avoit donné l'ordre général
cher dròit aux ennemis ; si bien que, comme il étoi
tumé d'être obéi promptement, tous les différents c
composoient son armée étoient déjà ébranlés, lors
averti de ce que le roi d'Hircanie faisoit. Cependan
fut pas plus tòt, que ce prince, sans s'amuser à des
inutiles qui n'eussent pas remédié à un mal si pres
faire halte à son armée, et fut en personne avec une
incroyable pour remettre les choses en l'état où elles
être.

Mais en y allant que ne pensa point ce prince qui,
eu un moment auparavant l'esprit rempli que de l'espé
vaincre, se voyoit en état de pouvoir être vaincu, et de
voir même être assez facilement ! En effet, penda
fâcheuse conjoncture, Cyrus eut lieu de croire que le
gètes vouloient tirer avantage d'un si grand désordre
vit tout d'un coup le grand corps de leur armée s'ébra
entendit un bruit éclatant de tous ces instruments m
qui ont accoutumé d'exciter les soldats à combattre, et
enfin cette armée marcher en bataille, comme si elle e
dessein d'attaquer celle de Cyrus... Néanmoins, con
grand cœur ne succomba pas en cette occasion, il
diligemment à remédier au mal qu'il voyoit. Pour ce
fit avancer quelques troupes de la seconde ligne, afin
plir la place que celles que le roi d'Hircanie avoit em
avoient laissée vuide. Mais quoique Cyrus agît en cet
sion avec autant de prudence que de promptitude, il e
tant certain que si Ariante eût alors effectivement
l'armée de son rival, ce prince, qui n'avoit jamais été
n'eût plus eu de part à la victoire, ni peut-être à la v
il étoit trop favorisé du ciel pour perdre une gloire
tante par la faute d'autrui ; et la Fortune, qui est acco

) faire dépendre les événements les plus grands et les plus
roïques de certaines conjonctures favorables qui ne durent
l'un moment, et qu'il faut prendre avec une diligence[1]
range, ne permit pas que les Massagètes profitassent de celle
'elle leur avoit offerte; car ils ne s'aperçurent point de ce
e le roi d'Hircanie avoit fait; et Cyrus remplit si diligem-
ent tous les espaces vuides que les troupes qui avoient tra-
rsé le marais avoient quittés, que pas un de ceux qui
oient commandement dans l'armée de Thomiris ne s'en aper-
t. Aussi sçut-on avec certitude que l'ébranlement qu'on
oit vu dans leur armée n'avoit été causé que parce qu'ils
oient voulu élargir leur champ de bataille, et donner lieu à
r seconde ligne de se ranger plus commodément. De sorte
après avoir fait ce qu'ils vouloient faire, ils firent con-
tre, en s'arrêtant tout court à quatre cents pas de l'armée
Cyrus, qu'ils n'avoient pas eu dessein de l'attaquer. D'autre
t ce grand capitaine, qui vouloit à quelque prix que ce fût
ettre les choses en l'état où elles devoient être, envoya au
d'Hircanie des ordres si précis et si absolus de revenir sur
pas avec ses troupes, et il lui fit dire si fortement en pré-
ce des siens quel étoit le péril auquel il avoit exposé toute
mée[2], que quand il n'eût pas voulu obéir il eût fallu qu'il
obéi; car les troupes qu'il conduisoit obéirent d'elles-
nes avec tant de diligence, et elles traversèrent le marais si
mptement qu'elles se retrouvèrent bientôt à leur premier
te. Ainsi par la sage conduite de Cyrus, toute l'armée se
va dans l'ordre où il vouloit qu'elle fût, avant que la nuit
venue. Ce prince eut même assez de pouvoir sur lui, pour
voir doucement les excuses que lui fit le roi d'Hircanie

La Moussaye : « Il y a des moments précieux dans la guerre, qui passent
e des éclairs ; si le général n'a pas l'œil assez fin pour les remarquer et
de présence d'esprit pour saisir l'occasion, la Fortune ne les renvoye plus
tourne bien souvent contre ceux qui les ont manqués. »
La Moussaye et Sirot.

(La Ferté), de peur que s'il ne l'eût pas fait, il n'e
bien servi le lendemain qu'il le souhaitoit. Il avoit
dépit étrange de voir que cette fâcheuse aventure a
la bataille : néanmoins comme la chose étoit sans
songea diligemment à la sûreté de son camp, con
pensa à la sûreté du sien. De sorte que s'étant ass
contre les autres par divers corps de garde, le silen
pas de régner dans toute l'étendue de cette campag
l'ombre de la nuit y couvrît deux grandes et
armées.

Il est vrai que son obscurité ordinaire fut dimi
grand nombre de feux que firent les soldats da
camps, qui étoient si proches que ceux qui les
dessus les hauteurs un peu éloignées n'apercevoien
valle qui les séparât. Mais ce qu'il y eut d'extrac
que cette nuit ne fut troublée par nulle fausse
alarme, et que le calme fut si grand et si universel
a guère davantage dans les déserts les plus solitaire
étoient au camp de Cyrus voyoient pourtant par de
ennemie quelques feux d'artifice que ceux qui dé
fort des Sauromates jetoient de temps en temps, c
connoître qu'on les attaquoit, et que le silence
alors n'étoit pas un silence de paix, qui ne dût
au lever du soleil que par le chant des oiseaux. Er
avoit pas un simple soldat dans toutes les deux arn
sçût avec certitude que le jour suivant il y auroit
général, parce que la situation des deux camps éto
leur étoit également impossible de se retirer, à m
vouloir s'exposer à être défaits en s'exposant à êtr
combattre en désordre et en confusion. Car comm
enfermés dans une plaine environnée de bois, on
la nature et la fortune étoient convenues ensemb
cessité de cette grande bataille. Mais comme Cyr
comparable en toutes choses, il voulut apprendr

le venir combattre de ce côté-là. Néanmoins la surprise ne l'empêcha point d'agir en homme de cœur; et si on lui pouvoit reprocher de n'avoir pas eu assez de prévoyance, on ne pouvoit l'accuser de n'avoir pas eu assez de courage. En effet, il opposa diligemment quelques escadrons à ceux qui le venoient attaquer; il est vrai qu'il le fit pourtant sans aucun succès; car comme il n'y a rien de si dangereux que de changer l'ordre de ses troupes quand on a un redoutable ennemi en présence, dès le premier choc, il y eut plusieurs escadrons de Thomiris rompus par Mazare (Gassion); de sorte que les troupes d'Octomasade (Albuquerque) se renversèrent les unes sur les autres dès que Cyrus les chargea en personne, et fuirent avec tant de précipitation qu'on n'a jamais entendu parler d'un tel désordre.

Mais comme ce vaillant prince sçavoit bien que des ennemis qui fuient sont déjà vaincus, il ne s'amusa point à les suivre, et voulant donner une plus noble matière à sa valeur, il se contenta d'ordonner à Mazare (Gassion) d'achever de vaincre la cavalerie qu'il avoit déjà rompue, de peur qu'elle ne se ralliât, et fut droit à l'infanterie ennemie, contre qui il fit des miracles de sa personne, comme je le dirai ensuite. Mais pour faire mieux voir que la victoire suivoit Cyrus et qu'elle n'étoit pas où il n'étoit point, il arriva que durant qu'il faisoit fuir tous les ennemis qu'il avoit en tête, l'aile gauche de son armée ne combattit pas si heureusement. Car comme Crésus (le maréchal de L'Hôpital) avoit mené ses troupes à la charge avec trop de précipitation, elles furent rompues d'abord. Ce n'est pas qu'il ne se signalât en cette occasion et qu'il ne témoignât avoir beaucoup de cœur; mais enfin après avoir eu le bras droit considérablement blessé et avoir été mis hors de combat, il eut la douleur de voir l'aile qu'il commandoit entièrement mise en fuite, plusieurs bataillons de son infanterie taillés en pièces, presque toutes les machines de son parti gagnées par les Massagètes, et de voir enfin qu'ils eussent fait

de Cyrus inspiroit à ses troupes, et qui, sans tenir r
précipitation, faisoit seulement voir de la vigueur et
patience de combattre. Cependant on rencontroit d
l'aile droite un bois taillis où le vaillant et expérimer
(le comte de Fontaine) avoit mis mille archers qui
cèrent le combat. Il n'en tira pourtant pas tout l'avan
en avoit attendu, car comme Cyrus avoit bien prév
Massagètes ne laisseroient pas ce poste dégarni, il fi
ces mille archers par son corps de cavalerie, et par
fanterie qu'il avoit si judicieusement placée entre
valles des escadrons. De sorte que comme ils furen
vigoureusement, ils furent contraints de céder; ils ne
pourtant pas en fuyant, car ils furent tous tués au n
où on les avoit mis en embuscade. Mais comme la pr
Cyrus lui fit juger que si ses troupes passoient dans
bois ses escadrons se romproient, il commanda à Maz
sion) de tourner tout court à la droite du bois av
mière ligne, et d'en aller faire le tour pour éviter ce
Si bien que ce généreux rival lui ayant obéi, Cyrus
la tête de la seconde ligne, et prenant à la gauche d
fut droit aux ennemis suivi de tous les braves de l'ar
y fut avec la même valeur qui lui en avoit tant fai
d'autres. Cependant Mazare (Gassion)... qui sçavoit
mirablement la guerre, fit le tour du bois sans conf
pour ne perdre point de temps, il fit que le corps q
mandoit s'étendît en marchant tout à fait sur la droit
pouvoir retomber sur les Massagètes, comme en effe
tomba, de sorte que par ce moyen il les attaquoit
durant que Cyrus les attaquoit en front. L'ambitie
masade (Albuquerque) qui commandoit l'aile gauche
sagètes se trouva étrangement surpris lorsque cont
tente il se vit attaquer par deux endroits; car il s
assuré sur les mille archers que Térez avoit postés
bois, par lequel il sçavoit qu'il falloit de nécessité pa

espéra même que leur victoire seroit la cause de la sienne. Car, comme les Massagètes n'avoient pu vaincre sans se mettre en quelque désordre, et que ce qu'il avoit de troupes étoient aussi serrées dans leurs rangs que si elles n'eussent point combattu, il attendit un heureux succès du dessein qu'il prenoit d'aller combattre cette aile victorieuse. Si bien qu'après avoir par ses regards seulement fait reprendre un nouveau cœur aux siens, il abandonna sa nouvelle victoire, et fut sans précipitation, pour conserver l'ordre dans ses troupes, par le derrière de l'armée de Thomiris; afin d'attaquer cette cavalerie qui venoit de rompre la sienne[1]. De sorte que la trouvant encore tout ébranlée, et dans cette négligence que la victoire donne à ceux qui ne sçavent pas tout à fait l'art de bien vaincre, il la défit entièrement sans beaucoup de peine. Il délivra même par cette victoire le roi d'Hircanie (la Ferté-Senneterre) qui avoit été fait prisonnier, lorsque l'aile où il étoit avoit été rompue, et il fut trouvé blessé en plusieurs endroits. Il arriva encore que ceux qui échappèrent à la victoire de Cyrus en s'enfuyant rencontrèrent Mazare (Gassion) qui acheva de les vaincre : de sorte que l'illustre Cyrus eut la gloire d'avoir vaincu les vainqueurs des siens, d'avoir entièrement défait les ailes de l'armée ennemie, et d'avoir même vaincu une grande partie des gens de pied de Thomiris.

Il ne restoit donc plus à combattre qu'un grand corps d'infanterie, qui, n'étant composé que de Massagètes, s'étoit posté auprès des machines de leur armée, et qui paroissoit en une posture si fière qu'il étoit aisé de voir que ces Massagètes vouloient défendre leur vie et leur liberté jusques à la dernière goutte de leur sang. Le vaillant Térez (le comte de Fontaine) commandoit ce corps ; mais parce qu'il étoit fort incommodé a cause des blessures qu'il avoit eues autrefois, il ne pouvoit

1. On ne peut mieux marquer la manœuvre de Condé.

périr tous les siens si le corps de réserve ne se fût avancé pour servir de barrière à ceux qui poursuivoient les vaincus. Ainsi on pouvoit dire que la victoire étoit dans les deux partis et voloit sur les deux armées : car l'aile droite de Cyrus, où il étoit en personne, avoit mis en déroute l'aile gauche de Thomiris; et l'aile droite de Thomiris, où Ariante (ici le comte d'Isembourg) combattoit, avoit rompu la gauche de Cyrus. Mais pendant que cette double victoire se remportoit dans chaque parti et à l'aile gauche et à l'aile droite, l'infanterie n'étoit pas oisive, et celle de Cyrus avoit avancé contre celle des Massagètes. Il y avoit même eu quelques bataillons qui avoient commencé le combat : mais comme Aglatidas (d'Espenan) vit le désordre de l'aile gauche, et qu'il remarqua que l'infanterie des Massagètes paroissoit plus ferme que la sienne et attendoit le choc d'une contenance plus fière, il crut fort sagement qu'il étoit à propos de voir ce que la fortune décideroit du destin des deux cavaleries, avant que de rien entreprendre : c'est pourquoi il se contenta de faire de continuelles escarmouches, jusques à ce que l'occasion lui parût plus favorable.

Mais enfin Cyrus, après avoir entièrement défait l'aile gauche des ennemis comme je l'ai déjà dit, attaqua l'infanterie des Massagètes, et l'attaqua avec tant d'ordre et tant de vigueur que sans qu'aucun de ses corps fût rompu, il renversa l'infanterie des Callipides, celle des Issédons, et mit entièrement en désordre celle des Scythes royaux (l'infanterie allemande et wallonne). Mais lorsqu'il étoit en ce glorieux état où il lui étoit permis de croire qu'il seroit bientôt vainqueur, il vit tout d'un coup les pitoyables termes où étoit son aile gauche; ainsi *il connut avec certitude que le gain de la bataille dépendoit absolument des troupes qu'il avoit auprès de lui. De sorte que sans perdre de temps et sans s'opiniâtrer à achever de vaincre ceux qu'il avoit déjà rompus, il songea à vaincre les vainqueurs des siens, et il*

ens par son exemple que pour être véritablement brave, il ut attendre les grands périls en repos et sans inquiétude. 'est pour quoi, dès qu'il eut visité tous les corps de garde ı'il avoit posés pour la sûreté de son camp, il fut passer le ste de la nuit sous une tente qu'on lui dressa à la tête de n infanterie. Il ordonna même que l'on l'éveillât une heure ıvant le jour, comme s'il eût appréhendé que le dessein de la oire ne l'eût pas assez tôt éveillé[1]. Les siens ne purent ıurtant lui obéir, car quelque diligents qu'ils pussent être, il fut beaucoup plus qu'eux, et Mazare, Myrsile, Intapherne, ergatis et Artamas ne furent guères plus paresseux que le illant prince qu'ils suivoient. Mais si la nuit avoit été tranıille, l'aurore fut plus tumultueuse. Les feux des deux camps teignirent à mesure que les étoiles disparurent, et il y eut ors dans les deux armées un certain bruit composé de tant bruits et un certain murmure si retentissant que toute la mpagne en étoit remplie. Les oiseaux mêmes, à la réserve ceux qui ne vivent que de ce que la mort leur donne et ıi suivent toujours les armées, en abandonnèrent tous les ıis d'alentour; et si la nuit avoit donné quelque image de ıix, la naissance du jour en fit voir une de guerre, qui, ute fière qu'elle étoit, avoit toutefois quelque chose de au. Cependant quelque vite que fût le soleil, Cyrus avoit jà donné ses derniers ordres pour le combat lorsqu'il parut r l'horizon; et il les avoit donnés avec tant de jugement et les oit si bien fait comprendre à ceux qui les avoient reçus qu'on uvoit dire qu'il leur avoit inspiré l'esprit et le cœur nécessaires pour les exécuter.

Aussi vit-on en un instant toutes les parties de son armée branler tout d'un coup, et s'ébranler avec tant de justesse elle fut droit aux ennemis sans aucune confusion, quoielle y allât avec cette espèce d'impétuosité que la présence

[1] Bossuet dit plus : selon lui, Condé dormit si bien qu'il fallut l'éveiller.

monter à cheval, et il alloit toujours à la guerre dans un petit char. Cet expérimenté capitaine étant donc à la tête de ces vaillants Massagètes, Cyrus n'hésita pas à les attaquer, et il se résolut d'autant plus tôt à se hâter de les vaincre qu'il avoit sçu par des prisonniers qu'il avoit faits, que le prince Aripithe (le général Beck) avançoit avec un puissant secours de Sauromates et qu'il étoit déjà dans le bois. Joint qu'appréhendant que Mazare (Gassion), qui suivoit ceux qu'il avoit mis en déroute, ne rencontrât Aripithe et n'en fût vaincu, il croyoit qu'il falloit promptement achever de se défaire de ce reste d'ennemis. Il avoit pourtant alors peu de cavalerie auprès de lui, parce qu'après cette dernière victoire elle s'étoit amusée à piller. Néanmoins, sans attendre son gros de réserve, il fut courageusement à la charge à la tête de son infanterie, quoiqu'il eût peu de cavalerie pour la soutenir. Cependant Térez voyant venir Cyrus à lui, avec toute la fierté d'un homme qui n'avoit jamais été vaincu, ne s'ébranla point, et commanda aux siens de ne tirer point leurs flèches que leurs ennemis ne fussent à la juste portée d'un trait; et en effet Cyrus avança toujours avec les siens sans que les Massagètes tirassent. Mais lorsqu'il fut à la distance que Térez leur avoit marquée, ce vaillant capitaine fit ouvrir ses bataillons, et fit faire une si furieuse décharge de toutes les machines de l'armée de Thomiris et de toutes les flèches de son infanterie que l'air en fut obscurci, et que toutes les troupes de Cyrus en furent non-seulement couvertes mais épouvantées; et si l'extrême valeur de ce grand prince n'eût rassuré ses soldats, ceux qui avoient vaincu partout ailleurs eussent été vaincus en cet endroit. Mais comme par bonheur Térez n'avoit point de cavalerie pour pouvoir les pousser et profiter de leur désordre, ils ne se reculèrent pas fort loin; et Cyrus sçut si bien les rassurer qu'il les ramena au combat. Il est vrai que comme Térez avoit eu le loisir de faire de nouveau préparer ses machines, cette seconde attaque eut le même succès de la pre-

mière ; et jusques à trois fois le vainqueur de l'Asie attaqua ces fiers ennemis sans les pouvoir rompre, quoiqu'il y fît des choses prodigieuses et que les princes qui le suivoient s'y signalassent par mille actions de courage. Cette opiniâtre valeur de ces vaillants Massagètes leur fut pourtant inutile; car Cyrus ayant fait avancer son gros de réserve, et quelques autres troupes que ce prince avoit envoyées après ceux qu'il avoit rompus étant arrivées, il fit envelopper cette vaillante infanterie de tous les côtés, de sorte que ne restant plus rien à faire à ces courageux Massagètes qu'à se rendre, puisqu'ils le pouvoient faire avec gloire, ils firent les signes qu'on a accoutumé de faire lorsqu'on veut demander quartier : si bien que l'illustre Cyrus, qui ne cherchoit qu'à pouvoir sauver la vie à de si braves gens, s'avança pour leur donner sa parole et pour recevoir la leur. Mais comme il s'avança sans leur faire aucun signe qui leur pût faire connoître qu'il leur faisoit grâce, ils crurent qu'au contraire il alloit encore les attaquer, de sorte que faisant une nouvelle décharge de leurs machines et tirant toutes leurs flèches, tous ceux qui suivoient Cyrus virent ce grand prince en un si grand danger que poussés par l'amour qu'ils avoient pour lui, ils allèrent attaquer ces vaillants Massagètes, quoiqu'ils n'en eussent point reçu d'ordre, et ils les attaquèrent par tant d'endroits à la fois qu'ils les rompirent de partout et pénétrèrent leurs bataillons de part en part. Cependant Cyrus, qui fut véritablement touché d'une généreuse compassion de voir de si vaillants soldats en état de périr, fit une action aussi glorieuse en leur voulant sauver la vie que celle qu'il avoit faite le même jour en donnant la mort à tant d'autres; car il se jeta malgré le tumulte et la confusion au milieu des vaincus et des vainqueurs, criant aux siens avec une voix éclatante qui imprimoit du respect à ceux qui l'oyoient, qu'il vouloit absolument qu'on donnât quartier aux Massagètes, menaçant même avec une fierté héroïque ceux qui lui venoient d'aider à remporter la victoire, s'ils ne pardonnoient

aux vaincus et s'ils ne lui obéissoient. Mais à peine ce commandement eut-il été entendu, qu'en même temps les soldats de Cyrus cessèrent de tuer, et les Massagètes, charmés de la clémence de leur vainqueur, posèrent les armes, et s'amassèrent en foule et avec précipitation à l'entour de lui, regardant alors comme leur protecteur celui qu'un moment auparavant ils avoient combattu comme leur ennemi. En effet il n'y eut pas un officier qui ne voulût avoir l'honneur de s'être rendu à ce prince: et il n'y eut pas un simple soldat qui ne fît du moins ce qu'il put pour s'en approcher. Il y eut même deux prisonniers considérables[1] qui eurent la gloire d'être pris de la plus illustre main du monde, puisqu'ils le furent de celle de Cyrus, pour qui tous ces vaillants Massagètes témoignoient avoir tant d'admiration qu'on eût dit qu'ils n'étoient pas marris d'avoir perdu la bataille puisqu'un si grand prince l'avoit gagnée: étant certain qu'on leur voyoit un tel empressement à le régarder et qu'ils faisoient des actions si significatives pour exprimer les hauts sentiments qu'ils avoient de la valeur et de la clémence de ce héros, qu'il n'étoit pas nécessaire d'entendre leur langage pour entendre leurs pensées; car enfin malgré le tumulte qui ne pouvoit pas être entièrement apaisé en un instant, on ne laissoit pas de connoître que la joie de voir leur illustre vainqueur les consoloit en quelque façon d'avoir été vaincus.

Cependant comme Cyrus sçavoit qu'il ne faut jamais que les vainqueurs s'endorment entre les bras de la victoire, dès qu'il eut sauvé la vie à ces vaillants Massagètes, qu'il eut donné ordre à la sûreté des prisonniers et qu'il eut commandé qu'on prît soin du corps du vaillant Térez qui fut tué en cette occasion, il pensa diligemment à rallier ses troupes victorieuses, afin qu'elles fussent en état de soutenir Mazare (Gassion) s'il étoit poussé par Aripithe (Beck), et d'aller même

1. La Gazette et La Moussaye.

attaquer ce prince des Sauromates, s'il osoit sortir du bois et s'avancer dans la plaine. Mais comme il étoit occupé à ce ralliement, Mazare, qui venoit de donner la chasse aux ennemis, arriva, qui apprit à Cyrus qu'Aripithe n'ayant osé s'engager dans la plaine avoit toujours été dans le bois, où il avoit reçu dans le défilé les troupes qu'il avoit rompues, ajoutant que cela n'avoit pas empêché qu'on ne les eût poursuivies ardemment, et qu'il avoit sçu par des prisonniers qu'il avoit faits assez avant dans le bois, que les troupes d'Aripithe qui n'avoient point combattu se retiroient avec tant de confusion, qu'on ne les pouvoit presque discerner d'avec celles qui avoient été défaites. Cyrus le loua en peu de mots de tout ce qu'il avoit fait de grand en cette journée.....

Cyrus, voulant enseigner par son exemple à tous les siens que toutes les grâces ne viennent que du ciel, se mit à genoux, et se tournant vers le soleil, qui étoit le dieu des Persans, il le remercia d'avoir éclairé sa victoire. Ainsi on vit le victorieux au milieu du champ de bataille tout couvert de morts et de mourants, rendre hommage de sa valeur au Dieu qu'il adoroit. Toutes les troupes à son exemple firent la même chose, et chacun en l'usage de son pays rendit grâces aux dieux d'une victoire si signalée.

En effet, il n'en fut jamais une plus complète; toute l'armée ennemie avoit été vaincue partie à partie et presque escadron à escadron, tant la déroute fut grande. Il s'en fallut peu que tous les officiers de cette armée fussent tués ou prisonniers. Le vaillant Térez (le comte de Fontaine) mourut à la tête de cette courageuse infanterie qui combattit la dernière, et son corps fut trouvé auprès du char dont il se servoit à la guerre depuis qu'il avoit été estropié. Toutes les machines des ennemis furent prises; toutes leurs enseignes servirent à élever un trophée à leur vainqueur; tout leur bagage enrichit tous les soldats de l'armée de Cyrus; et pour mieux marquer la victoire de ce grand conquérant, il campa dans le camp de

ses ennemis. Mais ce qui la lui rend plus glorieuse étoit que Myrsile, Artamas, Intapherne, Atergatis, Gobrias, Gadate, Indathirse, et tous ceux qui s'étoient trouvés à cette grande journée, publioient tout haut que Cyrus tout seul avoit gagné la bataille. En effet on peut assurer sans flatterie que la prudence avec laquelle il conduisit sa valeur la lui fit gagner, *étant certain que s'il n'eût retenu l'impétuosité de son courage et celle de ses troupes, lorsqu'il eut rompu l'aile gauche des Massagètes, il n'eût peut-être pas vaincu; mais comme il ne s'emporta point à les poursuivre et qu'il tourna tout court ses escadrons contre leur infanterie, sans que pas un de siens sortît de son rang, il se trouva en pouvoir d'aller par le derrière de l'armée de Thomiris attaquer cette aile victorieuse qui avoit mis Crésus (le maréchal de L'Hôpital) en déroute, ce qui fut en effet le point décisif de la bataille*[1]. Ainsi on peut dire que sa prudence et sa valeur la gagnèrent presque également, et forcèrent la Fortune à rendre justice à l'équité de sa cause. »

1. Résumé net et précis de la manœuvre, et qui est à la fois le premier et le dernier mot sur la bataille de Rocroy.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME PREMIER

Pages.

AVANT-PROPOS I

INTRODUCTION 1

CHAPITRE PREMIER. — Madame de Longueville 25

CHAPITRE DEUXIÈME. — Condé. Son vrai portrait. L'homme et l'amant dans Condé 67

CHAPITRE TROISIÈME. — Le guerrier dans Condé. Le siége de Dunkerque 97

CHAPITRE QUATRIÈME. — Lens, Rocroy, Charenton 137

CHAPITRE CINQUIÈME. — L'aristocratie. — Christine, reine de Suède. — La comtesse de Maure et mademoiselle de Vandy. — Le comte de Fiesque. — Mademoiselle de Vertus et la marquise de Courbon. — Renée de Forbin 185

CHAPITRE SIXIÈME. — L'hôtel de Rambouillet. — La marquise de Rambouillet, ses deux filles Julie et Angélique d'Angennes 244

CHAPITRE SEPTIÈME. — Angélique Paulet 282

APPENDICE.

NOTE PREMIÈRE. — Clef inédite du *Grand Cyrus* 333

NOTE DEUXIÈME. — La bataille de Lens 338

NOTE TROISIÈME. — La bataille de Rocroy 381

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

9492 087

3 2044 009 955 444

THE BORROWER WILL BE CH
AN OVERDUE FEE IF THIS B
NOT RETURNED TO THE LIBRA
OR BEFORE THE LAST DATE ST
BELOW. NON-RECEIPT OF OV
NOTICES DOES NOT EXEMP
BORROWER FROM OVERDUE F

WIDENER
BOOK DUE
SEP 10 1991

WIDENER
MAR 1994